



**A la recherche  
de l'homme  
idéal**

**Bond**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

 HARLEQUIN

SÉRIE Les Héritiers de  
Blue Ridge Mountain

SÉLECTION  
DU MOIS



STEPHANIE  
BOND

À la recherche  
de l'homme idéal

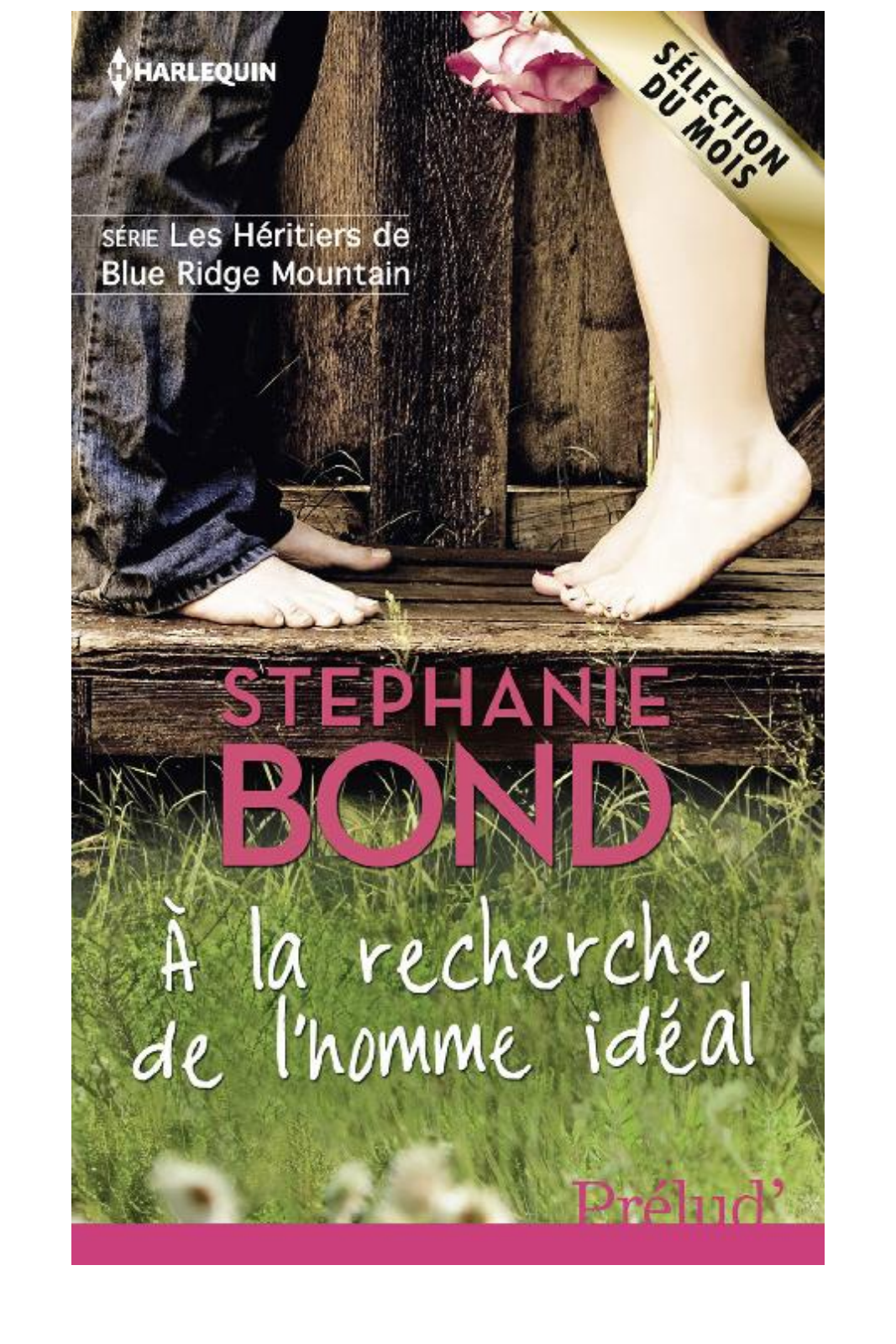
Prélud'



 HARLEQUIN

SÉRIE Les Héritiers de  
Blue Ridge Mountain

SÉLECTION  
DU MOIS

The background of the book cover is a photograph of two pairs of feet standing on a wooden plank. On the left, a person's feet are wearing blue jeans. On the right, a person's bare feet are visible, with a pink rose tucked between them. The scene is set against a rustic wooden wall, and the foreground is filled with green grass.

STEPHANIE  
BOND

À la recherche  
de l'homme idéal

Prélud'

STEPHANIE BOND

# A la recherche de l'homme idéal

Prélud'

---

éditions  HARLEQUIN

## Prologue

— C'est une blague, j'espère ? S'il y a quelque chose dont nous n'avons pas besoin dans cette ville, c'est bien de femmes !

Marcus Armstrong fixait d'un œil médusé ses deux jeunes frères assis en face de lui, de l'autre côté du bureau.

Kendall, le cadet, un peu gêné, détourna le regard sans rien dire. Mais Porter, le benjamin — la forte tête du trio —, bondit de sa chaise.

— Non, Marcus, ce n'est pas une blague. Et permets-moi de te dire que ta réaction est complètement stupide !

Les poings plantés sur la table de travail, Marcus se dressa face à son frère.

— Ne me parle pas sur ce ton, Porter. Je peux encore te coller une raclée, figure-toi.

— Essaie un peu pour voir !

— Du calme, tous les deux, intervint Kendall d'une voix calme. Asseyons-nous et discutons, en hommes d'affaires et... en frères.

La colère de Marcus céda la place à un sentiment de honte. De tout temps, Kendall avait joué les arbitres entre Porter et lui, et c'est uniquement parce qu'il avait tenu ce rôle que tous trois avaient si bien progressé dans la reconstruction de Sweetness, leur ville natale, en Géorgie, entièrement rasée dix ans auparavant par une tornade de force 5.

Si, miraculeusement, personne n'avait perdu la vie, la destruction des infrastructures avait achevé de ruiner l'économie déjà mal en point de cette ville de montagne isolée, et incité les habitants à fuir vers des régions plus prospères et plus sûres en abandonnant leur propriété — tout au moins ce qu'il en restait.

Après le drame, Porter, le seul de la fratrie à s'être trouvé sur place, avait conduit leur mère chez sa sœur, près d'Atlanta. Puis, sa permission terminée, il avait rejoint son régiment.

Tous trois s'étaient engagés dans l'armée, chacun dans une arme différente, et avaient été expédiés à un bout du monde. Le hasard avait cependant voulu que leurs obligations militaires prennent fin à quelques mois d'intervalle, et tous trois étaient revenus à la vie civile.

A l'époque où il travaillait pour l'armée de l'air sur des projets de

reconstruction de régions dévastées par des catastrophes naturelles, Kendall avait entendu parler de l'intérêt de l'administration fédérale pour les expériences de « ville verte ». Aussi avait-il suggéré à ses frères de centrer leur programme pour Sweetness sur les énergies alternatives et le recyclage. Cette dernière industrie semblait particulièrement adaptée, vu les tonnes de débris qui encombraient les lieux et qu'ils devraient dégager avant de songer à bâtir des routes et à définir les limites de la nouvelle ville. Les autorités leur avaient accordé une subvention et un délai de deux ans pour atteindre les objectifs qu'elles leur avaient fixés, faute de quoi l'Etat fédéral récupérerait les terrains pour son compte.

En trois mois seulement, la gigantesque entreprise avait avancé à pas de géant, et Marcus se réjouissait de voir que sa conception du projet correspondait à celle de ses frères... sauf, apparemment, sur un point précis.

— Kendall, ne me dis pas que tu approuves cette idée abracadabrante de Porter de faire venir des femmes ici ! reprit-il.

— Les hommes commencent à ne plus tenir en place, Marcus, répondit Kendall d'un air navré. Ils sont jeunes et...

— En manque, compléta Porter.

— Exactement, renchérit Kendall. Ils ont besoin de la compagnie de femmes ou, au moins, d'un environnement plus féminin.

— Et Molly, au réfectoire, alors ? demanda Marcus.

— Loin de moi l'idée de contester les qualités de Molly, répondit Kendall, mais elle pourrait être la grand-mère de la plupart d'entre eux.

— A cela près qu'elle était colonel dans l'armée, ajouta sèchement Porter. Pas vraiment le style « grand-maman gâteau ». L'autre jour, elle m'a frappé avec sa cuillère de bois parce que je n'arrivais pas à finir la bouillie fadasse qu'elle nous sert en guise de porridge.

— Heureusement qu'elle est là, rétorqua Marcus. Sans elle, comment les hommes mangeraient-ils ?

— Voyons, Marcus, enchaîna Kendall, elle dirige son affaire comme s'il s'agissait d'une cantine militaire. Et franchement, la nourriture est épouvantable.

— Il ne faut rien exagérer. C'est... comestible. Et tant mieux si elle mène son monde à la baguette ! Les hommes ne sont pas en vacances.

— C'est vrai. Mais tu comprends quand même qu'après une journée de travail, ils aimeraient bien côtoyer des femmes plus jeunes que Molly, des femmes qu'ils seraient susceptibles d'épouser, non ?

Un argument qui arracha un ricanement méprisant à Marcus.

— La plupart d'entre eux, en tant qu'anciens militaires, sont habitués à se passer de compagnie féminine, laissa-t-il tomber.

— Peut-être quand ils étaient postés en Irak ou en Afghanistan, intervint Porter. A présent qu'ils ont de nouveau posé le pied sur le sol américain, ils aimeraient bien avoir quelques beaux brins de fille à se mettre sous la dent.

— Atlanta ne se trouve qu'à quelques heures d'ici, fit remarquer Marcus.

— A *quatre* heures, précisa Porter. Une paille !

— La distance ne semble pas les gêner à en juger par les véritables convois qui s'y rendent le week-end.

— Peut-être, répliqua Kendall, mais certains manquent à l'appel le lundi matin, soit parce qu'ils ont été coffrés, soit parce qu'ils sont tombés amoureux.

Marcus se frotta le menton, pensif. Son frère avait incontestablement marqué un point. Pour que le chantier de la ville progresse à une vitesse raisonnable, il fallait au minimum dix équipes de vingt-cinq personnes. Or il s'avérait de plus en plus difficile de recruter des ouvriers pour remplacer ceux qui s'évanouissaient dans la nature toutes les semaines.

Leur discussion fut interrompue par un brusque vacarme à l'extérieur du mobile home qui leur servait de bureau.

— Encore une bagarre, annonça Kendall en regardant par la fenêtre avant de s'élancer dehors, Porter sur ses talons.

Tout en pestant, Marcus suivit ses deux frères. A quelques centaines de mètres, au milieu d'un cercle de spectateurs enthousiastes, deux hommes agrippés l'un à l'autre se roulaient dans la boue en se battant à coups de poing. Kendall et Porter se précipitèrent pour les séparer... mais furent jetés au sol à leur tour. Poussant un juron, Marcus s'empara d'un tuyau d'arrosage et aspergea les combattants.

— Arrêtez ! leur cria-t-il.

Kendall et Porter profitèrent de la surprise des deux hommes pour les empoigner par la chemise et les relever sans ménagement en les écartant l'un de l'autre.

— C'est lui qui a commencé ! hurla le premier.

— N'importe quoi ! vociféra le second.

— Ça suffit ! rugit Marcus. Encore un mot et je retiens une partie de votre salaire !

Puis, s'adressant au reste de l'attroupement, il ajouta :

— Les prochains qui se battront comme des chiffonniers seront renvoyés sur-le-champ. Compris ? Maintenant, au boulot !

Des protestations sourdes accueillirent cette menace, mais tout le monde se dirigea vers la montagne de pneus qui attendaient d'être nettoyés, déchiquetés par le broyeur et ensachés pour servir de paillis, le premier article commercialisable de Sweetness. Porter, un vendeur-né, avait convaincu plusieurs parcs et entreprises de jardinage de Géorgie d'abandonner le produit à base de bois avec lequel ils paillaient jusqu'alors leurs végétaux en faveur de celui fabriqué à Sweetness, d'une durée de vie incomparablement supérieure. Les perpétuelles échauffourées entre les hommes mises à part, le projet de « ville verte » se mettait en place sans incident.

Tout en s'essuyant sommairement, Kendall et Porter rejoignirent Marcus.

— La situation ne va aller qu'en empirant, fit remarquer Porter. Les gars vivent en vase clos, dans une promiscuité infernale, sans occasion de libérer



leurs tensions.

— Porter a raison, Marcus, insista Kendall en saisissant le tuyau d'arrosage pour éliminer le plus gros de la boue rouge qui collait à sa peau et à ses vêtements.

— Allez, Marcus, la présence de femmes favorisera le développement de la ville, renchérit Porter. Nous allons avoir besoin de commerçantes, d'enseignantes, d'infirmières.

— Et aussi d'avocates et de médecins, enchaîna Kendall.

— Peu importe leur métier, du moment qu'elles viennent avec des jupes, des talons hauts et du parfum, répliqua Porter avec un clin d'œil. Honnêtement, je comprends les gars. Moi aussi j'en ai assez de ne fréquenter que des types suants et repoussants. Dont vous deux.

— Nous y voilà ! s'exclama Marcus en jetant un regard noir à son jeune frère. Tu ne penses qu'à ta petite personne. Tu veux que l'on fasse venir des femmes pour ta satisfaction personnelle.

Porter prit un air penaud.

— Non, pas du tout ! dit-il sans conviction. Cela dit, je ne resterai certainement pas les bras croisés non plus. Contrairement à toi, Marcus, je ne déteste pas les femmes.

Marcus contint sa fureur à grand-peine.

— Je ne déteste pas les femmes, laissa-t-il tomber d'un ton sec. Simplement, je sais qu'en amener trop tôt dans cette ville se soldera par une catastrophe d'une ampleur colossale.

Il balaya d'un geste du bras la vaste étendue de terre rouge désertique qui les séparait d'une rangée d'arbres au loin, très loin.

— Où vas-tu les héberger ? Avec les hommes ? demanda-t-il en désignant le grand baraquement rectangulaire, fort peu pittoresque, au bord du chantier.

— Pourquoi ne pas construire un foyer en face de la cafétéria, proposa Kendall en tendant le tuyau d'arrosage à Porter. Ce serait la première pierre de notre futur centre-ville.

— Tu sembles oublier que nous manquons cruellement d'eau, lui fit remarquer Marcus en arrachant le tuyau des mains de Porter et en fermant le robinet sans laisser à son frère le temps de se nettoyer.

— Je t'accorde qu'il faudrait réparer le château d'eau de toute urgence.

— Et plus vite nous rendrons cette ville à la civilisation, plus vite nous pourrions y ramener maman, intervint Porter.

Marcus ressentit un pincement au cœur. Indiscutablement, son plus jeune frère connaissait son point faible. Sans la nostalgie dévorante de leur mère pour sa ville natale, ils n'auraient pas entrepris de donner une seconde vie à Sweetness.

Marcus se passa la main sur le visage, signe qu'il allait bientôt capituler.

— Et comment comptes-tu t'y prendre pour attirer des femmes dans un endroit où l'eau potable est un luxe et où il faut prendre un hélicoptère pour se rendre au centre commercial le plus proche ? demanda-t-il.

— Je me porte volontaire pour aller à Atlanta recruter les premières candidates dès maintenant, déclara Porter avec un large sourire.

Dans son visage rouge de poussière, ses dents semblaient encore plus blanches.

— Dans les bars et les boîtes de strip-tease ? ironisa Marcus. Non merci, très peu pour moi.

— Tu as une meilleure idée ?

— Comment veux-tu, puisque l'idée de départ est mauvaise ? rétorqua Marcus avant de jeter un coup d'œil à Kendall qui, fidèle à son habitude, se tenait prêt à s'interposer pour calmer le jeu. Cela dit... je ne m'y oppose pas à condition...

Porter poussa un cri de triomphe que Marcus interrompit aussitôt en levant le bras.

— A condition, dis-je, que toi, Kendall, tu gères la logistique.

— Moi ? s'exclama Kendall.

— Oui, toi. Porter mettra les hommes à la construction d'un foyer d'hébergement et à la réparation du château d'eau pendant que toi tu réfléchiras au genre de femmes dont Sweetness a besoin et au moyen de les y attirer.

Là-dessus, Marcus tourna les talons et gagna leur bureau d'un pas vif.

— Où vas-tu ? lui demanda Kendall.

— Me mettre à l'abri ! En prévision du nouveau cataclysme que vous êtes sur le point de déclencher sur cette ville.

Arrivé en haut de l'échelle métallique, Porter Armstrong posa le pied sur la passerelle du château d'eau fraîchement restauré et peint en blanc qui dominait l'agglomération de Sweetness, en Géorgie. Le terme d'« agglomération » était toutefois quelque peu grandiloquent, si l'on considérait le paysage désolé qui s'étendait à perte de vue : des champs de terre rouge dénués de toute végétation, ceints par des rangées d'arbres rabougris exhibant encore les stigmates de la tornade qui avait réduit à néant la petite ville de montagne, dix ans auparavant.

Porter avait joint ses forces à celles de ses deux frères aînés, Marcus et Kendall, pour ressusciter Sweetness. Grâce au concours d'une armée de costauds, ils avaient déblayé les décombres et, avec les matériaux récupérés, avaient démarré une industrie de recyclage qui, l'espéraient-ils, fournirait les premières bases du développement économique de la ville renaissante.

Un pin isolé, trop grand, à la forme trop parfaite, se dressait au loin : la toute nouvelle antenne-relais camouflée sous la forme d'un arbre, érigée par une compagnie de téléphonie mobile partenaire qui tenait à poser ses pions dans cette expérience écologique. Un retour vers la vie civilisée.

Mais ce qui emplissait le plus de fierté les frères Armstrong parmi toutes leurs réalisations, c'était la nouvelle route au revêtement à base de produits recyclés. Emergeant de l'horizon, ce long ruban noir immaculé se déroulait jusqu'au centre-ville. Enfin... Un *centre-ville* qui relevait davantage du rêve que de la réalité puisqu'il se réduisait pour le moment à une cafétéria et au foyer qui avait été construit pour loger les visiteuses dont ils attendaient l'arrivée d'un jour à l'autre. Mais les trois frères demeuraient optimistes, même si Marcus persistait à penser qu'ils avaient perdu la tête.

Une opinion soutenue par le colonel Molly McIntyre, la cantinière, qui gérait sa cafétéria et ses commensaux d'une main de fer et ne voyait pas d'un bon œil l'invasion de la ville par « une bande de têtes de linotte », selon sa formule.

Porter enleva sa chemise qu'il déposa sur la rambarde, afin de profiter au maximum de cette brise de juin rafraîchissante, d'autant plus précieuse qu'elle était rare. Avec l'arrivée de l'été, une chaleur pénible s'était abattue sur la région. Tout en essuyant la sueur qui lui coulait dans le cou avec le bandana

qu'il gardait dans la poche de son jean, il surveillait l'horizon, à l'affût d'un mouvement ou de n'importe quel signe indiquant que la petite annonce de Kendall avait porté ses fruits.

Kendall l'avait rédigée ainsi : « La toute nouvelle ville de Sweetness accueillera à bras ouverts cent femmes célibataires aspirant à changer de vie » et l'avait publiée une semaine plus tôt dans le journal de Broadway, une agglomération du Michigan, dans le Nord, frappée de plein fouet par la crise économique.

Kendall avait jugé que si les femmes venaient de loin, elles seraient davantage enclines à s'installer définitivement ; les habitantes d'une ville proche comme Atlanta, elles, retourneraient ventre à terre chez elles à la première difficulté.

En tout cas, qu'elles soient du Nord ou du Sud, elles demeuraient des femmes.

Depuis une semaine, Porter montait plusieurs fois par jour au sommet du château d'eau dans l'espoir de repérer une voiture ou une camionnette qui se dirigerait vers Sweetness.

Marcus, qui avait accepté en traînant des pieds l'idée de faire venir des représentantes de la gent féminine à Sweetness, se tordait de rire chaque fois qu'il revenait bredouille. Aujourd'hui encore, Porter se préparait à essayer les sarcasmes de son frère aîné. Ce dernier était convaincu que même la présence alléchante de nombreux gaillards, tous célibataires, ne déciderait aucune femme honnête et saine d'esprit à s'exiler dans leur ville fantôme d'une montagne du Sud.

Porter, au contraire, espérait que des femmes un peu dérangées répondraient à leur annonce ! Des femmes aventureuses, pas farouches... prêtes à être cueillies. Il n'avait pas eu de rapports sexuels depuis...

Il ne voulait même pas y penser. La dernière fois qu'une femme avait enroulé ses jambes autour de sa taille remontait à trop longtemps pour qu'il s'en souvienne !

Il décrocha de sa ceinture une paire de jumelles et, après les avoir mises au point, les braqua sur la route flambant neuve que ses frères et lui, par économie de temps et d'argent, avaient renoncé à matérialiser tant que le trafic ne le justifierait pas. Pour le moment, l'absence de ligne blanche ne semblait pas gêner les usagers les plus réguliers de la voie : des lapins, des putois, des opossums et des tatous.

Porter balaya du regard le paysage, à la recherche d'un signe de vie humaine. Dans le temps, le château d'eau avait servi de tour de guet pour les incendies provoqués par la foudre et pour les autres calamités naturelles. D'ailleurs, le coffre en métal accroché au mur de la citerne contenait encore des sirènes. Par une bizarre ironie du sort, cette tour, d'où était partie l'alerte contre la tornade qui avait rayé Sweetness de la carte, était la seule à avoir résisté à la violence inouïe de ce phénomène météorologique, rare dans les zones montagneuses. Aucun mort n'avait été à déplorer mais tous les

bâtiments avaient été détruits. Un coup fatal pour cette petite ville à l'économie déjà agonisante.

Contrairement à ses frères, Porter passait sa permission à Sweetness, dans la maison familiale, et il se souvenait avec précision du spectacle qu'il avait découvert après le passage du monstre en sortant de l'abri souterrain où il s'était réfugié avec sa mère. Ni les photos ni les reportages n'avaient pu rendre vraiment compte de l'état de dévastation dans lequel se trouvait la ville, avec ses habitations, ses écoles, ses entreprises, ses églises toutes entièrement rasées. Seules des vues aériennes montraient l'ampleur des dégâts et l'immensité des champs de ruines. Ces images de désolation étaient gravées à jamais dans l'esprit de Porter. Leur propre maison, avec tous les biens qui s'y trouvaient, avait été arrachée à ses fondations en béton et s'était littéralement volatilisée. N'avait subsisté que la boîte aux lettres en métal noire, au bout de l'allée, unique preuve que les Armstrong avaient un jour vécu là.

Sa mère avait pleuré pendant des semaines à cause de l'alliance qu'elle avait perdue ce jour-là. Quelques instants avant la tornade, elle avait retiré le délicat anneau d'or — qu'elle portait tous les jours même après la mort de son mari — pour se livrer à ses tâches ménagères. Pendant des jours, Porter avait arpenté leur propriété avec un détecteur de métaux. En vain. Il avait fini par se rendre à l'évidence : la bague, comme tous leurs biens et leurs souvenirs, avait été emportée par le vent, peut-être jusqu'à l'autre bout de la planète.

Lorsque ses frères et lui étaient rentrés à Sweetness quelques mois plus tôt, presque dix ans après le désastre, la grand-route, avec sa chaussée défoncée, avait été envahie par les mauvaises herbes et les arbres abattus. Des animaux avaient élu domicile dans les amas de bois et de briques, vestiges des maisons et des usines qui s'étaient jadis élevées là. Tout était couvert de vigne kudzu, une plante grimpante particulièrement exubérante. Porter avait été anéanti par l'énormité de la tâche à accomplir. A ce moment-là, si un de ses frères avait jeté l'éponge, il l'aurait imité sans hésitation. Mais, si Kendall n'avait pas prononcé un mot devant le spectacle de leur ville meurtrie, Marcus, les poings sur les hanches, s'était écrié : « Au boulot, les gars ! »

Du Marcus tout craché !

Et du boulot, ils n'en avaient pas manqué. Les avaient attendus d'innombrables heures d'un travail harassant, pour eux comme pour les hommes qu'ils avaient recrutés — pour la plupart d'anciens soldats qui avaient servi les uns dans les marines avec Marcus, d'autres avec Kendall dans l'armée de l'air, d'autres encore dans celle de terre avec lui. Dans les premiers temps, ils arrivaient à la fin de la journée trop exténués pour regretter que leur lit soit vide. Mais à présent...

Porter fut tiré de sa rêverie par un mouvement à l'horizon. Il s'empara de nouveau de ses jumelles, les ajusta... Des ondes de chaleur s'élevaient de l'asphalte ! Son cœur s'affola. Un véhicule approchait... Un gros véhicule ! Porter plissa les yeux pour mieux voir... et faillit lâcher ses jumelles.

Non ! Ce n'était pas un véhicule qui se dirigeait vers lui, mais plusieurs !  
Des dizaines !

Une file de voitures avançaient, pare-chocs contre pare-chocs, droit sur Sweetness. Et, à en juger par les bras menus qui sortaient par les fenêtres ouvertes ou les longs cheveux qui flottaient au vent dans les décapotables, ces voitures étaient pleines à craquer de femmes. De belles femmes ardentes, impatientes de rencontrer des hommes !

Porter se frappa la cuisse en poussant un hurlement de joie et agita les bras. Tant pis s'il y avait peu de chances, voire aucune, qu'on le remarque à cette distance ! La petite annonce avait bel et bien atteint son but ! Vite ! Il fallait apporter la nouvelle à Marcus ! Il se précipita vers l'échelle tout en accrochant ses jumelles à sa ceinture et en sortant son téléphone de sa poche. Se tenant d'une main aux barreaux et composant le numéro de son frère de l'autre, il entama la longue descente. Dommage qu'il ne puisse voir en direct la tête de Marcus ! songea-t-il avec un sourire.

Zut ! Il avait oublié sa chemise sur la rambarde... Un moment d'hésitation, et son pied glissa. Impossible de se retenir d'une seule main, il était trop lourd. Il lâcha prise. En proie à une panique incontrôlable, il se mit à battre désespérément l'air des bras et des jambes. Puis, se soumettant à l'inéluctable, il s'enroula sur lui-même pour amortir le choc qui ne manquerait pas d'être rude après une chute d'une telle hauteur.

Alors qu'il dégringolait dans le vide, il laissa échapper un chapelet de jurons. C'était bien sa veine ! Des voitures entières de femmes allaient enfin débarquer... pendant que lui, le cou rompu, serait étendu, inerte, au pied du château d'eau.



## 2

Porter atterrit sur le dos.

Suffoqué par la violence du choc, il demeura quelques secondes immobile, en apnée, à attendre que la première vague de douleur se dissipe. Lorsque, au bord de l'asphyxie, il se résolut enfin à respirer, il s'aperçut avec soulagement que ses poumons fonctionnaient normalement. Restait à espérer que ses autres organes n'avaient pas souffert non plus.

Un subtil parfum d'herbes sauvages mâtiné d'une odeur douçâtre de terre lui emplît les narines en même temps que ses oreilles se mettaient à bourdonner — un phénomène que les insectes qui voletaient autour de lui n'expliquaient pas à eux seuls.

Il ouvrit les yeux avec précaution... Le château d'eau se dressait au-dessus de lui... à une hauteur vertigineuse. Un vrai miracle qu'il soit encore en vie !

— Porter ? Porter ?

Il cligna des yeux en entendant son nom. Ah oui ! La voix distante venait de son téléphone, près de sa tête.

Quand il voulut se tourner pour attraper l'appareil, une douleur fulgurante lui transperça le bas de la jambe gauche. Il poussa un hurlement.

— Porter !

En serrant les dents il tendit de nouveau le bras vers son portable et, dans un ultime effort, parvint à s'en saisir.

— Oui Marcus, je suis là.

— Que s'est-il passé ?

— Je suis monté sur le château d'eau.

— Et ?

— Et... j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

Le soupir de Marcus grésilla dans l'écouteur.

— Commence par la bonne.

— Un convoi de femmes s'avance vers Sweetness.

— Si c'est ça la bonne nouvelle, je ne suis pas sûr de vouloir entendre la mauvaise, maugréa Marcus.

Négligeant la remarque de son frère, Porter poursuivit :

— Je suis tombé de l'échelle et je crois que je me suis cassé la jambe.

Une bordée d'injures accueillit cette annonce. Aussi Porter éloigna-t-il l'appareil de son oreille jusqu'à ce que son frère se trouve à court d'inspiration ; puis, quand il n'entendit plus rien, il reprit :

— Tu viens me chercher ou tu me laisses rentrer à quatre pattes ?

— Tu saignes ?

Porter leva la tête pour inspecter rapidement son corps couvert de poussière.

— Je n'en ai pas l'impression, répondit-il.

— Pour ce que tu vas nous être utile maintenant, je ne sais pas ce qui me retient de te laisser croupir là-bas, grommela Marcus avant de débiter un autre chapelet de jurons. Bon. Je passe prendre Kendall et nous arrivons dès que possible.

Là-dessus, il raccrocha.

Marcus avait raison, songea Porter en fermant les yeux. S'il souffrait réellement d'une fracture, il serait dans l'incapacité de travailler pendant plusieurs semaines et deviendrait un poids mort pour ses frères, alors qu'ils manquaient cruellement de bras.

Et en plus, des femmes débarquaient ! Au moment précis où il aurait dû être fringant et au summum de sa forme, il serait coincé dans son lit... Et pas pour batifoler !

S'asseyant avec mille précautions — ce qui lui arracha quand même plusieurs grimaces de douleur —, il remonta la jambe de son jean. Dieu merci, aucun os ne saillait, mais la douleur persistante qui le lançait au-dessus de la cheville lui confirma qu'il ne s'agissait pas d'un simple bleu. Il serra les mâchoires et se traîna à grand-peine jusqu'à un jeune arbre auquel il s'adossa. Là, il guetta l'arrivée des quads de ses frères, tout en chassant les nuées de moucherons qui tournoyaient autour de lui.

Kendall apparut en premier, un masque d'inquiétude sur le visage, suivi par un Marcus à la mine renfrognée. Porter attira leur attention par de grands gestes, et tous deux s'arrêtèrent à quelques mètres de lui. En dépit de son agacement ostensible, Marcus fut à ses côtés le premier.

— Ça va, frangin ?

— Nickel ! répondit Porter en s'efforçant de sourire.

Marcus leva les yeux vers le haut du château d'eau.

— Quelle mouche t'a piqué, bougre d'idiot ? Tu t'es pris pour un oiseau ?

— Evidemment ! répliqua sèchement Porter. Figure-toi que j'ai voulu essayer un saut de l'ange depuis la plate-forme, là-haut.

— Nous savons bien que c'est un accident, intervint Kendall en s'accroupissant à son tour près de lui pour examiner sa jambe. Il ne l'a pas fait exprès.

— Peu importe, grommela Marcus. Exprès ou pas, ça ne change pas le résultat. Tu seras probablement bon à rien pendant tout l'été.

— Attendons le diagnostic du médecin avant de nous affoler, dit Kendall.

— Quel médecin ? ironisa Marcus. L'un de nous deux va devoir

l'emmener à Atlanta. Ça tombe bien, nous nous tournions justement les pouces en ce moment !

— Nous devrions peut-être l'évacuer par voie aérienne, suggéra Kendall.

— Ce n'est pas grave à ce point, protesta Porter. Marcus, si tu autorises un des hommes à me conduire aux urgences à Atlanta, je serai de retour en un rien de temps.

Marcus s'abstint de tout commentaire pendant que Kendall allait chercher dans la trousse de secours de son quad un bandage en néoprène avec lequel il entreprit d'entourer la cheville de son frère, botte comprise. Cette opération accomplie, il demanda à Marcus de l'aider à relever le blessé.

Lorsque Porter posa le pied par terre, une douleur foudroyante lui coupa la respiration.

— Pense à autre chose, lui recommanda Kendall.

Malgré les gouttes de sueur qui ruisselaient sur son visage, Porter essaya de plaisanter.

— Je pense... à toutes ces... femmes qui... attendent en ville.

— Ah oui ! Marcus m'a dit que tu avais repéré des voitures qui se dirigent vers Sweetness.

— Des... dizaines de... voitures, précisa Porter en soufflant bruyamment. Avec, dans toutes, de... superbes passagères. Nous arriverons... juste à temps... pour les accueillir.

— Tu vas certainement leur faire très forte impression, lui fit remarquer Marcus, narquois. Qui voudrait s'embarrasser d'un homme en capilotade ?

— Permets-moi... de ne pas partager... ton avis. Les femmes vont se bousculer... pour me dorloter. En fait... c'était mon plan... dès le départ.

— Tiens, mords ça, lui ordonna Marcus en lui tendant un petit bâton.

— Pour m'aider... à supporter la douleur ?

— Non. Pour que tu te taises.

Porter laissa échapper un petit rire qui s'interrompit net quand il s'installa sur le quad. Il n'avait pas imaginé que l'épreuve s'avérerait aussi pénible. Ni aussi interminable ! Elle se prolongea en effet durant la descente de la montagne, en dépit des efforts de Kendall pour éviter les cahots.

Quand ils parvinrent enfin à Sweetness, Porter n'aspirait qu'à deux choses : s'allonger et avaler une boîte d'analgésiques. Mais à la vue de la cohorte de voitures de toutes marques et de tous modèles affluant devant le foyer, devant la cafétéria et le long de l'étroite rue pavée, il reçut une décharge d'adrénaline qui le fit aussitôt changer d'avis. Dans ces voitures, des blondes... des brunes... des rousses... Un véritable catalogue de beautés féminines ! Une multitude de paires d'yeux qui les fixaient avec curiosité à travers les pare-brises et les vitres ouvertes.

Perchés sur leur quad, ses frères et lui les dévisageaient avec tout autant de curiosité, et, apparemment, ils n'étaient pas les seuls, car un camion bringuebalant, à l'arrière duquel s'étaient entassés des ouvriers, s'arrêta avec force cahots et crachotements derrière eux. L'atmosphère était électrique :

conscientes de la solennité du moment, les deux parties semblaient se jauger mutuellement.

Pauvre Marcus qui détestait les situations qui échappaient à son contrôle ! songea Porter devant la panique qu'il lut dans les yeux de son aîné. En comparaison, Kendall paraissait juste un peu tendu, parcourant d'un regard à la fois bienveillant et méfiant la marée de visages.

Porter décida qu'il lui revenait personnellement de donner à ces belles inconnues un aperçu de l'hospitalité du Sud. Rassemblant ses forces, il brava la douleur pour se dresser sur le quad. Bras levés, il lança avec un grand sourire :

— Mesdames, au nom des frères Armstrong et de leurs amis, bienvenue à Sweetness, en Géorgie !

Brusquement, tout s'obscurcit autour de lui. Des claquements de portières et des cris lui parvinrent dans un brouillard en même temps qu'il se sentit basculer du quad, tête la première. Au moins, cette chute-là ne serait pas aussi vertigineuse que...

Nom d'un chien ! C'est son amour-propre qui allait en prendre un sacré coup en revanche ! Heureusement, quelque chose l'arrêta avant qu'il ne s'écrase sur la terre sèche et dure. Kendall, comprit-il, alors qu'il entendait, comme venant de l'autre extrémité d'un tunnel, les jurons familiers de Marcus.

— Quelqu'un peut-il nous aider ? hurla ce dernier.

Porter sentit qu'on l'étendait sur le sol. La chaleur de l'argile desséchée par le soleil chauffa agréablement ses épaules. En revanche, sa jambe était en feu, et l'impression était nettement moins agréable. Il devina une foule de gens qui se massait autour de lui, des regards, posés sur lui.

— Y a-t-il une infirmière parmi vous ? demanda Marcus. Mon frère est tombé du château d'eau. Il s'est probablement fracturé la jambe.

Emergeant de son état de semi-conscience, Porter ouvrit petit à petit les yeux sur un océan de visages féminins qu'il s'efforça de distinguer plus nettement. De délicieux parfums assaillirent ses narines... Odeurs fruitées de shampooing, arômes de fleurs...

Il était arrivé au paradis !

— Pas d'infirmière, mais un médecin, ça vous ira ? lança de loin une voix féminine pleine d'autorité.

Porter sourit. Il était toujours allongé sur le dos, au bord de l'évanouissement, mais il n'en brûlait pas moins d'impatience de découvrir son ange de miséricorde. Serait-il blond ? Grand ? Aurait-il des formes généreuses ? De longues jambes ?

Les badauds s'écartèrent pour laisser passer son sauveur...

Enfer et damnation !

Il était loin de ce qu'il avait imaginé !

Nikki Salinger s'était demandé combien de temps s'écoulerait avant qu'elle ne se morde les doigts d'avoir entrepris cet éprouvant voyage jusqu'en Géorgie, à Sweetness.

Eh bien voilà ! Elle avait la réponse ! se dit-elle en s'accroupissant pour examiner l'homme qui, après avoir délivré avec emphase son message de bienvenue dans cette ville du bout du monde, s'était écrasé par terre comme un sac de pommes de terre.

Il lui semblait avoir vu bouger en haut du château d'eau tout à l'heure, mais elle avait cru à un tour de son imagination. Comment aurait-elle deviné que cet imbécile testait les lois de la gravité ?

Ce trajet d'une journée, qui l'avait menée dans sa camionnette peu confortable de Broadway, Michigan, jusqu'à Sweetness, Géorgie, l'avait laissée épuisée, sale, affamée et de très mauvaise humeur. Le voyage, déjà pénible en lui-même, s'était accompagné des papotages incessants de ses trois passagères. Traci, Susan et Rachel avaient failli la rendre folle en épiloguant sans fin sur la petite annonce qu'elles avaient apprise par cœur : « La toute nouvelle ville de Sweetness, Géorgie, accueillera à bras ouverts cent femmes célibataires aspirant à changer de vie. » La perspective de dénicher un vivier d'hommes du Sud, non mariés qui plus est, les avait particulièrement excitées. En particulier Rachel Hutchins qui, si elle ne l'avait pas écartée pour atteindre le blessé, serait probablement en train de porter les premiers secours — de préférence le bouche-à-bouche.

Alors qu'elle était probablement la seule à ne pas être en quête d'un mari, voilà que le sort la désignait pour s'exposer en première ligne devant cette bande de mâles, songea-t-elle avec dépit.

Quelle importance, dans le fond ? En comparaison des belles plantes aux formes épanouies, comme Rachel, elle apparaissait bien peu féminine et quelconque. Avec sa petite taille, elle ne faisait pas le poids — dans tous les sens du terme ! En aurait-elle douté que l'imperceptible grimace de son patient lorsqu'elle était entrée dans son champ de vision l'en aurait convaincue. Mais après tout, si elle n'était jamais la plus jolie dans un groupe, c'est elle en général qui brillait par son savoir. Le macho allongé par terre en attente de ses soins devrait s'en contenter.

— Poussez-vous, s'il vous plaît, ordonna-t-elle en posant sa trousse de médecin par terre.

Des gouttes de sueur coulaient le long de ses tempes. Tout son corps frémissait. Comme chaque fois qu'elle devait traiter une urgence médicale, se persuada-t-elle. Aucun rapport avec le fait que le blessé soit un beau brun dont le torse nu, pourtant égratigné et meurtri par sa chute, révélait une musculature impressionnante et une peau bronzée par des heures de travail sous le soleil du Sud.

Elle repoussa quelques mèches de ses cheveux drus pour lui tâter le front. Il avait chaud à cause du soleil brûlant, mais n'était pas fiévreux. Elle lui prit ensuite le pouls — quel tour de poignet ! — qu'elle trouva régulier mais un peu faible. Il n'avait pas perdu connaissance, respirait normalement, mais peinait à garder les yeux ouverts.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-elle aux deux hommes aux mêmes yeux bleu cobalt que le blessé, qui semblaient inquiets.

— Porter, madame, répondit celui des deux qui paraissait le plus jeune. Porter Armstrong. Moi, c'est Kendall et lui Marcus. Porter est notre frère.

Avec un hochement de tête, elle se pencha à l'oreille de son patient.

— Monsieur Armstrong, je suis le Dr Salinger. Où avez-vous mal ?

— A ... la... cheville...

— C'est tout ?

— Non. A... mon amour-propre aussi.

Elle retint un sourire.

— Vous connaissez-vous une allergie à certains médicaments ? demanda-t-elle.

— Non.

— Bien. Je vais essayer de vous soulager.

Elle sortit une seringue et un produit antidouleur tout en surveillant le blessé du coin de l'œil pour s'assurer qu'il ne tombait pas dans les pommes. Elle remarqua au passage les épais sourcils, le nez large et bien affirmé et la fossette au menton. Elle s'efforça d'ignorer le bruissement d'admiration qui enflait parmi les femmes... ainsi que l'accélération de son propre rythme cardiaque. Porter Armstrong était un patient. Certes, il était plus séduisant que la plupart des hommes qu'elle soignait à Broadway. Et alors ? Les maladies et les accidents touchaient aussi bien les beaux que les moins beaux et les carrément laids.

D'ailleurs, lorsqu'elle tamponna la peau glabre et brune de son biceps avant de la piquer, c'est d'un œil purement professionnel qu'elle apprécia la bonne santé du muscle qui faciliterait la propagation de l'analgésique dans l'organisme et en augmenterait l'efficacité. Un constat strictement médical.

En l'espace de quelques secondes, elle vit les traits de son malade se détendre et l'entendit murmurer :

— Ça fait... du bien... petite... toubib.

— Parfait.

Rassurée de voir que l'injection sous-cutanée avait rempli son rôle, elle défit le bandage de fortune pour examiner l'articulation de son patient. La peau était violacée et même boursouflée au-dessus de la chaussure montante à lacet. Au mieux, il souffrait d'une vilaine entorse. Au pire... Elle réservait son diagnostic pour le moment, mais l'œdème l'inquiétait. Elle sortit une paire de ciseaux de sa trousse et entreprit d'ouvrir le jean jusqu'au genou, suscitant de nouveaux murmures approbateurs autour d'elle.

— Je peux t'aider à quelque chose, Nikki ? proposa Rachel.

Nikki réprima son exaspération. Rachel prétendait partager avec elle une complicité sous prétexte qu'à une époque elle avait travaillé comme secrétaire dans un cabinet de dermatologie. Pendant tout le voyage jusqu'à Sweetness, elle lui avait rebattu les oreilles avec leur *expérience médicale* commune.

— Non, merci, répondit Nikki avant de porter de nouveau son attention sur la jambe qui suscitait tant d'émotion auprès de ces dames.

Quand elle délaça la chaussure, l'œdème profita instantanément de l'espace libéré pour s'étendre. Pas de plaie ouverte à première vue mais un hématome géant qui envahissait toute l'articulation et disparaissait sous la grosse chaussette. Elle palpa avec précaution la zone, consciente que le blessé retenait son souffle à chaque effleurement de ses doigts. Elle décida de ne pas le déchausser dans l'immédiat et de garder la botte comme attelle.

— Il faut que je prenne une radio pour savoir s'il y a fracture ou non. Où se trouve le centre médical ? demanda-t-elle aux frères Armstrong.

En voyant les deux hommes éviter son regard, elle fut saisie d'un mauvais pressentiment.

— Il n'y en a pas ?

— Nous avons un poste de secours pour les premiers soins, mais nous ne sommes pas équipés pour les radiographies, expliqua Kendall.

— Nous projetions de l'emmener à Atlanta, ajouta Marcus. A moins que nous ne le fassions transporter en hélicoptère, si vous jugez que son état le justifie.

Nikki commençait à mesurer à quel point cette *ville* était hors du temps et de la civilisation. Le petit dispensaire de Broadway qu'elle avait quitté pour venir ici lui apparaissait soudain beaucoup moins minable.

— Votre poste de secours dispose-t-il d'un endroit où allonger votre frère ? demanda-t-elle.

— Non, mais nous pouvons l'emmener au foyer, proposa Kendall avec un geste du pouce par-dessus son épaule.

Elle n'avait pas vraiment le choix, songea-t-elle en retenant un soupir. Allons-y pour le foyer !

— Il y a une civière pliable et un appareil de radiographie portable dans ma camionnette, dit-elle. Est-ce que quelques-uns de vos amis pourraient m'aider à la décharger ? ajouta-t-elle en désignant du menton les hommes qui étaient restés debout, entassés comme du bétail, à l'arrière du camion.

Deux doigts dans la bouche, Kendall émit un sifflement perçant. Aussitôt

les passagers sautèrent à bas du véhicule, prêts à recevoir les instructions. Nikki voulut se lever, mais quelque chose l'en empêcha : les longs doigts musclés de Porter Armstrong, qui enserraient son poignet.

— Petite toubib ?

A ce contact, Nikki sentit son cœur s'emballer. Le sourire en coin que Porter lui adressa la cloua sur place. Quant à ses yeux bleu vif, si sensuels malgré les brumes de l'analgésique, ils l'hypnotisèrent littéralement.

— Oui ? parvint-elle à articuler.

Il l'attira vers lui, si près qu'elle sentit la caresse de son souffle sur sa joue.

— Avez-vous amené de jolies infirmières avec vous ?

La question piqua Nikki au vif. Heureusement, les yeux de ce goujat se mirent à papillonner, puis se fermèrent, lui évitant ainsi de devoir répondre à sa muflerie. Avec un soupir agacé, elle lui tâta de nouveau le pouls. Il s'était évanoui. Grand bien lui fasse ! Au moins il se tairait.

Lorsqu'elle réussit enfin à se lever pour gagner son véhicule, sur un signe de l'un des frères Armstrong, quelques hommes l'escortèrent, distraits cependant par la présence de ces femmes affriolantes qui se tenaient debout près de leurs voitures. Des visions de rêve — à commencer par la blonde et ébouriffante Rachel Hutchins. Et tout ce beau monde, émoustillé de se trouver au centre de l'attention générale, se poussait du coude avec force gloussements.

Voilà qui promettait ! songea Nikki en pensant à tous les couples qui n'allaient pas manquer de se former.

Mais après tout, ses compagnes étaient venues ici pour trouver l'amour et non, comme elle, pour fuir un fiancé infidèle. Alors de quel droit leur tiendrait-elle rigueur de prendre du bon temps pour la simple raison que, personnellement, elle cherchait autre chose ?

En outre, l'occasion d'accomplir son rêve de toujours d'ouvrir son propre cabinet ne s'offrait-elle pas à elle ? Elle n'aurait toutefois jamais imaginé... qu'elle aurait aussi à en poser la première pierre !

Tandis que les hommes transportaient les nombreux cartons de matériel médical de la camionnette au foyer, elle s'accorda un instant de répit pour inspecter la ville.

Une ville qui, pour ce qu'elle en voyait, se composait du foyer et de son restaurant — deux bâtiments neufs construits avec des matériaux hétéroclites — ainsi que d'une baraque désignée par les frères Armstrong comme le « poste de premiers secours », le tout situé à un carrefour entre la route goudronnée par laquelle leur convoi était arrivé et une piste de terre rouge qui menait Dieu savait où. Quant au château d'eau qu'elle avait aperçu en approchant de la ville, eh bien il marquait pour les visiteurs l'entrée dans la préhistoire ! Comparée à Sweetness, Broadway, cette ville industrielle pourtant en plein déclin, apparaissait comme une métropole animée et d'avant-garde.



Elle était tombée dans un piège commercial ! Le nom de « Sweetness » lui avait suggéré des images de douceur, d'arbres majestueux au feuillage luxuriant à l'ombre généreuse desquels elle aurait siroté de grands verres de limonade en se prélassant dans une balancelle d'osier... Tu parles ! En réalité, elle avait atterri dans la montagne, au milieu de nulle part, dans un trou sale, sordide, poisseux, poussiéreux, brûlé de soleil. Et, à en juger par les regards qu'échangeaient les hommes et ses compagnes, Sweetness ne tarderait pas à se transformer en une gigantesque agence matrimoniale. En prime, vu la réaction de Porter Armstrong en la découvrant, elle allait tenir la chandelle.

Ce qui lui convenait très bien d'ailleurs puisqu'elle n'essayait pas de se trouver un compagnon.

Vraiment pas.

Une vague de nostalgie pour la ville et les gens qu'elle avait quittés la submergea soudain. C'était la formule « aspirant à changer de vie » qui l'avait attirée, songea-t-elle, les larmes aux yeux. Mais dans quel pétrin s'était-elle donc fourrée ? Avait-elle troqué un cheval borgne pour un cheval aveugle ?

Sous l'emprise d'un accès de panique, elle envisagea un instant de sauter au volant de sa camionnette et de déguerpir de cette petite ville pouilleuse, quitte à abandonner son matériel déjà débarqué. Oui. C'était la décision la plus sage.

Elle allait ouvrir la portière lorsqu'elle aperçut Porter Armstrong que l'on était en train d'installer sur une civière rudimentaire en plastique, sous l'œil soucieux de ses deux frères. Le regard qu'échangèrent les trois hommes l'arrêta dans son élan. Au-delà d'une inquiétude naturelle entre frères, elle y décela une angoisse qui témoignait d'un attachement profond, d'un lien indestructible. En outre, le comportement des hommes vis-à-vis des Armstrong disait clairement qu'ils n'entretenaient pas une simple relation d'employés à employeurs. Ils formaient bel et bien une famille.

Une famille..., songea-t-elle, le cœur serré. Elle en rêvait. Mais elle était seule au monde. En se fiançant elle avait cru bientôt fonder la sienne. Enfin ! Aussi la trahison de son fiancé l'avait-elle totalement anéantie. Ce que les frères Armstrong essayaient de réaliser à Sweetness — rassembler des gens de toutes origines venus des quatre coins des Etats-Unis pour construire de toutes pièces une communauté — représentait un projet auquel elle adhérerait a priori pleinement. Elle voulait participer à cette formidable aventure. C'était peut-être sa dernière chance de créer sa propre famille, peut-être pas au sens traditionnel du terme, plutôt un cercle d'amis et de voisins.

Sur son brancard, Porter Armstrong souleva sa tête aux cheveux noirs.

— Hé ! Elle est passée où notre toubib ?

« *Notre toubib* »...

Il avait beau être à moitié drogué, lorsque son regard un peu vitreux croisa le sien, elle se sentit chavirer. Une réaction inhabituelle qu'elle attribua à ses nerfs à fleur de peau. Hors de question qu'elle tombe amoureuse d'un homme qui la dédaignait.

En attendant, le devoir l'appelait.

— J'arrive ! lança-t-elle en se dirigeant, sacoche à la main, vers son premier patient.

Le premier d'une longue liste ?

L'avenir seul le dirait.

Suivie par un cortège d'hommes, Nikki, le cœur battant, emboîta le pas aux deux frères Armstrong qui transportaient la civière vers le foyer.

— Vous m'avez vu ? plaisanta Porter Armstrong. La reine de Saba proménée par ses serviteurs.

— Je ne suis pas ton serviteur, maugréa Marcus.

— La ferme, Porter, renchérit Kendall, gentiment mais fermement.

Un échange qui trahissait des tensions sous l'évidente affection qui liait ces trois hommes, se dit Nikki.

— C'est à cause de l'analgésique, intervint-elle pour calmer le jeu. Il délire un peu.

— Avec ou sans médicament, il raconte presque toujours n'importe quoi, docteur Salinger, rétorqua sèchement Marcus.

Porter tourna la tête vers elle, un sourire malicieux éclairant son regard pourtant brumeux.

— Mes frères sont des rabat-joie. Prévenez toutes vos jolies copines que c'est moi le boute-en-train de la tribu Armstrong, dit-il d'une voix empâtée en se frappant la poitrine de l'index.

Tout en parlant, il avait tourné le regard vers Rachel qui portait avec grâce une pochette de coton hydrophile, sa contribution au déchargement du matériel médical.

Nikki refoula son humiliation d'avoir été ainsi exclue du cercle des « jolies ». Elle savait bien sûr que l'infidélité de son ex, Darren Rocha, en révélait davantage sur ses défauts à lui que sur les siens propres — en théorie du moins car, en pratique, comment ne pas se sentir complexée alors que son fiancé l'avait délaissée pour une stripteaseuse ? —, mais la blessure était encore fraîche et sensible.

Kendall nota visiblement son changement d'attitude, car il lui adressa un sourire d'excuse avant de se pencher vers son frère.

— Boucle-la, Porter. Le Dr Salinger est là pour te remettre en état, pas pour te caser.

— Je voulais seulement... Aïe !

Une brutale claque sur la tête, assenée par Kendall avec la vélocité d'un serpent passant à l'attaque, coupa net les justifications de Porter.

Nikki ne put retenir une grimace. Les hommes du Sud réglaient-ils toujours leurs problèmes par la violence ? Seigneur ! Ils portaient probablement tous une arme sur eux. Serait-elle tombée dans une ville de hors-la-loi ? A bien y réfléchir, elle n'avait remarqué ni poste de police ni prison. Dans ces conditions, qui s'occupait du maintien de l'ordre dans cette ville ? Serait-elle amenée à soigner des blessures par balle ? Elle n'était pas chirurgien et n'avait pas été confrontée à des traumatismes graves depuis son internat.

Pour ajouter à son désarroi, elle entendit derrière elle un des hommes qui transportaient les fournitures confier à voix basse à son collègue :

— En tout cas moi, je n'irai pas consulter une femme médecin.

— Moi non plus, renchérit l'autre. Je ferai appel à Riley si besoin.

— Pareil pour moi.

Vaillamment, elle continua à avancer malgré la multitude de questions et de doutes qui l'assaillait. Pour l'heure, elle devait en priorité s'occuper de Porter.

Les planches multicolores qui revêtaient les murs extérieurs du foyer — certaines de bois nu, d'autres peintes, d'autres encore patinées par le temps ou neuves — donnaient à cette construction à un étage une allure de maisonnette familiale. En fait, on s'apercevait bien vite qu'elle était immense.

Une large véranda, garnie de fauteuils à bascule de bois grossièrement taillé, courait tout le long de la façade et donnait sur une grande salle au plafond cathédrale, modestement meublée et pourtant accueillante, aux murs blancs fraîchement peints. Une odeur âcre de sciure s'élevait du plancher de bois brut qui résonnait sous les pas.

En traversant le spacieux vestibule, Nikki passa devant une grande cuisine et une vaste salle à manger et s'arrêta au pied de l'escalier. Levant la tête, elle aperçut, derrière une balustrade rouge vif qui semblait s'étirer à l'infini de chaque côté du palier, une enfilade de portes. Celles des chambres, vraisemblablement. Elle avala sa salive. Elle n'avait pas prévu de partager une cuisine et un lieu de vie avec des dizaines d'autres femmes. Pourvu au moins que la salle de bains ne soit pas commune !

Enfin... si elle restait. Sinon, peu importait !

La petite bande s'engagea dans un couloir bordé de part et d'autre par des chambres, comme à l'étage, et finit par déboucher à l'arrière de la bâtisse dans une grande pièce, à plafond cathédrale, elle aussi, percée de hautes baies vitrées par lesquelles filtraient les rayons obliques du soleil. Ce lieu quasiment vide, de la taille d'une salle de bal, évoqua instantanément à Nikki des images de quadrilles exécutés dans une atmosphère animée et joyeuse.

Marcus et Kendall déposèrent sur une longue table robuste leur jeune frère, qui s'était mis à chanter à tue-tête et affreusement faux *Fou de vous* à l'adresse de la blonde et sculpturale Rachel, debout au milieu du passage, qui roulait des yeux énamourés.

— Ça ira comme ça, docteur Salinger ? s'enquit Kendall, visiblement

excédé par l'attitude de Porter.

Elle confirma d'un hochement de tête avant d'indiquer aux hommes où entreposer les cartons de matériel et de médicaments.

— « Et je suis fou-ou-ou de vou-ous... »

Marcus bâillonna son frère de la main, arrêtant d'un coup sa prestation musicale.

— Docteur Salinger, nous allons dès à présent nous attaquer à la construction d'un vrai centre médical, annonça-t-il, indifférent aux cris de protestation étouffés et aux gesticulations de son frère. Et d'ici à quelque temps, une fois que nous y verrons plus clair, nous souhaiterions discuter avec vous de votre contrat d'embauche.

Nikki se contenta de sourire, peu désireuse de s'engager sur le long terme dans ce lieu construit de bric et de broc.

— Que pouvons-nous faire pour vous, maintenant ? s'enquit Kendall.

Elle porta la main à son front, un geste qui, depuis la faculté de médecine, l'aidait à réfléchir dans les situations de crise.

— Faites sortir tout le monde de cette pièce, ordonna-t-elle.

— Je peux rester pour vous aider, proposa Rachel, tout sourires.

— Tout le monde, répéta calmement Nikki. Je dois radiographier la jambe de M. Armstrong pour savoir de quoi il retourne exactement.

En voyant les hommes et Rachel évacuer la pièce, Porter se mit à hurler :

— Hé ! Où vont-ils ? Donnons une fête en l'honneur de ces dames !

— Il peut se montrer vraiment pénible parfois, docteur Salinger, duit Kendall. Nous passerons vérifier qu'il ne vous cause pas de problèmes.

Elle acquiesça.

Kendall semblait vouloir ajouter quelque chose mais il hésitait. Il finit néanmoins par se lancer :

— Docteur Salinger, j'imagine que vos compagnes ont hâte de s'installer, mais...

Il s'interrompit, gêné, puis reprit malgré tout :

— Disons que si nous espérons que notre petite annonce donnerait des résultats, nous ne pensions pas qu'elle... euh...

— Remporterait un tel succès ? suggéra Nikki.

— Oui. Savez-vous laquelle de ces dames accepterait de tenir le rôle de coordinatrice pour le reste du groupe ?

Nikki passa mentalement en revue les visages et les noms de la centaine de femmes qui avaient effectué le long voyage depuis Broadway et qui, pour la plupart, avaient été ses patientes. Des femmes dignes de respect, chacune avec ses compétences et ses atouts propres. A son grand dam, l'une d'entre elles s'imposa à son esprit.

— Rachel Hutchins. La grande blonde qui m'a proposé ses services tout à l'heure, précisa-t-elle en s'abstenant d'ajouter que Rachel n'était pas une *dame*. C'est elle qui a pris la tête de l'expédition pour venir ici. Elle possède les curriculum vitae de tout le monde.

Rachel... Imbue de sa personne, méprisante, mais d'une efficacité redoutable.

— Je vous remercie. Je vais vous laisser avec votre malade à présent. Bonne chance ! conclut-il avec un sourire complice.

Lorsque la porte à double battant se ferma, Nikki se tourna vers ledit malade à présent lancé dans une chanson inconnue d'elle qui parlait de trains, de 4x4 et de mamans. S'armant de courage, elle s'approcha de lui pour lui ôter sa chaussure et sa chaussette. Tout à sa chanson, il s'égosillait toujours.

— Monsieur Armstrong ! cria-t-elle presque en se bouchant une oreille. J'ai beau apprécier au plus haut point vos talents musicaux, j'ai besoin que vous restiez tranquille pendant que je radiographie votre cheville.

Il s'arrêta net.

— « M. Armstrong » c'est Marcus, mon frère. Appelez-moi « Porter ». Pourquoi n'y a-t-il plus personne ? demanda-t-il alors en regardant autour de lui non sans une certaine inquiétude.

— J'ai réclamé un peu d'intimité, répondit-elle avant d'installer l'appareil de radiographie portable.

Porter Armstrong agita ses sourcils noirs avec un regard plein de sous-entendus.

— Vous vouliez rester seule avec moi, petite toubib ?

Nikki leva les yeux au ciel.

— Pour des raisons strictement professionnelles, monsieur Armstrong. Bien. Maintenant, je vais devoir vous enlever votre pantalon.

— Porter, rectifia-t-il avec un sourire avant de s'installer confortablement, mains jointes derrière la tête. Ah ! Si chaque fois qu'une femme avait baissé mon pantalon j'avais reçu un billet de cinq dollars, je posséderais...

— Épargnez-moi le calcul, l'interrompit-elle en se saisissant d'une paire de ciseaux. Je vais couper votre jean de façon à pouvoir passer aux rayons X l'ensemble de votre jambe. Je vous conseillerais de ne pas bouger si vous voulez éviter que mes ciseaux ne dérapent et ne sectionnent autre chose.

Un argument imparable. Porter se transforma en véritable statue. Si seulement ses mains à elle cessaient aussi de s'agiter fébrilement ! pesta-t-elle alors qu'elle cisailait le tissu pour dégager la jambe blessée.

Une diablement jolie jambe, ma foi... Musclée et couverte de poils bruns sauf aux endroits où les bottes frottaient la peau. A partir du dessous du genou, des cicatrices de plus en plus grandes, en zigzag, montaient en arc de cercle le long de la cuisse jusqu'à l'ourlet d'un caleçon noir.

Provoquées par des obus, comprit-elle en frémissant intérieurement. Ayant effectué son internat dans un hôpital d'anciens combattants, elle avait vu plus que son compte de blessures de guerre. Son respect pour Porter Armstrong augmenta d'un petit cran. Cet homme avait souffert en défendant son pays.

Alors qu'elle méditait ainsi, Porter se mit à s'agiter.

— Euh... Petite toubib ?

— Docteur Salinger, s'il vous plaît.

— C'est un peu gênant, dit-il d'un air penaud en posant la main sur la bosse qui tendait le devant de son caleçon.

Bien qu'ayant déjà plusieurs fois été confrontée à cette situation, Nikki se laissait toujours surprendre. Elle détourna le regard.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Armstrong.

— Ne le prenez pas mal, s'excusa-t-il d'une voix encore pâteuse, mais je ne me suis pas trouvé si près d'une femme depuis tellement longtemps !

— Je ne le prends pas mal, monsieur Armstrong, répliqua-t-elle d'un air pincé. Il s'agit d'une simple réaction physiologique.

Dont elle nota malgré tout la taille impressionnante... par pure curiosité professionnelle, naturellement.

— Je m'efforce de penser à autre chose, poursuivit Porter, mais c'est dur... Euh... Non ! Je veux dire, c'est difficile avec toutes ces jolies femmes qui se promènent dehors.

Et, tout à côté de lui, il n'y avait aucune *jolie* femme, bien sûr.

— Persistez ! répliqua-t-elle froidement tout en revêtant le tablier doublé de plomb indispensable pour se protéger des rayons X.

Il considéra avec une grimace cet accoutrement peu seyant.

— C'est bien la première fois qu'une femme qui s'arrange pour rester seule avec moi enfile des vêtements au lieu de les retirer !

Nikki, la mine consternée, s'empara du tube à rayons X.

— Monsieur Armstrong, si vous n'arrêtez pas de parler, cette séance va être très pénible.

Pénible pour elle, mais rien ne l'obligeait à le lui préciser.

— Porter, corrigea-t-il une nouvelle fois avant d'obéir et de se taire.

Un vrai petit garçon ! songea-t-elle en réprimant un sourire pendant qu'elle radiographiait sa cheville et sa jambe.

— C'est cassé ? demanda-t-il lorsqu'elle éteignit la machine.

Elle examina attentivement l'image sur l'écran de contrôle avant de répondre.

— Il semble que votre tibia, le plus gros des deux os de la jambe, expliqua-t-elle en le montrant à Porter sur le moniteur, soit intact. Mais le plus frêle, le péroné, présente une fracture à l'endroit où il s'articule avec les os du pied. En outre, vous vous êtes déchiré des ligaments.

— Vous pouvez m'arranger ça ?

— Je peux réduire la fracture et vous plâtrer. La cassure est nette, donc l'os devrait se souder sans problème. En revanche, pour les ligaments, l'évolution est plus difficile à pronostiquer. Il est possible que votre cheville soit luxée. Vous devriez consulter un chirurgien orthopédiste d'ici à quelque temps pour vous assurer que tout se remet en place normalement.

— J'en ai pour combien de temps ?

— Au moins six semaines.

— Aussi longtemps que ça ?

— Davantage si des complications surviennent.

Il semblait anéanti.

— Vous êtes certaine ?

— Je vous donne mon diagnostic, c'est tout, répondit-elle dans un haussement de sourcils. Libre à vous de prendre un autre avis.

— D'accord. Faites ce que vous avez à faire.

Mais en la voyant préparer une seringue, il se rebella.

— A part me piquer ! J'ai déjà l'impression d'avoir... perdu les pédales.

D'une pichenette sur l'aiguille, elle fit sortir la première goutte du produit anesthésiant.

— Croyez-moi, monsieur Armstrong, mieux vaut que vous soyez endormi quand je vais remettre l'os en place.

— Porter. Je supporte la douleur.

— Je n'en doute pas une seconde, dit-elle avec un mouvement du menton en direction des cicatrices sur sa cuisse. Mais à quoi bon jouer les héros dans le cas présent ? En outre, vous me faciliterez la tâche en étant inconscient.

— D'accord, marmonna-t-il de mauvaise grâce.

— J'en profiterai aussi pour désinfecter vos écorchures.

— Vous sentez bon, murmura-t-il d'une voix rauque lorsqu'elle se pencha pour lui nettoyer le bras avec un coton imbibé d'alcool.

Prise au dépourvu, elle eut un petit rire forcé tandis qu'un frisson lui parcourait les épaules.

— Je porte l'odeur de la route qui m'a amenée ici, dit-elle.

— Moi, j'aime bien.

Elle aussi aimait bien ce mélange de sueur, de soleil et de bois qui était le sien. Un parfum viril qui ne sortait pas d'un vaporisateur.

Elle retint un instant son souffle, le piqua et injecta... la totalité du liquide. Dans leur intérêt à tous les deux ! Il se détendit sensiblement et elle lui souleva la paupière pour examiner sa pupille.

Quelle incroyable concentration de pigments dans son iris !

En d'autres termes, cet homme possédait les yeux les plus bleus qu'elle ait jamais vus.

— C'est vraiment chouette qu'il y ait des femmes dans les parages, réussit-il à articuler. Ça fait longtemps... Très longtemps.

— Vous radotez, monsieur Armstrong, murmura-t-elle en vérifiant son autre œil.

Parfait. L'anesthésie opérait.

— Porter, corrigea-t-il.

Soudain, il leva le bras, l'attrapa par le cou et, avant qu'elle ne comprenne ce qui lui arrivait, il avait attiré sa bouche contre la sienne pour un long et profond baiser.



Nikki perdit l'équilibre et s'affala sur Porter. L'espace de ces quelques secondes, elle aurait voulu oublier qu'il était son malade et elle son médecin parce que ce baiser était... était... merveilleux. Sous l'effet de ses lèvres fermes et de sa langue taquine, elle sentit un torrent de feu déferler dans ses veines... une étrange explosion dans son ventre... Du désir ? A cette pensée, elle se raidit. Cet homme était frustré sexuellement et, qui plus est, sous sédatif.

Les mains fermement posées sur le torse de Porter, elle tenta d'échapper à son étreinte.

— Monsieur Armstrong, s'il vous plaît, lâchez-moi, ordonna-t-elle d'une voix qui, même à ses propres oreilles, manquait de conviction.

— Porter ! cria Marcus du seuil de la pièce.

Seigneur ! Les deux frères Armstrong avaient assisté à la scène, comprit Nikki en les voyant se précipiter vers eux. Mais, quand ils parvinrent à leur niveau, Porter avait perdu connaissance et l'avait libérée.

— Je suis navré, docteur Salinger, dit Kendall. Ça va ?

Elle eut beau assurer que oui, elle était en réalité totalement bouleversée, davantage d'ailleurs par sa réaction à elle que par le baiser lui-même. Elle qui, après avoir découvert l'infidélité de Darren, s'était promis de ne plus jamais succomber au charme des hommes, voilà qu'elle tremblait comme une vierge à cause d'un simple baiser !

— Mon petit frère est un vrai mufle, laissa tomber Marcus avec mépris.

— C'est probablement à cause du produit anesthésiant, murmura-t-elle en s'efforçant, en vain, de reprendre ses esprits.

Alors que, les joues en feu, elle portait ses doigts à sa bouche comme pour effacer la marque laissée par les lèvres de Porter, les deux frères la dévisagèrent, craignant, aurait-on dit, qu'elle ne prenne ses jambes à son cou.

Une possibilité qu'elle n'avait d'ailleurs pas exclue.

— Si nous pouvons nous rendre utiles, n'hésitez pas, déclara Kendall.

— Votre frère souffre d'une fracture du péroné au niveau de la cheville. Pouvez-vous le maintenir pendant que je la réduis ?

— Oui. Bien sûr.

Grâce à leur aide, elle réalisa l'intervention en un rien de temps et vérifia

la position de l'os par une seconde radio. Satisfaite du résultat, elle badigeonna d'antiseptique la jambe de Porter, du coup de pied au genou, avant de l'enfiler dans un jersey tubulaire par-dessus lequel elle appliqua des bandes de résine mouillées qui, en séchant, allaient durcir et maintenir ainsi la jambe immobile.

Elle avait espéré que ces gestes professionnels et machinaux lui permettraient de prendre ses distances avec Porter Armstrong, mais en vain ; cet extraordinaire baiser la hantait toujours. Elle se sentait anormalement nerveuse, et c'est avec un énorme soulagement qu'elle posa la dernière bande de résine.

Il lui restait cependant à désinfecter les plaies sur la poitrine et les bras de Porter, une opération qui allait nécessiter un contact direct avec des zones de son corps... plus agréables encore à toucher. Difficile de demeurer insensible au physique de cet homme, mince, aux muscles bien dessinés. Son pectoral et ses abdominaux étaient particulièrement séduisants, mais ses deltoïdes valaient aussi le coup d'œil. Elle eut beau se réciter le nom de chaque muscle — version latine comprise ! —, sa nervosité ne baissait pas d'un cran. Sans compter Kendall et Marcus qui suivaient chacun de ses gestes d'un regard inquiet ! Elle persévéra cependant jusqu'à ce qu'elle ait acquis la certitude que les blessures de Porter ne risquaient plus de s'infecter.

— Il va s'en sortir ? demanda Marcus quand il la vit retirer ses gants en caoutchouc pour se frotter les mains avec du gel antiseptique.

Elle sourit. Il faudrait plus qu'une simple fracture pour neutraliser Porter Armstrong !

— Autant que je puisse en juger, oui, répondit-elle. Malgré tout, il faut le surveiller pendant la nuit pour le cas où surviendrait un accès de fièvre ou une douleur qui pourrait signaler l'existence d'une hémorragie interne. Il devrait reprendre conscience d'ici à une heure environ. J'ai vu le château d'eau de la route, tout à l'heure. Votre frère a beaucoup de chance de ne pas s'être blessé plus gravement après une chute pareille.

Marcus fronça les sourcils.

— A force de jouer avec le feu, il finira par se brûler pour de bon, marmonna-t-il.

Kendall le poussa du coude. De toute évidence, il voulait éviter de laver le linge sale de la famille en public.

— C'est très aimable à vous de vous être occupée de Porter après ce long voyage, docteur Salinger, enchaîna-t-il vivement. Vous devez être fatiguée et affamée.

— C'est vrai.

— Ce soir, les hommes organisent un barbecue dans le pré pour vous souhaiter la bienvenue à toutes, dit Marcus. Nous pouvons compter sur votre présence, j'espère ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Après sa rencontre troublante avec Porter Armstrong, elle avait besoin de s'isoler pour réfléchir à sa décision de

s'installer à Sweetness. Jusque-là, elle n'avait pas considéré les répercussions psychologiques qu'entraînerait un exil à l'autre bout du pays, en abandonnant tout, pour monter un cabinet à partir de rien. En outre, à en juger par la conversation qu'elle avait surprise tout à l'heure, les habitants de Sweetness n'envisageaient pas de gaieté de cœur de recourir à ses services. Finalement, peut-être n'était-elle pas prête à démarrer une nouvelle vie. En tout cas, dans un endroit où son ego risquait d'être malmené.

— Je vous remercie pour l'invitation mais je préfère aller me coucher, répondit-elle enfin avec un rapide sourire.

— Comme vous voudrez, dit Kendall. Nous vous avons réservé une des plus belles chambres, ajouta-t-il avec fierté en lui tendant la clé de la 225.

— Vos bagages y ont été montés, précisa Marcus.

Elle retint un sourire. On aurait dit deux petits garçons cherchant à s'attirer les bonnes grâces de leur institutrice.

— Merci, dit-elle poliment. Je vais faire un brin de toilette et ensuite je descendrai voir comment va votre frère. Vu sa... *personnalité*, le réveil promet d'être agité. Vous devriez rester près de lui pour ne pas qu'il se blesse.

— Entendu, répondit Kendall. Merci, docteur Salinger.

— Oui, merci, docteur Salinger, renchérit Marcus en lui serrant vigoureusement la main. Vous n' imaginez pas combien la présence d'un médecin à Sweetness nous réjouit.

Nikki les regarda tour à tour avec attention.

— Tout à l'heure, j'ai entendu des hommes mentionner un Dr Riley, pourtant, fit-elle remarquer.

— Riley Bates, oui, expliqua Kendall. Mais il n'est pas médecin. Il ne traite que des affections bénignes. Avec des remèdes de bonne femme.

Génial ! Elle allait être mise en concurrence avec un guérisseur !

— Il n'empiétera pas sur votre territoire, lui assura Marcus. Tout le monde se félicite de votre venue ici.

Mais à voir les sourires forcés des deux frères, elle en conclut que la réticence des hommes à consulter un médecin femme leur était aussi parvenue aux oreilles.

— Ne vissez pas encore ma plaque, messieurs. A présent que j'ai vu votre ville, je dois me donner un temps de réflexion.

Là-dessus, elle ramassa sa sacoche et se dirigea vers la porte. Peut-être une longue douche bien chaude la rassérènerait-elle.

A supposer que l'eau chaude existe dans cet endroit perdu...

\* \* \*

Eh bien non ! Sweetness n'avait pas encore découvert l'eau chaude !

Nikki, sous la pomme de douche, tremblait et claquait des dents de manière incontrôlable. Après une longue journée où elle avait beaucoup transpiré, le jet froid l'avait agréablement rafraîchie... pendant cinq secondes.

Depuis, elle avait l'impression qu'une myriade d'aiguilles de glace la transperçaient jusqu'aux os. Elle se shampooina et se savonna rapidement, beaucoup plus rapidement que ce dont elle avait rêvé. Aussitôt sortie de la cabine, elle s'enveloppa dans une serviette et, toujours frissonnante, gagna la chambre qu'on lui avait attribuée.

Les frères Armstrong n'avaient pas menti. C'était une belle chambre, décorée avec simplicité, meublée d'un lit de bois noir assorti à l'armoire, d'un canapé rouge et de deux fauteuils capitonnés, de couleur crème, disposés autour d'une table basse, noire elle aussi. Située dans un angle du bâtiment, elle possédait deux grandes fenêtres par lesquelles elle vit le soleil déclinant disparaître lentement dans les nuages, colorant la chaîne de montagnes de teintes rose orangé. Un spectacle grandiose, bouleversant de beauté. Terriblement émue, elle se détourna sur-le-champ. Hors de question qu'elle se laisse séduire par quoi que ce soit à Sweetness ! Les couchers de soleil romantiques, aussi beaux soient-ils, ne compensaient pas la rusticité de cette ville dépourvue de tout, même d'eau chaude et d'infirmerie. Et elle n'avait sûrement pas tout vu ! A supposer qu'il y ait encore quelque chose à voir.

De surcroît, sa rencontre avec Porter Armstrong l'avait ébranlée plus profondément qu'elle ne voulait l'admettre. Elle devait son intégration dans la société non pas à son physique — elle retenait rarement le regard des hommes —, mais à ses compétences professionnelles. Elle avait espéré trouver à Sweetness un endroit où elle pourrait exercer son métier — avec, cerise sur le gâteau, la reconnaissance et l'admiration de ses patients —, et laisser son empreinte à la postérité. Au lieu de cela, il semblait qu'une femme médecin ne soit pas la bienvenue. Quant à Porter Armstrong, il lui avait rapidement rappelé les piètres atouts qu'elle possédait dans le domaine de la séduction.

Pourquoi cela la surprenait-il ? Après tout, les frères Armstrong cherchaient à attirer des femmes prêtes à fonder un foyer avec leurs ouvriers... et avec eux-mêmes, probablement. Par conséquent, si elle décidait de rester, elle devrait s'habituer à l'idée d'être entourée, encerclée, cernée par des femmes énamourées et des hommes en rut qui, tels les animaux de l'arche de Noé, se mettraient en couple et procréeraient. Elle, elle demeurerait seule au milieu de ce chaos.

Mais ce n'était pas vraiment cette perspective qui la chagrinait. Elle avait accepté l'idée de se vouer corps et âme à son métier et de renoncer à rencontrer un homme avec qui partager sa vie, mais comment se vouer corps et âme à son métier... si elle n'avait pas de patients ? Or, vu les commentaires des ouvriers, son rêve d'ouvrir dans cette ville son propre cabinet médical risquait de tourner au cauchemar. De tourner court, pour être plus précise.

Dans ces conditions, la seule autre raison de ne pas partir serait l'espoir que se réalise... cet autre truc.

Cette histoire de « rencontrer un homme avec qui partager sa vie ».

Le baiser incroyable de Porter Armstrong l'obsédait, réveillait en elle des

pulsions inconnues. Elle gardait le goût de cet homme sur ses lèvres. Elle continuait à sentir sur sa nuque le contact de ses doigts puissants, dans ses mains la chaleur de son torse musclé.

Allons ! Porter Armstrong l'avait embrassée faute de mieux, parce qu'elle s'était trouvée là et qu'il n'avait eu personne d'autre à se mettre sous la dent, parce qu'il était à moitié assommé par l'anesthésie. De plus, il représentait exactement le genre de mufle qu'elle avait voulu fuir en venant ici ! C'était à mourir de rire. Enfin, presque.

Elle consulta sa montre. Il fallait qu'elle aille voir son patient qui ne se souviendrait probablement même pas de ce baiser qui, chez elle, affectait ses facultés mentales aussi lamentablement.

Porter sourit...

Il se baignait dans le trou d'eau dans lequel, enfant, il jouait avec Marcus et Kendall. C'était lui qui plongeait le mieux et nageait le plus vite. Enfin un domaine où il l'emportait sur ses frères ! Ce qui le transportait de joie, lui qui adorait frimer. Mais, aujourd'hui, il avait beau battre frénétiquement des pieds, impossible de remonter à la surface. Plus il se démenait, plus l'eau se troublait et moins il parvenait à libérer ses jambes du fond vaseux.

Suffoquant de colère et de peur, tant à l'idée de se ridiculiser devant ses frères que de se noyer, il frappait l'eau avec de grands moulinets des bras.

— Arrête de gesticuler, entendit-il Marcus lui ordonner en même temps que ses bras s'alourdissaient comme si on les avait emplis de plomb.

Du coup, son agitation redoubla.

— Nom d'un chien, Porter, arrête et ouvre les yeux !

Pour une fois, il obéit à Marcus et souleva avec difficulté les paupières. La lumière l'aveugla un instant. La tête lui tournait. Il était désorienté. Petit à petit, il comprit que ses frères l'immobilisaient. En pestant, il tenta de se dégager.

— Du calme, frangin, murmura Kendall. Rappelle-toi. Tu t'es cassé la jambe en tombant du château d'eau. Le Dr Salinger t'a anesthésié pour réduire la fracture et te plâtrer.

Porter se détendit au fur et à mesure que les événements de l'après-midi lui revenaient à la mémoire. Aux rayons rasants du soleil qui pénétraient par les fenêtres, il sut que la nuit n'allait pas tarder. Il n'avait pratiquement pas profité de la journée, songea-t-il, le visage soudain déformé par une grimace de douleur. Une affreuse migraine lui martelait le crâne, et chaque muscle de son corps était endolori. Les conséquences de sa chute, sans aucun doute.

— Le Dr Salinger ? répéta-t-il alors que le visage sérieux d'un petit bout de femme aux cheveux châtain s'imposait petit à petit à son esprit. La petite toubib ?

— Tu lui dois des remerciements, dit Kendall en l'aidant à s'asseoir. Sans elle et son matériel, nous aurions dû t'emmener à Atlanta.

— Et tu lui dois des excuses aussi, ajouta sèchement Marcus.

— En quel honneur ? murmura Porter d'un air absent tout en tapotant son

plâtre en résine.

— Tu étais en train de l’embrasser quand nous sommes entrés. Elle se débattait, figure-toi. Es-tu obsédé au point d’être incapable de contrôler tes pulsions et de te tenir correctement ?

Porter plissa les yeux. Oui, effectivement, il se souvenait vaguement d’un baiser... fort agréable. Il sourit.

— Que veux-tu que je lui dise ? demanda-t-il.

Le visage de Marcus devint cramoisi.

— Que tu es désolé, espèce d’imbécile ! rugit-il.

— Ce n’était qu’un baiser, voyons !

— Tout à fait déplacé, intervint Kendall.

— Le fait de découvrir qu’elle était le seul médecin à Sweetness et que la ville ne disposait d’aucun équipement médical l’a déjà déstabilisée, expliqua Marcus, essayant à grand-peine de rester calme. Il ne faudrait pas que tes avances importunes la fassent définitivement fuir. Nous ne pouvons nous permettre de la perdre.

— Arrête, Marcus ! lança Porter en riant. Elle a probablement apprécié ce baiser. A mon humble avis, elle n’a pas été embrassée très souvent. Elle passe vraisemblablement la plus grande partie de son temps dans les bouquins, et ses nuits avec son chat.

Sa déclaration fut suivie du bruit d’une porte qui se refermait... Il tourna la tête... et vit le Dr Salinger, sur le seuil de la pièce !

La jeune femme était vraiment très petite — un mètre cinquante-cinq à tout casser — et mince comme une branche de saule pleureur. Elle était vêtue d’un pantalon de treillis soigneusement repassé et d’un chemisier blanc. Ses cheveux châtons, qu’elle n’avait pas séchés après sa douche, lui tombaient dans les yeux. D’une main, elle portait sa sacoche noire, si volumineuse pour son corps fluët qu’elle menaçait de la déséquilibrer, de l’autre, une paire de béquilles presque aussi grandes qu’elle. Des cernes de fatigue, qu’aucun maquillage n’atténuait, lui mangeaient les yeux. Ses joues étaient en feu. Aucun doute, se dit Porter : elle avait entendu sa remarque.

Saisi par un brusque remords, il s’apprêta à s’excuser... Il n’en eut pas le temps. La tête haute, le Dr Salinger avança résolument vers eux en demandant d’un ton enjoué :

— Comment va le blessé ?

— Très bien, répondirent en une polyphonie à trois voix Porter et ses frères.

Porter décocha un regard irrité à Marcus et à Kendall.

— Je vais très bien, répéta-t-il avec force.

Kendall toussota et le fixa, histoire de lui adresser un message... qu’il reçut.

— Merci pour... tout, ajouta-t-il.

Un remerciement que la jeune femme accueillit d’un bref hochement de tête avant de tendre les béquilles à Kendall.

— Essayons de vous mettre debout, monsieur Armstrong, dit-elle en se positionnant à côté de lui, aussitôt imitée par Marcus, de l'autre côté.

— Sans vouloir vous vexer, petite toubib, il vaudrait peut-être mieux laisser votre place à Kendall, lui fit-il remarquer.

Elle leva le menton d'un air hautain, braquant sur lui ses yeux verts. Fort jolis, ma foi...

— Ne vous fiez pas aux apparences, monsieur Armstrong. Je suis plus forte que vous ne l'imaginez.

La mine contrite, sans rien ajouter, Porter entoura d'un bras les épaules de Marcus et de l'autre celles de Nikki. Un délicieux frisson, tout à fait inattendu, le parcourut au contact du corps fluët, délicat comme celui d'un oiseau, de la jeune femme. Elle lui arrivait à peine au niveau de la poitrine mais, lorsqu'il se mit debout, elle supporta son poids aussi bien que Marcus. Il voulut lui faire une remarque à ce sujet, mais s'en abstint et se concentra sur sa manœuvre qui, ma foi, n'avait rien de désagréable. La petite toubib dégageait une odeur de propre et de frais ; un parfum de fleurs sauvages. Ses cheveux, légers comme une aile de papillon, lui effleuraient le menton. Il sentit son bas-ventre se tendre... comme lorsqu'elle avait découpé la jambe de son jean, se souvint-il brusquement. Il serra alors les dents pour se contrôler. Marcus avait raison : cette jeune femme méritait le respect.

Lorsqu'il fut enfin debout, dans un équilibre branlant, Kendall lui donna les béquilles, libérant ses deux aides. Le Dr Salinger s'éloigna alors, emportant avec elle ses arômes féminins envoûtants. Il en ressentit une déception aussi vive qu'imprévue.

— Essayez de marcher, l'encouragea-t-elle.

Peut-être éprouvait-il de la honte après son commentaire désobligeant de tout à l'heure ? Toujours est-il qu'il fut saisi du besoin impérieux de faire plaisir à cette femme.

Portant tout son poids sur sa jambe valide, il s'appuya sur les béquilles et balança son corps vers l'avant en un premier essai pataud. Heureusement, ses muscles avaient gardé la mémoire d'un autre épisode de sa vie, plusieurs années auparavant, où une blessure — qu'il préférerait oublier — l'avait contraint à utiliser des béquilles.

— Vous semblez avoir pris le coup, lui fit remarquer Nikki en sortant de sa trousse une boîte de médicaments. Ne posez pas le pied par terre pendant les deux prochains jours. Voilà pour la douleur. C'est à avaler en mangeant.

— Justement, je meurs de faim.

— Les hommes organisent un barbecue dans le pré en l'honneur de nos invitées, annonça Kendall, profitant de ce que le Dr Salinger leur tournait le dos pour la désigner du menton à son cadet.

Porter lui signala par gestes qu'il ne comprenait pas son message.

— Bien, j'ai terminé mon travail ici, déclara la jeune femme, la main sur la poignée de sa sacoche.

Un silence suivit, que Marcus s'empressa de rompre.



— Avez-vous eu le temps de défaire vos valises, docteur Salinger ? demanda-t-il.

— Non, pas encore, répondit-elle d'une voix hésitante.

— J'espère que votre chambre vous convient, ajouta en toute hâte Kendall.

— Oui, elle est très confortable. A présent, si vous voulez bien m'excuser, messieurs, je vais aller me coucher.

En voyant les épaules voûtées de fatigue de ce frêle bout de femme, Porter ne put réprimer une bouffée de honte. A peine arrivée dans un lieu inconnu, loin de chez elle, cette femme avait consacré son temps à s'occuper de lui. Et lui, au lieu de lui témoigner sa reconnaissance, s'était comporté comme un mufle. Mieux valait ne pas imaginer le savon que lui passerait sa mère si elle l'apprenait !

Pourtant, et malgré les incitations silencieuses de ses deux frères, il était incapable d'adoucir sa remarque vexante de tout à l'heure par le moindre compliment. En désespoir de cause, il se rabattit sur une stratégie qui lui était plus familière : le flirt.

— Dites, ma belle ! lança-t-il de la voix qu'il utilisait dans les bars, une demi-heure avant la fermeture. Il est beaucoup trop tôt pour aller se coucher !

Une sortie totalement déplacée, se reprocha-t-il aussitôt. Et ce n'est pas le regard meurtrier que lui décochèrent ses frères qui le réconforta.

Le Dr Salinger, sans s'arrêter, tourna la tête vers lui et le transperça de ses étonnants yeux verts.

— Peut-être, mais j'ai un livre à terminer et je ne voudrais pas que mon chat se croie abandonné.

Porter ouvrit la bouche, mais aucun mot n'en sortit.

La porte se ferma avec un bruit sourd.

— Porter, tu es un imbécile de première ! s'exclama Marcus. Je ne sais pas ce qui me retient de...

— Qu'allons-nous faire ? s'écria Kendall qui, d'habitude, ne se départait pourtant jamais de son calme. Elle va partir avec armes et bagages à présent. C'est sûr.

— Ce n'est pas à *nous* de corriger le tir ! tonna Marcus, qui se mit à marteler de son index la poitrine de Porter. Tu as intérêt à trouver une solution avant que je ne te casse l'autre jambe.

Une menace qu'il mettrait sans aucun doute à exécution, songea Porter en frottant ses pectoraux martyrisés par son aîné.

Kendall, lui, marchait de long en large, en proie à une agitation inaccoutumée.

— Si le Dr Salinger quitte Sweetness, dit-il, comme pour lui-même, les autres filles partiront vraisemblablement elles aussi. Elles refuseront de vivre dans une ville dépourvue de médecin.

Il enfonça sa main dans ses cheveux et reprit :

— Si la nouvelle de nos conditions d'accueil se répand, il y a fort à parier

que plus aucune femme ne voudra s'aventurer à Sweetness.

Dans quel état se mettait Kendall ! nota Porter, étonné. Ce n'était pas dans ses habitudes de se montrer aussi inquiet. Bien sûr, il avait raison. Un environnement mixte accélérerait le développement de Sweetness. En outre, en tant qu'auteur de l'annonce dans le journal de Broadway, il se sentait probablement responsable de la réussite de l'opération. Cela dit, il prenait l'éventuel départ du Dr Salinger bien à cœur...

— Porter ! hurla Marcus. Tu nous entends ? C'est toi qui étais emballé par cette idée de faire venir des femmes ici. Nous avons dépensé une fortune pour construire ce foyer et réparer le château d'eau à leur intention. Maintenant qu'elles sont là, tu ne trouves rien de mieux à faire que de peloter puis d'humilier notre unique médecin. Et ce, dès le premier jour.

— Il faut absolument que tu rattrapes tes gaffes, renchérit Kendall.

— Hé ! Ne me mettez pas tout sur le dos, dit Porter. A moins que... vous ne soyez prêts à augmenter la mise.

Marcus fronça les sourcils.

— Que veux-tu dire ?

— Si je parviens à persuader la petite toubib de rester... la maison me revient officiellement.

Ou plutôt le terrain où ne restait plus que la boîte aux lettres : la propriété familiale des Armstrong où, avant la tornade, s'élevait la maison dans laquelle ils avaient grandi. Clover Ridge.

— Elle nous appartient à tous les trois, protesta Marcus.

— Mais c'est Porter qui l'entretient, souligna Kendall. De toute façon, il faut regarder les choses en face, Marcus. Si nous ne parvenons pas à donner vie à cette ville, à quoi nous servira un terrain isolé ?

Marcus leva les bras en signe de capitulation.

— D'accord, marmonna-t-il. Si le Dr Salinger signe un contrat d'embauche de deux ans, considère la maison comme tienne, Porter.

— Marché conclu ! lança Porter avec un sourire.

— Je vous dérange ? J'ai frappé mais vous n'avez pas entendu.

Ils pivotèrent tous les trois avec un ensemble parfait. Doc Riley se tenait sur le seuil de la pièce, son chapeau maculé de terre à la main. Riley était le plus vieux de leurs ouvriers et, bien qu'il abatte sa part de travail sans rechigner, les trois frères essayaient toujours de lui confier les tâches les moins pénibles. Riley ne parlait pas de prendre sa retraite. Davantage par crainte de la solitude — il n'avait aucune famille — que par nécessité financière ou amour du travail, pensait Porter qui avait un faible pour le « doc ». Le vieil homme entretenait de bonnes relations avec les ouvriers dont il soignait les maux de gorge et les cocards avec des tisanes et des compresses magiques.

— Salut, Riley, dit Kendall. Pouvons-nous t'aider à quelque chose ?

Riley désigna Porter d'un geste du menton.

— J'ai appris pour l'accident. J'ai apporté un remède, annonça-t-il en

brandissant un petit pot crasseux.

— C'est gentil, Riley. Mais Porter a déjà été opéré par...

— C'est quoi ? l'interrompt Porter en faisant signe à Riley d'approcher.

— De l'essence de wintergreen, répondit Riley en souriant. Une huile essentielle recommandée pour les douleurs et les œdèmes.

Porter dut retenir sa respiration. Pour son hygiène corporelle aussi, Riley se fiait à la nature, vu l'odeur pestilentielle qu'il dégagéait !

— C'est vraiment gentil, Riley. Merci beaucoup. Je l'essaierai.

— Bien.

Mais au lieu de partir, le vieil homme se planta devant Porter en le regardant avec des yeux impatients.

— Vas-y ! lui lança-t-il.

— Il s'en mettra plus tard, intervint Marcus.

— Moins on attend, mieux ça marche, marmonna Riley, visiblement vexé.

— Alors, c'est parti ! déclara Porter, désireux de ne pas fâcher Riley.

De toute façon, que risquait-il ?

Quand il ouvrit le pot, une puissante odeur mentholée lui brûla les narines et les yeux. En larmoyant, il trempa les doigts dans l'huile et s'en enduisit la peau au-dessus et au-dessous du plâtre.

— Ça va déjà mieux, assura-t-il.

Riley lui adressa un sourire satisfait.

— Bon. Il faut que je retourne travailler. Préviens-moi quand tu auras tout utilisé, Porter. Je t'en referai.

— Promis.

Le vieil homme sortit de la pièce à reculons et, dès que la porte se ferma sur lui, Marcus expira longuement en agitant sa main devant son nez.

— Je ne sais pas ce qui pue le plus de l'homme ou de ses préparations. Tu as tort de le ménager, Porter.

Un avertissement que Porter balaya d'un revers de main.

— Il est inoffensif.

— O.K., dit Kendall. Mais à toi de régler le problème s'il marche sur les plates-bandes de notre nouveau médecin.

— Je gère, répondit Porter. La petite toubib aussi, je la gère. C'est comme si elle avait déjà signé son CDD.

— Ne vends pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué, lui conseilla Marcus. Cette jeune femme me semble totalement réfractaire à tes manœuvres puériles de séducteur.

— Elle va finir par y succomber, assura Porter, les yeux mi-clos.

— En tout cas, pas de bêtises ! lui lança Kendall dans un froncement de sourcils.

— Il voulait dire pas *d'autres* bêtises, corrigea Marcus, le doigt tendu vers son plâtre.

Au moment où ses frères sortirent, Porter aperçut dans le couloir quelques beaux brins de fille qui s'arrêtèrent une seconde pour le saluer avec de

gracieux gestes du bras.

Il sourit. Sa fracture lui fournirait un prétexte imparable pour se rendre au cabinet médical et ainsi approcher ce vivier de jeunes célibataires. En outre, lorsqu'il aurait convaincu la petite toubib de rester, la propriété familiale lui reviendrait.

Comment ne pas mettre tout son cœur dans ce défi à relever ?

« Un pas, deux pas, trois pas... »

Tout en regagnant sa chambre, Nikki s'appliquait à se concentrer sur sa marche pour tenter de chasser de son esprit la remarque vexante de Porter Armstrong, qui avait réveillé d'anciens doutes sur elle-même récemment renforcés par la trahison de son ex-fiancé.

Quelle terrible épreuve de se sentir rejetée !

Ses compagnes prenaient possession du foyer, cette construction à l'architecture labyrinthique. Elle y croisa des visages radieux, et l'escalier résonnait de pas joyeux. Entre les vagues de rires et les cris de joie, le bâtiment bruissait de conversations jusque dans ses moindres recoins. Elle comprenait, bien sûr, cet enthousiasme de la nouveauté, de l'imprévu, mais cette gaieté lui tapait sur les nerfs. Toutes ces jeunes femmes semblaient si heureuses de se trouver là... Alors qu'elle, pour sa part, n'avait jamais autant souffert de la solitude.

— Docteur Salinger ! lança derrière elle une voix suraiguë. Docteur Salinger !

Rachel Hutchins...

Nikki se retourna en se forçant à sourire à la jeune femme qui la dominait d'une bonne tête.

— Oui ?

Rachel tenait dans ses bras Nigel, son carlin. Elle le serrait si fort que le petit chien au museau noir écrasé et ridé peinait à respirer.

— Comment va Porter ? s'enquit Rachel, ses yeux de biche pleins de sollicitude.

Porter ? Elle l'appelait déjà « Porter » ?

— Il survivra, répondit-elle d'un air pincé. Il s'est seulement cassé la jambe.

— Devra-t-il garder le lit ?

Rachel semblait l'espérer. Comme elle espérait, sans doute, lui servir d'infirmière particulière.

— Non, à moins qu'il ne le souhaite, laissa tomber Nikki. Quand je l'ai quitté, il se déplaçait assez facilement avec ses béquilles.

Elle voulut partir, mais Rachel ne l'entendait pas de cette oreille.

— Souffre-t-il ?

Nikki se retourna avec vivacité vers Rachel, incapable de maîtriser plus longtemps son irritation.

— Tu n’auras qu’à le lui demander toi-même !

— Oh ! Je n’y manquerai pas, assura joyeusement Rachel. Il est bel homme, tu ne trouves pas ?

— Je n’ai pas remarqué.

— Vraiment ? demanda Rachel, la tête inclinée sur le côté, en la dévisageant avec attention. Ecoute, docteur Salinger. D’accord, ton copain à Broadway s’est conduit de manière scandaleuse et méprisante en te chassant pour une stripteaseuse. Ce n’est malgré tout pas une raison pour que cela te dégoûte des hommes en général.

Nikki se mordit la joue.

— Fiancé, corrigea-t-elle.

— Pardon ?

— Nous étions *fiancés*.

— Ah oui ! C’est encore pire !

Nikki ferma les yeux, en priant pour que Rachel et son toutou aient disparu quand elle les rouvrirait. Espoir hélas déçu. Ils étaient toujours là.

— Je suis fatiguée, Rachel. Alors, si tu n’y vois pas d’inconvénients, je vais rejoindre ma chambre.

Là-dessus, elle tourna les talons et commença à monter l’escalier.

— Les hommes préparent un barbecue pour notre arrivée à Sweetness, ajouta Rachel.

— Oui, je sais, mais je ne pense pas y aller.

— Porter aura peut-être besoin d’aide pour s’y rendre. Crois-tu que je peux lui proposer mes services ?

— Ça me semble une bonne idée, répondit-elle, essayant de ne pas laisser percer son agacement.

Arrivée sur le palier, elle se dirigea vers sa chambre, au bout du couloir.

— Nikki ?

Elle poussa un soupir exaspéré, mais s’arrêta néanmoins pour répondre à Rachel.

— Oui ? demanda-t-elle en s’appuyant sur la rampe.

— Tu te plais ici ?

Bizarrement, la jeune femme semblait très sérieuse.

— Je... je ne sais pas encore, Rachel répondit-elle.

— Très bien. Merci. Je vais voir si Porter a besoin de moi.

Rachel Hutchins et Porter Armstrong..., songea Nikki, lèvres serrées, en gagnant sa chambre. Certainement le premier couple qui se formerait à Sweetness. Oh ! Ils allaient indéniablement très bien ensemble en termes de physique... et de tact.

— Tous mes vœux ! marmonna-t-elle.

Le long du couloir, la plupart des portes étaient grandes ouvertes. En

passant, elle aperçut les filles vautreées sur leur lit ou à même le sol, en train de se vernir les ongles des orteils et de se coiffer entre elles. Exactement comme dans une résidence universitaire ! Ses compagnes avaient-elles régressé à ce point ?

— Hé ! Nikki !

C'était Traci Miles, une des passagères de sa camionnette pendant le voyage. Elle était en train d'étaler un produit gluant sur les sourcils d'une de ses camarades assise devant elle.

— Veux-tu que je t'épile les sourcils ?

Elle appliqua une bande de tissu blanc sur la pommade poisseuse, puis l'arracha d'un coup sec. Sa *victime* grimaça de douleur.

— Euh... Non merci, répondit Nikki.

Elle poursuivit sa route, arrêtée par des offres de mèches, de maquillage et de manucure qu'elle déclina les unes après les autres aussi aimablement que possible. Comme ces préoccupations de fille lui étaient étrangères ! Elle porta la main à ses sourcils qu'aucune esthéticienne n'avait jamais touchés, à son visage sans fard, et considéra avec honte ses ongles coupés ras. Mais après tout, n'était-elle pas la seule diplômée de la faculté de médecine dans ce foyer ? Alors, pourquoi aurait-elle été complexée ?

Quand enfin elle atteignit sa chambre, elle avait pris sa décision : elle allait quitter Sweetness. Rien ne lui convenait dans ce coin perdu. Et apparemment, elle ne convenait pas non plus à ce coin perdu. Alors autant ne pas prolonger l'expérience en attendant un miracle qui ne viendrait sûrement pas.

Elle attendrait que tout le monde se soit rendu au barbecue pour filer discrètement, sans esclandre. Elle laisserait un mot aux frères Armstrong et d'ici que l'on s'aperçoive de sa disparition — probablement pas avant le lendemain matin —, elle serait arrivée à Broadway. Retrouverait-elle son poste au dispensaire ? Pourrait-elle récupérer l'appartement qu'elle avait loué après sa rupture avec Darren ? Elle devait quand même étudier ces deux détails importants.

Et si elle allait à Atlanta qui ne se trouvait qu'à quelques heures de route de Sweetness ? Peut-être cette métropole tentaculaire lui offrirait-elle des opportunités ? Dommage qu'elle n'y connaisse personne. A Broadway en revanche, elle avait Celia Bradshaw, une amie rencontrée au cours de yoga. Elle avait espéré la convaincre de l'accompagner à Sweetness, mais Celia n'avait pas envisagé une seule seconde d'exercer ailleurs qu'à Broadway son métier d'ingénieur de travaux publics. Elle lui avait toutefois demandé de la tenir au courant de ses aventures.

Pourquoi pas maintenant ? se dit Nikki. Peut-être Celia, qui connaissait bien le Sud où elle était née, lui donnerait-elle des conseils qui lui permettraient de voir la situation sous un meilleur jour.

Elle fouilla dans son sac à la recherche de son téléphone portable. Sur l'écran, s'afficha le message « Aucun service ». Elle étouffa un cri de dépit.

Impossible d'entrer en communication avec le monde extérieur ! Signe indiscutable qu'elle devait se sauver illico presto de cette ville du bout du monde !

Heureusement qu'elle n'avait pas encore déballé toutes ses affaires. Elle plia les vêtements qu'elle avait portés plus tôt dans la journée, les posa par-dessus les autres, dans sa valise encore pleine, et interrompit brusquement son geste. Pourquoi agissait-elle donc comme une voleuse ? Ma parole, aurait-elle mauvaise conscience ? C'était totalement ridicule. Elle n'avait rien à se reprocher, elle se contentait de réparer son erreur. Grâce à ce voyage, elle avait compris les nombreux atouts de Broadway. A présent, si elle retournait vivre là-bas, plus personne ne pourrait attribuer son départ au camouflet que lui avait infligé Darren Rocha en la congédiant publiquement.

Pourtant...

Plongée dans ses pensées, elle sursauta en entendant frapper. Le cœur battant, elle entrebâilla la porte. Elle ne voulait pas que ses compagnes voient sa valise pleine sur son lit et devinent ainsi ses intentions.

Mais ce n'était pas une de ses compagnes qui lui rendait visite.

— Bonsoir, dit Porter Armstrong avec un sourire contrit.

Ses yeux bleu cobalt étaient encore un peu embrumés, et il s'appuyait de tout son poids sur ses béquilles. Il avait enfilé un T-shirt bleu pâle qui moulait fort agréablement ses épaules et ses biceps...

Le poulx de Nikki s'accéléra.

— Quelque chose ne va pas, monsieur Armstrong ?

— Non. Je suis venu vous parler. Je peux... euh, puis-je entrer ?

Elle dansa nerveusement d'un pied sur l'autre. S'il entraînait, il remarquerait inévitablement sa valise pas encore défaits et ne manquerait pas de lui poser des questions qu'elle ne voulait pas entendre.

— Je ne préfère pas, répondit-elle. Vous avez monté l'escalier sur vos béquilles ?

— J'ai pensé que ce serait un bon entraînement. Malheureusement, je n'avais pas prévu que cela réclamerait autant d'efforts, ajouta-t-il d'un ton lamentable.

Il semblait sincère. Prise de pitié, elle l'invita à entrer, mais laissa la porte ouverte. Porter alla s'asseoir... sur le lit, à côté de la valise, laissant dans son sillage une odeur âcre.

— Ça sent bizarre, fit-elle remarquer. Qu'est-ce que c'est ?

— Oh ! De l'essence de wintergreen, répondit Porter avec un sourire amusé. D'après Doc Riley, c'est efficace contre les œdèmes et la douleur.

Ainsi, alors qu'elle l'avait soigné selon les règles de l'art apprises à la faculté de médecine, il avait cherché un second avis auprès du guérisseur local ? A grand-peine, elle contient sa fureur.

— Les médicaments que je vous ai prescrits aussi, laissa-t-elle tomber.

— Je sais, mais de l'huile essentielle, ça ne peut pas faire de mal, si ?

— Sauf aux personnes qui doivent vous approcher, répondit-elle en



essuyant une larme.

— Il est vrai que je produis toujours un certain effet quand on m’approche, déclara-t-il, les yeux pétillants de malice.

Plus qu’agacée, elle croisa les bras sur la poitrine.

— Que voulez-vous exactement, monsieur Armstrong ?

Il considéra la valise sur le lit et l’autre à côté du placard vide.

— Vous partez quelque part ?

— Je n’ai pas encore rangé mes affaires, répondit-elle sèchement. Dois-je vous rappeler que je n’ai pas eu beaucoup de temps à moi ?

— Oh ! oui. Je suis désolé de vous avoir retardée dans votre installation. Et je vous suis sincèrement reconnaissant de m’avoir rafistolé, petite toubib.

— J’ai fait le serment de *rafistoler* les gens en embrassant la carrière médicale. Ce n’était pas la peine de venir jusqu’ici pour me remercier, monsieur Armstrong.

Pendant qu’elle parlait, Porter examina la chambre.

— Jolie pièce, non ? Elle vous plaît ?

— Oui, répondit-elle du bout des lèvres.

— Des réclamations ?

— De l’eau chaude ne serait pas du luxe.

— Comment ça ? Il ne devrait pas en manquer.

— Eh bien, pas une seule goutte n’a coulé quand j’ai pris ma douche.

Il se leva péniblement et clopina sur ses béquilles jusqu’à la salle de bains.

— Vous êtes sûre ? Vous avez bien tourné le robinet vers la gauche ?

— Vous voulez dire vers le gros « C » rouge ? demanda-t-elle ironiquement tandis que Porter investissait un lieu censé être intime. Oui, quitte à vous surprendre, figurez-vous que j’avais réussi à comprendre comment opérer.

Préférant malgré tout vérifier par lui-même, il fit coulisser la porte de verre de la cabine et empoigna le robinet qu’il ouvrit à fond. Prenant appui sur une seule béquille, il tendit l’autre main sous le jet.

Soudain, une vision surgit dans l’esprit de Nikki : elle s’imagina, nue sous la douche, avec Porter Armstrong...

Heureusement qu’elle avait décidé de partir de Sweetness ! Il était impensable — et dangereux ! — qu’elle s’éprenne d’un homme, aussi beau soit-il, qui ne la considérerait pas comme une jolie femme et lui renvoyait une mauvaise image d’elle-même.

Porter fronça les sourcils d’un air de plus en plus perplexe.

— J’ai pourtant soigneusement calculé la taille des ballons en fonction du nombre d’utilisateurs. Quarante litres d’eau par chambre de deux.

— Quarante litres pour deux femmes ? s’exclama-t-elle.

— Oui. Nous avons mis des pommeaux économiseurs d’eau qui permettent une douche de cinq minutes pour une consommation de trente litres. J’ai pris de la marge en comptant quarante litres afin d’être sûr de fournir de l’eau chaude à cent personnes en un laps de temps très court.

Il paraissait si fier de lui qu'elle hésita presque à lui enlever ses illusions. Mais, incapable de se retenir, elle se mit à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda-t-il.

— Je n'ai jamais rencontré aucune femme qui ne reste *que* cinq minutes sous la douche.

— Pour de bon ? demanda-t-il, les yeux ronds.

D'abord surprise par sa panique, Nikki ne tarda pas à comprendre qu'en fait ce coureur de jupons ne connaissait rien à la gent féminine. De toute évidence, il n'avait pas de sœurs, n'avait jamais été marié, n'avait jamais partagé son appartement avec une copine et... jamais pris de douche avec une femme.

— Pour de bon, assura-t-elle, riant toujours.

— C'est ennuyeux, marmonna-t-il en se grattant la tête.

— Je suis sûre que vous trouverez une solution.

Elle n'ajouta pas qu'elle ne serait plus là pour le voir. Au lieu de cela, elle retourna dans la chambre en espérant qu'il la suivrait. Ce qu'il fit, lentement, en zigzaguant entre les divers petits tapis sur le plancher de bois brut pour ne pas glisser. Chaque fois qu'il projetait son corps en avant entre ses béquilles, les muscles de ses bras se contractaient en s'enflant de façon impressionnante.

Nikki détourna le regard.

Il s'arrêta près du lit et là, du bout de sa béquille, il souleva le volant en mousseline qui masquait le sommier.

— Votre chat se cache-t-il quelque part ? demanda-t-il en tendant le cou pour tenter de regarder sous le lit.

— Au revoir, monsieur Armstrong, répliqua-t-elle en se dirigeant vers la porte.

Dans le couloir, une joyeuse confusion régnait — voix suraiguës entrecoupées de rires, cliquetis de talons aiguilles — ; probablement les filles qui partaient pour le barbecue de bienvenue.

Porter jeta un coup d'œil dans cette direction avant de poser de nouveau sur elle ses yeux bleus perçants.

— En fait, docteur, je suis venu vous inviter à m'accompagner au barbecue. Je vous prie de m'excuser pour mes propos de tout à l'heure. C'était une plaisanterie tout à fait déplacée. Je ne suis pas un mauvais bougre quand on apprend à me connaître.

Nikki hésita, caressant l'idée de passer la soirée à *apprendre à connaître* Porter Armstrong. N'importe quelle femme digne de ce nom se réjouirait de rester quelques heures en compagnie de ce séduisant et vigoureux représentant des mâles du Sud. Or elle était une femme. Et le baiser qu'il lui avait donné avec tant d'ardeur tout à l'heure lui taquinait encore malicieusement les lèvres. Mais des signaux d'alerte clignotèrent dans sa tête, la rappelant à la raison. Cette étreinte ne lui avait pas été destinée à elle personnellement. Sa bouche s'était simplement trouvée là, par hasard. Si elle en avait douté, les propos peu flatteurs qu'il avait tenus à son égard auraient achevé de l'en

convaincre. Après son histoire avec Darren, elle avait appris à se méfier des ensorceleurs et de leurs charmes. Une leçon dont Porter Armstrong avait, à son insu, confirmé la justesse.

— Non, merci, finit-elle par répondre avec un mouvement hautain du menton.

Le sourire de Porter s'évanouit sur-le-champ. Il semblait décontenancé. De toute évidence, il n'était pas habitué à essuyer un refus, surtout de la part d'une femme au physique ingrat. Nul doute qu'en général elles se liquéfiaient et se prosternaient devant lui.

— Oh ! Pardon !

Rachel Hutchins apparut dans l'encadrement de la porte, tenant Nigel au bout d'une laisse rose. Avec sa minijupe en jean, son T-shirt jaune moulant et ses cheveux blonds qui tombaient sur ses épaules, elle était irrésistible.

— Il me semblait avoir reconnu votre voix, Porter. Que faites-vous ici, à l'étage ?

Elle le dévisagea d'un air soupçonneux. Même Nigel regarda tour à tour Porter et Nikki comme pour leur demander des comptes.

— M. Armstrong est venu vérifier le circuit d'eau chaude dans ma salle de bains, se hâta d'expliquer Nikki.

— Je n'ai aucun problème dans ma chambre, moi, dit Rachel. J'ai pris une longue douche, bien chaude. C'était dé-li-cieux.

Porter paraissait hypnotisé. Et Nikki, qui elle-même ne pouvait s'empêcher de se représenter Rachel nue sous un jet d'eau fumant, devina aisément le fil de ses pensées. Vite ! Il fallait briser le silence gêné qui s'était installé.

— Rachel, commença-t-elle d'un ton enjoué, M. Armstrong se préparait à se rendre au barbecue. Cela te dérangerait-il de l'accompagner pour veiller à ce qu'il ne tombe pas ?

— Non ! Au contraire !

Porter avança de quelques pas vers Rachel, puis tourna la tête vers elle comme s'il se souvenait soudain de sa présence.

— Venez avec nous, docteur.

— Plus tard peut-être, prétendit-elle en rabattant petit à petit la porte pour activer le départ de Porter et de Rachel.

Il voulut protester, mais elle réussit à le pousser dehors. Enfin débarrassée du couple de rêve ! Elle colla son oreille à la serrure... Le bruit sourd des béquilles sur les lattes du parquet s'éloignait tandis que le rire sonore de Rachel s'insinuait sous la porte pour venir narguer Nikki.

« Je suis une femme, comme toi... mais plus belle », semblait-il lui dire.

En proie à une jalousie qu'elle ne chercha pas à endiguer, Nikki s'assit pour rédiger un mot à l'intention des frères Armstrong, dans lequel elle leur annonçait qu'elle avait compris qu'elle ne s'adapterait pas à Sweetness. Quand elle eut terminé, elle le glissa dans une enveloppe qu'elle posa sur la table.

Lorsque le silence tomba sur le foyer, munie de ses deux valises, elle entrouvrit la porte avec précaution, s'assura que tout le monde avait quitté les lieux, ferma sa chambre et descendit l'escalier le plus silencieusement possible.

Avançant à pas de loup, elle traversa le hall, puis la véranda envahie d'ombre, avant de se hâter vers sa camionnette.

La nuit était quasiment tombée, le chant des insectes s'était amplifié. La chaleur écrasante de la journée avait cédé la place à une agréable fraîcheur, probablement due à l'altitude. Une ampoule perchée au sommet d'un grand piquet devant le foyer, autour de laquelle voletaient des papillons de nuit, dispensait un éclairage suffisant pour qu'elle se déplace sans encombre. Arrivée sur le bas-côté, elle longea la file de véhicules garés au bord de la route jusqu'au sien.

Elle appréhendait de descendre la route de montagne dans l'obscurité, à la seule lumière de ses phares. Peut-être serait-il plus sage d'attendre le matin ?

C'est alors que derrière une rangée d'arbres lui parvinrent des voix, des rires et l'éclat d'un feu. Le barbecue avait débuté, dans une atmosphère de toute évidence joyeuse, tentante... Mais les valises au bout de ses bras la rappelèrent à la raison. Si elle repoussait son départ au lendemain, elle s'exposait à devoir discuter, argumenter, s'excuser...

Très peu pour elle !

Surtout avec une paire d'yeux bleu cobalt braquée sur elle...

Après avoir chargé ses bagages à l'arrière de sa camionnette, elle grimpa sur le siège du conducteur, encore brûlant de la chaleur accumulée pendant la journée. Elle s'empressa de baisser la vitre pour aérer.

Dans le rétroviseur extérieur, le soleil couchant transformait la chaîne de montagnes au loin en une superbe aquarelle. Elle prit quelques secondes pour s'imprégner de ce paysage sans pareil. Si cette ville parvenait à exister un jour, elle jouirait d'un cadre vraiment exceptionnel.

Sur cette pensée, et avec une pointe de regret, elle mit le contact, effectua un demi-tour et s'éloigna.

Bien calé dans un rocking-chair, dans une zone d'ombre de la véranda, Porter regardait la camionnette de Nikki Salinger s'éloigner. Marcus et Kendall avaient vu juste en prédisant qu'elle plierait bagage à la première occasion. Elle avait profité du moment où tout le monde était occupé pour s'esquiver, sans même un « Ravie d'avoir fait votre connaissance. »

Et, pour tout dire, il en était quelque peu blessé.

Tout en se grattant le menton, il se mit à compter les secondes, comme lorsque, enfant, il calculait avec ses frères la distance de l'orage d'après le temps qui s'écoulait entre l'éclair et le roulement du tonnerre.

« 1... 2... 3... »

Les stops de la camionnette s'allumèrent à « 4 » en même temps que le moteur se mettait à tousser avant de caler.

Empoignant ses béquilles, il se leva et grimaça. Il avait encore mal à la jambe de s'être faulé sous la voiture de Nikki pour débrancher la pompe d'alimentation. Un truc de voyou, certes, mais il n'avait pas trouvé de moyen plus rapide de provoquer une panne qui ne mettrait la vie de personne en danger.

Après tout, Marcus n'avait pas spécifié qu'il devait utiliser des méthodes honnêtes lorsqu'il l'avait chargé de retenir la petite toubib à Sweetness, songea-t-il tandis que la brise du soir portait jusqu'à lui les ahanements du moteur que Nikki Salinger essayait vainement de faire démarrer.

Quand il parvint à sa portière, la jeune femme martelait son volant à coups de poing rageurs en jurant comme un charretier.

— Que se passe-t-il, petite toubib ?

Elle sursauta avec un hurlement de frayeur.

— Vous m'avez flanqué une de ces frousses ! s'écria-t-elle en l'apercevant.

— Désolé, assura-t-il avec un sourire qui, lui, ne l'était pas du tout. Vous vous rendiez quelque part ?

Elle ouvrit la bouche... mais ne dit rien. De toute évidence, elle cherchait une explication plausible à sa fuite en douce.

— Je... je voulais juste... explorer les alentours, répondit-elle de mauvaise grâce.

Il tendit le cou pour regarder l'arrière du véhicule.

— Vos bagages aussi voulaient explorer les alentours ? demanda-t-il d'un ton moqueur.

Elle porta le regard vers l'horizon, puis le posa de nouveau sur lui.

— Eh bien oui, je m'en allais, avoua-t-elle dans un haussement d'épaules.

— J'imagine que nous ne vous avons pas fait bonne impression.

Quel profil parfait ! nota-t-il. Quelle délicatesse de traits ! Elle était vraiment jolie. Oh ! pas sexy, non, mais indéniablement... jolie. Et touchante avec son regard gêné, presque honteux.

— Je n'aurais jamais dû venir à Sweetness, dit-elle doucement. Je... je ne suis pas faite pour vivre ici.

Il l'aurait parié ! Avec ses diplômes, elle estimait évidemment Sweetness indigne d'elle.

— Et vous avez donc décidé de rentrer chez vous, conclut-il.

Il vit ses doigts délicats se crisper autour du volant.

— Si j'arrive à partir, oui, laissa-t-elle échapper dans un souffle. Je ne sais pas ce qu'a ma voiture. Le réservoir est pourtant quasiment plein et j'ai changé la batterie il y a quinze jours.

— Je vais jeter un coup d'œil, si vous voulez, proposa-t-il. Avez-vous une lampe électrique ?

— Tenez, dit-elle après avoir fouillé dans la boîte à gants. Je peux vous aider ?

— Euh... non, pas vraiment. Restez à l'intérieur pour mettre le contact quand je vous le dirai.

En clopinant, il alla se placer devant la camionnette où, avec un air très inspiré, il souleva le capot qu'il cala en position ouverte. Il promena le faisceau de la lampe ici et là, feignant d'inspecter différentes pièces du moteur tout en lorgnant en direction du barbecue. Les voix et la musique, séductrices comme des sirènes, avaient augmenté d'un cran. Bon sang ! Dire qu'il y avait là-bas une foule de femmes célibataires en quête d'un partenaire et qu'il était condamné à tenter de faire rester à Sweetness la seule femme qui souhaitait en partir !

— Essayez de démarrer, ordonna-t-il distraitement.

Elle obéit. Mais naturellement, privé d'essence, le moteur demeura sans réaction.

Porter tapota la lampe sur une pièce métallique avant de crier de nouveau :

— Essayez encore !

Toujours rien.

Il laissa s'écouler encore quelques minutes puis referma le capot.

— Désolé, annonça-t-il en s'essuyant les mains sur son jean. J'ai l'impression que vous allez être coincée ici un certain temps.

— D'où vient la panne ? s'enquit-elle en passant la tête par la vitre.

Il haussa les épaules, attentif à ne pas mentir. Plus exactement à ne pas trop mentir...

— Elle peut avoir différentes origines. Difficile à déterminer dans le noir. Le mieux est de demander son avis à un mécanicien demain matin.

— Demain matin ? s'écria-t-elle.

— Pour le moment, tout le monde est au barbecue, expliqua-t-il en désignant du pouce la direction d'où parvenaient les bruits de fête. Sauf nous.

— Je croyais que vous deviez y aller avec Rachel.

Comme s'il avait besoin qu'on lui rappelle qu'il avait été contraint de décliner la proposition de la superbe blonde aux longues jambes interminables pour se livrer à ce petit sabotage mécanique !

— Ma cheville me faisait trop mal, dit-il. Je lui ai dit d'y aller sans moi.

— Avez-vous pris les antidouleurs que je vous ai prescrits ?

— Bien sûr ! Bref. Je me reposais sous la véranda lorsque je vous ai vue filer à l'anglaise.

— Je ne filais pas à l'anglaise ! s'insurgea-t-elle en claquant sa portière après être descendue de voiture.

— Voulez-vous de l'aide pour vos valises ?

— Avec vos béquilles ? lança-t-elle, moqueuse.

Là-dessus, elle ouvrit le hayon arrière et sortit d'un geste rageur ses bagages.

— N'est-il pas dangereux de laisser ma fourgonnette au milieu de la route ? demanda-t-elle.

— Vu la densité de la circulation dans le coin...

Une ironie qui ne sembla pas amuser Nikki car, haussant les épaules, elle prit le chemin du foyer dans un silence hautain.

Un petit sourire en coin, il la suivit, essayant de ne pas se laisser distancer.

— Par précaution, je vais quand même envoyer des gars pour la pousser sur le bas-côté, promit-il.

Sans ralentir, elle entra dans le bâtiment, traversa le vaste hall — incroyable comment ce petit bout de femme portait ses valises ! — et, en arrivant au pied de l'escalier, fit brusquement volte-face.

— Pourquoi me suivez-vous ? lui jeta-t-elle d'un ton sec.

Il recula d'un pas, surpris.

— Puisque vous ne partez pas avant demain matin, je pensais que nous irions ensemble au barbecue.

— Vous devriez être au lit.

La bouche sèche, il la regarda sans répondre. La proximité de cette femme, avec son délicieux parfum de citron, le mettait en émoi. D'où avait donc surgi la vision de ce corps menu à califourchon sur le sien, dans un grand lit moelleux ? s'interrogea-t-il alors qu'en réponse au commentaire de Nikki lui venait à l'esprit une dizaine de remarques aux sous-entendus coquins qui auraient amusé ou séduit la plupart des femmes. Mais l'échec de sa tentative précédente dans ce domaine avec le Dr Salinger l'avait échaudé. Il devait veiller à ne pas dépasser certaines limites.

— Je ne veux pas rater la fête, finit-il par dire. Mais une présence

médicale me rassurerait, ajouta-t-il avec un sourire en coin.

— Je vous ai déjà dit que je n'avais pas envie d'y aller !

En voyant les yeux de Nikki s'embuer, il faillit prendre ses jambes à son cou. Il n'avait jamais su comment réagir devant les larmes féminines. Si les raisons pour lesquelles il arrivait aux hommes de pleurer se comptaient sur les doigts d'une seule main — une victoire au Super Bowl, une défaite au Super Bowl, trop de sauce piquante ou la perte de leur cuillère préférée pour la pêche —, chez les femmes en revanche, elles étaient aussi innombrables que mystérieuses, allant des hormones aux soldes en passant par un large éventail d'autres possibilités. Bref, ces effusions le laissaient totalement démuni.

En outre, lui qui se targuait d'être un homme moderne pouvait difficilement nier à cette femme la liberté d'agir comme il lui plaisait. Propriété familiale ou non, de quel droit essaierait-il de la faire changer d'avis ? C'était décidé. Une fois qu'elle serait cloîtrée dans sa chambre, il irait rebrancher la pompe d'alimentation de sa camionnette. Ainsi, elle pourrait partir au matin, comme prévu, et oublier Sweetness. Ils trouveraient un autre médecin.

Mais quand même, ces larmes, chez une femme qui semblait si forte... Ses yeux luisaient comme deux émeraudes dans la blancheur de son visage. Elle paraissait si frêle, si vulnérable, là, dans ce grand vestibule, avec son petit menton relevé, que le besoin de la protéger l'envahit à l'improviste.

Entre la fracture qu'elle avait soignée à peine cinq minutes après son arrivée, le baiser volé et la douche glacée, elle avait de quoi accuser le coup en fin de journée. Certes, il s'avouait impuissant à expliquer ses pleurs et donc à trouver la façon de les arrêter, mais il connaissait malgré tout un remède qui, pour les hommes en tout cas, se révélait imparable.

— Vous devriez manger quelque chose, lui proposa-t-il.

Comme un fait exprès, l'estomac de la jeune femme se mit à gargouiller horriblement.

Profitant de cette perche inopinément tendue, il s'empressa d'ajouter :

— Un de nos gars, originaire de Memphis, est un as du barbecue. Vous n'avez jamais rien goûté de pareil.

Elle demeura impassible. Mais comme elle ne s'éloigna pas non plus, il joua son va-tout.

— Et puis je suis sûr que mes frères aimeraient vous dire au revoir.

La voyant hésiter, il l'encouragea d'un sourire.

Elle baissa le menton.

— D'accord, accepta-t-elle sans aucun enthousiasme. Laissez-moi le temps de monter mes valises.

Il l'observa se débattre avec ses bagages dans l'escalier, rageant de ne pouvoir l'aider et en proie à une agitation intérieure qu'il ne parvenait pas à s'expliquer.

D'habitude, les femmes qui s'apprêtaient à passer la soirée avec lui manifestaient davantage d'entrain ! se dit-il tandis que Nikki disparaissait



dans le couloir, traînant des pieds, les épaules voûtées.

Il soupira. Quelle poisse de devoir tenir compagnie à cette petite toubib au museau de souris !

Mais aux yeux verts fascinants...

Après tout, l'intérêt de Sweetness exigeait qu'il se sacrifie !

Nikki poussa la porte de la chambre qu'elle croyait avoir quittée à jamais, chercha à tâtons l'interrupteur, alluma et entra avec ses valises.

Un abattement profond l'assaillit. Elle avait beau savoir qu'elle n'était pas bloquée ici à tout jamais, qu'elle devait simplement attendre que sa voiture soit réparée, psychologiquement elle avait l'impression d'être prise au piège et, au-delà de cela, d'être châtiée de l'acte déraisonnable qu'elle avait commis en abandonnant son dispensaire de Broadway pour s'expatrier dans le Sud, dans un trou, avec l'ambition d'y prendre un nouveau départ.

Elle jura tout bas. L'idée de venir ici était de loin la plus absurde qui lui ait jamais traversé l'esprit. Elle se sentait prise au piège ? Eh bien elle n'avait que ce qu'elle méritait !

C'est alors que, sans prévenir, résonna dans sa tête une phrase que lui répétait souvent sa grand-mère : « Demain il fera jour. »

Sa grand-mère... Pas étonnant qu'elle pense à elle en ce moment, ici, à Sweetness. En effet, si cette dernière avait élevé sa famille dans un gros centre de l'industrie automobile du Michigan, elle avait grandi dans un bourg du Tennessee, où elle avait acquis un solide bon sens paysan. D'ailleurs, se demanda Nikki, n'avait-elle pas été séduite par l'idée de venir s'établir à Sweetness que parce que sa grand-mère lui avait transmis une image idyllique de la vie rurale ? Une image enjolivée, toutefois...

S'arrachant à ses souvenirs d'enfance, elle passa dans la salle de bains pour s'asperger le visage d'eau... froide — la seule chose dont on ne pouvait accuser Sweetness de manquer ! Quand elle se fut essuyée, elle se regarda dans le miroir. Elle était pâle. Très pâle. Carrément livide en fait. Des cernes bleuâtres alourdisaient son regard déjà bien fatigué, des taches rouges disgracieuses émaillaient ses joues. Mais elle n'avait pas le temps de remédier à ce triste tableau. De toute façon, vu ses piètres connaissances en matière de maquillage, elle n'aurait pas changé grand-chose. Malgré tout, un coup de brosse pour donner un peu de volume à ses cheveux entraînait dans ses cordes.

Quelle mouche la piquait donc à se contempler ainsi dans un miroir ? Elle n'allait pas à un rendez-vous galant !

Ce... ce truc qui avait brusquement surgi entre Porter Armstrong et elle, tout à l'heure, cette tension lourde, palpable, qui avait flotté dans l'air

lorsqu'elle lui avait fait remarquer qu'il devrait être au lit... eh bien, il n'avait rien de sexuel. Non, vraiment pas. Il fallait vraisemblablement l'attribuer à... l'humidité ambiante.

Oui ! C'était ça ! Elle n'était pas habituée à la pression atmosphérique de la montagne.

Et puis elle était fatiguée. Horriblement fatiguée.

Et elle avait accepté d'accompagner Porter Armstrong au barbecue par pure conscience professionnelle. Aussi muflé soit-il, cet homme devait être surveillé pendant encore quelques heures afin d'éviter d'éventuelles complications.

Et aussi parce qu'elle mourait de faim, comme le lui rappela le gargouillement de son estomac.

Elle gagna l'escalier, ignorant résolument les brusques palpitations de son cœur quand elle découvrit Porter qui l'attendait en bas des marches. Il était ridiculement beau. Bien trop beau pour qu'une femme comme elle entretienne le moindre espoir. Cela dit, elle ne resterait tout au plus que quelques heures à Sweetness, et il y avait pire façon de les passer qu'au bras d'un bel homme, même s'il ne l'avait invitée que par...

Pourquoi l'avait-il invitée au fait ? se demanda-t-elle en le dévisageant avec perplexité.

Il lui sourit. Un sourire qui le rendit encore plus séduisant, si tant est que cela fût possible.

Au diable la raison ! se dit-elle en entamant la descente de l'escalier. Rien ne l'empêchait de prétendre pendant quelques heures qu'il voyait en elle quelque chose qu'aucun homme n'avait réussi à déceler chez elle jusque-là. Sweetness lui devait bien une soirée de conte de fées.

— Prête ?

— Prête.

\* \* \*

Heureusement, le beau temps se maintenait, se félicita Porter qui avait craint le pire en entendant Doc Riley se plaindre de ses oignons aux pieds, signe indiscutable selon lui de l'arrivée de la pluie. Or, les frères Armstrong espéraient retarder au maximum le moment où leurs invitées s'apercevraient que de fortes précipitations transformaient les rues de Sweetness en une affreuse mare de boue rouge...

Il avait conscience de la proximité physique de ce petit bout de femme qui marchait à son côté en cette nuit magnifique, typique du Sud, embaumée par l'herbe fraîchement tondue, vibrante du bourdonnement des insectes.

Nikki éternua bruyamment.

Il haussa les sourcils.

Nikki se frappa violemment le cou pour écraser quelque chose.

Il grimaça.

Peut-être la soirée n'apparaissait-elle pas aussi magnifique à quelqu'un qui était allergique à l'herbe fraîchement tondue et qui, par-dessus le marché, attirait les moustiques...

— Santé ! lança-t-il d'un ton joyeux.

En équilibre sur une béquille, il sortit un mouchoir propre de la poche arrière de son jean et le tendit à sa compagne.

— Merci. Pourquoi dites-vous cela dans le coin ?

— Quoi ?

— « Santé » quand quelqu'un éternue.

— Sommes-nous les seuls ? demanda-t-il dans un éclat de rire. Je n'ai jamais réfléchi à la question. Je suis désolé si je vous ai choquée.

— Non ! Vous ne m'avez pas choquée. Je m'étonne seulement des différences qui existent entre les gens et les coutumes d'un même pays.

Quel ton sérieux ! On aurait dit qu'elle menait une étude. Décidément, cette petite toubib paraissait... bien seule dans la vie.

— Vous avez de la famille à Broadway ? demanda-t-il.

— Non.

— Ailleurs ?

— Non.

Ainsi elle était orpheline... Et elle avait réussi envers et contre tout à poursuivre des études de médecine. Chapeau !

— Je suis désolé.

— Ce n'est pas votre faute, murmura-t-elle. Je suis une enfant unique. Mon père est décédé quand j'étais toute petite et ma mère lorsque j'étais encore au lycée. Mais j'ai été entourée d'amour.

« J'ai été entourée d'amour. » Elle avait utilisé le passé. Porter sentit son cœur se serrer.

— Dieu sait que nous nous disputons, mes frères et moi ! Mais je ne peux pas imaginer le monde sans eux.

— Vous avez de la chance d'être tous les trois. Vos parents sont-ils encore en vie ?

— Papa est mort depuis longtemps maintenant. Mais maman est toujours en grande forme. Elle habite dans la périphérie nord d'Atlanta.

— Est-ce là-bas que vous avez grandi ?

Il s'arrêta net et la regarda, surpris.

— Vous n'êtes pas au courant ? demanda-t-il, en la scrutant dans la semi-obscurité.

— Au courant de quoi ?

— Mes frères et moi avons passé notre enfance à Sweetness. Il y a dix ans, une tornade a détruit la ville.

Nikki écarquilla les yeux.

— Voilà pourquoi vous avez décidé de reconstruire cette ville, murmura-t-elle. C'est... c'est chez vous.

La stupeur inattendue mêlée à une pointe d'envie que Porter décela dans

la voix de Nikki lui noua la gorge.

— Euh... Oui. C'est... exact.

— Comme je me suis jointe au groupe au dernier moment, je n'ai pas dû lire ce qui était écrit en petits caractères dans l'annonce.

Alors qu'ils se remettaient en route, Porter réfléchit à ce que la jeune femme venait de lui apprendre. Elle s'était jointe au groupe au dernier moment. C'était curieux. Elle ne semblait pourtant pas du genre à prendre des décisions sur un coup de tête, sans avoir au préalable mûrement pesé le pour et le contre. Un événement était donc brusquement survenu qui lui avait forcé la main. La perte de son emploi ? La mise en hypothèque de sa maison ? Une rupture sentimentale ?

« J'ai été entourée d'amour. » Au passé...

Un départ précipité expliquerait pourquoi elle n'avait apporté que deux petites valises quand la plupart de ses compagnes étaient arrivées avec des malles et des remorques pleines à craquer d'affaires personnelles. Pour sa part, il se félicitait qu'elle se soit davantage souciée de se munir d'un appareil de radiologie que d'une cargaison de talons aiguilles !

Si toutefois elle possédait des chaussures à talons hauts, ce dont il doutait fortement.

Conclusion : elle n'était pas son type de femme. Lui aimait tous les symboles de la féminité — la lingerie fine, les jupes, les décolletés plongeants, les dessous affriolants, les cheveux longs, le parfum, les ongles vernis, les bijoux...

— Les matériaux que vous avez utilisés pour bâtir le foyer proviennent-ils des ruines laissées par la tornade ?

La question le tira brutalement de sa rêverie.

— Exact. Nous voulons baser l'économie de la ville sur le recyclage. Il reste des tonnes de débris divers dispersés dans la montagne et nous nous sommes fixé comme objectif d'en récupérer un maximum.

A sa grande surprise, elle n'émit aucun commentaire et sembla même se replier sur elle-même.

— Le paillis en caoutchouc qui revêt le chemin sur lequel nous marchons en ce moment a été fabriqué à partir de vieux pneus, poursuivit-il, saisi du brusque besoin d'impressionner cette femme dont il ne savait rien et ne devinait pas grand-chose. Les réverbères qui le bordent fonctionnent à l'énergie solaire. Quant à la route par laquelle vous êtes arrivée, elle a été elle aussi faite avec des matériaux recyclés. Il y a quelque chose d'exaltant dans l'idée de ressusciter cette ville grâce à des petits morceaux de son histoire, vous savez.

Il s'arrêta, étonné par sa ferveur. Nikki, elle, malgré ses hochements de tête pensifs, semblait s'ennuyer. Quoi de plus normal d'ailleurs qu'elle ne s'intéresse pas aux projets des frères Armstrong pour Sweetness alors qu'elle avait prévu de partir à la première heure le lendemain ? Un peu triste, il se tut.

Ils parvinrent enfin au sommet d'une petite colline boisée. Devant eux

s'étendait le pré où se déroulait le barbecue et où se dressaient autrefois le lycée et ses nombreux bâtiments annexes, dont le gymnase. La tornade avait ravagé l'endroit si totalement que même les fondations des édifices avaient disparu. Porter et ses frères avaient trouvé des paniers de basket rouillés dans les arbres et des capots de bus scolaires enfouis sous un mètre de gravats. Depuis que le plateau avait été déblayé, les hommes avaient pris l'habitude d'y organiser diverses réunions et célébrations.

Le barbecue se tenait dans une zone de la taille d'un terrain de football, délimitée par des torches en bambou et entièrement occupée par des rangées de tables et de bancs de bois. A une extrémité, on avait installé de gigantesques grils d'où s'échappaient de délicieuses odeurs de bœuf et de porc. De la musique country s'élevait dans un autre coin. Tous les ingrédients d'une fête réussie étaient réunis.

A ceci près que les hommes de Sweetness, qui surpassaient en nombre les femmes de Broadway — deux pour une environ —, tenaient conciliabule d'un côté du terrain. A l'opposé, les femmes étaient elles aussi en grande discussion. On aurait dit qu'elles se préparaient au combat.

Elles paraissaient en effet furieuses, et Rachel Hutchins, leur meneuse, d'après ce que Porter pouvait juger de sa gestuelle à la distance où il se trouvait, ne se privait pas d'exposer à Marcus et à Kendall les raisons de leur mécontentement.

Quel corps avait cette Rachel avec ses jambes bronzées qui n'en finissaient pas ! D'une main elle tenait contre elle son petit chien et de l'autre elle soulignait avec vigueur ses arguments. Dommage de l'avoir abandonnée tout à l'heure ! songea Porter avant de se rappeler, en bon militaire, que son devoir exigeait qu'il se sacrifie pour le bien général en tenant compagnie au Dr Salinger.

— Alors, on la démarre cette fête ? lança-t-il d'une voix forte, histoire d'interrompre la dispute.

Rachel tourna la tête vers lui... et ses traits s'adoucirent sur-le-champ.

— Porter ! Vous avez réussi à venir, finalement !

— Sous surveillance médicale, précisa-t-il avec un geste en direction de Nikki, qui se trouvait derrière lui.

Rachel décocha un regard soupçonneux à Nikki avant de s'intéresser de nouveau à Marcus et à Kendall.

— Bien ! Alors comment comptez-vous y remédier ? demanda-t-elle.

— Nous rencontrons quelques *difficultés*, expliqua Kendall à Porter.

Porter éprouva presque de la pitié pour ses deux frères. Les malheureux n'avaient pas la moindre idée de la façon de s'y prendre avec les femmes.

— Lesquelles par exemple ? demanda-t-il avec un sourire enjôleur à Rachel.

— Les filles se font dévorer toutes crues par les moustiques, répondit Rachel en balançant sa tête d'un air provocant.

— Marcus va se charger d'acheter de l'insecticide. Vous voyez ?

Problème réglé ! A présent, mettons la musique plus fort et que tout le monde danse !

Au lieu de se rallier avec enthousiasme à cette proposition, Rachel fronça son joli nez.

— Nous n'aimons pas cette musique.

Porter lui jeta un regard sombre.

— Vous n'aimez pas la country ?

— Si c'est ce que nous entendons en ce moment, déclara Rachel en indiquant les haut-parleurs d'où s'échappait une chanson de Toby Keith, eh bien non !

Voilà qui risquait de poser un réel problème...

Malgré son désarroi, Porter ne se laissa pas abattre.

— Je suis sûr qu'il est possible de trouver des CD avec quelque chose de plus... contemporain.

— Y a-t-il un moyen de brancher un iPod sur votre sono ? demanda Rachel. J'ai un répertoire formidable, avec Lady Gaga.

Porter échangea des regards inquiets avec ses frères. Eux qui croyaient avoir affronté des mutineries avant l'arrivée des femmes n'avaient encore rien vu. Les hommes allaient fuir ventre à terre si on leur passait une chanson de Lady Gaga !

— Kendall va vérifier, assura-t-il.

Heureusement, il leur restait un atout. La gastronomie du Sud ne manquerait pas de calmer ces furies.

— Je suis sûr que tout le monde meurt de faim, enchaîna-t-il. Alors, vous me direz des nouvelles de nos côtes de bœuf.

Rachel croisa devant elle ses longs bras délicats, rendant à son insu la naissance de ses seins bien visible...

— J'espère que vous avez préparé autre chose que du bœuf et du porc, dit-elle avec une moue de dégoût. Plus de la moitié d'entre nous est végétarienne.

Porter se força à détacher les yeux de la poitrine de Rachel.

— Vé... végétariennes ?

— Il y a des végétaliennes aussi.

— Des végétaliennes ?

— Et quelques fruitariennes.

« Tous aux abris ! » faillit-il hurler en prenant conscience de l'étendue du désastre qu'il avait provoqué en lançant cette idée de faire venir des femmes ici.

Il y avait pour commencer sa blessure qui allait terriblement compliquer les choses. Il avait fait fuir leur seul médecin. A cause de ses erreurs de calcul, ils allaient être contraints de rationner l'eau chaude. Et maintenant ils risquaient de faire mourir de faim la moitié de leurs invitées ! D'une manière générale, il avait largement sous-estimé la logistique nécessaire pour accueillir une cohorte de femmes dans l'environnement rustique de Sweetness.

Marcus et Kendall l'interrogeaient du regard, attendant qu'il propose une

solution.

Porter leva les yeux vers le ciel, en quête d'une inspiration divine... qui se manifesta sous la forme d'une grosse goutte de pluie qui s'écrasa sur son front. En quelques secondes, un véritable déluge s'abattit sur Sweetness et éteignit les torches. Avec des cris stridents, glissant dans la boue rouge qui se forma aussitôt, comme à chaque averse, les femmes coururent se mettre à l'abri.

Une main effleurant son bras le fit sursauter. Nikki, trempée jusqu'aux os !

— Je vais vous aider à gagner le chemin, hurla-t-elle par-dessus le vacarme de l'averse.

Mais il ne bougea pas d'un pouce ; il était comme enraciné là, paralysé. Les yeux verts de la jeune femme paraissaient gigantesques dans son visage aux traits délicats. Son chemisier blanc, à présent transparent, collait à son corps menu dont il ne cachait plus grand-chose. La petite toubib était... émoustillante.

— Nous le tenons, docteur ! cria Kendall tandis que Marcus et lui se positionnaient de chaque côté de lui et le soulevaient littéralement du sol. Courez vous abriter !

Elle obéit et se perdit bientôt dans la cohue qui fuyait en tous sens dans le pré, au milieu des cris et des giclées de boue. Un spectacle... apocalyptique.

Alors que Porter contemplait ce chaos, lui vint à la mémoire avec une brutale netteté la prémonition de Marcus : ils déclencheraient un autre cataclysme sur la ville en y amenant des femmes.

A ce rythme, Sweetness allait devenir une ville fantôme avant même d'ouvrir officiellement ses portes !



— Tu as débranché la pompe d'alimentation de sa voiture ? demanda Marcus, incrédule. Tu n'as pas trouvé de meilleure idée que ça ?

— Chut !

Appuyé de tout son poids sur ses béquilles dans un coin du réfectoire à côté de ses frères, Porter jetait autour de lui des regards inquiets. Il craignait que les dizaines de femmes en pleine effervescence qui faisaient la queue pour le petit déjeuner ne les entendent. Nul doute que, comme toute femme qui se respecte, elles laissaient toujours traîner une oreille !

— Le Dr Salinger n'est pas partie, n'est-ce pas ? ajouta-t-il. C'est ce que tu voulais, non ?

— En tout cas, sa camionnette n'a pas bougé, répondit Marcus. Après l'accueil qu'elle a reçu hier, je comprends très bien son envie de décamper. Je suis étonné qu'elle soit toujours là, d'ailleurs.

— Ça suffit tous les deux, intervint Kendall, agacé. Nous avons des problèmes plus sérieux à traiter. Le fiasco du barbecue, hier soir, démontre que la situation risque de nous échapper. Réfléchissez un peu. Nous ne sommes même pas en mesure de nourrir ces femmes.

— Bien sûr que si, bougonna Marcus. Simplement, ce n'est pas de la grande cuisine.

Une déclaration instantanément confirmée par une altercation, à l'avant de la queue, entre Rachel Hutchins — toujours elle ! —, armée de son petit chien capricieux, et Molly.

Sans même se concerter, Porter et ses frères s'approchèrent.

— Au fait, merci de m'avoir demandé des nouvelles de ma jambe, marmonna Porter, de mauvaise humeur. Elle me fait terriblement mal.

— Tant mieux ! lança Marcus sans le regarder.

Ils arrivèrent juste à temps devant le présentoir de style cafétéria. Tout indiquait, dans la posture de la grande et souple Rachel et celle de la petite et massive Molly, qu'elles étaient prêtes à en venir aux mains.

— Bonjour, mesdames, dit Kendall d'une voix douce. Un problème ?

Molly brandit sa cuillère de bois en direction de Rachel.

— Mademoiselle Pimbêche exige la preuve que les fruits de la salade sont *issus de l'agriculture biologique* !

Les yeux de Rachel lançaient des éclairs.

— Vu la mixture que vous essayez de nous faire passer pour du porridge, je ne vois pas ce qu'il y a de mal à s'assurer, avant de les avaler si on peut, que les fruits que vous nous servez n'ont pas été arrosés de pesticide !

Quand ses compagnes manifestèrent bruyamment leur soutien à leur porte-parole, Molly s'empourpra, poings serrés, brandissant sa cuillère.

— Tu vas voir ce que je vais te faire avaler, moi !

— Comment osez-vous me menacer ? s'écria Rachel, secondée par son chien qui se mit à aboyer furieusement en direction de Molly.

— L'accès de mon réfectoire est interdit aux racailles ! brailla Molly, le doigt tendu vers la porte.

— Mesdames ! Mesdames ! intervint Kendall. Discutons en adultes responsables.

Quel choix de mots maladroit ! se dit Porter qui, craignant le pire, recula d'un pas.

En effet...

D'un bloc, Molly et Rachel se tournèrent vers Kendall.

— Insinuez-vous que je ne suis pas responsable ? demanda Rachel, le regard lançant des éclairs.

— C'est vous qui vous êtes montrés irresponsables en invitant ces femmes ici ! renchérit Molly d'une voix menaçante.

— Croyez-moi, nous commençons toutes à regretter d'être venues ici ! enchaîna Rachel en plissant les yeux.

Les femmes, se rangeant d'un seul mouvement du côté de Rachel, se mirent à scander :

— Nous voulons des yaourts ! Nous voulons des yaourts !

Porter jeta un coup d'œil à ses deux frères. Kendall paraissait frappé de mutisme et Marcus aurait visiblement donné cher pour se volatiliser. Il lui incombait donc à lui d'agir, conclut-il. Et vite ! La ville avait déjà connu une tornade. Deux, c'était de l'acharnement.

Mettant deux doigts dans la bouche, il émit un sifflement strident et obtint instantanément le silence.

— Mesdames, commença-t-il en s'appuyant plus lourdement que nécessaire sur ses béquilles et en gratifiant son auditoire d'un sourire suave. Les frères Armstrong ont le plaisir d'inviter tout le monde à une réunion, au cours de laquelle vous pourrez exprimer toutes vos doléances. Pour notre part, nous vous exposerons notre projet pour la ville et en particulier — la nouvelle va certainement vous réjouir — celui de la création d'un potager bio.

— Quand et où doit-elle se tenir ? s'informa Rachel dont l'agressivité avait d'un coup diminué de plusieurs crans.

— Euh... Ici-même... Cet après-midi. Les animaux sont bienvenus, naturellement, ajouta-t-il avec un sourire charmeur auquel elle répondit avec réserve.

— Autant y assister puisque nous sommes là maintenant, déclara-t-elle.

— Très bien ! En attendant, croyez-moi mesdames, vos superbes silhouettes n'en pâtiront pas si, pour une fois, vous mangez des fruits en conserve.

Des clins d'œil à la ronde accompagnés d'un salut à Molly finirent d'apaiser les esprits. La queue pour le petit déjeuner se forma de nouveau, dans une atmosphère pacifiée... Temporairement du moins.

Marcus et Kendall, eux, le prirent en aparté.

— Porter, d'où sors-tu cette histoire de réunion ?

— Comment voulez-vous que nous demandions à ces femmes de rester et de nous aider à bâtir Sweetness si elles ne comprennent pas le plan d'ensemble ? Elles ne savent ni ce que nous avons déjà réalisé ni ce qui est prévu pour la suite. Nous devons leur présenter notre programme officiellement, en grande pompe, comme lorsque nous avons convaincu la compagnie de télécommunications d'installer l'antenne-relais, et les parcs nationaux d'acheter notre paillis.

— La création d'un potager bio est loin d'être une priorité dans la liste de nos réalisations à venir, fit remarquer Kendall.

— J'ignorais même qu'elle y était inscrite, grommela Marcus.

Porter considéra un instant la file des femmes qui attendaient d'être servies, la mine maussade et le visage fermé. Quel contraste avec le groupe enthousiaste et souriant arrivé la veille !

— N'oubliez pas que nous disposons désormais d'une centaine de bras supplémentaires, dit-il. Nous avons appâté nos visiteuses avec une petite annonce bien ficelée. A présent, nous devons les amener à voir Sweetness comme *leur* nouvelle patrie et à s'investir aussi dans la tâche que nous avons entreprise. Et pour cela il faut qu'elles aient un projet qui leur tienne à cœur. D'où le potager !

Marcus ferma les yeux et se mit à se masser le haut du nez. Nul doute qu'il songeait lui-même à partir, se dit Porter. Mais...

— Quand le vin est tiré, il faut le boire, finit-il par murmurer d'un ton résigné.

— A la bonne heure ! s'écria Porter en gratifiant son frère d'une bourrade sur l'épaule à laquelle Marcus répondit par un froncement de sourcils.

— Veille à ce que le Dr Salinger assiste à cette réunion, Porter.

— Nous pourrions lui demander son avis sur le centre médical que nous nous proposons de construire, proposa Kendall.

Mais Porter ne prêtait plus qu'une oreille distraite aux propos de ses frères. Il observait Rachel Hutchins qui, chargée d'un plateau, se dirigeait vers une table et l'invitait du regard à la rejoindre. Elle s'assit en croisant coquettement ses longues jambes bronzées...

Marcus le frappa sèchement sur le crâne.

— Tu écoutes, Porter ?

Ce dernier se força à se concentrer de nouveau sur la discussion.

— Je vous ai entendus, marmonna-t-il. Je me mets dès à présent en quête

de la petite toubib.

— Un petit peu plus d'entrain ne nuirait pas, lui fit remarquer Kendall.

— Kendall a raison. Où est donc passé ton charme irrésistible de bourreau des cœurs ?

— Cette femme est un peu... réfrigérante, avoua Porter.

— Tu cales ? lança Kendall d'un ton moqueur. Ce défi est-il insurmontable pour toi ?

— Bon, d'accord, marmonna Porter, piqué au vif. J'y vais.

Il quitta le réfectoire dans une humeur massacrant. Rien ne se passait comme prévu.

\* \* \*

Tout en traversant la rue clopin-clopant, Porter vérifia que la camionnette de Nikki n'avait pas bougé du bas-côté où deux ouvriers l'avaient poussée. Non. Tant mieux ! Un soulagement qu'il attribua à la crainte des repréailles de la part de ses frères si la petite toubib partait... et à rien d'autre.

Surtout pas en tout cas à la beauté de Nikki Salinger telle qu'il l'avait découverte, la veille au soir, durant l'averse... L'image envoûtante de la jeune femme, ruisselante de pluie dans son chemisier transparent qui lui collait à la peau, l'avait tenu éveillé une grande partie de la nuit malgré son corps endolori.

Heureusement, il avait cessé de pleuvoir. Cependant, malgré le soleil qui montait dans le ciel, l'atmosphère demeurait brumeuse et saturée d'humidité après les trombes d'eau de la soirée. Marcus avait réquisitionné des hommes pour qu'ils répandent de la sciure et des graviers sur les passages boueux entre le foyer et la cafétéria.

— N'oubliez pas la réunion publique dans le réfectoire cet après-midi, dit Porter aux groupes de femmes qu'il croisa. Elle est ouverte à tout le monde.

En entrant dans le foyer, il chercha Nikki du regard, mais ne l'aperçut ni dans la grande salle, ni dans la cuisine, ni dans la buanderie où les résidentes mettaient à sécher leurs chaussures et leurs vêtements maculés de boue. Il s'abstint de leur signaler qu'elles seraient plus avisées de brûler ou de jeter le tout, la glaise rouge de Géorgie se révélant un colorant plus indélébile que toutes les teintures industrielles. Au lieu de cela, il se contenta de leur rappeler la réunion et s'éloigna rapidement — comme un lâche, songea-t-il, l'espace d'un instant.

De sa démarche d'éclopé, il longea le couloir jusqu'à la salle de soins improvisée, où il trouva Nikki en train de trier le matériel de ses cartons. Elle était vêtue d'un pantalon chino et d'un polo rose, et elle avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval.

— Je vous souhaite une bonne journée, dit-il avec un grand sourire.

Elle ne manifesta aucun plaisir particulier à le voir.

— La journée s'annoncerait peut-être bonne si j'avais pu prendre une douche *chaude*, laissa-t-elle tomber.

— J'y travaille.

— Et travaillez-vous aussi au problème de ma camionnette ?

— Je vais m'en occuper bientôt.

— C'est-à-dire ? Aujourd'hui ?

— Le mécanicien qui entretient nos véhicules de chantier va l'examiner en priorité.

Elle parut sinon satisfaite, du moins rassurée.

— Je suis venu vous parler de la réunion publique, enchaîna-t-il.

— Quelle réunion publique ? demanda-t-elle en reprenant sa tâche.

— Nous en organisons une cet après-midi, dans le réfectoire.

— Pourquoi voulez-vous que j'y assiste ? Je ne reste pas, vous vous souvenez ?

— Quelqu'un d'autre que moi le sait ?

— Non.

Elle leva les yeux vers lui, visiblement surprise.

— Quelle importance ? demanda-t-elle.

— La présence d'un médecin pèse lourd dans la décision des gens de s'installer quelque part.

— Vous en trouverez un autre. Une personne plus... Enfin qui répondra mieux à vos attentes. Comment vous sentez-vous ? ajouta-t-elle après un silence en s'essuyant les mains sur son pantalon.

Un instant, il fut tenté de jouer les durs en feignant d'être en pleine forme, mais se ravisa. Le fait de savoir que l'état de santé de son patient requérait une présence médicale n'inciterait-il pas un docteur à réfléchir à deux fois avant de partir ?

— Couci-couça, répondit-il.

Elle oublia sur-le-champ ses cartons et s'approcha de lui, la mine soucieuse.

— Avez-vous de la fièvre ? demanda-t-elle en posant sa main fraîche sur son front.

— Je ne sais pas... J'ai chaud.

Et c'était la pure vérité ! Elle se tenait si près de lui... Et l'image de ses seins, aperçus sous son chemisier mouillé, était gravée dans son esprit.

Elle libéra une chaise du carton qui l'encombra.

— Asseyez-vous, lui ordonna-t-elle. J'aimerais prendre votre température.

Il s'exécuta, ravi de pouvoir reposer sa jambe malade — et de pouvoir passer un peu de temps avec Nikki.

Elle lui planta un thermomètre dans la bouche et se pencha vers lui pour l'ausculter. Il laissa son regard s'égarer sur sa poitrine... L'effet fut immédiat.

— Votre pouls est très rapide, murmura-t-elle avant de lui diriger dans les yeux le faisceau d'une minitorche. Regardez devant vous, s'il vous plaît.

Il obéit. Elle sentait bon, comme une friandise qu'il aurait envie de

goûter... ou de lécher... ou de croquer...

— Des vertiges ? Des nausées ?

— N... non.

Zut ! Il avait oublié qu'il devait exagérer ses symptômes !

— Plus maintenant, ajouta-t-il vivement.

Elle se redressa, le front plissé.

— Mais vous en avez eu avant ?

— Eh bien... un peu, oui.

Elle serra les lèvres d'un air préoccupé.

— Il serait préférable que vous alliez à l'hôpital pour un bilan complet.

— Ce n'est pas terrible à ce point !

— Quand même... Vous pourriez souffrir d'une commotion cérébrale ou d'autres blessures que je ne peux détecter avec l'équipement dont je dispose. Il ne faut pas courir de risques.

Il se sentit chavirer devant la compassion qui émanait du regard de la jeune femme. Quelle somme de connaissances elle avait dû emmagasiner ! Quand il pensait aux longues heures d'étude et au dévouement nécessaires pour devenir médecin ! A première vue, Nikki Salinger paraissait trop fragile pour se lancer dans une pareille entreprise et exercer un métier aussi astreignant. Mais quand on l'observait de plus près, on comprenait qu'elle était dotée de la robustesse d'un roseau.

Et de la douceur de l'aurore aux doigts de rose...

— D'accord, dit-il. J'irai à l'hôpital si les nausées se renouvellent.

Les traits de Nikki se détendirent.

— C'est plus prudent, en effet, dit-elle. Prenez-vous votre antidouleur au cours des repas comme je vous l'ai recommandé ?

— C'est peut-être ça, le problème. Après le barbecue raté où personne n'a rien mangé, je suis retourné chez moi et je me suis endormi d'un coup. Je n'ai pas avalé grand-chose depuis un moment.

— Il faut vous nourrir si vous voulez que vos os se resouident.

— Je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner. Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas ?

— Merci, mais j'ai mangé une barre protéinée. Monsieur Armstrong, y aurait-il moyen que j'emprunte une voiture ?

— Pour quoi faire ? demanda-t-il, soudain pris de panique.

Elle souleva le bas de son polo et tapota le téléphone accroché à la ceinture de son pantalon, donnant involontairement à Porter l'occasion d'entrevoir un ventre parfaitement plat, une taille de guêpe...

— J'aimerais descendre vers la vallée jusqu'à ce que mon portable reçoive le réseau, dit-elle.

— Nous disposons d'une antenne-relais et la ville est couverte par plusieurs opérateurs.

— C'est mon téléphone, expliqua-t-elle avec une moue. Il ne fonctionne pas bien.

— Je vous prête le mien si vous voulez.

Qui cherchait-elle donc à joindre ? Une collègue ? Un petit ami ? Un taxi pour partir ?

— Merci, mais je dois vérifier mes SMS et mes courriels aussi. Ce n'est pas grave. J'emprunterai la voiture d'une des filles.

Vite ! Il devait trouver une solution ! Car si elle s'éloignait de Sweetness, elle risquait fort de poursuivre sa route...

Soudain, son visage s'éclaira.

— J'ai une idée, petite toubib ! Venez avec moi.

Nikki hésitait à suivre Porter Armstrong. Mais la curiosité finit par l'emporter sur son appréhension.

Ils sortirent donc du foyer par une porte latérale. Mais, lorsqu'il grimpa maladroitement sur ce qui ressemblait à un tracteur de pelouse — un des véhicules tout-terrain sur lesquels elle avait vu Marcus et Kendall la veille — elle s'arrêta.

— Montez ! dit-il en tapotant le siège derrière lui une fois qu'il eut calé tant bien que mal ses béquilles. Ne vous inquiétez pas. C'est très fiable, les quads.

— Où m'emmenez-vous ?

— A un endroit où vous recevrez le réseau pour votre téléphone.

Il avait accompagné sa réponse d'un sourire si irrésistible que le cœur de Nikki s'emballa aussitôt. Cet homme était décidément dangereusement beau. Heureusement, elle ne s'attarderait pas assez longtemps à Sweetness — elle partirait dès que sa voiture serait réparée — pour tomber dans les filets de ce Porter Armstrong qu'elle avait tour à tour envie de gifler et... d'embrasser.

— Etes-vous sûr de pouvoir conduire avec votre jambe plâtrée ? demanda-t-elle.

— Pas de problème. Les commandes sont au guidon.

— Et les casques ?

Avec un imperceptible mouvement d'humeur, il se tourna pour ouvrir le coffre sous le siège du passager. Il en sortit deux casques et lui en tendit un.

Elle avait épuisé toutes les excuses plausibles...

Après tout, il devait être grisant de se balader sur cet engin. Sans compter qu'elle avait hâte de passer ses coups de fil et de consulter ses messages. Elle coiffa donc le casque et monta à califourchon derrière Porter.

Où se trouvait donc la poignée à laquelle s'accrocher ?

— Cramponnez-vous à moi ! lui conseilla-t-il comme s'il avait deviné sa pensée.

Sans lui laisser le temps de discuter, il démarra d'un coup.

Dans un geste réflexe, elle enlaça sa taille... et ne le regretta pas en sentant sous les doigts ses muscles durs. Un vrai cours d'anatomie tant ils étaient bien dessinés !



Porter quitta bientôt le chemin en paillis pour s'enfoncer dans les bois, le long d'un sentier caillouteux à peine plus large qu'une voiture, bordé de chaque côté par des arbres de haute futaie et des taillis touffus. Dans la relative fraîcheur offerte par l'épais feuillage, elle gonfla ses poumons de senteurs d'herbe, de mousse et d'humus qui montaient de la terre. Un véritable plaisir...

Porter tourna la tête vers elle.

— Ça vous plaît ? cria-t-il pour couvrir le bruit du moteur.

— Pour le moment, oui !

Pour quelque mystérieuse raison, elle se refusait à lui avouer combien elle aimait la sensation de liberté que lui procurait le vent sur son visage, et toutes ces senteurs de la nature autour d'elle.

Alors qu'ils gravissaient une pente assez raide, elle resserra son étreinte autour de Porter, incapable d'ignorer sous ses mains, à travers le tissu léger de sa chemise, la peau chaude de son ventre musclé.

Ils roulèrent ainsi pendant une vingtaine de minutes avant d'atteindre une clairière sur un replat. Devant eux, Nikki reconnut les contreforts d'un château d'eau, très certainement celui qu'elle avait aperçu de la route en arrivant à Sweetness.

Celui d'où Porter était tombé.

Porter s'arrêta et coupa le moteur.

Elle descendit la première puis, après avoir retiré son casque, aida son chauffeur à trouver son équilibre et à s'équiper de ses béquilles.

— Retour sur les lieux du crime, plaisanta-t-il.

— A quelle hauteur vous trouviez-vous lorsque vous êtes tombé ? demanda-t-elle, la tête renversée en arrière pour apercevoir le sommet de la construction à travers les arbres.

— Pratiquement tout en haut.

— Vous avez de la chance de ne pas vous être brisé le cou !

— Oui, je sais.

Etrangement, elle pensa avec compassion à la mère de Porter. Combien de fois son casse-cou de fils avait-il échappé à des accidents graves quand il était plus jeune et arborait déjà ce sourire craquant ?

— Vérifiez que vous recevez le réseau à présent, dit-il.

Elle décrocha son téléphone de sa ceinture et vit... deux barres sur cinq apparaître... puis une seulement.

— C'est bon, je pense.

Elle tapa le numéro de sa messagerie vocale, mais sans obtenir de tonalité. Elle renouvela la tentative par deux fois avec le même résultat. Fit quelques pas autour d'elle. En vain.

— Le signal est trop faible, je ne peux pas téléphoner et encore moins vérifier mes e-mails, dit-elle enfin. Mais je vous remercie de m'avoir conduite ici. Il ne me reste plus qu'à trouver une voiture pour descendre dans la vallée.

— Ou bien à monter, au contraire.

— Monter ? Vous voulez dire grimper en haut du château d'eau ? demanda-t-elle dans un haussement de sourcils.

— Etes-vous sujette au vertige ?

— Non, pas plus que ça.

— Alors, il n'y a pas à hésiter. Vous aurez une meilleure réception sur la passerelle. Je vous promets que la vue à elle seule vous récompensera de vos efforts.

En se mordillant la lèvre, Nikki considéra la tour avec perplexité. Il ne manquerait plus qu'elle tombe !

— Ce n'est pas dangereux ? demanda-t-elle.

— Si vous y allez lentement, vous ne risquez rien. Moi, je suis tombé uniquement parce que je me suis précipité pour retourner en ville le plus rapidement possible lorsque j'ai aperçu votre convoi.

— Je vous ai vu là-haut, de la route, quand nous sommes arrivées.

— C'est vrai ?

— Oui.

Elle renversa la tête en arrière, la main en visière, pour se protéger du soleil qui jouait à cache-cache entre les cimes des arbres. Pour une citadine de souche, l'idée d'escalader un château d'eau possédait un attrait irrésistible. Puisqu'elle allait bientôt quitter les lieux, pourquoi ne pas emporter avec elle un souvenir inoubliable ?

— Je suis partante, dit-elle enfin.

Le sourire que Porter lui adressa l'irradia tout entière. Comme si elle venait de réussir un test, songea-t-elle.

Tout en l'accompagnant jusqu'à la base de la tour, il la prépara à l'opération.

— Tous les cinq mètres environ, il y a un barreau plus large que les autres sur lequel vous pouvez vous asseoir si vous voulez vous reposer, lui expliqua-t-il le plus sérieusement du monde.

— D'accord.

— En arrivant en haut, redoublez de prudence quand vous prendrez pied sur la passerelle.

— D'accord.

— Et ne vous inquiétez pas. Si vous tombez, je reste là pour vous recevoir.

— Voilà qui me rassure ! ironisa-t-elle en fixant ses béquilles.

— Je vais vous faire la courte échelle pour le départ.

— Je peux me débrouiller toute seule.

Là-dessus, elle sauta pour agripper le barreau du bas et s'aperçut bien vite qu'elle manquait de la force nécessaire pour se hisser jusqu'au suivant. Au moment où elle allait lâcher prise, une main se posa fermement sur son postérieur et la poussa vers le haut. Quoi ? Il osait lui toucher les fesses ? Elle voulut s'insurger mais reconnut bien vite que, sans son aide, elle ne s'en sortirait pas. Ravalant son indignation, elle attrapa le barreau suivant et se

torrilla jusqu'à ce que ses pieds se posent sur le premier barreau et lui permettent de se redresser. Elle entama alors l'ascension et, lorsqu'elle eut un peu gagné en assurance, jeta un coup d'œil en bas, vers Porter qui, un grand sourire aux lèvres, lui faisait des gestes du bras.

— Prenez votre temps ! cria-t-il, les mains en porte-voix. Je vais profiter de la nature en vous attendant.

Elle fit une pause à mi-hauteur et regarda autour d'elle. Quelle impression surréaliste de se trouver au milieu d'arbres majestueux dont la ramure dansait dans la brise ! De quels arbres s'agissait-il ? Les conifères étaient faciles à repérer mais elle savait qu'il en existait autant d'espèces différentes que d'os dans un corps humain. Si elle était quasiment incollable dans le domaine médical, en revanche elle ne connaissait presque rien sur la nature. Elle ignorait aussi le nom des oiseaux qui volaient d'une branche à l'autre, ou celui des insectes qui se répondaient en chantant. Elle en ressentit un vide étrange qui la surprit.

— Ça va, là-haut ? appela Porter.

Après l'avoir rassuré d'un geste, elle se mit de nouveau à grimper et ne s'arrêta plus avant d'avoir atteint la passerelle. Suivant les conseils de Porter, elle négocia avec précaution le passage de l'échelle à la plate-forme et poussa un soupir de soulagement quand, enfin, elle posa les deux pieds bien à plat sur le chemin de ronde.

Le château d'eau était une construction gigantesque, en forme de gélule encapuchonnée de métal qui venait d'être blanchi à la chaux. La main posée sur le réservoir métallique qui conservait encore la fraîcheur de la nuit, elle s'émerveilla de la robustesse de l'édifice dont l'histoire méritait certainement d'être connue. En se tenant à la rambarde, elle avança vers l'avant de la tour, face à la vallée, où l'attendait un panorama à couper le souffle.

Jamais elle n'aurait cru qu'il existait autant de nuances de vert ! Au loin, les montagnes étaient couvertes d'une épaisse frondaison oscillant, tel un océan, au rythme d'une houle soulevée par un vent qui venait de temps à autre caresser le château d'eau. Des mèches de cheveux échappées de sa queue-de-cheval dansaient autour de son visage, comme de petites ailes. Levant la tête vers le soleil, elle inspira profondément. Comme l'air était vivifiant à cette altitude ! Et pur, grâce à la végétation qui filtrait les éventuelles traces de pollution.

A ses pieds, les bois descendaient jusqu'au fond du défilé où la route de Sweetness se déroulait comme un ruban noir posé à travers l'étendue de terre rouge pourtant apparemment inaccessible. Porter avait choisi l'endroit idéal d'où surveiller l'arrivée de leur convoi !

Un mouvement attira son attention : les pans d'une chemise en jean, posée à cheval sur la rambarde, que le vent agitaient. Une découverte qui éveilla chez elle le souvenir du torse nu de Porter lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois, la veille. Ce vêtement devait lui appartenir. Elle l'imaginait, en sueur après son ascension, offrir sa peau à la fraîcheur de la brise. Elle prit la

chemise entre ses mains. Le tissu, adouci par l'usure, était encore un peu humide de la pluie de la veille mais déjà chauffé par le soleil du matin.

Elle enfouit son nez dans le col... encore imprégné de l'odeur virile de son propriétaire. Elle ressentit, au creux de son ventre, la sensation familière du désir dont l'intensité la surprit.

Les vibrations de son téléphone la rappelèrent brusquement à ce qui l'avait amenée en haut de ce château d'eau.

Le nombre de barres indiquait une bonne réception du réseau, et les flèches signalaient l'arrivée de messages vocaux et d'e-mails. Elle n'en revenait pas d'éprouver un tel soulagement à être de nouveau reliée au monde extérieur. Elle ne s'était jamais considérée comme une accro de la technologie mais, dans cette ville perdue au milieu de nulle part, elle paniquait presque de se savoir si loin de tout.

Le cœur battant, elle composa le numéro de sa boîte vocale. Darren avait-il appelé ? Avait-il découvert son départ de Broadway et compris alors combien il l'aimait ? Regrettait-il de lui avoir brisé le cœur ? L'avait-il appelée pour la supplier de lui pardonner et de revenir vers lui ?

Eh bien... non.

Avec une déception grandissante, elle écouta ses messages qui concernaient presque tous la résiliation de ses différents contrats pour son appartement. Bien sûr, elle savait qu'elle s'était trompée sur la véritable personnalité de Darren. Il n'empêche qu'elle l'avait aimé d'amour et avait envisagé de bâtir un avenir avec lui. Elle allait devoir faire le deuil de cet épisode sentimental, et cela prendrait certainement du temps. Elle aurait voulu croire qu'elle n'avait pas imaginé les sentiments de Darren à son égard. Qu'elle n'avait pas inventé leurs moments de tendresse.

Hélas ! S'il avait été sincère, comment aurait-il pu la tromper avec une stripteaseuse et, une fois démasqué, traiter l'affaire d'une manière aussi cavalière ? La seule chose qu'elle avait à faire, c'était de rayer définitivement Darren Rocha de ses pensées et de jeter le souvenir de leur relation aux oubliettes !

Le dernier message était de Celia. Elle sourit en entendant la voix toujours enthousiaste de son amie. Elle ne connaissait pas Celia depuis longtemps. Elle l'avait rencontrée au cours de yoga quand elle avait emménagé avec Darren dans le même quartier que Celia. Le courant était tout de suite passé entre elles. Ingénieur en travaux publics, d'une beauté resplendissante, d'une étonnante vivacité d'esprit, Celia était bizarrement pantouflarde. Aussi avait-elle apprécié de fréquenter quelqu'un qui, comme elle, aimait les activités calmes.

Celia avait compris son envie de se joindre au groupe de femmes en partance pour Sweetness, elle avait même assuré comprendre l'intérêt suscité par la perspective de bénéficier gratuitement du gîte et du couvert pendant deux ans au milieu d'hommes célibataires en pleine force de l'âge. Cela dit, lorsque Nikki lui avait proposé de les accompagner, elle avait éclaté de rire.

Ayant grandi dans une petite ville du Sud, elle ne désirait absolument pas retourner à ce style de vie.

« Je vérifie juste que tu es arrivée à bon port, chantonna la voix de Celia. Appelle-moi quand tu auras une minute. »

Nikki tapa le numéro de son amie et son visage s'illumina quand cette dernière décrocha à la première sonnerie.

— Celia Bradshaw à l'appareil.

Nikki l'imagina assise à son bureau, devant une pile de plans.

— Celia, c'est Nikki.

— Nikki ! Où es-tu ?

— Tu ne vas pas me croire.

— Vas-y toujours.

— Au sommet d'un château d'eau qui domine la minuscule ville de Sweetness.

Celia demeura quelques instants muette.

— Arrête ! Ce n'est pas possible.

Nikki éclata de rire.

— Si, je t'assure ! J'ai dû grimper jusqu'ici pour recevoir le réseau sur mon portable.

— Ta ville appartient à un autre siècle !

— Effectivement. Enfin, la *ville*, il faut voir. Mais la région est splendide. Des arbres et des montagnes à perte de vue.

Celia prononça quelque chose d'incompréhensible, mais où l'on décelait une pointe d'envie.

— Et les habitants ? demanda-t-elle.

— Les frères Armstrong, les auteurs de l'annonce, sont plutôt sympathiques, mais j'ai l'impression qu'ils sont dépassés par la situation. Ils ne s'attendaient pas à l'arrivée d'autant de femmes.

— Si je ne m'abuse, les frères Armstrong ne sont pas mariés. Par conséquent, comme la plupart des hommes dans ce cas, ils ne savent pas comment s'y prendre avec la gent féminine, je suppose.

— Exactement. J'ai cru comprendre qu'ils sont tous les trois d'anciens militaires. Et, apparemment, ils ont grandi à Sweetness. Une tornade a rayé la ville de la carte, et ils ont décidé de reconstruire le lieu de leur enfance. Je me demande si leur sentimentalisme ne leur fait pas perdre le sens des réalités.

— Les hommes du Sud ont tendance à croire qu'ils peuvent forcer le destin et se sortir de n'importe quelle situation. A propos d'hommes, as-tu rencontré quelqu'un d'intéressant ?

— Non.

— Une réponse trop rapide pour être honnête.

— Ecoute, je n'ai pas eu le temps de souffler. Le plus jeune des trois frères est tombé du château d'eau où je me trouve actuellement et s'est cassé la jambe. A peine débarquée, j'ai dû réduire une fracture.

Celia accueillit ce récit par un rire.

— Ça a dû être une sacrée chute ! S'est-il cassé autre chose ?

— Incroyable, mais non ! Bref, j'ai passé mon temps à m'occuper de lui.

— Je vois... Il est mignon ?

Nikki caressa rêveusement le tissu de la chemise de Porter, bleue comme les yeux de son propriétaire.

— A condition d'aimer les muscles, les yeux bleus perçants et les fossettes au menton.

— Wow ! Alléchant, dis donc !

Nikki rougit et se mit à rire.

— Oui, mais il n'est pas mon genre, assura-t-elle. De toute façon, Rachel Hutchins et lui se tournent déjà autour.

— Ah oui ! Rachel... Comment se débrouille-t-elle sans salon de coiffure ? demanda Celia.

— Aussi inattendu que cela puisse paraître, elle semble parfaitement dans son élément. Elle a pris la direction des opérations et mène son monde à la baguette. Au fait, j'ai décidé de ne pas rester.

— Pourquoi ?

Nikki marqua un temps avant de répondre. Des larmes lui brûlaient soudain les yeux.

— Je croyais qu'en venant ici je parviendrais à oublier Darren et nos beaux projets, dit-elle enfin, essayant de contrôler sa voix. En réalité, je me sens plus mal encore.

— Cela ne me surprend pas vraiment. La campagne, loin des distractions et de l'effervescence de la grande ville, peut rendre... émotif. C'est difficile à expliquer à qui n'a jamais vécu cette expérience, mais les montagnes exercent un pouvoir de séduction qui leur est propre.

— C'est ce que je commence à comprendre, murmura Nikki, le regard perdu sur l'océan de verdure bleutée à ses pieds.

— Mais attention, Nikki ! Ne te laisse pas abuser. La vie rurale n'est pas aussi romantique qu'il y paraît au premier abord. Et les hommes de la campagne non plus.

— Ça aussi, je commence à le comprendre. Cette vie n'est pas faite pour moi.

— Quand reviens-tu, alors ?

— Dès que ma camionnette sera réparée. Elle est tombée en panne au moment où j'essayais de me sauver. Incroyable, non ?

— Incroyable en effet, répéta Celia d'un ton suspicieux.

— Mais Porter m'a promis qu'il demanderait à un mécanicien de voir de quoi il retournait. Si ce n'est pas grave, je pourrai peut-être partir aujourd'hui. Ou demain au plus tard.

— Porter ?

— Le plus jeune des frères Armstrong.

— Ah ! M. Fossette ?

— Oui, confirma Nikki dans un rire. Il m'attend en bas du château d'eau.

Il vaut mieux que je ne m'attarde pas trop. Tout va bien à Broadway ?

— Parfaitement bien, assura Celia d'un ton joyeux. En tout cas, tu as programmé ton voyage juste quand il fallait.

— Que veux-tu dire ? demanda Nikki en fronçant les sourcils.

— Euh... Je croyais que tu étais au courant.

— De quoi ?

— J'aurais préféré que tu l'apprennes par quelqu'un d'autre que moi, mais le journal d'aujourd'hui a publié un faire-part de fiançailles. Celles de Darren et de sa compagne.

La nouvelle foudroya littéralement Nikki.

— Darren... est... fiancé ? demanda-t-elle, le souffle court.

— Oui, confirma Celia dans un soupir réprobateur. Et si cela peut te consoler, ils sont ridicules sur la photo. On dirait qu'ils marchent vers l'échafaud.

Nikki s'agrippa au garde-fou. La tête lui tournait.

— Ça va, Nikki ?

Elle dut se passer la langue sur les lèvres et se racler la gorge avant de répondre :

— Oui. C'est simplement que je ne... Enfin, je veux dire... C'est tellement rapide...

— Ce fumier lui a probablement donné la bague que tu venais de lui rendre.

— Jeter.

— Pardon ?

— La bague. Je la lui ai *jetée* à la figure.

— Bravo ! s'exclama Celia en riant.

Nikki laissa échapper un petit rire elle aussi, mais un rire grinçant.

— Ah ! Je les imagine bien ! dit-elle.

— Tu n'as rien à te reprocher, Nikki. Ce genre de choses arrive aux meilleurs. Peut-être vaudrait-il mieux que tu restes encore quelques jours dans tes montagnes, le temps d'y voir plus clair.

— Hé ho !

Nikki tendit l'oreille...

Porter !

— Pas de problèmes là-haut ? lança-t-il.

— Il faut que j'y aille, Celia. Merci du conseil.

— De rien. A bientôt.

Après avoir raccroché, Nikki gagna l'échelle. En bas, Porter lui fit des grands signes du bras.

— Tout va bien ?

— Oui. J'arrive !

— Prenez votre temps ! cria-t-il. J'ai de quoi m'occuper avec tous les



insectes.

Pour le prouver, il se mit à frapper l'air autour de lui avec de grands moulinets et manqua perdre l'équilibre. Elle sourit, presque attendrie. Quelle idiote ! Porter essayait seulement de se racheter après ses commentaires désobligeants de la veille à son propos.

Des commentaires sur l'état calamiteux de sa vie sentimentale hélas plus proches encore de la réalité qu'il ne l'imaginait...

Elle vérifia rapidement ses courriels, dont le seul intéressant provenait de la directrice de son ancien dispensaire, le Dr Hannah, qui lui disait combien elle leur manquait et qui lui rappelait que son poste l'attendait si elle décidait un jour de revenir.

— Bon à savoir, murmura-t-elle en sauvegardant le message pour y répondre plus tard.

Au moment où elle posait le pied sur l'échelle, elle se souvint de la chemise oubliée par Porter. Elle alla la chercher et l'enfila de peur d'être gênée si elle la nouait autour de la taille. Après en avoir roulé les manches, elle entama sa descente.

Une opération beaucoup plus rapide que la montée. En un rien de temps, son pied ne trouva plus que du vide. Elle allait se laisser tomber quand un bras musclé lui enlaça la taille. Elle se libéra dès qu'elle toucha terre... non sans avoir au préalable et malgré elle glissé contre le corps étonnamment vigoureux de Porter. Une expérience ma foi fort plaisante...

— Hé ! C'est ma chemise !

— C'est ce que j'ai pensé, dit-elle en s'apprêtant à la retirer.

— Gardez-la. Elle vous va bien.

— Elle est beaucoup trop grande pour moi. J'ai l'impression de disparaître dedans.

— Vous êtes... mignonne avec, assura-t-il en lui enlevant une fleur restée accrochée dans ses cheveux. Ça soufflait là-haut ?

— Oui, répondit-elle, émue tant par le compliment que par le contact de ses doigts dans ses cheveux. Comment s'appelle cette fleur ?

— C'est du laurier des montagnes. Ça pousse partout dans le coin.

Il lui tendit la fleur qu'elle posa dans sa paume.

— On dirait une ombrelle miniature, dit-elle. C'est très beau. La vue depuis la passerelle est magnifique aussi.

— Oui, c'est grandiose, n'est-ce pas ? Au fait, le signal était-il assez fort ?

— Oui. J'ai réussi à téléphoner et à récupérer mes messages.

— Pas de problème ?

Le choc émotionnel qu'elle venait d'encaisser se lissait-il sur son visage ? s'interrogea-t-elle en levant les yeux vers Porter.

— Tout va bien, affirma-t-elle.

Il la dévisagea un instant, mais ne la questionna pas plus avant.

— Prête à rentrer ?

— Oui. J'aimerais discuter avec le mécanicien dont vous m'avez parlé au

sujet de ma camionnette.

— Bien sûr.

Là-dessus, il se dirigea vers son quad.

— Vous êtes très adroit avec vos béquilles, dites-moi, lui fit-elle remarquer en le suivant.

— J'ai une certaine habitude, répondit-il dans un petit rire gêné.

Elle hésita à creuser la question. Mais, puisqu'elle allait quitter cette ville et qu'elle ne reverrait donc plus cet homme, cela ne porterait pas à conséquence de connaître des détails sur sa vie. Autant satisfaire sa curiosité.

— J'ai remarqué d'anciennes blessures causées par des éclats d'obus quand j'ai examiné votre jambe, dit-elle.

Il demeura silencieux, son expression indéchiffrable.

— Dans quelle arme avez-vous servi ? insista-t-elle.

— L'armée de terre.

— En Irak ?

— En Afghanistan.

— Je suis désolée.

— Pas moi. Je suis fier d'avoir été en mission là-bas.

— Je n'en doute pas. Je voulais seulement dire que je suis désolée à la pensée de ce que vous avez dû endurer. J'ai travaillé avec des anciens combattants.

— C'était dur, avoua-t-il. Mais rien en comparaison de ce que subissent les Afghans. Pas un jour ne se passe sans que je remercie ma bonne étoile de vivre ici, à Sweetness.

— Je comprends, murmura-t-elle pensivement.

L'attachement des trois frères à ces montagnes suscitait chez elle un respect grandissant. Jamais jusqu'à présent elle n'avait rencontré de personnes aussi attachées à un endroit que les frères Armstrong.

Alors qu'elle méditait ainsi, un éclat de lumière au milieu des feuilles mortes à ses pieds accrocha son regard. Intriguée, elle s'accroupit pour en découvrir l'origine.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda Porter en s'arrêtant.

Elle écarta la couche de feuilles pour en extirper un objet couvert de terre, attaché à une chaîne.

— Une montre à gousset ! s'écria Porter. Bravo ! Vous avez l'œil !

— Un promeneur a dû la perdre.

— Peut-être, dit Porter en prenant le bijou qu'elle lui tendait. A moins que ce ne soit la tornade qui l'ait transportée jusqu'ici. Tous les jours, nous tombons sur des objets qui ont été éparpillés par le vent : des bijoux, des outils, des meubles, et même des photos parfois.

— Y a-t-il moyen de trouver son propriétaire ?

Il lui sourit.

— Nous pouvons essayer. Il est temps que vous rencontriez le colonel Molly. En route !

Durant le trajet du retour, Nikki s'efforça de ne pas se coller au large dos de Porter. Hélas, comment aurait-elle lutté contre la loi de la pesanteur ? Mais il était hors de question qu'elle y prenne du plaisir. Elle se refusait à aimer quoi que ce soit chez cet homme — ou chez n'importe quel homme, d'ailleurs —, ne serait-ce que ses abdominaux.

La nouvelle des fiançailles de Darren l'obsédait. Les reproches qu'elle s'était adressés à l'époque de leur rupture tournaient dans sa tête en un tourbillon infernal et douloureux : « Tu es vraiment idiote ! Les hommes ne s'éprennent pas de femmes comme toi. Ils veulent une bombe sexuelle à leur bras et dans leur lit... »

Elle n'avait jamais pris le temps de chercher l'âme sœur pendant ses années de faculté de médecine ni pendant son internat. Elle s'était habituée à manger seule, à dormir seule, jusqu'à ce que M<sup>e</sup> Darren Rocha vienne la consulter pour une grippe, au dispensaire de Broadway. Le courant était instantanément passé entre eux, au niveau intellectuel. Leur relation était partie de là. Le soir où Darren lui avait demandé sa main, elle était restée éveillée toute la nuit, allongée à côté de lui, à savourer un bonheur qui lui apparaissait presque trop beau pour être vrai.

Malheureusement, il était effectivement trop beau pour être vrai.

Soudain, elle sentit la main de Porter se poser sur la sienne.

— Ça va, derrière ? cria-t-il par-dessus son épaule.

Instinctivement, elle se dégagea.

— Oui, très bien ! répondit-elle avec davantage de brusquerie qu'elle ne l'aurait souhaité.

La trahison de quelqu'un à qui elle avait accordé sa confiance et son amour était en soi terrible. Mais il y avait pire : la méfiance qu'elle avait acquise vis-à-vis de son propre jugement sur les hommes. Tous cachaient un côté malhonnête qui ne manquerait pas d'émerger un beau jour, avait-elle conclu.

Au bout de quelques minutes, la pente s'adoucit pour finalement céder la place à du plat et, bientôt, le toit du foyer apparut. Porter gara son quad à son emplacement réservé et coupa le moteur. Impatiente de rompre enfin ce contact physique avec lui, elle descendit rapidement. Mais, encore perturbée par ce que lui avait appris Celia, elle ne parvint pas à détacher la lanière de son casque.

— Je vais vous aider, proposa Porter.

Sans lui laisser le temps de protester, il lui repoussa les mains et, les coudes appuyés sur ses béquilles, défit en un tournemain la fermeture. Plutôt que de croiser son regard, elle fixa consciencieusement la fossette de son menton. Une malformation congénitale, en fait : les deux parties de la mâchoire inférieure ne s'étaient pas correctement soudées durant la vie intra-utérine.

Une malformation fort séduisante, cela dit.

— Merci de m'avoir accompagnée, dit-elle d'un ton un brin abrupt.

— Je vous en prie, petite toubib.

Il lui leva alors le menton avec son doigt.

— Que s'est-il passé en haut du château d'eau ? demanda-t-il.

Quelle douceur dans sa voix... Allons ! Cet homme éprouvait de la pitié pour elle, et c'était tout. N'avait-il pas implicitement avoué à ses frères qu'il l'avait embrassée par pitié ?

D'un mouvement sec de la tête, elle se dégagea.

— Rien qui vous concerne. Vous vouliez me présenter à une certaine Molly ?

— Oui, répondit-il en prenant le chemin de la cafétéria. Le colonel Molly McIntyre a passé son enfance ici avant de s'enrôler dans l'armée. Après trente ans sous les drapeaux, elle a pris sa retraite. Dès qu'elle a entendu dire que nous cherchions quelqu'un pour nourrir nos hommes, elle s'est proposée.

— Ce qui veut dire que les ouvriers prennent tous leurs repas là ? demanda Nikki avec un geste vers la longue bâtisse fonctionnelle.

— Sauf lors d'occasions particulières, comme le barbecue d'hier, que nous essayons d'organiser le plus souvent possible.

Il s'interrompit pour lui tenir la porte ouverte avec sa béquille.

— Molly dirige son navire avec rigueur mais c'est une cuisinière exécrationnelle, précisa-t-il avec une grimace.

— Si je comprends bien, vous m'emmenez dans un lieu où je vais mal manger ? demanda-t-elle avec un petit sourire.

Elle examina la salle. Pas de décorations superflues. Un long comptoir style cafétéria, où l'on pouvait au choix se servir tout seul ou être servi, et des rangées de tables et de bancs faits de planches de bois grossièrement taillées à la main. Y étaient assis quelques retardataires qui, visiblement, appréciaient très modérément le petit déjeuner qu'ils avalaient.

— Ça ne ressemble pas à un restaurant, ne put-elle s'empêcher de remarquer.

— Pas encore, en effet. Mais nous avons de grands projets pour ce lieu. Que vous découvrirez si vous assistez à la réunion publique cet après-midi, glissa-t-il avec un clin d'œil.

Une femme trapue, vêtue d'un tablier en tissu de camouflage, surveillait derrière le comptoir un énorme lave-vaisselle. Porter agita le bras pour attirer son attention et la femme, la mine sévère, s'approcha en s'essuyant les mains.

— La cuisine est fermée jusqu'au déjeuner, dit-elle.

Porter tenta de l'apitoyer en montrant sa jambe plâtrée.

— Allez, colonel ! Je suis blessé. Et je meurs de faim en plus. Tu ne pourrais pas me préparer un en-cas ?

— Non. Et ne perds pas ton temps à essayer de m'amadouer. Tu sais très bien que tes grands yeux bleus et ta voix de velours ne produisent aucun effet sur moi.

Porter poussa un soupir résigné tandis que Nikki étouffait un sourire. Cette Molly lui plaisait bien !

— Molly, laisse-moi te présenter le Dr Nikki Salinger. C'est elle qui s'est occupée de ma fracture. Toubib, voici le colonel Molly McIntyre.

— Enchantée, docteur Salinger, dit Molly en tendant une main robuste que Nikki serra.

— Enchantée, moi aussi.

— J'espère que vous ne faites pas partie des végétariennes, s'enquit Molly, sourcils froncés.

— N... non, répondit Nikki dont l'œil de professionnelle fut attiré par la main de la cuisinière. Dermite de contact, vraisemblablement due au liquide vaisselle. Vous la traitez ?

— Doc Riley m'a donné une lotion qu'il a fabriquée avec des feuilles de myrtille.

Nikki ne put réprimer une moue sceptique.

— Si les démangeaisons continuent, vous devriez consulter un vrai médecin qui vous prescrira une pommade à base de corticoïdes, lui conseilla-t-elle.

— J'y réfléchirai, répondit poliment Molly sans aucune conviction.

— Le Dr Salinger est tombée sur quelque chose d'intéressant tout à l'heure près du château d'eau, intervint Porter en sortant de sa poche un bandana dans lequel il avait enveloppé la montre. Je peux lui montrer la salle des objets trouvés ?

Molly prit la montre des mains de Porter, et commença à l'examiner.

— Vas-y. Je vais nettoyer ça.

Porter fit sortir Nikki par une porte à l'arrière. A quelques mètres se dressait un grand bâtiment, tout en longueur, fermé par un cadenas. Porter entra la combinaison, poussa le battant et alluma une lumière.

A droite de l'entrée se trouvait une sorte de laboratoire avec un bureau, des tables, des armoires, des bacs à laver, un tuyau d'arrosage, des chiffons et divers produits d'entretien. Le reste du lieu ressemblait à un gigantesque bric-à-brac : meubles, statues de jardin, couettes, vêtements, instruments de musique, outils, et même motos.

— C'est ici que nous conservons tous les objets de valeur que nous récupérons ici et là, lui expliqua Porter.

Il ouvrit l'une des armoires, et Nikki vit qu'elle était pleine à craquer de sacs en plastique étiquetés. Il en souleva un au hasard qui contenait un minuscule cadre en argent avec une photo de mariage en noir et blanc, tachée, mais qui laissait encore voir les visages.

— Molly nettoie et répare tout avant de comparer les objets à une liste de ce que les habitants ont déclaré avoir perdu dans la tornade, poursuivit-il. Si elle parvient à mettre la main sur l'adresse du propriétaire, elle lui envoie son bien. Dans le cas contraire, elle le classe et l'entrepouse ici.

Nikki, émue, gardait les yeux rivés sur le cliché des jeunes mariés. Quelle valeur il devait avoir pour le couple concerné et ses enfants ! Mais savaient-ils qu'il était là ?

— Pendant combien de temps les conservez-vous ? demanda-t-elle.

— Nous n'avons pas encore décidé, répondit-il dans un haussement d'épaules avant de ranger le cadre dans le meuble qu'il ferma soigneusement. Nous projetons de créer un site web afin de faciliter les contacts avec les anciens habitants de Sweetness.

— Il y a au moins deux fêrues d'informatique parmi les jeunes femmes qui sont venues avec moi.

— Voilà qui va ravir Kendall.

Nikki regarda autour d'elle, bouleversée par ces bribes de vie, ces souvenirs de personnes qui avaient autrefois vécu à Sweetness. Elle imaginait ces gens assis dans ces fauteuils à bascule, mangeant autour de ces tables. Des gens qui avaient aimé, ri, pleuré et élevé leurs enfants ici. Une tornade avait détruit leur histoire qui aurait été enterrée à tout jamais sans l'extraordinaire décision des frères Armstrong de ressusciter la ville.

C'était stupéfiant. Non : bouleversant.

Elle s'avança vers une collection hétéroclite de meubles rassemblés dans un coin ceint par un cordon. Là, une tête de lit de bois massif, dont le haut s'enroulait vers l'extérieur, retint particulièrement son attention. Elle était visiblement très ancienne mais avait été cirée récemment.

— Que c'est beau ! murmura-t-elle en caressant la surface satinée.

Porter s'approcha par-dérrière.

— C'est aussi l'avis de ma mère.

Elle fit volte-face.

— Votre mère ?

— Oui. Tout ce qui se trouve dans cette zone vient de chez nous. Ce lit est celui qu'elle partageait avec mon père. La table basse, là-bas, c'est Marcus qui l'a fabriquée pour la fête des Mères, une année. Dans cette petite vitrine, elle rangeait la belle vaisselle. Bien sûr, les vitres ont volé en éclats mais, par miracle, quelques assiettes ont été épargnées. Nous conservons tout pour le jour où nous pourrions enfin ramener notre mère chez elle. C'est-à-dire ici, à Sweetness.

Le beau visage de Porter était traversé d'une myriade d'émotions, et ses yeux bleus débordaient d'affection. Que de souvenirs devaient l'assaillir chaque fois qu'il regardait ces vestiges ayant appartenu à sa famille et à son passé ! songea Nikki, submergée d'une brusque douleur à la pensée de sa propre famille disparue. Elle se sentit fondre mais, en même temps, elle ne voulait rien savoir de ces histoires personnelles, ne voulait pas s'impliquer affectivement dans un endroit qu'elle projetait de quitter. Décidément, mieux valait retourner à Broadway. L'entreprise des frères Armstrong de retrouver leur ville natale n'aboutirait pas sans un coup de pouce de la Providence. La reconstruction de Sweetness allait demander des efforts herculéens et un investissement personnel à toute épreuve.

Or elle ne souhaitait pas s'investir dans cette aventure.

— Tout ça est très joli, réussit-elle à dire, mais si vous n'y voyez pas

d'inconvénient j'aimerais bien parler à votre mécanicien afin que je puisse retourner chez moi.

Là-dessus elle se dirigea vers la sortie d'un pas décidé, refusant de s'appesantir sur ce qu'elle entendait par « chez moi ».

Porter suivit Nikki du regard. Pourquoi cette subite volte-face ? Alors qu'elle était en train d'admirer les souvenirs des anciens habitants de Sweetness dans la salle des objets trouvés, elle s'était enfuie, sans raison apparente. Quelle mouche l'avait donc piquée ?

Il pensa de nouveau au coup de téléphone qu'elle avait passé ou reçu en haut du château d'eau, tout à l'heure. La situation avait-elle changé à Broadway ? Quelqu'un, là-bas, voulait-il qu'elle revienne ?

Il tourna la tête vers les meubles de sa mère où il puisa comme toujours force et confiance. Oui, ses frères et lui parviendraient à ressusciter Sweetness et à faire revenir leur mère là où elle avait rencontré son mari, élevé ses enfants, enterré des membres de sa famille — y compris son époux. Il ne reculerait devant rien pour réussir. Ce qui signifiait, dans un premier temps, convaincre toutes ces femmes venues de Broadway de rester à Sweetness.

Toutes, y compris le Dr Salinger.

Elle l'attendait dehors, bras croisés sur la poitrine, le regard braqué vers l'horizon, loin de Sweetness visiblement. Elle portait toujours la chemise qu'elle lui avait empruntée. Dieu qu'elle lui allait bien !

— J'appelle le mécanicien, annonça-t-il.

— Parfait, approuva-t-elle d'une voix flûtée.

Quelqu'un se souciait-il de la douleur qui, comme une rage de dent, lui vrillait la jambe ? pesta-t-il intérieurement en tapant le numéro de Kendall.

— Porter ? répondit ce dernier. Où es-tu ? Pourquoi n'es-tu pas en train de nous aider à préparer cette fichue réunion dans laquelle tu nous as embarqués ?

— Je téléphone au sujet de la camionnette du Dr Salinger, répondit Porter en surjouant la politesse pour avertir Kendall de son stratagème.

— Oh ! Je parie que le Dr Salinger se trouve à côté de toi.

— Exactement.

— Tu fais pitié, mon pauvre vieux.

— Peu importe, du moment que vous la réparez.

Kendall ne put s'empêcher de rire.

— J'ai l'impression que cette femme te mène par le bout du nez.

Porter se crispa mais continua son manège.



— Tenez-moi au courant.

Et il raccrocha avant que sa colère ne l'amène à se trahir.

— Qu'a dit le mécanicien ? demanda Nikki d'une voix pleine d'espoir.

Porter hésita. Si elle tenait tant à rentrer chez elle, ne devrait-il pas rebrancher la pompe d'alimentation et la laisser partir ? De toute façon, elle allait gaspiller son talent et ses compétences dans une ville comme Sweetness où l'essentiel de son travail consisterait à soigner des déchirures musculaires et des piqûres d'insectes.

Seulement voilà, ses frères et lui s'étaient fixé un gigantesque défi, et que cela lui plaise ou non, il devait se rendre à l'évidence : cette femme représentait la cheville ouvrière de leur entreprise. Donc...

— D'après lui, le problème vient de la pompe d'alimentation, répondit-il.

— Et ?

— Et... il faut... qu'il en commande une neuve.

— Une pompe d'alimentation neuve ? répéta-t-elle pensivement. Combien de temps cela prendra-t-il ?

— Je ne sais pas. Quelques jours peut-être.

— Ils vont l'envoyer ?

— Oui.

Elle regarda autour d'elle.

— Où se trouve le bureau de poste ? demanda-t-elle.

— Euh... En fait, on ne nous a pas encore attribué de code postal.

— Alors comment pourra-t-on recevoir la pièce ?

— Je m'en occupe ! promit-il avec jovialité. Vous m'avez remis en état, je remettrai votre camionnette en état.

Loin d'être convaincue par cette déclaration, Nikki sembla réfléchir à d'autres solutions. Sans résultat. En désespoir de cause, elle changea de sujet.

— Vous devriez avaler quelque chose, ce n'est pas bon de rester avec l'estomac vide, déclara-t-elle avec une autorité toute professionnelle.

Là-dessus elle l'abandonna et prit la direction du foyer.

Porter étouffa les quelques scrupules qu'il éprouvait à l'avoir trompée. Après tout, personne ne l'avait forcée à répondre à leur petite annonce. Sa décision avait certainement été motivée par un événement grave. Si elle restait ici assez longtemps, peut-être finirait-elle par se rappeler ce qui l'avait poussée à venir. Il allait laisser faire le temps.

— N'oubliez pas la réunion publique ! lui cria-t-il.

L'avait-elle entendu ? Mystère. Toujours est-il qu'elle ne répondit pas.

Le front soucieux, il rebroussa chemin vers le réfectoire. Il y trouva Molly, debout devant une fenêtre, en train d'examiner à l'aide d'une loupe la montre en argent qu'elle venait d'astiquer.

— Alors ? Des indices sur l'identité de son propriétaire ? lui demanda-t-il.

— Des initiales. Deux « C » et un « A », je crois. Mais j'hésite pour la dernière. Dis-moi ce que tu lis.

Mettant ses béquilles sous ses aisselles, il prit la loupe pour observer le

bijou dans la paume de la main de Molly.

— On dirait un « W », mais je n'en mettrais pas ma main au feu.

Il émit un petit sifflement admiratif tout en caressant du doigt l'argent finement travaillé.

— En tout cas, elle est belle.

— Oui, elle est magnifique, renchérit Molly. J'espère que nous pourrons un jour la remettre à qui de droit. A propos de beauté, où est passée le Dr Salinger ?

— Je crois qu'elle m'a assez vu, répondit-il en feignant d'être désolé. Et qu'elle a aussi eu son compte de la ville. Elle a décidé de retourner là d'où elle vient dès que sa camionnette sera réparée.

— Ah bon ? Dommage. Elle semblait pourtant avoir la tête sur les épaules. Exactement le genre de personnes dont nous avons besoin ici.

— C'est vrai. Cela dit, je ne la qualifierais pas vraiment de « beauté ».

Molly secoua la tête avec consternation.

— Ouvre les yeux, soldat ! Cette femme possède le style de beauté dont un homme ne se lassera jamais.

— Qui te dit que je ne cherche pas le style de femme dont je me lasserai rapidement ? répliqua-t-il.

— Je m'abstiendrai de rapporter ce commentaire à ta mère pour t'éviter une taloche bien méritée.

— Excuse-moi, marmonna-t-il entre ses dents, la mine contrite. Ma jambe me fait horriblement mal et je meurs de faim. La petite toubib me conseille de ne pas avaler mes antidouleurs avec l'estomac vide. Tu ne peux pas me dépanner ?

— Les repas sont à heure fixe ici. Je ne suis pas à votre disposition vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— S'il te plaît, colonel.

Il inclina la tête sur le côté avec un sourire charmeur.

— Tu n'aimerais pas être la seule femme de cette ville à me causer de la peine ?

— Bon. Je suppose que je peux préparer une petite omelette.

— Tu es une bonne fille, Molly.

— Pas d'impertinence, soldat !

Porter se redressa et effectua un salut militaire dans les règles qui lui valut un sourire bienveillant.

Par la fenêtre, il aperçut la frêle silhouette de Nikki qui marchait vers le foyer, d'un pas lourd, comme si elle portait le poids du monde sur ses épaules.

Sans le savoir, elle portait en tout cas le destin de Sweetness sur ses épaules, songea-t-il.

\* \* \*

Tandis que Nikki triait distraitement son matériel médical, des images de

Darren et de sa jeune stripteaseuse de fiancée enlacés dans toutes sortes de positions plus acrobatiques les unes que les autres venaient la tourmenter. Si Darren et elle n'avaient jamais mis le feu aux draps durant leurs ébats, leur vie sexuelle l'avait cependant comblée, et elle avait cru qu'il en allait de même pour lui.

De toute évidence, elle s'était trompée.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Au loin, elle entendait les voix et les rires de ses compagnes dans la cuisine, le ronronnement des machines à laver qui tournaient à plein régime... Toute une animation dont elle se sentait exclue. Comment en était-elle arrivée là ? Elle était allée d'un échec à l'autre, fuyant un lieu pour être piégée dans un autre. C'était pathétique.

Elle tressaillit en entendant quelqu'un qui venait.

Elle s'essuya vivement les yeux.

Rachel. Il ne manquait plus que cette femme belle et provocante pour achever de lui saper le moral... Elle domina sa contrariété. Rachel n'y était pour rien.

— Je te dérange ?

— Non, entre. Tu as utilisé tout le Benadryl ?

Les femmes — elle comprise — étaient dévorées par les insectes et souffraient d'allergies diverses. Pendant toute la matinée, elle avait distribué pommades et antihistaminiques. Pas exactement la vie dont elle avait rêvé pendant ses études de médecine...

— Non, ça va, répondit Rachel en grattant distraitement ses bras criblés de marques de piqûres. Je suis seulement venue te chercher pour la réunion.

— Ah. Oui. La réunion.

Elle hésita un instant.

— Je n'y vais pas, finit-elle par avouer.

Rachel fronça les sourcils et l'observa avec attention.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Devait-elle lui révéler qu'elle ne comptait pas s'éterniser à Sweetness ? Pour essayer un feu roulant de questions et devoir se justifier ? Non merci ! Ses compagnes avaient sans aucun doute téléphoné à leur famille et à leurs amis à Broadway. La nouvelle des fiançailles de Darren s'était sûrement répandue. Les filles concluraient qu'elle rentrait pour tenter de récupérer son homme et jugeraient sa démarche pitoyable.

En fait, la vérité se révélait plus pitoyable encore : ce trou perdu, avec ses grands projets, l'effrayait davantage que la perspective des mauvais souvenirs qui l'attendaient à Broadway.

— Je... j'ai du travail, c'est tout, laissa-t-elle tomber.

Mais même à ses propres oreilles, l'excuse lui parut peu convaincante.

— Nikki, nous avons besoin de vous pour poser les bonnes questions et nous soutenir. Nous voulons nous assurer que cette ville va réellement s'équiper au niveau médical.

Rachel avait raison, reconnut-elle. Et puis, même si elle s'en allait, son

remplaçant devrait pouvoir exercer son métier dans les meilleures conditions possibles. Elle ne souhaitait pas relever le défi, c'était son droit, mais elle se devait d'aider à préparer sa succession. En prononçant le serment d'Hippocrate, elle s'était engagée à agir en tant que citoyenne responsable et à protéger la santé de ses congénères.

En outre, qu'avait-elle de mieux à faire à cet instant ?

\* \* \*

Dans le réfectoire où se tenait la réunion régnait une atmosphère où se mêlaient impatience et méfiance. Les femmes commençaient à souffrir du manque de confort et de l'absence de magasins. Le climat, les insectes et les divergences de vue avec les hommes célibataires dont on leur avait promis qu'ils les accueilleraient à bras ouverts, n'arrangeaient rien.

Marcus Armstrong ouvrit la séance en décrivant le Sweetness de leur enfance, tel que ses frères et lui l'avaient connu. Il projeta sur un grand écran blanc suspendu au plafond des photographies du quotidien de la petite ville à cette époque. Les gens y apparaissaient simples et heureux. L'Amérique profonde sous son meilleur jour : celle des tournois de football lycéens, des parades du 4 Juillet, des concours du plus gros mangeur de pastèques...

— Mais, économiquement, la ville déclinait, expliqua Marcus. A cause de son isolement, les jeunes partaient en masse. Devant cette hémorragie démographique, les compagnies de télécommunications ont renoncé à investir, aggravant encore la situation. En s'abattant sur nous il y a dix ans, la tornade a porté le coup de grâce à notre ville.

Des réactions horrifiées accueillirent les clichés des dégâts causés par l'ouragan.

Nikki sentit son cœur se serrer. On ne reconnaissait pratiquement rien. La ville avait été réduite à un tas de gravats.

— Le gouvernement fédéral a déclaré l'état de catastrophe naturelle mais les subventions octroyées pour les travaux n'ont pas suffi, reprit Marcus. Les autorités de Géorgie manquaient des moyens financiers nécessaires pour construire de nouveaux établissements scolaires. Alors, les habitants et les chefs d'entreprise sont partis en abandonnant leurs biens.

Nikki pensa à la salle des objets perdus que Porter lui avait montrée. Rien d'étonnant à ce que les gens n'aient pas récupéré leurs affaires dans ce chaos ! Pas étonnant non plus qu'ils aient décidé d'aller tenter leur chance ailleurs.

— Quelques années plus tard, l'Etat fédéral a posé un droit de préemption sur la montagne et a laissé la nature reprendre ses droits, poursuivit Marcus. Des incendies se sont déclarés qui n'ont pas été maîtrisés et ont encore accru l'inhospitalité des lieux. Il y a quelques mois, le gouvernement a fini par nous accorder des fonds, à mes frères et moi, pour que nous défrichions et bâtissions une ville verte avec un budget équilibré. Nous disposons de deux ans pour atteindre les objectifs qui nous ont été fixés et, pour le moment, tout

laisse à penser que nous sommes en passe de réussir le pari.

Kendall Armstrong prit le relais pour présenter leur projet d'ensemble basé sur le recyclage et les énergies alternatives — et Nikki fut surprise d'apprendre qu'il avait une maîtrise en ingénierie environnementale. Les entreprises, les écoles, les bâtiments municipaux et les usines fonctionneraient à l'énergie solaire et, dans le pré où s'était déroulé le barbecue, seraient plantées des éoliennes. Afin d'encourager l'achat de véhicules hybrides et électriques, des bornes de chargement seraient installées en nombre. Des dessins en trois dimensions permettaient à l'assistance de visualiser la future ville.

— Pour le moment, expliqua Kendall, comme nous jugeons le diesel préférable à l'essence, nous utilisons ce carburant dans tous nos véhicules. Pour l'électricité et l'eau, nous nous sommes équipés de systèmes permettant d'en économiser la consommation. En résumé, nous mettons en pratique ce que nous prônons.

Kendall passa alors la parole à Porter, qui tenait le rôle du commercial dans le trio. Il en avait incontestablement la fibre, se dit Nikki, mais elle fut malgré tout surprise par son aisance quand il présenta sa vision, celle d'une ville devenant une destination touristique pour les amoureux de la nature.

— Nous voulons que le nom de Sweetness évoque quelque chose de précis aux consommateurs, dit-il. Si nous parvenons à les intéresser à nos produits recyclés, à nos arbres et nos rivières, nous pourrions peut-être alors les éduquer dans ce sens.

Marcus, l'homme d'affaires, monta de nouveau au créneau pour expliquer que la ville allait se constituer en société, avec tous les habitants intéressés aux bénéfices.

— Nous vous offrons le gîte et le couvert pendant deux ans, ainsi que tous les articles de première nécessité. En échange de quoi, vous participerez selon vos compétences au développement de la cité pour le bien de tous.

— C'est l'occasion de prendre une part active à la construction du lieu où vous résiderez et où vous élèverez vos enfants, renchérit Kendall.

— Sweetness sera une véritable entreprise coopérative, enchaîna Porter. Mais nous ne pouvons atteindre cet objectif sans vous.

Il dirigea alors son regard droit sur Nikki, la clouant sur place avec ses incroyables yeux bleus.

— Sans vous *toutes*, précisa-t-il.

Nikki n'aurait pas été étonnée d'entendre de la musique démarrer. Les frères Armstrong, animés par leur foi dans ce projet, avaient réalisé une prestation très impressionnante. Il n'en restait pas moins qu'il y avait encore loin de leur rêve à la réalité. A en juger par la tiédeur des applaudissements, les autres femmes partageaient cet avis.

— Je n'ai pas vu de policiers ! cria une des femmes. Sommes-nous en sécurité ici ?

— Où peut-on se connecter à internet ? demanda une autre. A moins de

posséder un smartphone, ce n'est même pas la peine d'essayer.

— Et le câble ?

— Où se trouve l'épicerie la plus proche ?

— Et le centre commercial ?

— Et l'animalerie ?

— J'ai été obligée de prendre une douche froide ce matin.

— Comment peut-on se débarrasser de cette poussière rouge ?

— Fait-il toujours aussi chaud ?

— Fait-il toujours aussi humide ?

— Vous pouvez chasser les insectes ?

Les frères Armstrong semblaient prêts à s'enfuir. D'un geste du bras, Marcus obtint le silence.

— Mesdames, nous n'avons pas encore réussi à régler l'ensemble des problèmes, mais nous ne demandons pas mieux que de réfléchir avec vous à des solutions, en commençant par ce qui vous semble prioritaire.

Rachel, qui était assise à côté de Nikki, se leva.

— En quelque sorte, vous nous demandez de vous signer un chèque en blanc.

— Oui, d'une certaine façon, dit Marcus avec un hochement de tête.

— J'aimerais savoir ce qu'en pense le Dr Salinger, poursuivit Rachel en se tournant vers Nikki.

Nikki vit avec horreur tous les regards converger vers elle. Rachel s'assit et la poussa du coude pour l'encourager à se lever. De mauvaise grâce, elle s'exécuta. Son cœur battait la chamade. Elle avait la tête vide. Porter Armstrong la fixait, l'implorant silencieusement de donner son aval à leur projet.

Elle se mit à transpirer à grosses gouttes et passa sa langue sur ses lèvres sèches. Pourvu qu'elle parvienne à aligner deux phrases cohérentes !

— Ce que les frères Armstrong essaient de réaliser ici m'impressionne beaucoup. Cela dit, moi aussi je nourris des doutes sur leur capacité à répondre aux besoins quotidiens. L'absence d'installations médicales dotées de personnel est particulièrement préoccupante.

Tout en parlant, elle évitait soigneusement de croiser le regard de Porter, toujours braqué sur elle.

— Pour être parfaitement honnête, j'avoue craindre que votre attachement sentimental au cadre de votre enfance ne brouille votre jugement et n'occulte les centaines, voire les milliers, de mesures que vous devrez prendre pour transformer Sweetness en un lieu sûr et agréable à vivre.

Des murmures et des hochements de tête approuvateurs saluèrent son discours.

— Docteur Salinger...

La voix grave de Porter domina le brouhaha.

— Docteur Salinger, pourquoi êtes-vous venue ici ?

Le silence s'abattit de nouveau dans la salle. Nikki s'empourpra. Tant de

femmes, dans l'assistance, savaient qu'elle s'était exilée ici pour fuir un fiancé infidèle ! Mais il était hors de question qu'elle l'avoue ouvertement, surtout à Porter Armstrong !

— Comme votre annonce l'indiquait, pour changer de vie, respirer une bouffée d'air frais, répondit-elle d'une voix qu'elle espéra suffisamment maîtrisée pour donner le change.

Porter hocha lentement la tête avant de descendre laborieusement de l'estrade et de traverser la salle, les yeux de tout l'auditoire rivés sur lui. Et à juste titre ! Sur son torse musclé, son T-shirt était tendu à craquer. Son jean descendait bas sur ses reins. Lorsqu'il atteignit la porte, il ouvrit grand les deux battants avec sa béquille. Le soleil inonda aussitôt la pièce. Porter, les yeux fermés, inspira à fond avec une expression de profonde béatitude. Puis il expira bruyamment et ouvrit les yeux.

— L'air ne sera jamais plus frais que ça, dit-il.

Nikki retint un sourire. Ce monsieur savait ménager ses effets. Son sens indéniable de la mise en scène avait d'ailleurs opéré sur la majorité des femmes qui, les lèvres entrouvertes, le regardaient avec des yeux humides et, si Nikki en jugeait par son propre cas, le cœur battant.

Rachel se leva de nouveau.

— Avant de rendre notre verdict, nous aimerions pouvoir discuter entre nous.

Après s'être consultés rapidement du regard, les trois frères sortirent, suivis par les quelques hommes qui étaient venus assister à la réunion. Avant de partir, Porter fixa Nikki droit dans les yeux. Elle détourna la tête.

Dès que la porte se fut refermée, un débat animé mais respectueux s'instaura entre les femmes, débat durant lequel Nikki garda le silence. Elle regrettait d'être venue à la réunion. De quel droit aurait-elle exprimé son point de vue alors qu'elle comptait s'en aller ?

— Personnellement, je fais confiance au Dr Salinger, déclara Traci Miles avant de s'adresser directement à Nikki. Je me rangerai à ta décision.

— Pareil pour moi, renchérit une autre femme. Si le Dr Salinger reste, je reste aussi.

A la stupéfaction de Nikki, la plupart des femmes se rallièrent à cette position.

— On dirait que notre sort dépend de toi, Nikki, conclut Rachel. Devons-nous rester ou partir ?

— A votre avis, qu'est-ce qu'elles trament ? demanda Porter à ses frères, les yeux braqués sur les portes du réfectoire.

Il était assis sur un banc, sa jambe plâtrée allongée pour soulager la douleur. Plus d'une heure s'était écoulée depuis que les femmes leur avaient demandé de les laisser discuter entre elles pour décider si elles allaient ou non faire leur nid à Sweetness.

— Elles doivent nous traiter de fous, répondit Kendall qui s'était mis à faire les cent pas.

Porter se sentit obligé de prendre leur défense.

— Certains de leurs arguments se tenaient.

— Je sais, répliqua sèchement Kendall. Il nous reste encore un long chemin à parcourir, c'est indéniable. Cela dit, nous avons déjà pas mal avancé, et elles nous mettront dans un sacré pétrin si elles plient bagage.

— J'aimerais seulement qu'elles se dépêchent, dit Marcus en consultant sa montre. Nous avons perdu presque une journée entière de travail avec cette histoire. Nous avons déjà des bras en moins avec Jennings et Mason qui se sont blessés, ce matin...

— Si elles partent, nous pourrions tenter notre chance ailleurs en publiant notre annonce dans une autre ville, suggéra Porter qui commençait à ruisseler de sueur. Cette fois, en visant plutôt les Etats au sud de la Pennsylvanie. Personnellement, je trouve les femmes du Nord autoritaires.

— Oui, de vrais tyrans, confirma Marcus. Qu'est-ce qui t'a pris d'amener des Yankees, et des femmes en plus, dans cette montagne, Kendall ? Ça me dépasse.

Kendall s'arrêta net.

— Il faut que vous compreniez quelques petites choses tous les deux, dit-il. Leur intransigeance n'a rien à voir avec leur origine géographique. C'est dans la nature féminine, tout simplement. J'ai pensé que des femmes issues d'une région économiquement sinistrée où le taux de chômage avoisine les vingt pour cent se montreraient un peu moins difficiles et accepteraient plus facilement des conditions de vie un peu rudes.

Marcus éclata d'un rire sarcastique.

— Nous sommes de véritables imbéciles ! Aucun de nous trois n'est



marié ou n'a même eu une liaison durable depuis le lycée. En fait, nous avons pratiquement passé notre vie sans femmes. Comment voulez-vous que nous sachions ce qu'il y a dans leur tête ?

— J'ai plutôt trouvé que nous avons bien présenté notre affaire, dit Kendall.

— Les carottes ne sont pas encore cuites, ajouta Porter avec un clin d'œil pour détendre l'atmosphère. Je n'ai jamais eu l'occasion de le vérifier par moi-même, mais j'ai entendu dire que certaines femmes mettent du temps avant de dire « oui ».

Kendall leva les yeux au ciel.

— C'est ça, Porter. C'est sûr que tu t'y connais ! D'ailleurs tu as tellement impressionné le Dr Salinger que tu as été obligé de saboter sa camionnette pour la retenir.

Porter, qui était déjà très agacé, s'emporta carrément.

— Dis donc, Kendall, il me semble me souvenir que tu n'as pas vraiment réussi à convaincre une certaine amie à toi de rester à Sweetness, il y a quelques années.

Bon sang ! Il avait poussé le bouchon trop loin ! se reprocha-t-il aussitôt en voyant le visage de son frère se décomposer. Mais, avant qu'il n'ait le temps de s'excuser, un grincement de porte attira leur attention. Les femmes, le visage impassible, se tenaient sur le seuil de la pièce. Rachel Hutchins, leur porte-parole désignée, s'avança tandis que Nikki, elle, demeurait en retrait, nota Porter. En retrait et évitant soigneusement son regard.

Mauvais signe, conclut-il.

Le ventre noué, il se leva en s'aidant de ses béquilles.

— Qu'avez-vous décidé ? s'enquit Kendall.

Rachel croisa les bras.

— Nous partons à la première heure demain matin...

Porter dut faire un effort pour ne pas se laisser retomber sur le banc.

— ... pour acheter ce dont nous avons besoin, aux frais de la ville, conclut Rachel avec un grand sourire.

Porter poussa un soupir de soulagement en même temps qu'il recouvrait moral et bonne humeur.

Rachel tendit à Kendall un bloc-notes, et Porter regarda par-dessus l'épaule de son frère la liste des courses que les femmes avaient dressée : nourriture, déshumidificateurs, articles de jardinage, tapettes à insectes, matériel informatique.

— Cela me paraît judicieux, commenta Kendall avec un sourire.

— Il y a dix pages, précisa Rachel.

Le sourire de Kendall se figea sur ses lèvres.

— Ah !... D'accord...

— Nous voulons que la construction d'un dispensaire soit mise en route tout de suite, poursuivit Rachel. Nous voulons avoir notre mot à dire sur les menus de la cafétéria. Et nous voulons des titres.

— Des titres ? répéta Marcus sans comprendre.

— Oui. Enfin, nous voulons avoir un statut officiel. Responsable de l'Urbanisme, Directrice du Secteur technologique, Responsable de la Sécurité, Directrice des Télécommunications, ce genre de choses. Si Sweetness est gérée comme une société commerciale, il faut qu'elle en possède l'organigramme.

— Cela entraine dans nos projets, assura Marcus du bout des lèvres.

— Tant mieux ! répliqua aimablement Rachel. Mais nous aimerions que cela entre dans vos projets *à court terme*. Nous voulons aussi que se tiennent régulièrement des réunions publiques sur la vie de la communauté. Et nous avons établi des règles.

— Quel genre ? demanda Kendall dont l'inquiétude croissait de seconde en seconde.

Une des femmes — Traci, se rappela Porter — leur présenta un deuxième bloc-notes avec une autre liste.

— Pas d'hommes dans le foyer la nuit, par exemple. Et des heures de silence.

— Des heures de silence ? répéta en écho un Marcus de plus en plus éberlué.

— Interdiction d'utiliser des outils électriques, de réaliser des travaux ou de se livrer à toute activité génératrice de bruit le soir, tôt le matin et le week-end.

— C'est ridicule ! s'écria Marcus. Nous avons une ville à bâtir !

— Et tout nouveau règlement devra recevoir notre aval, poursuivit Rachel comme s'il n'avait pas parlé. Nous voulons participer aux décisions concernant l'avenir de cette ville.

Marcus était cramoisi. Kendall intervint avant qu'il n'explose en tenant des propos irréparables.

— Ce sont là d'excellentes idées, mesdames. Nous avons besoin de votre avis et de votre aide pour reconstruire Sweetness. Merci.

Du coin de l'œil, Porter remarqua Nikki qui s'était écartée du groupe et essayait de s'éclipser. Il sauta sur l'occasion de la mettre une nouvelle fois au pied du mur.

— Docteur Salinger !

Elle s'arrêta net et se retourna visiblement à contrecœur.

— Oui ?

— J'espère que nous pouvons compter sur votre collaboration pour concevoir le futur centre médical ?

Sans ses compagnes qui étaient suspendues à ses lèvres, nul doute qu'elle l'aurait envoyé sur les roses...

— Naturellement, finit-elle par dire sèchement. Pour le moment, je dois retourner au foyer.

— Je vous accompagne, proposa Porter avec un large sourire.

Tout dans l'attitude de la jeune femme traduisait sa colère, nota-t-il non

sans une certaine satisfaction alors qu'il se dirigeait vers elle. D'ailleurs, elle ne l'attendit pas. Qu'à cela ne tienne ! Il la rattrapa.

— Mes frères et moi étions sur des charbons ardents pendant que vous délibériez avec vos collègues.

— Ce ne sont pas mes *collègues*, rectifia-t-elle d'un ton cinglant.

— Nous nous réjouissons de votre décision à toutes de rester.

— Vous savez pertinemment que je ne reste pas.

— Moi oui, mais elles non, n'est-ce pas ?

— Non. Pas encore.

— Alors, en attendant que votre camionnette soit réparée, nous aiderez-vous à mettre le centre médical sur pied ?

— Evidemment. Vu que je n'ai rien d'autre de plus intéressant pour m'occuper...

— Pour le moment, nous allons déménager tout votre matériel dans une chambre vide du premier étage, de façon à respecter l'intimité de vos patients.

— A propos, il paraît que des ouvriers se sont blessés ce matin. Pourquoi ne m'a-t-on pas appelée ?

Mieux valait lui cacher que les hommes avaient refusé de la consulter et avaient préféré recourir à Doc Riley...

— Leurs blessures ne présentaient aucun caractère de gravité. Il s'agissait de simples écorchures.

Elle s'arrêta devant la porte, sans manifester la moindre intention de l'inviter à entrer.

— Au fait, l'essence de wintergreen vous soulage-t-elle ? demanda-t-elle en fronçant le nez.

— Pas autant que les antidouleurs que vous m'avez prescrits, reconnut-il d'un ton penaud.

— Comme c'est bizarre ! lança-t-elle, moqueuse, avec un haussement exagéré des sourcils. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais dresser la liste du matériel de base nécessaire pour équiper votre nouveau centre médical.

— Voulez-vous un coup de main ?

— Non.

— Docteur Salinger, l'interpella-t-il au moment où elle s'éloignait, excusez-moi de vous avoir forcé la main tout à l'heure.

Au regard qu'elle lui décocha, il comprit qu'elle lui en voulait encore. Du coup, il se prit de nouveau à s'interroger sur les circonstances qui l'avaient incitée à quitter Broadway et la poussaient à y retourner à présent.

Mais elle ne lui laissa pas le temps de s'attarder sur ces questions. Le doigt tendu vers son plâtre, elle déclara :

— Vous ne devriez pas vous appuyer trop longtemps sur votre jambe.

Sur ce conseil, elle entra dans le foyer dont elle ferma la porte derrière elle.

Bien. La discussion était close, comprit Porter en retournant vers le

réfectoire, maussade. Sur le chemin, il croisa Rachel.

— Cela vous dirait-il de nous accompagner à Atlanta demain, pour nos courses ? lui proposa-t-elle avec un sourire aguicheur.

L'espace d'un instant, il se laissa ensorceler par la beauté resplendissante de la jeune femme. Rien ne lui plairait davantage que de passer la journée avec une jolie créature qui, elle, ne rechignerait pas à partager son temps avec lui. Hélas ! Il devait rester et veiller à ce que Nikki ne prenne pas la poudre d'escampette malgré sa promesse.

— C'est gentil, mais je ne me déplace pas facilement en ce moment, répondit-il avec un petit rire. Vous connaissez bien le Dr Salinger, Rachel ?

— Euh... Disons que nous sommes copines, répondit-elle, bien qu'un peu interloquée par ce brusque changement de sujet. Broadway n'est pas une très grande ville. Tout le monde se connaît plus ou moins.

— Vous pouvez me raconter son histoire ?

— Au début, Nikki ne devait pas participer à cette expédition. Elle a changé d'avis au dernier moment. Elle était fiancée.

— Fiancée ? répéta-t-il sans cacher sa surprise.

— A un avocat qui, a priori, avait l'air plutôt sympa. Et puis elle a découvert qu'il la trompait. Alors, ils ont rompu. A mon avis, elle voulait échapper à tous les commérages et les rumeurs qui couraient, si vous voyez ce que je veux dire.

Non, pas vraiment, mais il hocha la tête d'un air entendu.

Ainsi, Nikki était venue à Sweetness pour soigner une blessure sentimentale et n'était plus aussi sûre aujourd'hui d'avoir choisi la bonne solution. Avait-elle parlé à son ex en haut du château d'eau ? Lui avait-il demandé de revenir ?

— Merci, dit-il distraitemment.

— Avez-vous des projets pour cet après-midi ? enchaîna Rachel. Je me disais que nous pourrions faire plus ample connaissance tous les deux...

Deux minutes plus tôt, il aurait accepté sans l'ombre d'une hésitation. Alors pourquoi l'idée lui paraissait-elle brusquement moins attrayante ?

— Un autre jour, peut-être, répondit-il. Je dois discuter d'un tas de choses avec mes frères.

— Tant pis ! lança-t-elle avec une moue déçue. Une autre fois alors.

Porter la regarda s'éloigner, fasciné par les ondulations de ses hanches, par les courbes de son corps. Lorsqu'il aurait réglé le problème Salinger et qu'il serait débarrassé de son plâtre, voilà un paysage qu'il explorerait volontiers. Pour l'heure, le devoir l'appelait.

\* \* \*

Les femmes se dispersaient. Demeuraient devant le réfectoire Marcus et Kendall, seuls, totalement abattus.

— Ne tirez pas cette tête-là ! dit Porter en les rejoignant de son pas

boitillant. Elles restent, non ?

— Oui, mais à quel prix ! rétorqua avec aigreur Marcus en désignant les listes.

— Celui à payer lorsque l'on négocie, répliqua posément Kendall. Impossible de faire autrement.

— Et notre toubib alors, où en est-elle, Porter ? demanda Marcus.

— Elle hésite, répondit prudemment Porter. En tout cas, elle a accepté de collaborer au projet de centre médical jusqu'à ce que sa camionnette soit réparée.

— Ce qui signifie que plus longtemps on la mènera en bateau, plus longtemps nous pourrons profiter de ses compétences, laissa sèchement tomber Kendall.

— Ou plus j'aurai de temps pour la convaincre de ne pas partir, compléta Porter.

— Ne la quitte pas d'une semelle, lui ordonna Marcus, menaçant, en soulignant chaque mot d'un coup d'index dans sa poitrine. Fais en sorte qu'elle s'implique à fond pour ce dispensaire. Si on y met les moyens en hommes, on pourrait creuser les fondations et couler la dalle demain. Kendall pense que les différents modules préfabriqués peuvent être livrés d'ici à la fin de la semaine. Peut-être que le fait de disposer d'un vrai bâtiment pour exercer son métier l'incitera à rester.

Porter émit un petit sifflement réservé.

— A condition que les gars viennent la consulter, avança-t-il. Elle m'a demandé tout à l'heure pourquoi on ne l'avait pas prévenue pour les deux ouvriers blessés de ce matin.

— Ce qui veut dire que tu viens de décrocher un second boulot, conclut Marcus. Tu dois lui trouver des patients. Et toi, Kendall, tu accompagnes les femmes pour les courses demain. Veille à ce qu'elles ne nous ruinent pas en achetant des cargaisons de laque et de tofu. C'est vous deux qui nous avez mis dans cette galère. Alors ramez maintenant !

Assise à son petit bureau dans la pièce du premier étage qu'on lui avait attribuée comme cabinet de consultations, Nikki entraînait dans son ordinateur portable la liste de plus en plus longue du matériel de base nécessaire pour équiper un centre médical. Elle avait méticuleusement rangé sur des étagères les quelques articles qu'elle avait apportés de Broadway. Un grand lit avait été installé et, dans le couloir improvisé en salle d'attente, des chaises avaient été disposées pour les patients.

Non pas que quiconque soit déjà venu la consulter...

Tant mieux, car elle ne devait souhaiter à personne d'être malade, se répétait-elle en boucle sans réussir à dissiper son inquiétude.

Un calme relatif régnait dans le foyer en cette matinée, quelques-unes des femmes les plus exubérantes étant parties en courses à Atlanta. Elle avait un instant envisagé de se joindre au groupe et de louer là-bas une voiture pour rentrer à Broadway. Mais lorsqu'elle avait examiné de plus près cette possibilité, une série d'arguments l'en avait dissuadée.

Après le trajet jusqu'à Atlanta déjà long en lui-même, elle aurait dû effectuer encore huit heures de route. Ensuite, comment aurait-elle récupéré sa camionnette ? Et puis, elle avait promis d'aider de son mieux à la mise sur pied du centre médical en attendant que son véhicule soit réparé.

Et enfin, ce matin, l'idée lui était venue de se trouver un remplaçant à Sweetness, de façon à quitter la ville la conscience tranquille. Dommage qu'elle ne connaisse pas le chemin pour se rendre au château d'eau et passer un indispensable coup de téléphone !

Par association d'idées, l'image de Porter surgit dans son esprit, et elle jeta un coup d'œil à la chemise en jean qu'elle avait pliée sur le dossier d'une chaise. Elle ne put résister à l'envie de la palper... tout en se reprochant de l'avoir gardée. Comment s'était produit cet accroc à l'épaule ? Et cette tache verdâtre au poignet ? se demanda-t-elle avec curiosité. C'était un vêtement qui avait servi et qui devait avoir vécu des tas d'aventures. Il y avait quelque chose d'érotique chez un homme qui ne craignait pas de se salir et de mettre les mains dans le cambouis. Darren, lui, avait toujours porté des vêtements impeccables...

Un bruit d'avertisseur, insistant, la tira de sa rêverie. En regardant par la

fenêtre, elle découvrit non pas une voiture mais un quad, et Porter qui agitait le bras en lui faisant signe de le rejoindre. Sentant son pouls s'accélérer, elle hésita. La nuit dernière, elle était restée éveillée, malade de solitude, à penser à Darren... jusqu'à ce que ses ruminations l'entraînent vers Porter Armstrong, son baiser incongru, son sourire espiègle et son désir apparent de se racheter après ses propos désobligeants. Attention ! Elle filait un mauvais coton si elle commençait à baisser sa garde en se laissant aller à le trouver sympathique. Ils se connaissaient depuis trop peu de temps.

Porter klaxonna de nouveau et lui indiqua par gestes qu'il l'attendait devant la porte. Après un regard à son ordinateur, elle décida qu'il valait mieux aller se promener que rester enfermée à travailler par cette si belle matinée de juin. Elle éteignit donc son ordinateur, se munit de son téléphone portable en espérant que Porter l'emmènerait au château d'eau, ferma son cabinet à clé, descendit quatre à quatre l'escalier, ralentit en arrivant à la porte et sortit avec dignité.

Porter l'accueillit avec un large sourire.

— J'ai pensé que vous aimeriez visiter la ville.

— Voulez-vous dire qu'elle ne se limite pas à ça ? demanda-t-elle, le doigt pointé vers les deux bâtiments et le poste de premiers secours.

— Un jour, il y aura autre chose, répondit-il en lui tendant la main pour l'aider à grimper sur le quad.

— Vous avez les casques ?

— Inutile. Nous commençons le circuit par le site du centre médical. C'est à deux pas.

Elle s'installa derrière lui, lui entoura la taille de ses bras... Un contact émuouillant et... déjà familier !

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle.

— Couci-couça, répondit-il avec légèreté. Et vous ?

— Moi ? Je... vais bien, merci.

Voilà une question qu'on lui posait très rarement ! Probablement allait-il de soi pour tout le monde que les médecins ne rencontraient jamais de soucis de santé.

— Mais j'ai encore pris une douche glacée ce matin, précisa-t-elle.

— Je travaille au problème, lui assura-t-il joyeusement. La journée est magnifique, vous ne trouvez pas, petite toubib ?

Sans attendre la réponse, il démarra.

Son enthousiasme était contagieux, et elle se laissa envahir par cette lumineuse matinée que le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes et les couleurs éclatantes des fleurs en pleine floraison égayaient encore. Dame Nature débordait de vitalité au point de donner l'impression que toutes les créatures vivantes étaient en train de faire l'amour. Il y avait quelque chose de sensuel dans la luxuriance de la végétation, dans la densité des feuillages, dans la chaleur humide qui s'élevait du sol. Elle se remémora alors la remarque de Celia sur le pouvoir de séduction des montagnes.

Mais son amie l'avait aussi mise en garde contre son côté trompeur.

Existait-il une séduction qui ne soit pas trompeuse ?

Comme l'avait promis Porter, le trajet jusqu'au site du futur centre médical, situé après un virage, du même côté de la route que la cafétéria, ne dura que quelques secondes. Plus d'une vingtaine d'hommes y creusaient les fondations, soit à la main soit avec des machines. A côté, un autre groupe d'ouvriers versait de l'eau dans la cuve en rotation d'une bétonnière.

Lorsqu'ils descendirent du quad, Porter sortit du coffre des documents qu'il étala sur le siège.

— Je sais que ce que vous voyez pour le moment n'est pas très exaltant, mais les travaux vont aller vite, lui assura-t-il. Les modules préfabriqués vont nous être bientôt livrés.

Il entama alors la description des lieux en localisant sur le plan chaque endroit qu'il mentionnait.

— Il y aura une salle d'attente, une salle de soins, un bloc opératoire, des bureaux pour l'administration et le personnel, un laboratoire, une pharmacie avec un local sécurisé pour les médicaments dangereux, et un petit salon. Sans oublier votre cabinet, bien sûr.

— Non, pas le mien, rectifia-t-elle aussitôt, même si elle était impressionnée par le sérieux du projet. Sinon, l'ensemble me semble bien conçu, monsieur Armstrong.

— Porter, corrigea-t-il avant de lui montrer un dessin en trois dimensions réalisé sur ordinateur. Et voilà à quoi ressemblera la façade.

Pour la première fois de sa vie, Nikki voyait un établissement de santé chaleureux et humain, loin de la froideur fonctionnelle habituelle de ce genre de lieux. Elle leva la tête pour essayer de le visualiser dans son cadre. Un écrin de verdure, un immense arbre au tronc imposant à proximité... Un lieu bien agréable où venir travailler tous les jours, songea-t-elle en le comparant au dispensaire de Broadway hébergé dans un ancien centre commercial, le long d'une route nationale.

— Nous avons choisi cet emplacement en raison de la présence, à une centaine de mètres, d'un espace plan qui pourra accueillir un hélicoptère pour les évacuations sanitaires, précisa Porter.

Décidément, les frères Armstrong avaient tout prévu !

— Pouvez-vous m'expliquer le principe d'une construction modulaire ? demanda-t-elle.

— Les différentes unités sont produites dans une usine, puis acheminées ici par camion pour être assemblées sur place. Nous avons la chance de disposer d'une fabrique à seulement deux heures de route, ce qui réduit le coût de transport et nous permet de fournir du travail à des entreprises locales. Ce système est plus rapide que la construction traditionnelle et diminue la quantité de gravats. Kendall l'a expérimenté à l'étranger, lorsqu'il travaillait dans l'armée de l'air au relogement des populations victimes de catastrophes, naturelles ou non, et également à La Nouvelle-Orléans après le passage de



Katrina.

— Verra-t-on que la structure est constituée de cubes posés sur le sol et soudés entre eux ?

— A vous de me le dire, répondit-il avec un sourire. Le foyer a été bâti selon ce principe.

— Eh bien... Impossible de le deviner. Est-ce aussi solide qu'une construction classique ?

Elle pensait au tas de ruines qu'avait laissé la tornade. Bien sûr, la foudre ne frappait jamais deux fois au même endroit. Malgré tout...

— Oui. Comme les modules doivent supporter le voyage jusqu'au site, leur structure est encore renforcée par rapport aux normes imposées.

Elle hocha la tête, réellement impressionnée, tant par le procédé proprement dit que par l'investissement des trois frères dans les nouvelles techniques du bâtiment.

— Il vous faudra recruter du personnel qualifié pour travailler dans le centre médical, fit-elle remarquer sans rien laisser paraître de sa stupéfaction. Un pharmacien, par exemple, et au moins une infirmière.

— Nous aimerions adhérer au RHC, vous savez le réseau fédéral des centres de santé ruraux. Pour cela, il faut prouver que nous disposons de suffisamment de personnel diplômé. Kendall a lu les CV de vos compagnes, et, apparemment, l'une d'elles a travaillé dans les ressources humaines.

— Oui. Regina Watts.

— Il va travailler avec Mme Watts pour pourvoir, avec des candidats extérieurs, tous les postes qui n'auront pas été pris par les locaux. Mais j'espère que vous nous donnerez un coup de main pour remplir les documents exigés par le RHC.

Après avoir roulé les plans, il les rangea dans le coffre du quad et sortit un épais classeur à soufflet.

— J'ai apporté les instructions fédérales pour la constitution du dossier ainsi que tous les formulaires, ajouta-t-il.

Nikki n'en revenait décidément pas. Elle avait indéniablement sous-estimé les frères Armstrong. Leur projet n'était pas que sentimental mais s'ouvrait sur un avenir des plus sympathiques.

— Je vous aiderai de mon mieux le temps que je serai là, promit-elle.

Le sourire que lui adressa Porter l'électrisa... Elle s'en voulut aussitôt. Elle allait droit dans le mur si elle s'aventurait sur ce terrain-là. Elle s'engagerait dans une impasse, comme celle à laquelle aboutissait la route de Sweetness. Darren aussi l'avait électrisée ainsi...

Elle détourna le regard.

— Prête pour la visite, toubib ?

— Cela vous dérangerait-il de passer d'abord au château d'eau ? J'aimerais téléphoner.

— Pas de problème, répondit-il en lui tendant un casque. En route !

Elle profita de son mieux du trajet jusqu'au sommet de la montagne. Les

yeux fermés, elle respira le parfum de raisin et de soda du laurier de montagne que Porter lui avait montré hier, puis s'amusa à observer deux lapins bondir sur la route et courir un moment en zigzag devant le quad avant de disparaître dans les taillis.

Lorsqu'ils atteignirent le château d'eau, elle descendit la première pour tendre ses béquilles à Porter, puis gagna l'échelle. Elle sauta pour attraper le premier barreau en essayant de se convaincre qu'elle n'avait pas apprécié la façon dont Porter l'avait hissée la dernière fois.

Menteuse ! Bien sûr qu'elle avait apprécié ! Ce qui était ridicule puisque lui ne s'en souvenait probablement même plus.

L'ascension lui parut plus aisée que la veille. Probablement se sentait-elle plus détendue et donc plus à même de profiter du paysage. Lorsqu'elle posa le pied sur la passerelle, elle s'accorda quelques minutes pour admirer le panorama aux teintes violettes et vert émeraude avant de sortir son téléphone pour vérifier sa boîte e-mail et son répondeur. Vides tous les deux, constata-t-elle avec l'affreuse sensation d'être abandonnée. Elle composa alors le numéro du Dr Hannah qui, à son grand soulagement, répondit aussitôt et semblait ravie de l'entendre.

— Alors, comment cela se passe-t-il dans ta campagne ?

— Disons que... c'est... différent ici, répondit Nikki en s'efforçant à la légèreté.

— Comment s'appelle la ville déjà ?

— Sweetness. En Géorgie.

— Ça a un petit côté désuet.

— Oui, absolument.

— Tu nous manques, Nikki.

Elle envisagea un instant d'annoncer au Dr Hannah son retour imminent à Broadway, mais décida finalement de s'en abstenir pour le moment. La nouvelle de son départ risquait de décourager d'autres professionnels de santé de venir s'établir à Sweetness.

— Ce que je regrette ici, c'est le manque d'activités, enchaîna-t-elle. On ne peut pas dire que je sois débordée de travail.

— Les vacances en quelque sorte, petite veinarde !

— Au fait, connaissiez-vous un médecin que cela intéresserait de venir ici pour participer à la création d'un centre de santé rural dans le cadre du RHC ?

— Ils appartiennent au RHC, là-bas ?

— Pas encore, mais ils vont remplir les formulaires pour y adhérer et ils sont en train de construire un dispensaire. Ils auront aussi besoin d'une assistante médicale, d'une infirmière et d'une sage-femme, toutes deux diplômées d'Etat.

— Je vais tâter le terrain. Tu peux me donner l'adresse ?

— Je... ne l'ai pas sur moi, répondit Nikki qui ne voulait pas donner une mauvaise image de Sweetness en révélant que la ville ne disposait pas encore d'un code postal.

Elle expliqua donc au Dr Hannah comment se rendre à Sweetness en lui spécifiant de dire à l'éventuel candidat de l'appeler.

— Et l'environnement, comment le trouves-tu ? demanda le Dr Hannah d'une voix soudain rieuse.

— Il est pittoresque.

— Je parlais de l'environnement masculin. Moi aussi, j'ai lu la petite annonce dans le journal, figure-toi !

Nikki s'empourpra. Le Dr Hannah connaissait Darren. Elle l'avait rencontré à l'époque où il venait au dispensaire la chercher pour l'emmener déjeuner ou lui apporter des fleurs.

— Je n'y ai pas vraiment prêté attention, répondit-elle avec un détachement étudié.

— Au fait, Darren est passé aujourd'hui, annonça le Dr Hannah en reprenant son ton grave.

Nikki sentit les battements de son cœur s'accélérer. Peut-être voulait-il prendre de ses nouvelles ?

— Il est venu avec sa... fiancée pour des analyses de sang.

En vue du mariage, évidemment.

Ainsi, il avait eu l'audace de venir au dispensaire, là où tout le monde la connaissait ! Nikki, le cœur serré, ne put empêcher les larmes de lui monter aux yeux.

— Je suis désolée, Nikki. J'avais toujours pris Darren pour un type bien, mais il a de toute évidence perdu la raison.

Nikki, comme frappée de mutisme, ne trouva rien à dire.

Alors qu'elle cherchait à se dominer, un sifflement monta jusqu'à elle.

— Oh ! Quel est cet oiseau que l'on entend dans le fond ? s'enquit le Dr Hannah, une passionnée d'ornithologie.

En se félicitant de ce changement opportun de sujet, Nikki rebroussa chemin le long de la passerelle et, arrivée à l'échelle, regarda en bas pour découvrir... Porter Armstrong, les lèvres arrondies, en train de gazouiller tout en versant le contenu d'un sac en papier dans une mangeoire pour oiseaux. A sa stupéfaction, elle vit deux volatiles au plumage d'un bleu éclatant plonger vers la nourriture, indifférents à la présence de Porter qui se trouvait pourtant si près qu'il aurait pu les toucher. Nom d'un chien ! Cet homme était capable de charmer les oiseaux !

— Nikki ? Tu es toujours là ?

Nikki se força à détourner son attention de Porter.

— Oui, je suis là. Je n'y connais pas grand-chose mais on dirait des merles bleus, répondit-elle.

— Oh ! Ce sont des créatures splendides !

— Oui, c'est vrai, murmura Nikki, hypnotisée par la carrure athlétique de Porter et le bonheur simple qui illuminait son visage tandis qu'il observait le ballet aérien des oiseaux.

Elle tressaillit d'un désir aussi subit qu'inattendu, en même temps qu'une

angoisse proche de la panique la saisissait. Non ! Elle n'allait pas renouveler l'expérience ! Elle n'allait pas s'éprendre d'un homme qui ne s'intéresserait jamais à elle !

— Nikki, tu es toujours là ? répéta le Dr Hannah.

— Il faut que j'y aille, docteur Hannah. Je vous appelle dès que je peux.

— D'accord. A bientôt alors.

Nikki raccrocha et s'agrippa à la rambarde le temps de contrôler la déferlante d'émotions qui menaçait de l'anéantir. Elle se sentait si peu capable d'être aimée... Et si seule... Que ne pouvait-elle demeurer au sommet de ce château d'eau, loin des complications de la vie d'en bas !

— Hé !

Elle baissa les yeux. Porter, la main en visière, levait la tête vers elle.

— Ça va là-haut ?

Elle acquiesça d'un geste avant de prendre une profonde inspiration et d'entamer la descente. Il ne lui restait plus longtemps à passer ici. Elle s'en sortirait.

Lorsqu'elle parvint en bas de l'échelle, Porter l'attendait pour la recevoir. Elle sentit ses sens et ses joues s'enflammer quand les mains de Porter la touchèrent. Voyait-il l'effet qu'il produisait sur elle ? Naturellement. Les hommes de son espèce avaient conscience du pouvoir qu'ils exerçaient sur les femmes et s'en délectaient. Nul doute qu'il s'acquittait de sa bonne action de la journée en mettant en émoi un laideron comme elle.

— Avez-vous réussi à téléphoner ? demanda-t-il.

— Oui.

— Pas de problème ?

Au lieu de répondre, elle désigna la mangeoire.

— Je vous ai vu appeler les merles bleus. Savez-vous parler aux animaux, monsieur Armstrong ?

— Non ! répondit-il en riant. Quand ils m'entendent siffler, ils savent que je vais leur donner des vers de farine.

— Des vers de farine ? répéta-t-elle avec une grimace de dégoût.

— Nous les utilisons dans nos bacs à compost derrière la cafétéria. Les oiseaux en raffolent.

— Quels autres animaux sauvages vivent dans le coin ? demanda-t-elle alors qu'ils retournaient vers le quad.

— Rien d'extraordinaire. Des opossums, des ratons laveurs, des cerfs. Des ours de temps à autre.

Elle s'arrêta net.

— Des *ours* ?

— Ne vous inquiétez pas. Les ours noirs craignent davantage les êtres humains que l'inverse.

— Ça m'étonnerait !

Une raison supplémentaire de filer d'ici !

— Ce n'est pas que je veuille à tout prix changer de sujet, enchaîna-t-elle,

mais avez-vous des nouvelles, pour ma camionnette ?

— Non, désolé, répondit-il dans un soupir attristé en s'installant pendant qu'elle attachait son casque.

— Où allons-nous à présent ? demanda-t-elle.

— A mon coin préféré de la montagne.

Malgré elle, l'impatience joyeuse de Porter la fit sourire et... la gagna rapidement. Elle grimpa derrière lui en s'efforçant de se tenir le plus possible écartée de lui. Mais au démarrage, elle fut projetée contre lui. S'avouant vaincue sans combattre bien longtemps, elle ferma les yeux et se raconta qu'il appréciait autant qu'elle cette proximité.

A mi-descente, Porter obliqua sur la droite le long d'une ligne de crête qu'il connaissait comme sa poche puis, peu après, s'engagea sur une route défoncée, envahie par la végétation. Quand il dut rétrograder pour en négocier la forte déclivité, il sentit avec un plaisir inattendu les mains de Nikki se resserrer autour de sa taille.

Ils passèrent entre des amas de gravats, vestiges d'anciennes maisons à présent couvertes de vigne kudzu. Silencieusement, au fur et à mesure de leur progression, Porter évoqua pour lui-même le nom des familles qui avaient un jour habité à Clover Ridge : les Trundle, les Boyd, les Maxwell, les Russel... les Armstrong.

Il arrêta enfin le quad près d'un terrain déblayé, à l'herbe fraîchement tondue. Alors même qu'il attendait que Nikki mette pied à terre, il s'interrogea sur les raisons qui l'avaient poussé à amener la jeune femme ici. Tout simplement parce qu'il essayait de l'occuper et de retarder son départ dans l'espoir qu'elle s'attacherait à la ville. Certes. Mais il aurait pu lui montrer des dizaines d'autres coins. Pourquoi avait-il choisi celui-là précisément ? Ce lieu qui lui tenait tant à cœur.

Eh bien... il éprouvait une certaine tendresse pour cette petite toubib depuis que Rachel lui avait appris qu'elle s'était réfugiée à Sweetness à cause de l'infidélité de son fiancé. Un revers sentimental qui lui avait évidemment brisé le cœur et expliquait certainement en partie son abord abrupt et son regard apeuré d'animal traqué. Voulait-elle retourner à Broadway parce que son ex le lui avait demandé ? Vraisemblablement.

Ses doigts se crispèrent sur les poignées du quad. Il avait beau ne pas connaître ce fiancé, il le détestait déjà. S'il comprenait que l'on butine à gauche et à droite avant de se fixer, il jugeait en revanche ce comportement inacceptable une fois que l'on s'était engagé. Nikki lui paraissait du genre à tout aborder avec sérieux, y compris ses relations avec les hommes. Nul doute qu'elle s'était donnée entièrement et avait donc été d'autant plus blessée par cette trahison. Dieu sait pourquoi, il se sentait le devoir moral de l'empêcher de retourner vers celui qui l'avait traitée avec autant de désinvolture. Et puis... il voulait lui prouver que certaines choses duraient, que certaines choses survivaient aux tempêtes, aussi violentes soient-elles.

— Armstrong, murmura Nikki en désignant une boîte aux lettres récemment peinte, à l'entrée de ce qui avait été un jour une allée en gravier mais était aujourd'hui presque entièrement livrée aux mauvaises herbes.

Elle parcourut du regard la propriété où ne subsistaient aujourd'hui que les fondations en béton de la maison où Porter avait été heureux avec ses frères et ses parents.

— C'est là que vous avez grandi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, en tournant vers lui ses grands yeux verts écarquillés.

Il confirma de la tête, le cœur gros de nostalgie et de regrets.

— C'est drôle, dit-il. La tornade a rasé l'habitation et emporté tout ce qu'elle contenait mais a épargné cette boîte aux lettres qui n'a même pas été arrachée.

Après s'être débarrassée de son casque, Nikki pénétra dans ce qui avait été le jardin. Son visage se métamorphosa.

— Quelle vue extraordinaire sur la vallée ! s'exclama-t-elle.

Porter se tourna à son tour vers le panorama qui lui était à la fois familier et étranger. Si certaines zones s'étaient développées au cours des dix dernières années, d'autres portaient encore les stigmates du cyclone qui, telle une tronçonneuse géante, avait étêté les arbres. Mais peu importait. Le spectacle demeurait exceptionnel. Un cirque naturel qui montait en gradins de résineux et de feuillus jusqu'au pied des montagnes à la terre et aux rochers rouge orangé vif.

— C'est la raison pour laquelle mon père a choisi ce lieu, expliqua-t-il. En tant que fils de militaire, il avait passé son enfance à déménager. Lorsqu'il a rencontré ma mère, ils ont sillonné la région en quête d'un endroit où se fixer et élever leurs enfants. Au cours de leurs pérégrinations, ils ont découvert cet emplacement et ils ont eu le coup de foudre.

— Ça se comprend ! Mais dites-moi, pourquoi entretenez-vous le terrain ? Projetez-vous d'y construire une nouvelle maison ?

— Un jour, oui. Tellement de bons souvenirs sont attachés à ce lieu.

— J'imagine, murmura-t-elle rêveusement. Vous avez dû être effondré en voyant les dégâts. Où vous trouviez-vous lorsque la tornade a frappé ?

— Ici même. J'étais seul avec ma mère. Marcus et Kendall étaient tous les deux en mission à l'étranger. Moi, j'étais rentré pour une permission de quelques jours. J'aidais ma mère à cueillir des haricots verts pour le dîner, dans le potager là-bas, précisa-t-il, le bras tendu vers un champ couvert de ronces, sur la droite. Il produisait de quoi nourrir un régiment. Mais au lieu d'en réduire la superficie quand elle a commencé à prendre de l'âge, maman trouvait tout le temps quelque chose d'autre à planter. Elle donnait l'excédent aux voisins et aux amis.

Une évocation qui lui arracha un sourire attendri... mais fugitif. Bien vite, fronçant les sourcils, il se dirigea vers l'abri antitornade creusé dans le flanc d'un tertre herbu.

— J'ai vu le cyclone arriver juste avant d'entendre la sirène. Nous nous

sommes réfugiés là, ajouta-t-il en frappant la porte du bout de sa béquille. Le sol tremblait et le vacarme était tel que nous avions l'impression qu'un train de marchandises roulait au-dessus de notre tête. Ça nous a paru ne jamais vouloir s'arrêter.

— Vous avez eu peur ? demanda doucement Nikki.

Porter la regarda. Personne ne lui avait jamais posé cette question. Au souvenir de cette journée, ses poils se hérissaient encore.

— Oh oui ! Très peur ! avoua-t-il. Sur son lit de mort, nous avions promis à mon père que nous veillerions sur maman. Et pendant tout le temps où nous somme restés terrés dans cette cave, je n'ai pas arrêté de me répéter que j'avais trahi ma parole et manqué à mon devoir envers elle. J'étais sûr que le vent allait nous emporter jusqu'à Atlanta.

— Ce qui ne s'est pas produit.

— Non, effectivement. Quand l'ouragan s'est éloigné, je suis sorti sans savoir ce que j'allais trouver. Et quand j'ai découvert le spectacle, je n'en ai pas cru mes yeux. La maison... avait tout bonnement disparu. Avec tout le reste. Nos voitures avaient été soufflées de l'autre côté de la crête. Je ne voulais pas que maman sorte, de crainte qu'elle ne s'effondre.

— Et vous vous trompiez.

— Oui. Elle a commencé par pleurer, et puis s'est reprise en disant que nous devrions plutôt nous réjouir d'être encore en vie. En effet, c'est un miracle qu'aucune mort n'ait été à déplorer vu l'ampleur du désastre. Nous avions vraiment eu de la chance.

— Oui, et vous pouviez vous appuyer l'un sur l'autre, fit-elle remarquer avec mélancolie.

— Absolument.

Porter sentit son cœur se serrer en se souvenant qu'elle n'avait plus ses parents et aucune famille sur qui s'appuyer. Comme elle devait souffrir d'être seule au monde... Elle paraissait si frêle, si vulnérable, avec sa queue-de-cheval maltraitée par le casque et ses joues légèrement brûlées par un soleil inhabituel pour elle. Soudain, le désir de la prendre dans ses bras s'empara de lui...

Dieu merci, il avait ses béquilles !

— Ce terrain appartient-il toujours à votre famille ?

Il dut se secouer pour revenir à la réalité.

— Oui. Les terres qui, comme la nôtre, se situent au-delà des limites fixées pour la coopérative urbaine de Sweetness, sont restées à leurs propriétaires sous réserve qu'ils s'acquittent des impôts dont ils sont redevables. Avec mes frères, nous avons contacté les gens qui possédaient les parcelles autour de la nôtre et leur en avons proposé un bon prix. Nous sommes maintenant à la tête de cent vingt hectares.

— C'est bien, murmura-t-elle d'un air pensif. Cela doit rassurer d'avoir un port d'attache.

Porter avait la gorge trop nouée pour parler.



— De quelle couleur était votre maison ? demanda-t-elle. Vous pouvez me la décrire ?

Agrippant les poignées de ses béquilles, il se propulsa en avant.

— Entrez ! Je vais vous faire visiter.

Après quelques secondes d'incompréhension, elle le suivit vers ce qui avait été le devant de l'habitation.

— Mon père voulait une maison en rondins et ma mère une avec un crépi blanc. Ils ont discuté et... papa a cédé.

Le rire de Nikki fut si inattendu que Porter jeta un regard surpris à la jeune femme et se mit à rire lui aussi.

— Ils devaient former un couple merveilleux, ajouta-t-elle.

— Oui, c'est vrai. Mon père était plutôt un dur à cuire, mais quand ma mère entra dans une pièce, il ne la quittait plus des yeux. Et il filait doux !

Il se tut. Pourquoi cette confiance ? Et pourquoi ne parvenait-il pas lui-même à détacher son regard de Nikki ?

Il s'éclaircit la voix et reprit :

— Montez cinq marches en pierre et vous arrivez sur la terrasse délicieusement ombragée. Maman y avait accroché un nombre incalculable de pots de fleurs et des mangeoires pour les colibris. Sur la droite, là-bas, elle avait installé une balancelle rouge dans laquelle, tous les soirs, elle regardait le soleil se coucher. A l'extrémité opposée était suspendu un hamac qui m'a bercé pendant plus d'une sieste.

Il marqua un temps d'arrêt au bord des fondations, avant de les franchir.

— Ouvrez la porte d'entrée. Admirez son vitrail au passage. Vous vous trouvez à présent dans un couloir parqueté, avec un portemanteau où étaient accrochés la tenue de jardinage de maman, mon gilet préféré pour la pêche et la vieille chemise en flanelle de papa que ma mère laissait là parce qu'elle aimait la toucher.

Il avança et tourna à droite.

— Là, vous avez la cuisine. Il y avait toujours un plat en train de mijoter dans le four, des conserves en train d'être stérilisées, quelque chose en train de sécher, une préparation en train de refroidir.

Nikki ferma les yeux comme pour mieux respirer des odeurs. Porter l'observa. Pourquoi cette subite et irréprouvable envie de la présenter à sa mère ? Il imaginait déjà cette dernière s'empresse de poser une assiette d'un potage bien épais accompagné de grosses tranches de pain devant cette petite femme maigrelette, histoire de la remplumer.

Pourtant c'est un regard approbateur qu'il promena sur la silhouette de Nikki. Certes, il préférerait les femmes plus gironde, qui avaient ce qu'il fallait là où il fallait, comme on dit. Mais pourtant, Nikki possédait... un charme indéniable. Et ses yeux étonnants luisaient du même vert intense que la plus luxuriante des pelouses après une pluie d'été.

« Cette femme possède le style de beauté dont un homme ne se lassera jamais », lui avait dit Molly. Elle avait sans doute raison. Il se secoua et reprit

la *visite*.

— Là-bas, se trouvait notre salle à manger, avec une grande table ronde et un lustre que ma mère avait acheté à Atlanta. Vous n' imaginez pas comme elle en était fière ! La vitrine que je vous ai montrée l'autre jour occupait ce coin-là.

— Je parie qu'elle organisait de grands déjeuners dominicaux.

— Oui. Après l'église, bien sûr. Et pas seulement pour notre petit cercle familial. Pour tous les amis que nous amenions à l'improviste aussi. Avec le recul, je me demande comment elle se débrouillait pour nourrir tout ce monde.

A la nostalgie se mêla un sentiment de tristesse et de honte au souvenir de l'attitude de ses frères et de lui-même en ces occasions. Tous trois râlaient systématiquement contre ce déjeuner interminable — mais source de tant de joie pour leur mère ! — qui les privait des plus belles heures de pêche et de baignade.

— Vous deviez bien vous amuser, lui fit remarquer Nikki.

Au lieu de répondre, il continua à jouer les guides.

— Là, c'est l'arrière de la maison, avec le salon, sa grande cheminée et ses canapés confortables. Ma pauvre mère devait supporter en permanence nos émissions de sport à la télévision et nos chamailleries.

— Avec trois garçons, elle devait s'être fait une raison.

— Oui, mais croyez-moi, quand elle tapait du poing sur la table, on n'en menait pas large.

— On voit que vous l'aimez beaucoup. Vous la voyez souvent ?

— A l'entendre, pas assez souvent ! répondit-il dans un éclat de rire. Elle parle à l'un de nous deux ou trois fois par semaine, mais je lui dois une visite.

— Est-elle au courant pour votre jambe ?

— Ce qu'elle ignore ne peut pas la tracasser.

— Je suis sûre que cela ne l'empêche pas de s'inquiéter.

— Vous avez probablement raison. Ici, enchaîna-t-il, il y avait un escalier qui menait aux chambres, celle de mes parents et les deux que nous nous partagions, mes frères et moi. Marcus en occupait une, et Kendall et moi l'autre. Il y avait aussi une chambre d'amis que ma mère avait décorée à son goût, avec des rideaux et des jetés de lit à volants et fanfreluches. C'est là qu'elle avait installé sa machine à coudre. Je suppose que cette pièce représentait pour elle un îlot de féminité et un havre de calme dans une maison débordant de testostérone, précisa-t-il en souriant.

Prêt à poursuivre le tour du propriétaire, il avança ses béquilles... qui s'enfoncèrent dans un trou. Il perdit l'équilibre, mais fut sauvé d'une chute humiliante par sa seconde béquille d'un côté et par Nikki qui le rattrapa. Un contact auquel son corps réagit instantanément et fort virilement...

— Ça va ? demanda-t-elle, son visage à quelques centimètres à peine du sien.

Etait-ce à cause des émotions et des souvenirs ravivés par ce cadre ou bien le fait qu'il avait pris l'habitude de sentir le corps de Nikki blotti contre le sien

sur le quad ? Il n'aurait su le dire. Toujours est-il qu'un désir impérieux de l'embrasser s'empara de lui. De son plein gré, cette fois, et non sous l'influence d'un médicament. Il pencha la tête vers elle et marqua un temps d'hésitation, comme pour lui laisser le choix... cette fois. Allait-elle se détourner ? Le gifler ? Il sentit alors son souffle lui caresser les lèvres et la vit entrouvrir la bouche, les yeux mi-clos.

La sonnerie de son téléphone portable vint brutalement rompre le charme.

Nikki s'écarta et, en réprimant un gémissement de déception, il sortit son téléphone. L'appel venait du chef de chantier du centre médical.

— Allô ?

— Porter, il y a eu un accident. Nelson s'est coupé assez méchamment la main.

— Attends une seconde.

Le visage tendu, il se tourna vers Nikki qui s'était éloignée de plusieurs mètres.

— Un des ouvriers s'est entaillé la main, dit-il.

— Qu'on la bande serrée pour arrêter l'hémorragie. Et qu'il la tienne surélevée par rapport à son cœur.

Des consignes que Porter transmet sur-le-champ.

— Le docteur et moi arrivons dans quelques minutes, conclut-il avant de raccrocher et de gagner le quad près duquel Nikki était déjà en train d'attacher son casque.

Pendant qu'elle l'aidait à s'installer, avec des gestes rapides et efficaces, aucun des deux ne mentionna le baiser manqué. Il se félicita même que ce coup de téléphone ait mis un terme à cette seconde de folie. S'embarrasser d'une femme qui sortait d'une déception sentimentale ? Non merci ! Pas question qu'il commette pareille bêtise.

Pendant le trajet, il continua à réfléchir et à se mettre en garde contre ses pulsions. A en juger par la mine mélancolique de Nikki lorsqu'il avait décrit sa vie de famille, elle ne se contenterait pas d'une aventure passagère. Oh bien sûr, lui aussi prévoyait de se ranger et de fonder une famille, un jour. Mais pas dans l'immédiat. Il voulait d'abord prendre un peu de bon temps.

Finalement, il aurait dû accompagner Rachel Hutchins à Atlanta pour l'expédition courses et laisser la petite toubib s'atteler au dossier d'inscription au RHC ! Cela lui aurait évité de se torturer l'esprit. Comme s'il n'avait pas assez de soucis comme ça !

Derrière lui, Nikki se tenait raide. Sans doute était-elle préoccupée par ce qui l'attendait sur le chantier. En outre, il l'entendit éternuer plusieurs fois. Un effet de l'herbe fraîchement coupée et du tristement célèbre pollen de Géorgie, très certainement.

Il roula aussi vite qu'il put sans toutefois prendre de risques inutiles et, quelques minutes plus tard, ils atteignirent la route en paillis qui s'incurvait vers le site du centre médical. Nelson Diggs, le blessé, était entouré par un groupe de ses collègues.

Et par Doc Riley ! constata avec effroi Porter. Le pire était à craindre...

Il avait à peine coupé le moteur de son quad que Nikki avait déjà mis pied à terre et enlevé son casque. Après avoir chargé un des ouvriers d'aller chercher sa sacoche au foyer, elle s'approcha de Nelson.

Porter, lui, descendit laborieusement de son engin, attrapa ses béquilles et se dirigea vers le petit groupe aussi vite qu'il put. Quand, enfin, il rejoignit l'attroupement, la hache de guerre était déjà déterrée. Nelson, sa main blessée posée sur sa poitrine, ignorait ostensiblement Nikki, uniquement attentif à Doc Riley qui avait pansé sa plaie avec...

— Du *chatterton* ? demanda Nikki dont toute l'attitude corporelle traduisait l'incrédulité. Vous avez mis du chatterton ? Avez-vous seulement nettoyé la blessure ?

— J'ai mis du miel dessus avant de la bander, se défendit Riley.

Porter fit le dos rond en attendant la suite.

— Du miel ? répéta Nikki d'une voix blanche. Alors qu'il faudrait poser des points de suture à cet homme ? Alors qu'un nerf a peut-être été touché ?

Une colère de plus en plus incontrôlable semblait s'emparer d'elle. Heureusement, une crise d'éternuement l'arrêta net. Porter lui tendit un mouchoir.

— Ce n'était pas si profond que ça, dit Riley avec un geste méprisant de la main. Ça saignait beaucoup, c'est tout.

— Je peux continuer à travailler, déclara Nelson Diggs. Je mettrai un gant de protection, voilà tout.

— A toi de voir, Nelson, intervint Porter. Nous parlerons plus tard des circonstances de l'accident.

Nelson s'éloigna vers le chantier, suivi par les autres. Riley, lui, s'attarda.

— Fais-moi signe quand tu auras utilisé toute la pommade à l'essence de wintergreen pour ta jambe, Porter, dit-il avant de saluer Nikki d'un bref coup de casquette et de disparaître.

A cet instant, l'homme qui était allé chercher la sacoche de Nikki revint en courant. La jeune femme essuya vivement les larmes qui lui embuaient les yeux et le remercia gentiment. Mais seul un aveugle n'aurait pas remarqué combien elle était mortifiée que Nelson ait préféré recourir à la science de Doc Riley. Une vraie gifle !

— Ne vous rendez pas malade pour ça, lui dit Porter. Les hommes ont l'habitude depuis toujours que Riley s'occupe d'eux pour les bricoles. Sweetness a besoin de vous pour les cas sérieux.

Il montra son plâtre et ajouta avec un sourire enjôleur :

— Riley n'aurait pas su réduire ma fracture.

Nikki le scruta un long moment avec une expression indéchiffrable avant d'annoncer d'une voix neutre :

— Je vais étudier ces formulaires. Merci pour la balade... et le mouchoir.

Après une nouvelle crise d'éternuements, elle gagna le quad, sortit du coffre la chemise à soufflets et prit la direction du foyer.

Etait-il bien sage d'avoir glissé au milieu du dossier de candidature au RHC un exemplaire d'un contrat d'embauche d'une durée de deux ans ? se demanda Porter. Peut-être aurait-il dû l'en informer de vive voix...

— Je vous emmène ! cria-t-il.

Mais elle déclina son offre d'un geste du bras et continua son chemin.

Porter la regarda s'éloigner, notant sa façon de marcher, de se tenir... Ils étaient en train de la perdre. Il devait lui trouver des patients, et vite !

Le lendemain matin, Nikki s'examina dans le miroir de la salle de bains. D'affreux cernes noirâtres lui mangeaient les yeux. Normal après une insomnie ! Minée par la certitude que son existence n'allait nulle part et obsédée par son profond désir de connaître elle aussi la vie familiale que Porter avait décrite la veille, elle n'avait pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. Dire que la visite des vestiges de la maison des Armstrong l'avait tellement exaltée qu'elle avait failli laisser Porter l'embrasser ! Un vrai baiser — partagé, cette fois ! Heureusement, le destin, sous la forme d'un appel téléphonique, l'avait sauvée d'un acte insensé qui l'aurait piégée à tous points de vue — affectivement, mentalement, physiquement — et lui aurait compliqué la vie.

Elle était donc restée éveillée dans son lit à observer le parcours de la lune jusqu'aux lueurs de l'aube. Elle s'était alors forcée à se lever et s'était traînée jusqu'à la salle de bains. Sa violente crise d'allergie n'avait rien arrangé à son état. Sans la douche — glacée... — qu'elle avait prise, nul doute que ses paupières seraient restées collées !

Elle rangeait sa brosse à dents en étouffant un bâillement lorsque l'on frappa à la porte de sa chambre. Après s'être mouchée pour la énième fois, elle alla ouvrir. Susan Sosa, une de ses compagnes de voyage, se tenait sur le seuil, un sourire aux lèvres. Susan était une jolie jeune femme, aux belles rondeurs et aux cheveux noirs bouclés, mais qui paraissait plus âgée que ses trente ans. Au cours de leurs diverses conversations pendant le trajet jusqu'à Sweetness, Nikki avait appris que Susan avait mené une vie familiale similaire à la sienne. Jusqu'à la fin du lycée du moins car, ensuite, alors qu'elle s'était consacrée corps et âme, pendant huit ans, à ses études de médecine, Susan s'était tout de suite engagée dans la vie active. Après douze années à travailler debout devant une chaîne de montage automobile, elle avait été licenciée. C'était il y a un an. La petite annonce lui avait apporté l'espoir d'un nouveau départ. Dans son enthousiasme, elle avait passé tout le voyage à imaginer sa future rencontre avec un gentleman du Sud.

Brusquement, Nikki comprit que toutes ces femmes qui avaient tout abandonné de leur ancienne vie pour trouver une vie meilleure ne resteraient pas à Sweetness si elle, elle partait. Elles comptaient sur elle et sur son

soutien. En s'en allant, elle anéantirait leur rêve à toutes.

— Bonjour, Susan. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Excuse-moi de te déranger, docteur Salinger, mais tu as un patient qui t'attend en bas, devant ton cabinet.

— Ah bon ? Qui est-ce ?

— Kenny Stapleton, répondit Susan en rosissant. Tu sais, le petit mignon qui est allé chercher ta sacoche hier.

Enfin ! Un des hommes venait la consulter, elle !

— C'est urgent ? demanda-t-elle.

— Non. Il a dit de ne pas te presser.

La mine grave, Nikki se saisit de sa trousse, sortit dans le couloir et ferma sa porte. Probablement un rhume des foins ou une piqûre d'insectes. Sans le pollen particulièrement agressif et les moustiques géants réchappés de l'époque des dinosaures, elle n'aurait rien à traiter d'autre, elle en avait bien peur.

— Je t'ai apporté du café, dit Susan en lui tendant une tasse fumante.

— Merci, Susan.

Susan l'accompagna, voulant visiblement lui parler d'autre chose. En effet, après avoir rejeté une mèche de cheveu derrière son oreille, la jeune femme prit de nouveau la parole :

— Nikki, je me demandais si tu n'aurais pas besoin de quelqu'un pour... enfin, tu sais... pour t'aider avec les malades et tout ça. Une assistante, en quelque sorte.

— Vu le nombre de mes patients...

— Je sais bien que je ne suis pas qualifiée pour ce poste, mais je travaillerai d'arrache-pied.

L'ardeur de Susan à plaider sa cause émut Nikki. Elle aurait très bien pu se trouver à la place de Susan si le hasard avait orienté différemment sa vie.

— C'est une bonne idée, Susan. Seulement, je ne sais pas encore la tournure que vont prendre les choses.

Elle pensa au CDD de deux ans qu'elle avait trouvé au milieu des formulaires que Porter lui avait remis la veille. Très habile de sa part !

— Je n'ai pas signé de contrat avec les Armstrong, précisa-t-elle. Du coup, je ne peux même pas te promettre de salaire.

— Aucune importance ! Je cherche seulement à ne pas perdre mon temps et à apprendre quelque chose en attendant qu'un travail dans mes cordes se présente. Entre toi et moi, je m'ennuie un peu.

Nikki hésita. D'un côté, elle voulait éviter à la jeune femme de voir ses espoirs brisés quand elle, elle s'en irait. D'un autre côté, Susan avait vu juste : il n'y avait pas de quoi s'occuper à Sweetness tant que la ville ne serait pas mieux organisée. Alors...

— C'est d'accord sur le principe, Susan, mais je ne peux rien te promettre sur le long terme. Il faudra aviser au jour le jour.

— Génial ! Merci, docteur Salinger !

Nikki sourit et lui tendit la clé de son cabinet.

— Les fiches vierges sont rangées dans une chemise, dans un gros dossier bleu en carton sur une étagère. Donnes-en une à Kenny et demande-lui de remplir le cadre du haut.

— Très bien !

Susan partit au petit trot.

Dans le couloir, Nikki croisa Regina Watts, l'ancienne directrice des ressources humaines dont Porter avait parlé.

— Dis-moi, Regina, les filles sont-elles revenues d'Atlanta hier soir ?

— Non. Rachel a appelé pour prévenir qu'elles rentreraient aujourd'hui dans la journée. Elle devait louer une camionnette pour tout transporter jusqu'ici.

Une *camionnette* ? Nikki réprima un sourire. Les frères Armstrong avaient-ils bien compris à quoi ils s'exposaient en acceptant d'envoyer Rachel faire les courses ?

— Regina, je sais que tu aides les Armstrong à recruter des gens qualifiés pour Sweetness. Je voulais te dire que de mon côté j'ai demandé à mon ancienne patronne de prospecter pour ce qui concerne le domaine médical.

— C'est bon à savoir. Merci. Cela me soulagera, car j'ai du pain sur la planche. Tu imagines devoir convaincre un avocat de venir ici ? Oh ! Je suis désolée, docteur Salinger. Je ne voulais pas...

— Pas de souci, s'empressa de la rassurer Nikki pour couper court à toute mention de Darren Rocha. On fait le point très vite, d'accord ?

Après avoir acquiescé, Regina continua son chemin tandis que Nikki poursuivait le sien vers le rez-de-chaussée en essayant de chasser de son esprit la remarque de Regina. Aucun doute : pour rien au monde, le très élégant avocat Darren Rocha ne s'aventurerait à mettre le pied à moins de cent kilomètres d'un endroit comme Sweetness. Fallait-il voir là un bon ou un mauvais signe ?

Lorsqu'elle arriva dans son cabinet provisoire, Susan avait trouvé fiches et bloc-notes et entourait de toute son attention un Kenny aux anges.

Avant de faire entrer son patient, Nikki avala un antihistaminique à la caféine, enfila une blouse, accrocha son stéthoscope autour de son cou et se désinfecta les mains. Bien qu'elle n'ait jamais souhaité à personne de tomber malade, elle espérait malgré tout que le cas de Kenny Stapleton présenterait sinon un défi à relever, du moins un minimum d'intérêt.

Hélas !

Elle dut étouffer sa déception quelques minutes plus tard en écoutant Kenny décrire son... ongle incarné pendant que Susan lui enlevait sa chaussure et sa chaussette.

— C'est bien... une tranche de lard ? demanda Nikki en retenant un hurlement.

— Oui, confirma-t-il avec fierté. Doc Riley m'a ordonné de l'enrouler autour de mon orteil pour faire sortir le pus. Et ça a marché ! Vous voyez le



vert, là ?

— Oui, je vois, dit-elle d'une voix étranglée tout en enfilant des gants pour enlever le peu ragoûtant *pansement* et le jeter.

Le pouce du pied de Kenny apparut, graisseux et rouge. Elle le nettoya avec soin avant d'insérer une mèche de gaze entre l'ongle et la peau enflammée. L'opération terminée, elle donna à Kenny un tube de crème antibiotique.

— Est-ce qu'il faut que je prenne un autre morceau de lard à la cafétéria ? demanda-t-il tout en remettant sa chaussette.

Nikki leva les yeux au ciel mais se garda de tout commentaire.

— Je pense que vous pouvez vous en dispenser, répondit-elle le plus sobrement possible.

— D'accord, acquiesça-t-il... sans conviction.

Il allait poursuivre son remède de bonne femme et accorderait le mérite de sa guérison à Doc Riley quand l'infection aurait disparu, elle en mettait sa main à couper. Mais elle ne devait pas se tracasser inutilement avec ce genre de détails ; dans très peu de temps, elle serait loin de cette ville de sauvages.

Quand elle raccompagna Kenny à la porte, elle découvrit avec surprise cinq hommes qui attendaient sur les chaises de la salle d'attente improvisée. Susan s'occupait activement d'eux. Elle avait installé une cafetière électrique et, pour elle-même, une table pliante. Elle remit à Nikki la fiche du patient suivant.

— C'est à Joe Griffith.

Nikki sourit, stimulée par ce regain d'activité et ravie de voir que les hommes s'habituèrent en fin de compte à l'idée de consulter une femme médecin.

Non pas qu'ils aient souffert d'affections particulièrement graves, nota-t-elle au fil des heures. Un mal de dos bénin, une mauvaise haleine, un bouchon de cérumen, un bouton de fièvre et...

— Des pellicules ? répéta-t-elle, fixant des yeux éberlués sur l'homme à la coupe de cheveux militaire assis devant elle. Vous vous inquiétez à cause de pellicules ?

Il changea nerveusement de position sur sa chaise.

— Oui. J'en ai remarqué quelques-unes en me peignant.

Après un bref examen du cuir chevelu de son patient, Nikki lui tendit un tube de pommade sans un mot.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— De la crème solaire. Vous avez attrapé un coup de soleil et vous pelez, tout simplement. Vous devriez porter un chapeau.

— Entendu. Merci beaucoup, docteur.

Tout en sortant, il continua à se confondre en remerciements et en éloges sur ses compétences professionnelles, ce qu'elle accueillit avec une certaine méfiance. Elle commençait à flairer quelque chose de louche. Ses soupçons redoublèrent lorsqu'elle découvrit quatre nouveaux patients qui lui sourirent

de toutes leurs dents.

— Ça n'arrête pas ! s'extasia Susan, ravie.

— C'est ce que je vois, murmura-t-elle.

Puis, levant un doigt, comme si elle avait oublié quelque chose, elle ajouta :

— Je reviens dans une seconde.

Elle disparut dans le couloir... pour filer le *malade* qu'elle venait d'examiner. Elle le vit sortir du foyer et regarder tout autour de lui avant de s'enfoncer discrètement dans un bosquet touffu. Elle le suivit, le plus silencieusement possible, et ralentit en entendant des voix.

Ecartant le feuillage d'un buisson, elle découvrit Porter Armstrong, assis par terre contre un gros arbre quelques mètres plus loin, ses béquilles posées à côté de lui, en train de parler à M. Pellicules qui, debout près de lui, hochait docilement la tête. Porter sortit alors de sa poche de chemise un rouleau de billets duquel il détacha quelques coupures qu'il remit à son interlocuteur. Après le départ de ce dernier, Porter, visiblement très satisfait de lui-même, tira sa casquette sur ses yeux et s'affala de nouveau nonchalamment contre le tronc de l'arbre.

Nikki, mâchoires serrées, fonça vers lui. Entendant du bruit, Porter leva sa visière... et écarquilla les yeux.

— Vous vous promenez, toubib ?

— Dites donc ! Comme ça, vous soudoyez vos ouvriers pour qu'ils viennent me consulter pour des petits bobos minables ?

— Du calme ! répliqua-t-il en levant la main. Vous vous trompez. J'ai juste proposé à mes hommes de leur payer leurs heures d'absence s'ils allaient vous voir pour que vous traitiez leurs affections.

— Comme des pellicules ? hurla-t-elle. Ou une mauvaise haleine ?

— Et alors ? Ce sont de vrais problèmes pour eux. Surtout à présent qu'il y a des femmes à Sweetness.

Il attrapa ses béquilles et tenta de se lever.

— Un peu d'aide, peut-être ? demanda-t-il en lui jetant un coup d'œil en coin.

A contrecœur, elle lui tendit la main. Grave erreur car, lorsqu'il se fut redressé et qu'il se trouva de nouveau à sa hauteur, elle ne put éviter ses yeux au bleu intense. Ses jambes flageolèrent, l'air lui manqua... exactement comme la veille lorsqu'il avait failli l'embrasser. Pire, il semblait vouloir renouveler la tentative. Elle entrouvrit les lèvres... puis, se rappelant brusquement la raison de sa présence dans ce lieu, elle se recula.

— N'essayez pas de changer de sujet, vous perdriez votre temps, le prévint-elle.

— Ecoutez, petite toubib, je cherchais seulement à vous aider. Je pensais que si j'arrivais à convaincre les gars de venir vous voir pour des choses bénignes, ils hésiteraient moins après pour les problèmes plus sérieux.

Ce n'était pas idiot, se dit-elle, mais, loin de se laisser amadouer, elle

planta les poings sur les hanches.

— Quelle condescendance ! Je n'ai pas besoin que vous voliez à mon secours, monsieur Armstrong. Ne vous en avisez plus, je vous le conseille. La seule raison qui devrait inciter vos hommes à frapper à la porte de mon cabinet est mon diplôme de médecine.

— Je sais. Mais ces gars sont des machos, des hommes du Sud. Ils ont leur fierté. Ils vont devoir s'habituer petit à petit à laisser quelqu'un d'aussi joli que vous les voir souffrir.

« Quelqu'un d'aussi joli que vous. » Voilà qu'il se moquait d'elle par-dessus le marché ! Il cherchait uniquement à la manipuler avec ses propos flatteurs, son baiser manqué d'hier — et d'aujourd'hui ! Il la prenait vraiment pour une imbécile.

— Non, répliqua-t-elle posément, ils ne devront s'habituer à rien parce que je ne serai plus là. Vous vous rappelez ? A propos, j'ai trouvé le contrat de travail que vous aviez glissé dans le dossier hier. Vous auriez pu me prévenir. Je...

Un violent éternuement l'interrompit, qui la força à se moucher.

— Je voulais vous laisser le temps de l'étudier en espérant que vous changeriez d'avis, dit-il. Ça va ?

— Oui. C'est juste une allergie, marmonna-t-elle en se tamponnant les yeux. Sachez que je n'ai pas changé d'avis. D'ailleurs, j'ai téléphoné à mon ancienne patronne hier. Elle me cherche un remplaçant.

Porter ne cacha pas sa surprise.

— C'est vraiment gentil à vous de vous soucier de notre sort, petite toubib. Merci.

— Au fait, enchaîna-t-elle en croisant les bras sur la poitrine, où en est la réparation de ma camionnette ? La nouvelle pompe d'alimentation est-elle arrivée ?

— Euh... Kendall doit en apporter une d'Atlanta, s'il réussit à la caser dans le chargement.

Elle le considéra à travers ses paupières mi-closes.

— J'ignorais que cette pièce était volumineuse à ce point, laissa-t-elle tomber.

Un coup de Klaxon retentissant déchira soudain l'air, puis se répéta, un peu plus fort encore chaque fois. En fronçant les sourcils, Porter se dirigea vers le bruit. Nikki le suivit. Ils émergèrent du bosquet pour découvrir deux camions de livraison de dix mètres de long qui se garaient devant le foyer. Sur le siège passager du premier monstre, Rachel, radiieuse, agitait les bras.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Porter d'une voix étranglée.

Nikki se tourna vers lui avec un grand sourire.

— Votre frère a dû trouver de la place pour caser ma pompe !

Marcus arpentait en tous sens leur bureau. Porter se crispa. Il était assis à côté de Kendall qui, stoïque, le regard braqué droit devant lui, se préparait à essuyer les inévitables remarques acerbes de son aîné à propos des deux énormes camions chargés de courses. Porter avait beau ne pas avoir participé à l'expédition, il allait être mis dans le même sac que Kendall et en prendre lui aussi pour son grade. Il en aurait mis sa tête à couper.

Loin de se calmer, la fureur de Marcus semblait au contraire monter d'un cran à chacun de ses pas. Son visage vira du rose au rouge, puis au cramoisi. Il serrait les poings si fort que le sang n'arrivait plus dans ses doigts. Quand enfin il arrêta ses déambulations, ce fut pour plaquer violemment ses mains sur son bureau. Kendall et Porter auraient-ils vu de la fumée sortir de ses narines qu'ils ne s'en seraient pas étonnés.

— Je ne sais même pas par où commencer, laissa-t-il tomber.

Kendall leva les yeux au ciel.

— Vas-y, Marcus, déballe-nous tes sermons mais vite, on a du travail qui nous attend.

Porter jeta un coup d'œil surpris à son frère. Kendall provoquait très rarement Marcus. Que lui arrivait-il ? D'ailleurs, à bien y réfléchir, Kendall avait un comportement étrange depuis l'arrivée des femmes. Comme s'il était... déçu.

— Retourner travailler ? répéta Marcus en écho, les yeux prêts à sortir de leur orbite. Je suppose que tu voulais dire « déballer les colifichets de ces dames », n'est-ce pas ? Pour ce qui est du travail, il ne s'en abat guère, je trouve.

— Nous progressons bien sur le centre médical, intervint Porter... qui le regretta aussitôt.

— Ça nous fait une belle jambe sans médecin pour le diriger ! lança Marcus en lui jetant un regard noir.

— Elle est toujours là, je te signale.

— A-t-elle signé le CDD ?

— Pas encore, reconnut Porter entre ses dents.

— Notre candidature au RHC ira directement au panier si nous n'avons pas de praticien. Maintenant que nous avons mis ce projet en branle,

impossible de faire machine arrière.

Porter s'abstint de mentionner les démarches effectuées par Nikki pour se trouver un remplaçant... de peur que la propriété familiale ne lui échappe.

— Il me faut juste encore un peu de temps pour venir à bout des réticences de la petite toubib, précisa-t-il toutefois.

— Tu vas donc continuer à la garder en otage et à lui mentir au sujet de sa camionnette ? demanda Kendall.

— Absolument. A ce propos, je lui ai dit que tu devais apporter une nouvelle pompe d'alimentation d'Atlanta. Alors, si jamais elle te pose des questions à ce sujet, joue l'idiot.

— Je ne voudrais pas te voler ton rôle, lâcha Kendall dans un froncement de sourcils ironique. Au fait, j'ai entendu dire que tu as payé certains des gars pour qu'ils inventent une raison d'aller la consulter ?

Marcus leva les yeux au ciel et laissa échapper un juron.

— Ils n'ont rien inventé, se défendit Porter. Ils souffraient tous de quelque chose, pour de bon. Des petites choses, je te l'accorde.

— Et ton plan a fonctionné ? demanda Kendall.

— Pas aussi bien que je l'avais espéré, avoua Porter.

Marcus brandit son index vers Kendall.

— Toi, tu te charges de dissuader le Dr Salinger de prendre ses cliques et ses claques.

Puis vers Porter.

— Quant à toi, tu ne l'approches plus.

— Et le marché que nous avons conclu ? avança Porter.

Marcus balaya sa question d'un revers de main.

— De toute façon, Kendall et moi avons décidé de te céder Clover Ridge.

Porter regarda tour à tour ses deux frères, incrédule.

— C'est vrai ?

— Oui, confirma Kendall. Alors laisse-moi m'occuper du Dr Salinger. Peut-être se montrera-t-elle plus réceptive aux arguments d'une personne saine d'esprit.

Le plaisir qu'avait procuré à Porter la nouvelle concernant la propriété familiale fut bizarrement assombri par la pensée qu'on le privait de tout prétexte de voir Nikki.

— Mais je suis son seul malade ! s'exclama-t-il.

— Je suggère donc que l'on te casse quelque chose d'autre pour lui donner du boulot, rétorqua Marcus, indiquant clairement que le sujet « Nikki » était clos.

Plus rien ne l'empêchait désormais de fondre sur Kendall...

— A nous deux, à présent, dit-il en agitant sous le nez de son frère une liasse de factures. Je t'avais demandé d'accompagner les femmes à Atlanta pour *surveiller* leurs dépenses. Que s'est-il passé ? Ont-elles usé de leurs charmes pour te détrousser ? Je sais qu'un clignement de paupières suffit à vider le cerveau de Porter, mais je croyais que toi, tu ne te laisserais pas

embobiner par ces manœuvres ridicules.

— Pourquoi ? s'écria Kendall en se levant. Parce que j'ai passé la quasi-totalité de ma vie d'adulte à mener une existence de moine ?

L'explosion de colère de Kendall laissa Porter pantois.

Et Marcus aussi apparemment.

— Mais non, marmonna-t-il. Pas du tout.

Mais Kendall était lancé.

— Sache que j'estime judicieux leur choix d'acheter du matériel technologique qui permettra à la ville de se moderniser et de se développer rapidement, poursuivit-il.

— D'accord, finit par murmurer Marcus, vaincu.

— Il faut que j'y aille maintenant, conclut Kendall d'une voix étrange.

Il marqua alors un temps d'hésitation, comme s'il avait perdu le fil de ses idées, puis sortit du bureau.

Porter et Marcus échangèrent des regards inquiets.

— Quelle mouche l'a piqué ? demanda Marcus.

— Pas la moindre idée. Mais je trouve qu'il se comporte bizarrement depuis l'arrivée des femmes.

— Se serait-il pris d'affection pour l'une d'elles ?

— Pas à ma connaissance. En fait, on dirait plutôt qu'il s'évertue à ne pas les approcher.

Marcus regarda Kendall s'éloigner d'un air perplexe.

— C'est drôle, je ne me rappelle l'avoir vu distrait et irascible qu'une seule fois dans sa vie.

— Oui, c'est vrai, renchérit Porter, visiblement gêné. Peut-être ai-je ravivé de mauvais souvenirs chez lui avec mon allusion au départ de Celia de Sweetness, l'autre jour ?

— Tu crois ? Attends, c'était il y a quoi... dix ans ?

— Douze. Mais je ne serais pas étonné qu'il en pince encore pour elle. Tu connais Kendall et le sérieux avec lequel il aborde tout. C'est pour cette raison que tu n'aurais pas dû lui tomber dessus comme ça, tout à l'heure.

— Pardon ?

— Allons, Marcus ! Tu sais pertinemment que Kendall n'accepterait jamais rien à la légère. Ce n'est tout simplement pas dans sa nature.

— Oui, je sais. Ça, c'est ton rôle à toi.

— Je te remercie, répliqua Porter d'un ton glacial. Bref. Si Kendall a jugé utile de dépenser de l'argent pour ces articles, nous devrions nous fier à sa décision.

Le téléphone de Marcus vint interrompre leur échange.

— C'est maman, dit-il après avoir consulté l'écran.

— Elle n'est pas au courant pour ma jambe, lui dit vivement Porter. Elle ne sait pas non plus que Kendall est allé à Atlanta sans passer la voir.

— Doit-on lui cacher autre chose ? s'enquit Marcus avec un haussement de sourcils.

— Elle ignore que c'est moi qui ai cassé son vase bleu et qui l'ai recollé quand j'avais quatorze ans.

En levant les yeux au ciel, Marcus posa son portable sur le bureau après avoir activé le haut-parleur.

— Bonjour, maman. Porter est à côté de moi.

— Oh ! Tant mieux !

La voix mélodieuse d'Emily Armstrong apporta une note de fraîcheur dans la pièce.

— Bonjour, Porter.

— Bonjour, maman.

— Comment ça se passe pour vous ?

— Ça dépend des jours, répondit Marcus en même temps que Porter assurait :

— On ne peut mieux !

— Où est Kendall ?

— Il travaille, répondirent-ils en chœur.

Trop vite peut-être ?

— Il n'a pas de problème, j'espère ? demanda leur mère d'une voix inquiète. La dernière fois que je lui ai parlé, il ne paraissait pas dans son assiette.

Porter et Marcus se regardèrent.

— Non, il est en forme, répondit Marcus. Simplement, nous sommes très occupés. Et toi, comment vas-tu ?

— Mes garçons me manquent. Vais-je devoir supplier à genoux qu'au moins un de mes trois fils condescende à me rendre visite ?

— Nous allons venir bientôt, maman, promit Marcus.

— Tu dis toujours ça. Porter ? J'ai rêvé de toi la nuit dernière. Tu te blessais ou tu te cassais quelque chose...

Quelle intuition ! se dit Porter qui en eut presque la chair de poule.

— Il va bien, maman, répondit Marcus à sa place. Il voulait seulement t'avouer que c'est lui qui a cassé et recollé ton vase bleu quand il avait quatorze ans.

— Merci beaucoup, marmonna Porter.

— Oh ! Je l'avais deviné ! rétorqua joyeusement leur mère. Alors, et les travaux, comment avancent-ils ? Kendall m'a dit qu'un convoi de femmes était arrivé du Michigan ?

— Oui, répondit Marcus d'un ton sarcastique. C'est pour cela que nous avons beaucoup de travail.

— Des mariages d'amour en vue pour mes petits ?

— Non ! répondirent d'une même voix les deux frères.

— Mais nous avons un médecin, à présent, précisa Porter. Et nous sommes en train de construire un centre médical.

— Tant mieux ! C'est rassurant de savoir que je pourrai me faire soigner quand je reviendrai à Sweetness, si besoin était. Vous n'imaginez pas comme

j'attends ce jour avec impatience !

Porter se tut, pensant que Marcus allait répondre. Mais comme le silence s'éternisait, il prit la parole :

— Nous aussi nous avons hâte, maman.

— Bien, je vais vous laisser travailler. Je vous embrasse très fort, comme je vous aime.

— Nous aussi, assurèrent-ils de concert.

Lorsque Marcus eut raccroché, Porter attrapa ses béquilles et se leva.

— Il faut que j'y aille, dit-il. J'ai des problèmes d'eau chaude à régler, et j'ai promis à Kendall de superviser le piquetage du potager qui tient tant à cœur aux femmes.

— Porter ?

Marcus enfonça ses doigts dans ses cheveux et s'assit sur le coin de son bureau.

— Je commence à m'interroger. Crois-tu vraiment que nous réussirons à mener à bien notre projet ?

Porter le regarda, surpris. Marcus attendait de lui, son petit frère, qu'il le rassure ? C'était bien la première fois !

— Oui, bien sûr, affirma-t-il enfin. Nous allons construire une nouvelle ville et y amener maman, exactement comme nous en avons fait le serment.

— Le but me paraît encore si éloigné que j'ai peur de ne jamais l'atteindre.

A quelle autre situation qui leur parlerait à tous les deux pourrait-il comparer celle qu'ils vivaient actuellement ? se demanda Porter. Une situation dont ils étaient sortis vainqueurs.

— Marcus, tu te rappelles lorsque nous étions envoyés sur le terrain ? Il fallait gagner les batailles l'une après l'autre sans nous laisser paralyser par la pensée de toutes celles qu'il faudrait mener pour arracher la victoire finale.

Porter s'attendait à ce que son frère lui ordonne d'arrêter ses sornettes, ou le rembarre comme à son habitude de son ton méprisant de grand frère.

Mais, à sa grande surprise...

— Tu as raison, frangin, murmura Marcus. Les Armstrong n'ont jamais baissé les bras devant un défi. Nous allons nous en sortir.

Il se redressa alors et désigna son plâtre du menton.

— Comment va ta jambe ?

— Elle ne me ralentit pas... trop.

— J'ai remarqué cette blonde... Rachel... qui te fait les yeux doux. Un début de quelque chose ?

Hors de question qu'il compromette sa réputation de séducteur en reconnaissant qu'un vrai baiser de la petite toubib l'intéressait davantage que Rachel tout entière.

— Peut-être, répondit-il. Je reste ouvert à toutes les éventualités. Et toi ?

— Je ne cherche pas de femme, décréta Marcus avec un rire dédaigneux.

— C'est ce que tu crois ! lança Porter d'un ton moqueur avant de quitter



le bureau.

Mais, malgré son apparente désinvolture, il avait le ventre noué. Le fait de voir Marcus si peu sûr de lui l'avait déstabilisé. Pour la première fois, il prenait conscience du rôle de repère que tenait son grand frère, surtout depuis la mort de leur père. Marcus portait d'énormes responsabilités sur ses épaules. Ils s'étaient lancés dans une entreprise gigantesque, à tous niveaux, qui pourrait faire le bonheur ou la perte des générations futures.

Depuis des mois maintenant, Porter consacrait tout son temps à la reconstruction de Sweetness, mais les tâches au jour le jour avaient occulté sa vue d'ensemble du projet qu'ils essayaient de mener à bien. Et quand on la considérait globalement, la mission qu'ils s'étaient fixée était...

Gigantesque... Effrayante...

Jamais il n'aurait imaginé s'y aventurer sans ses frères. Le fait de savoir que Marcus partageait cet état d'esprit le rassurait en même temps qu'il l'inquiétait. Soudain, il sentit la chape de responsabilité tomber sur ses épaules. Peut-être ce poids commençait-il à écraser Kendall aussi ?

\* \* \*

Porter se rendit au foyer afin d'étudier avec les plombiers les modifications qu'il était envisageable d'apporter au système d'eau chaude. Malheureusement, il n'existait aucune solution à court terme, et les douches froides allaient continuer. Voilà qui ne lui faciliterait pas la tâche auprès de Nikki !

En arrivant au cabinet médical provisoire, il vit avec horreur quatre de ses ouvriers dans ce qui servait de salle d'attente.

— Pourquoi es-tu venu consulter ? demanda-t-il à chacun.

— Feu du rasoir.

— Orteil en marteau.

— Mal au dos.

— Calvitie.

Avec un soupir, il sortit des billets de son portefeuille.

— Voilà ! Vingt dollars pour chacun. Mon offre de payer les heures d'absence ne tient plus. Retournez travailler et faites circuler l'information. Ne venez ici que pour quelque chose de grave. Si vous perdez beaucoup de sang ou si vous vous êtes sectionné un membre, par exemple.

Lorsque les hommes s'en allèrent, l'argent en poche, Porter se laissa tomber sur une chaise et essaya de se gratter la jambe sous son plâtre. Il souffrait de démangeaisons terribles, plus gênantes que la douleur qui le lançait encore de temps à autre dans la cheville. Il sortit un stylo de la poche de sa chemise et l'introduisit entre le plâtre et la peau, sans malheureusement réussir à atteindre la zone qui le rendait fou. Pour couronner le tout, lorsque, de guerre lasse, il retira le stylo, le capuchon resta coincé à l'intérieur.

— Et merde !

A ce moment-là, la porte s'ouvrit. Kendall se tenait sur le seuil en compagnie de Nikki, qui avait un air si... merveilleusement professionnel et efficace dans sa blouse blanche ! Sexy en diable !

— Que fais-tu ici ? demanda Kendall d'un ton soupçonneux.

— A part soudoyer mes *patients*, ajouta sèchement Nikki.

Porter remarqua ses yeux rougis. Son allergie ? Ou bien avait-elle pleuré à cause de son infidèle de fiancé ?

— Je... euh... je suis venu voir si le docteur pourrait me prescrire quelque chose contre mes démangeaisons, improvisa-t-il. Et toi, Kendall ? Que fabriques-tu ici ?

— Je voulais m'excuser auprès du Dr Salinger d'avoir oublié sa pompe d'alimentation à Atlanta, répondit Kendall avec un regard appuyé. Et aussi lui exprimer notre gratitude pour avoir accepté de préparer le dossier de candidature au RHC.

— Je n'avais rien de mieux à faire en attendant que ma camionnette soit réparée, dit Nikki en indiquant du bras sa salle d'attente désespérément vide.

— Et vous ne pouvez rien me donner pour mes démangeaisons ? insista Porter.

— Si. Attendez une seconde, dit-elle avant de disparaître dans son cabinet.

— Marcus t'a pourtant bien spécifié de ne pas t'approcher d'elle, lui reprocha Kendall à voix basse.

— Je n'écoute pas tout ce que dit Marcus, figure-toi. Mais ne le lui dis pas, s'il te plaît.

— A mon avis, tu en pincas pour le Dr Salinger.

— Tout mais pas ça !

En entendant le pas de Nikki, ils se turent.

— Voilà ! annonça-t-elle en tendant à Porter un cintre en fil de fer. Et vous auriez peut-être intérêt aussi à arrêter l'essence de wintergreen. Il n'est pas impossible qu'elle déclenche une allergie.

Elle avait souligné son dernier conseil d'un froncement de nez de dégoût. Mais c'est avec un sourire très poli qu'elle conclut :

— Lorsque j'aurai rempli le dossier pour le centre de santé rural, je vous en informerai. Et j'ose espérer que vous me tiendrez au courant pour ma camionnette ?

— Naturellement, marmonna Porter.

— Au revoir, messieurs.

Là-dessus, elle ferma la porte... privant Porter du soleil qui illuminait sa journée. Kendall le regarda.

— Heureusement que tu n'as pas le béguin pour elle... parce que j'ai l'impression qu'elle te déteste.

— Boucle-la, Kendall !

Au lieu de se fâcher, Kendall le gratifia d'une bourrade fraternelle.

— Ne t'inquiète pas, frerot. De toute façon, je ne vois pas quand tu trouverais le temps de conter fleurette à qui que ce soit. Il faut que tu crées un

potager, que tu aménages une salle multimédia, et que tu termines un centre médical... d'ici la fin de la semaine. Alors, au boulot !

Nikki éternua violemment en retenant un juron. En dépit de ses efforts pour se cloîtrer à l'intérieur, toutes fenêtres fermées, son allergie s'était aggravée au fil des jours. De toute évidence, l'allergène s'était infiltré partout, y compris sur elle, et ne cédait ni aux lavages de nez ni aux antihistaminiques. Plutôt gênant pour un médecin d'être incapable de se traiter soi-même !

L'avantage d'être restée confinée dans son cabinet ces derniers jours était... qu'elle n'avait pas croisé Porter.

Elle grimaça.

*L'inconvénient* d'être restée confinée dans son cabinet ces derniers jours était qu'elle n'avait pas croisé Porter...

Après s'être essuyé les yeux et mouchée pour la énième fois, elle jeta son mouchoir dans la poubelle par-dessus les précédents. Son esprit embrumé avait ralenti son travail sur le dossier de candidature au RHC mais elle en entrevoyait néanmoins le bout. Depuis la disparition des patients soudoyés par Porter pour venir la consulter, ses activités se bornaient à soigner les femmes, pour des piqures d'insectes et des migraines essentiellement.

Et, naturellement, pour les incontournables allergies.

Alors qu'un nouvel éternuement malmenait ses sinus à vif, un grondement accompagné d'un brouhaha de voix attira son attention. Elle se dirigea vers la fenêtre. D'énormes semi-remorques, transportant sur leur plateau arrière des préfabriqués enveloppés d'un film plastique, avançaient au pas dans la rue devant le foyer. Un large sourire éclaira son visage et son cœur se mit à battre plus vite. Les modules de son centre médical étaient arrivés.

Non ! Pas *son* centre médical !

Pourquoi cette construction, dans une ville qu'elle allait quitter, la mettait-elle dans cet état d'excitation ? Il n'y avait vraiment aucune raison. Si ce n'est qu'elle s'ennuyait ferme et que cela allait peut-être l'occuper.

Porter, sur son quad, escortait le convoi exceptionnel. En le voyant, elle sentit ses jambes flageoler. Furieuse contre elle-même, elle s'écarta de la fenêtre. Il fallait à tout prix qu'elle quitte cet endroit.

Qu'elle s'éloigne de cet homme.

Après s'être une nouvelle fois tamponné les yeux et s'être mouchée, elle avala un autre comprimé d'antihistaminique.

— Entrez ! dit-elle, ravie de la distraction, en entendant frapper à sa porte.

Ce devait être Susan qui avait fini de trier et d'étiqueter avec leur prix les différents articles commandés pour le dispensaire et venait s'enquérir de sa nouvelle tâche. Malheureusement, elle ne voyait plus quoi lui confier, vu le manque d'activité du centre.

La porte s'ouvrit sur Riley Bates — *Doc Riley* —, un sourire arrogant sur son visage à la barbe grisonnante. Il dégageait une odeur nauséabonde que son nez bouché n'arrêta hélas pas.

— Salut, toubib.

— Bonjour, répondit-elle avec méfiance. En quoi puis-je vous aider, monsieur Bates ?

— C'est moi qui suis venu vous apporter mon aide, répliqua-t-il avec un geste du menton en direction de la corbeille qui débordait de mouchoirs.

Tout en s'avançant vers le bureau, il sortit d'une des nombreuses poches de son pantalon cargo un sachet en plastique contenant un produit noir, qu'il lui tendit. Comme elle hésitait à le prendre, il agita le pochon sous son nez.

— Tenez, insista-t-il. C'est de la réglisse. Une préparation maison.

Elle finit par accepter et étudia d'un air intrigué à travers le plastique les rubans noirs caoutchouteux.

— C'est de la vraie, vous savez, toubib. Fabriquée à partir de vraies racines. Rien à voir avec la réglisse du commerce. C'est pour votre allergie. J'ai remarqué l'autre jour qu'elle vous gênait beaucoup.

— Je suis sûre qu'elle va passer, répondit-elle d'un ton crispé.

— Oui, elle va diminuer... aux premières gelées, vers le mois de novembre. Mais d'ici là, elle va augmenter.

Quel homme insupportable !

— Merci, monsieur Bates. Mais je la traite avec des médicaments homologués.

— S'ils sont homologués pourquoi ne marchent-ils pas ?

Elle se mordit la langue... et ne trouva rien à répondre.

— La réglisse vous soulagera, insista Riley. En plus, elle a bon goût, croyez-moi.

— Merci, répéta-t-elle en posant le sachet à l'autre extrémité de son bureau.

— De rien, dit-il sur un ton qui indiquait clairement qu'il n'était pas dupe.

Il savait pertinemment qu'elle se ferait couper en deux plutôt que d'avaler un bout de ce truc noir.

Il souleva légèrement sa casquette et sortit à reculons.

Nikki réussit à retarder un éternuement jusqu'à ce qu'il ait fermé la porte. Elle éternua alors trois fois d'affilée et s'affala sur une chaise. Avec une moue dégoûtée, elle saisit entre deux doigts le sac de réglisse qu'elle laissa tomber dans un des tiroirs du bas de son bureau.

C'est alors que l'on frappa de nouveau à sa porte. Elle soupira en espérant qu'il ne s'agissait ni du guérisseur autoproclamé ni d'un des patients engagés

par Porter.

— Entrez !

Cette fois, c'était Molly McIntyre qui se tenait sur le pas de la porte, droite, son visage carré impassible.

— Je vous dérange, docteur Salinger ?

— Non, pas du tout. Je vous en prie, entrez. En quoi puis-je vous être utile, madame McIntyre ?

— Appelez-moi « Molly », dit cette dernière en fermant derrière elle.

Elle tendit alors ses mains, paumes vers le ciel.

— C'est à cause de ces boutons. Ils ne veulent pas partir.

— Porter Armstrong vous a-t-il proposé quelque chose pour venir me consulter ? demanda Nikki.

— Pardon ?

— Vous a-t-il offert de l'argent pour que je vous soigne ?

Molly la regarda sans comprendre.

— Non. Pour quelle raison une idée aussi débile lui serait-elle venue ?

Impossible de mettre en doute la sincérité de Molly, se dit Nikki en invitant sa *vraie* patiente à s'asseoir pendant qu'elle allait prendre des gants en caoutchouc dans une armoire.

— Montrez-moi ça, dit-elle en approchant une chaise de Molly.

De méchantes cloques rouges se nichaient entre les doigts de la cantinière aux mains bizarrement teintées de bleu.

— La lotion à la myrtille que m'avait donnée Riley Bates a marché au début, lui expliqua Molly. Mais depuis un certain temps, les choses se sont aggravées. Elle sentait bon pourtant.

— Vous souffrez d'une dermatite de contact. Vous devriez essayer de changer de détergents, et surtout porter des gants. En attendant, vous allez mettre une pommade à la cortisone. Cela soulagera les démangeaisons et favorisera la cicatrisation. Malheureusement, elle ne sentira pas aussi bon que votre lotion aux myrtilles, mais au moins vous ne vous transformerez pas en Schtroumpf.

— Ce n'est pas grave, du moment que mes démangeaisons cessent.

Nikki se leva et retourna à son armoire où elle choisit un tube dans une boîte d'échantillons.

— Tenez, dit-elle en le tendant à Molly. Si vous ne sentez pas d'amélioration rapidement, je vous rédigerai une ordonnance pour un médicament plus fort. Dans ce cas, il faudra malheureusement que vous alliez dans une pharmacie pour vous le procurer.

— Merci, dit Molly avec un signe de tête.

Elle dévissa aussitôt le tube, étala la pommade blanche sur ses lésions et frotta jusqu'à ce qu'elle ait été entièrement absorbée.

— Ça va déjà mieux, déclara-t-elle avec un soulagement visible.

— Parfait !

— Combien je vous dois ?

— Rien, répondit Nikki avec un geste de la main. Je vous ai donné un échantillon.

— Et votre temps ?

— J'en ai à revendre en attendant que ma camionnette soit réparée.

— C'est vraiment dommage que vous ne restiez pas. Mais je comprends. Vous gaspilleriez votre talent ici.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, assura Nikki, quelque peu honteuse. C'était une erreur de ma part de partir de Broadway.

Avec un geste vague du bras vers le reste du foyer, elle ajouta :

— Les femmes sont venues à Sweetness pour s'installer et fonder une famille. Pas moi. Alors ma présence ici m'apparaît comme presque malhonnête.

— Vous croyez qu'il n'y a pas de place dans cette ville pour quelqu'un qui ne cherche pas à se marier et avoir des enfants ?

Nikki comprit brusquement que Molly parlait d'elle-même.

— Non, s'empressa-t-elle de répondre. Je pense seulement que cette ville mérite d'avoir un médecin qui adhère aux objectifs de la collectivité. Toutes ces histoires de famille et de foyer... Je n'ai pas signé pour ça.

— Ah. Ça vous paraît mièvre.

— Je ne voulais pas être désobligeante, assura Nikki d'un air penaud.

— Oh ! Vous ne m'avez pas vexée. Il n'y a pas de fumée sans feu. Les clichés sur les gens du Sud reflètent une certaine réalité. Nous continuons à attacher de l'importance à des valeurs considérées comme démodées ailleurs dans le pays. Nous éprouvons les choses plus profondément, nous rions plus fort et nous pleurons à plus chaudes larmes. Je comprends que cet étalage de sentiments mette les gens mal à l'aise. En particulier ceux du Nord.

L'analyse de Molly surprit Nikki autant qu'elle la troubla.

— Moi, cela ne me met pas mal à l'aise, murmura-t-elle.

— En tout cas, il n'y a pas à avoir honte, conclut Molly en se dirigeant vers la porte. C'est comme ça, c'est tout. Merci encore pour la pommade.

— De rien. Au fait, Molly, avez-vous réussi à identifier le propriétaire de la montre que je vous ai apportée ?

— Ah oui, répondit Molly avec un sourire radieux. Elle appartient à Cletis Arnold Maxwell. C'était un voisin des Armstrong à Clover Ridge. Il était sacrément content d'apprendre qu'on avait trouvé sa montre. Il la tenait de son père, vous comprenez. Il m'a demandé de remercier chaleureusement celle à qui il devait cette découverte.

— Dites à M. Maxwell que je me réjouis pour lui.

— En fait, c'est *docteur* Maxwell. Il a exercé ici pendant de très nombreuses années. Il était ravi de savoir que vous étiez le nouveau médecin. D'après lui, c'est un signe du destin. Désolée d'insister, conclut Molly avec un clin d'œil avant de s'en aller.

Lorsque la porte se ferma, Nikki se sentit soudain vidée et furieuse contre elle-même. Elle n'avait pas voulu insinuer que les gens de Sweetness

manifestaient un sentimentalisme exagéré et mièvre. C'est au contraire sa propre incapacité à adhérer aux efforts de toute une communauté qu'elle déplorait.

Des larmes lui brûlaient les yeux. Elle avait sous-estimé les attentes que l'on avait placées en elle. Elle ne comprenait que maintenant aussi ce que la rupture avec Darren lui avait coûté en énergie, au point qu'elle ne se sentait plus en état de donner quoi que ce soit de positif aux autres.

Un épouvantable sentiment de solitude la submergea alors, oppressant, douloureux, auquel la migraine provoquée par ses sinus congestionnés n'arrangeait rien. Après s'être mouchée avec précaution, elle ressentit soudain le besoin de se consoler en avalant quelque chose d'agréable, comme du thé chaud.

Ou un moelleux au chocolat.

Elle se rappela alors la réglisse que Riley Bates lui avait apportée. Pas comme remède à son allergie bien sûr, mais comme friandise. Elle sortit le sachet du tiroir où elle l'avait rangé. Les cordons noirs de réglisse étaient bosselés et de taille inégale, les extrémités déchiquetées. Un peu suspect au niveau de l'hygiène...

Elle prit sa respiration et ouvrit le pochon. Le parfum aigre-doux qui s'en échappa était si puissant qu'il parvint à pénétrer ses narines encombrées. Elle se mit à saliver. Elle prit un ruban noir et mordit dedans avec précaution, prête à cracher si le goût la répugnait trop.

Mais non !

La pâte douce, fondante et tendre emplît sa bouche de délicieuses saveurs sucrées de cerise. Elle ferma les lèvres pour les garder en bouche et mieux les déguster.

Elle croqua une nouvelle fois dans la sucrerie, avec le même plaisir et une pensée reconnaissante pour Riley Bates. Elle savoura un dernier morceau et rangea le reste dans le tiroir avec la mauvaise conscience d'une petite fille prise en faute.

Elle se dirigea vers la fenêtre. Des hommes et des femmes accouraient aux nouvelles sur le chantier du centre médical. Elle aussi était dévorée de curiosité, mais quelque chose la retenait d'y céder et de se précipiter à son tour. Elle ne voulait pas s'investir davantage dans la vie de Sweetness. En outre, elle redoutait de tomber nez à nez avec Porter et de devoir croiser son regard perçant alors qu'elle se sentait déjà fragilisée physiquement.

Elle se rappela les propos de Molly sur l'appréhension que suscitait, chez les gens du Nord, le manque de réserve des gens du Sud. A contrecœur, elle était obligée d'admettre que les insinuations de Molly à son égard avaient en fait frappé juste : elle craignait en effet de s'impliquer affectivement.

Mais n'avait-elle pas le droit de se protéger pour s'éviter de nouvelles souffrances ? Elle passa son index droit sur son annulaire, là où une légère marque attestait la gravité de la trahison qu'elle avait subie. Elle avait appris avec une rare brutalité qu'elle était désormais seule au monde, que personne



ne veillerait sur elle.

Elle gagna son bureau. Plus vite elle remplirait le dossier de candidature au RHC, plus vite elle pourrait quitter Sweetness la conscience tranquille.

— Alors, qu'est-ce que vous dites de notre centre médical ? demanda Porter à ses frères en tentant de bomber le torse malgré ses béquilles. Pas mal, non ?

— Oui, c'est réussi, reconnut Marcus tout en parcourant du regard les modules récemment assemblés que des ouvriers étaient en train de peindre en vert kaki. C'est un beau bâtiment, spacieux, cher... et vide. Où en est la candidature au RHC, Kendall ?

— Je me rends justement chez le Dr Salinger, répondit ce dernier avec un geste du pouce par-dessus son épaule en direction du foyer. Elle devait terminer le dossier ce matin.

Le cœur de Porter s'emballa. Chaque jour, depuis une semaine, il avait espéré que Nikki viendrait inspecter l'avancement des travaux. Et chaque jour, depuis une semaine, il avait été déçu.

Oh ! Pas pour lui-même, naturellement ! Mais pour la ville qui s'apprêtait à perdre un médecin aux si jolis yeux. Euh... aussi qualifié !

— Je t'accompagne, Kendall, proposa-t-il.

— Non, lui ordonna Marcus. Laisse Kendall s'occuper de ça.

— T'est-il venu à l'esprit que je pourrais avoir besoin de consulter la petite toubib pour ma jambe ? demanda Porter avec amertume.

— Tu as utilisé toute ta réserve de cintres ? riposta sèchement Kendall. Il me semble qu'elle a été très claire : elle ne veut plus te voir sauf pour raison médicale justifiée.

Porter haussa les épaules et ne dit rien, se bornant à regarder Kendall s'éloigner.

— Je connais cette moue, dit Marcus.

— Quelle moue ?

— Celle de « je veux ce que je ne peux pas avoir. »

Porter jeta un regard noir à son frère.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, rétorqua-t-il d'un ton agressif.

— Oh oh ! murmura Marcus, le regard braqué au-delà de Porter. Ne te retourne pas, mais voici une jeune femme qui te dévore littéralement des yeux.

Ignorant l'avertissement, Porter tourna la tête... Rachel Hutchins, tout

sourires, s'avavançait vers lui de sa démarche chaloupée, irrésistible dans son short en jean très court et son T-shirt rose. Une apparition à des années-lumière de Nikki avec sa blouse blanche et ses bras croisés sur sa poitrine !

Pourquoi pensait-il à Nikki ? Ne l'avait-on pas déchargé de la responsabilité de la petite toubib ? Il était donc désormais libre d'explorer d'autres horizons plus prometteurs...

Il répondit au sourire que lui adressa Rachel.

— Salut, Porter !

— Salut.

— Vous avez bâti le centre médical en un temps record. Bravo !

— Merci, répondit-il un peu distraitement, hypnotisé par la bretelle de soutien-gorge qui avait glissé sur le bras de Rachel.

Pourtant, au lieu de la vision des trésors cachés sous le T-shirt rose de cette superbe blonde, c'est l'image de Nikki dans son chemisier rendu transparent par la pluie qui s'imposa à lui.

— Comment va votre jambe ? demanda Rachel en désignant son plâtre.

— Très bien, assura-t-il malgré la douleur lancinante qu'il ressentait en cet instant. J'essaie de vaquer normalement à mes activités.

D'un doigt à l'ongle verni en rose, Rachel suivit le contour du logo « John Deere » sur le T-shirt qu'il avait mis ce jour-là.

— A *toutes* vos activités ? minauda-t-elle.

Porter dut s'éclaircir la voix pour répondre :

— Oui.

— Formidable ! Cela vous tenterait-il de venir pique-niquer avec moi, à midi ?

Tandis qu'il contemplait la longue silhouette gracieuse de Rachel, Porter s'aperçut soudain, décontenancé, qu'il fantasmaait davantage sur l'idée de *coucher* avec elle que sur le fait d'avoir une relation suivie avec elle. Il décelait chez cette femme une dureté que son maquillage ne parvenait pas à camoufler. Quant à sa voix, suraiguë, elle lui rappelait les sifflets utilisés pour dresser les chiens...

Il perdait la boule, ma parole ! On pouvait imaginer sort plus tragique que de partager le repas d'une bombe sexuelle !

— Oui... Avec plaisir.

— J'apporterai des sandwiches, proposa-t-elle, rayonnante. Midi pile, ça vous va ?

— Parfait. Je viendrai vous prendre au foyer en quad.

— Marché conclu !

Là-dessus, elle s'éloigna d'un pas... outrageusement chaloupé.

Tout en admirant le balancement de ses hanches, Porter laissa son esprit divaguer. Il imagina un long après-midi passé sur une couverture à l'ombre d'un arbre...

Une tape sur l'épaule le tira brutalement de sa rêverie.

— Ne va pas la faire fuir, elle aussi, s'il te plaît ! lui lança Marcus.

— Comme tout se déroule normalement sur le chantier, je vais en profiter pour aller à Clover Ridge, répondit-il sans relever la pique autrement que par un regard noir. J'y suis passé l'autre jour, et un peu de débroussaillage serait bienvenu.

— Qu'est-ce que tu fabriquais là-haut ?

— J'ai emmené la petite toubib visiter la région.

Marcus écarquilla les yeux.

— Ah oui ?

— Je lui ai juste montré rapidement les alentours en pensant que, si elle tombait sous le charme du coin, elle choisirait peut-être de rester.

— Ben voyons..., murmura Marcus, visiblement peu convaincu. Admets-le, Porter. Le Dr Salinger est la seule femme au monde que ta fossette au menton laisse de marbre.

— A plus tard, se contenta de répondre Porter avec un geste irrité avant d'enfourcher un des quads.

Il se rendit au hangar où étaient garés les véhicules de chantier et alla droit vers une remorque, attelée à un tracteur, sur laquelle était amarrée une tondeuse autoportée. Il se hissa laborieusement sur le siège du tracteur et se mit en route, direction Clover Ridge, à une allure d'escargot. Il tenta de se détendre et de refréner son impatience en respirant l'air frais de la montagne qui, en temps normal, lui éclaircissait les idées.

Sans trop savoir pourquoi, il regrettait d'avoir accepté l'invitation à déjeuner de Rachel. Cette dernière s'intéressait visiblement à lui de très près, alors que lui... pas vraiment. Marcus avait raison, ils ne pouvaient se permettre de s'aliéner la meneuse du groupe des femmes. Or elle pouvait fort bien s'accrocher à lui, se mettre à attendre Dieu sait quoi. Oh ! bien sûr, tout se passerait probablement très bien... du moins au début. Mais vu sa propre inconstance dans le domaine amoureux, leur relation se solderait certainement par un désastre. Sans compter que les femmes venaient tout juste d'arriver et qu'il était prématuré de nouer un lien particulier avec l'une d'elles. Au premier abord, Rachel apparaissait indéniablement comme la plus remarquable et la plus ouverte de toutes. Qui sait cependant s'il ne se cachait pas parmi elles une bombe à retardement, quelqu'un qui ne se détachait pas nécessairement du lot mais qui, le moment venu, enflammerait un homme d'une ardeur à faire pâlir n'importe quelle sirène ?

Comme Nikki, songea-t-il avec agacement. La petite toubib, si coincée dans le cadre quotidien, se révélerait probablement uneoureuse fougueuse et débridée, si elle baissait sa garde.

S'était-elle débarrassée de toutes ses inhibitions lors de ses ébats avec son ex-fiancé ? Et pourquoi la pensée qu'elle ait eu des relations intimes avec un homme qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam le dérangerait-il à ce point ?

Alors qu'il ruminait ainsi, une ombre plutôt imposante traversa la route. Il écrasa la pédale de frein avec son pied valide... Hélas, malgré ses efforts, il ne parvint pas à éviter le choc... et le bruit sinistre qui l'accompagna. C'était un

jeune cerf. Il l'avait blessé, se désola-t-il en le voyant boitiller vers les taillis. Puis les buissons cessèrent de bouger... L'animal s'était écroulé.

Après avoir mis le tracteur au point mort, il descendit de son siège, se saisit de ses béquilles et avança prudemment dans les broussailles, redoutant ce qu'il allait découvrir. Aussi fut-il soulagé d'entendre la bête respirer bruyamment et s'ébrouer à son approche. En fait, il ne s'agissait pas d'un cerf mais d'une jeune biche. Apeurée, cette dernière essaya de se lever. En vain. Une vilaine fracture ouverte sur sa patte arrière l'en empêchait.

Porter s'approcha d'elle en émettant des petits bruits apaisants. La biche le laissa poser ses mains sur elle, mais uniquement parce qu'elle souffrait trop pour bouger, il en était conscient. Après avoir jaugé la situation et la distance qui le séparait du tracteur, il enleva sa chemise, l'attacha autour de la biche et commença à tirer.

Lorsque, enfin, il atteignit l'attelage sur la route, il abaissa le monte-charge à l'arrière de la remorque, hissa tant bien que mal la biche derrière la tondeuse et l'arrima avec des sangles en coton. Elle respirait encore, mais à un rythme saccadé qui témoignait de sa panique.

Porter la caressa doucement derrière l'oreille.

— Patience, ma belle... La petite toubib va te soigner, comme elle m'a soigné.

— Merci, docteur Salinger. Vous n’imaginez pas combien mes frères et moi vous sommes reconnaissants d’avoir consacré tout ce temps au dossier de candidature au RHC.

— Je vous en prie, répondit Nikki en serrant la main que Kendall lui tendait. Vous devriez recevoir l’accord sous un mois une fois que vous l’aurez déposé.

— Ce qui ne nous laisse pas beaucoup de temps pour équiper le centre médical... et pour embaucher.

— Susan possède la liste du matériel et des produits de base dont vous aurez besoin. En ce qui concerne le personnel, je vous aiderai de mon mieux... à distance. Tenez, dit-elle en lui remettant le CDD non signé.

Kendall le refusa d’un geste.

— Jetez-le si vous avez vraiment décidé de partir.

— Comme vous voudrez. Vous a-t-on dit quand ma camionnette sera prête ?

— Euh... pas vraiment.

— Savez-vous au moins si la pompe d’alimentation est arrivée ?

— Euh... non, balbutia Kendall qui peinait à dissimuler sa gêne. Porter était censé s’en occuper.

Nikki croisa les bras sur la poitrine.

— Monsieur Armstrong, j’aimerais quitter Sweetness le plus rapidement possible. Il faut impérativement que je récupère mon véhicule.

— N’y a-t-il vraiment pas moyen que vous changiez d’avis ? Avez-vous vu le centre médical ?

— Non. Mais de toute façon, cela ne modifiera pas ma décision.

— Bien. Je vais en parler à Porter. Nous allons tout mettre en œuvre pour que votre camionnette soit réparée dans les meilleurs délais.

— C’est gentil. A présent que le dossier de candidature est rempli, je vais me tourner les pouces. Sauf si votre frère *m’achète* d’autres patients.

Au moins Kendall eut-il la bonne grâce de se montrer mal à l’aise, nota Nikki, en retenant un sourire.

— Au fait, je ne l’ai pas croisé ces derniers jours, reprit-elle d’un ton détaché. Comment va sa jambe ?

— Entre vous et moi, répondit Kendall d'un air soucieux, moins bien qu'il ne le prétend, je crois.

— Je lui ai répété je ne sais combien de fois de ne pas forcer.

— Si cela peut vous rassurer, il a connu bien pire et n'écoutait pas davantage les médecins.

— Il est vrai que votre jeune frère semble assez rebelle.

— C'est exact. Pour sa défense, il faut reconnaître que c'est un trait de caractère qui l'a bien aidé dans sa vie. Et qui plaît beaucoup aux femmes, ajouta Kendall avec un petit sourire.

Nikki le regarda droit dans les yeux, le visage impassible.

— Euh... pas à toutes les femmes, s'empessa-t-il de rectifier. Peut-être n'utilise-t-il pas toujours des méthodes très orthodoxes, il n'empêche que lorsqu'il se met une idée en tête, il s'arrange pour la mener à bien. Prenez la reconstruction de cette ville, par exemple. Si quelque chose nous arrivait, à Marcus et moi, je ne doute pas un instant qu'il se débrouillerait quand même pour respecter la date limite fixée par le gouvernement fédéral.

— Vous paraîsez si unis, tous les trois, murmura-t-elle avec une certaine tristesse.

— Pour le meilleur et pour le pire, répondit Kendall dans un petit rire.

— Votre frère m'a montré où se trouvait la maison de votre enfance.

— Quoi ? Porter vous a emmenée à Clover Ridge ?

Pourquoi avait-elle mentionné cette visite ? se reprocha-t-elle, devant la mine de Kendall. Visiblement, cet événement a priori anodin prenait pour lui une signification qu'elle ne saisissait pas.

— Je pense qu'il cherchait à m'occuper, précisa-t-elle vivement. En tout cas, c'est un endroit merveilleux.

Kendall acquiesça distraitement sans cesser de la dévisager avec une expression étrange.

— Je ferais bien de vous laisser retourner travailler, docteur Salinger.

Une déclaration totalement ridicule, comme ils le savaient tous les deux, mais le tour que prenait la conversation commençant à la mettre mal à l'aise, Nikki ne releva pas et se contenta de hocher la tête.

Lorsque, après un dernier remerciement, Kendall fut parti, elle réfléchit à ce qu'il lui avait appris sur son cadet. Porter projetait de ressusciter cette ville du bout du monde et d'y passer le reste de sa vie... de s'y marier... d'y fonder une famille. D'après les projections démographiques qu'elle avait reportées dans le dossier de candidature au RHC, les frères Armstrong nourrissaient de grandes ambitions pour Sweetness. Elle, cependant, ne voyait dans cette ville qu'une espèce d'aquarium ouvert à tous les regards où elle ne jouirait d'aucune intimité, où elle serait censée prendre part à la vie des autres et, en retour, laisser les autres s'immiscer dans la sienne.

Elle s'apprêta à jeter le contrat d'embauche dans la corbeille puis se ravisa et le rangea dans un tiroir du bureau.

Pour son remplaçant.

Elle se mit alors à tourner comme un lion en cage dans son cabinet en se raisonnant pour ne pas céder à l'envie de rejoindre l'autoroute à pied. Bien sûr, elle pourrait demander à une de ses compagnes de la conduire jusqu'à Broadway. Seulement, elle voulait partir le plus discrètement possible, et elles étaient toutes si... envahissantes. Elles l'invitaient sans cesse à venir dans leur chambre bavarder en écoutant de la musique, et elle, elle ressentait ces attentions comme autant d'intrusions dans sa vie privée, redoutant qu'elles ne cherchent en réalité à discuter de sa rupture humiliante avec Darren. Même si, en fait, elles ne posaient pas de questions à ce sujet, leurs regards apitoyés trahissaient sans équivoque ce qu'elles pensaient.

Du coup, elle préférerait se contenter de sa propre compagnie, quitte à s'isoler.

Elle se massa les tempes et le haut du nez pour soulager la migraine engendrée par son allergie persistante. A elle seule, la présence des pollens qui proliféraient dans ce climat chaud et humide aurait suffi à la décider à rentrer dans le Michigan où la rudesse des hivers tuait les allergènes. Elle prit un morceau de la réglisse que lui avait donnée Riley Bates, non qu'elle crût en ses vertus médicinales mais parce que la mastication permettrait de décongestionner ses conduits auditifs.

Et puis... elle commençait à devenir accro à sa saveur puissante.

Elle mâchait avec ardeur la pâte noire lorsqu'on frappa à la porte. Elle n'eut pas le temps de répondre. Le battant s'ouvrit d'un coup sur Porter qui, soutenu par ses béquilles, occupait tout l'encadrement de sa carrure imposante.

Elle avala son morceau de réglisse.

— A quoi bon frapper, monsieur Armstrong, si vous entrez sans attendre l'autorisation ? lança-t-elle, furieuse de sentir son cœur battre la chamade à la vue de cet homme... insupportable.

— Pardon, dit-il en se poussant pour laisser le passage aux hommes qui le suivaient. C'est une urgence.

C'est alors seulement qu'elle remarqua le sang sur sa chemise. D'un bond, elle se leva.

— Quelqu'un s'est blessé ? demanda-t-elle tout en récapitulant silencieusement la liste des gestes à effectuer dans ce cas.

Mais lorsque les ouvriers s'écartèrent du lit double où ils avaient déposé le patient, elle demeura un instant sans voix.

— C'est... un daim !

D'un geste, Porter congédia ses hommes.

— Une biche, plus exactement, précisa-t-il. Elle a surgi sur la route au moment où je passais avec mon tracteur. Je n'ai pas pu l'éviter.

— Monsieur Armstrong, je ne suis pas vétérinaire. Je ne sais pas soigner les animaux, et encore moins quand ils sont sauvages.

— Et alors ? Une fracture est une fracture. Vous ne pouvez pas la plâtrer ?

— Et lui donner des béquilles en attendant que sa patte guérisse ? Les



soins aux animaux différent de ceux dispensés aux êtres humains. Et de beaucoup.

Le visage de Porter s'assombrit.

— Allez, petite toubib, vous pouvez certainement faire quelque chose.

Emue par la tristesse de Porter, elle mollit et s'approcha de l'animal pour l'ausculter, son stéthoscope autour du cou. La biche — puisque biche c'était — n'ouvrait pas les yeux mais respirait régulièrement. Sa fourrure était dense et soyeuse, son corps chaud — plus chaud que chez les hommes, ce qui était normal —, son cœur battait, un peu rapidement et pas très fort certes, et ses poumons ne semblaient pas atteints.

Du moins, pour autant qu'elle puisse en juger, se reprit-elle prudemment en fronçant les sourcils.

La biche ouvrit soudain les yeux et, prise de panique, se débattit dans un effort pour se lever. Oubliant ses béquilles, qui tombèrent sur le sol avec fracas, Porter s'élança pour la maintenir et lui caresser le cou en émettant des sons très doux. L'animal se calma quelque peu.

Cet homme savait indéniablement s'y prendre avec les animaux sauvages, songea Nikki en se remémorant la scène avec les merles bleus au château d'eau.

Et pas uniquement avec les animaux sauvages d'ailleurs...

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il, le visage anxieux.

— Que je ne suis pas qualifiée pour lui porter secours, répondit-elle en retirant son stéthoscope de ses oreilles.

— Faites ce que vous pouvez. Je ne veux pas la piquer.

Seigneur ! Comment pourrait-elle résister à ces yeux bleus implorants ? Elle acquiesça d'un signe de tête et porta la main à son front comme chaque fois qu'elle voulait se concentrer.

Il fallait qu'elle commence par administrer un sédatif à la biche. Cela entraînait dans ses cordes. Elle ignorait les doses exactes à utiliser pour l'endormir complètement, mais elle réussirait certainement à la sonner suffisamment pour pouvoir l'examiner plus méticuleusement. Elle alla prendre dans une armoire fermée à clé un flacon dont elle aspira le contenu avec une seringue.

— Empêchez-la de bouger, ordonna-t-elle à Porter.

Elle injecta alors l'anesthésiant dans le muscle de la hanche, du côté de la patte cassée.

— Elle se détend, murmura Porter en même temps que la biche commençait à cligner des paupières.

— Passez-moi des compresses de gaze, s'il vous plaît, monsieur Armstrong. Dans l'armoire, là-bas. Il faut que je trouve l'origine du saignement.

Après avoir imbibé le tampon d'antiseptique, elle nettoya le pelage taché de sang de l'animal. Heureusement, la plaie et les égratignures s'avérèrent superficielles. En revanche, la fracture paraissait beaucoup plus sérieuse,

constata-t-elle sur l'écran de l'appareil de radiographie.

— Est-il possible de réduire la fracture ? s'enquit Porter.

— Je ne sais pas. Les os semblent si fragiles ! A se demander comment ils supportent le poids de l'animal et par-dessus le marché encaissent les chocs lorsqu'il saute et court. Malgré tout, je peux tenter de l'opérer, mais après il faudra l'empêcher de sortir et la nourrir à la main pendant toute sa convalescence. Même dans ces conditions, elle n'est pas assurée de survivre, surtout si une infection s'en mêle.

— Je me chargerai de la surveillance.

— Vous n'êtes pas vraiment en meilleur état qu'elle.

— Sauvez la biche, Nikki. Le reste, je m'en occupe.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom, nota-t-elle, aussi troublée par cette soudaine familiarité que par la confiance qu'il affichait dans ses capacités à tirer l'animal d'affaire...

Comment, dans ces conditions, ne pas tout tenter pour sauver cet animal, ou tout au moins l'empêcher de souffrir ?

La tâche se révéla fastidieuse. Elle commença par réduire la fracture, une intervention rendue délicate par la finesse des os, comme elle l'avait prévu. Elle immobilisa ensuite la patte en l'entourant de bandes de coton pendant que la résine qu'elle appliquerait par-dessus fondait à la chaleur. Bien que gêné par son propre plâtre, Porter se montra un assistant fiable qui suivait avec rapidité et intelligence ses instructions. Oui, tous deux formaient un tandem efficace. Comme s'ils avaient toujours travaillé ensemble ! Nikki se concentrait entièrement sur sa tâche... sans pouvoir ignorer toutefois la proximité de Porter, le frôlement incessant de leurs mains et de leurs épaules.

Elle ne pouvait pas davantage demeurer insensible à l'inquiétude que Porter manifestait pour cet animal, et qui témoignait de son attachement à cette région et à tout ce qui la constituait. Elle le reconnaissait, l'attitude de Porter Armstrong l'émouvait profondément. Comment se créait un lien aussi fort avec un lieu ? Avec d'autres gens ? Quelle case lui manquait-il, à elle, pour qu'elle ne connaisse pas ce genre de relations et même qu'elle les refuse carrément ?

D'ailleurs, ne préférerait-elle pas se mentir en prétendant les rejeter plutôt que de s'avouer qu'elle était incapable d'en nouer ?

Darren avait-il détecté cet aspect de sa personnalité ? Cela expliquait-il pourquoi il s'était tourné vers quelqu'un d'autre ?

Ses mains continuaient à s'activer malgré cette terrifiante révélation sur elle-même et sur le vide abyssal de sa vie affective.

— C'est super ! s'exclama Porter en examinant la patte soigneusement plâtrée de la biche.

Mais lorsqu'il leva la tête, son sourire radieux s'évanouit d'un coup.

— Ça va ?

Nikki s'apprêtait à acquiescer lorsqu'elle s'aperçut que ses joues étaient humides. Vexée et désespérée, elle se détourna. Que devait-il penser d'elle ?

Elle alla se débarrasser de ses gants dans l'évier et commença à se laver les mains avec une méticulosité exagérée.

Elle entendit Porter approcher... puis sentit son haleine sur son cou.

— Hé ! Expliquez-moi.

Elle accrocha le regard de Porter dans le miroir, ébranlée par un chaos d'émotions qu'elle peinait à identifier et encore plus à mettre en mots. Surtout devant Porter. Elle sécha ses joues et tenta un sourire.

— Je suis désolée. Cela ne me ressemble pas. Il y a trop de choses qui me tombent dessus d'un coup aujourd'hui.

— Ne vous excusez pas, dit-il de sa voix grave.

Cette voix... Une véritable caresse...

Alors, avant qu'elle n'ait le temps de comprendre ce qui se passait, il l'avait fait pivoter vers lui. Un désir dévorant, qui lui coupa littéralement le souffle, l'enflamma tout entière.

S'appuyant sur une seule béquille, Porter essuya de sa main libre les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

— Je sais que vous êtes venue ici pour oublier quelqu'un qui vous a trahie.

Ainsi le bruit s'était répandu !

— Et je sais aussi que Sweetness ne correspond pas à vos attentes, poursuivit-il en la regardant droit dans les yeux. Mais vous êtes indispensable. Impossible de se passer de vous.

A ces paroles, Nikki sentit sa gorge se nouer. Elle était à la fois effrayée et rassurée par ce corps puissant qui exerçait un pouvoir magnétique sur elle, et elle manquait d'air...

Elle entrouvrit les lèvres...

Porter l'emprisonnait dans son regard. La défiait. Il plaqua la main sur sa nuque et se pencha vers elle, approchant sa bouche de la sienne, avec lenteur. Avec une telle lenteur qu'elle crut que le contact ne s'établirait jamais.

Enfin, il s'empara de ses lèvres. Si complètement, si tendrement, qu'elle sentit de nouveau les larmes lui monter aux yeux. Quand il approfondit son baiser, réveillant au plus profond d'elle des sensations merveilleuses, ses seins gonflèrent de désir, leurs pointes se dressèrent. Elle les frotta contre le torse puissant de Porter qui poussa un grognement et l'attira vers lui avec fièvre. Elle lui caressa la poitrine, se délectant de sa musculature sous le tissu de son T-shirt.

De tendre, le baiser devint passionné, enfiévré.

— Satanées béquilles ! pesta-t-il en la poussant doucement vers l'évier.

Malgré sa patte folle, il la souleva pour la déposer sur la tablette. Nikki, le corps en feu, promena fébrilement ses mains sur les épaules et les bras de Porter tandis qu'il entreprenait maladroitement de déboutonner son chemisier. Elle respirait avec délices son odeur virile. Le sang lui martelait les tempes. Elle se plaquait contre lui, ses sens aiguisés comme jamais auparavant. Elle avait l'impression d'être une voiture folle lancée dans une course incontrôlée.

Elle ne pouvait — ni ne voulait — s'arrêter...

— Dépêche-toi, murmura-t-elle, craignant qu'il ne se ravise.

Aussitôt, comme si ces mots l'avaient libéré, les caresses de Porter se firent plus ardentes, plus précises. Il dégrafa son soutien-gorge, gémit d'admiration devant le spectacle qu'il découvrit et prit dans sa bouche un mamelon, déclenchant en elle une succession d'ondes voluptueuses. Dans un cri, elle enfouit les doigts dans la chevelure de Porter et l'incita à poursuivre.

Il obéit volontiers...

Tout en insinuant une main entre ses cuisses, il s'intéressa à son autre sein qu'il se mit à téter avidement en réponse aux instructions qu'elle lui soufflait. Elle se liquéfia, haletant de plaisir. Il l'embrassa avec une fougue décuplée et guida sa main vers sa braguette. Elle laissa ses doigts courir sur son sexe tendu... vers la boucle de sa ceinture... Porter s'arrêta de respirer...

Des coups énergiques à la porte brisèrent net leur élan.

— Nikki ? lança Rachel. Es-tu là ? Je cherche Porter.

Le retour dans le monde réel fut brutal. Décélant une lueur de honte dans les yeux de Porter, Nikki se raidit et le repoussa. Il recula, en se passant une main sur le visage, tandis qu'elle agrafait son soutien-gorge et boutonnait son chemisier tant bien que mal de ses doigts tremblants.

Rachel frappa de nouveau.

— Nikki ?

Après avoir pris une profonde inspiration, Nikki entrebâilla la porte.

Rachel, avec ses longues jambes bronzées, un panier de pique-nique au bras, offrait une image d'Épinal de la belle paysanne avenante.

— Bonjour, Rachel.

Cette dernière tendit le cou vers l'intérieur du cabinet.

— Tu n'aurais pas vu Porter ? Il paraît qu'il est venu te consulter. D'ailleurs, son tracteur est garé devant le foyer. Nous sommes censés aller pique-niquer.

Le sang de Nikki se glaça dans ses veines. Ce mufler aurait quand même pu lui parler de son rendez-vous avec Rachel avant de lui enfoncer sa langue dans la gorge ! Humiliée comme jamais elle n'aurait cru pouvoir l'être, blessée au plus profond de son amour-propre, elle ouvrit tout grand le battant.

— Ah ! Chouette, vous êtes là ! s'écria Rachel avec un sourire aguicheur en apercevant Porter.

Brusquement, sa mine s'assombrit à la vue de la biche sur le lit.

— Que s'est-il passé ?

— Elle a heurté le côté de mon tracteur et s'est cassé une patte, expliqua rapidement Porter. Je l'ai amenée ici pour que le Dr Salinger la soigne.

— Tu t'occupes aussi des animaux ? demanda Rachel. Super ! Avec toi, la ville fait d'une pierre deux coups. Nigel souffre d'un dérangement intestinal depuis quelque temps. Tu pourrais peut-être l'examiner pour savoir ce qui ne va pas ?

— On verra, marmonna Nikki avec un sourire forcé.

Porter allait lui dire quelque chose, mais elle détourna la tête. Elle frémissait encore de son baiser, de ses caresses. Lui, apparemment, s'était simplement échauffé avant son déjeuner en tête à tête avec Rachel...

Comment avait-elle pu se montrer aussi bêtement naïve ?

— Vous êtes prêt ? s'enquit Rachel en brandissant son panier.

— Désolé, dit-il avec une mine contrite en désignant la biche. Je vais devoir annuler pour m'occuper de ma copine.

— Oh non, inutile ! intervint Nikki d'un ton enjoué. Je vais la maintenir sous sédatif jusqu'à votre retour. De toute façon, mieux vaut ne pas la bouger tout de suite. Allez vous amuser, tous les deux.

Tout en parlant elle les poussa vers la porte. Rachel rayonnait. Porter, lui, affichait une expression indéchiffrable. Sur le seuil, il se retourna.

— C'est juste un déjeuner, docteur Salinger. Nous n'en avons pas pour longtemps.

— Oh ! Ne vous pressez pas ! leur recommanda Nikki dans un sourire.

A peine eut-elle fermé la porte sur le couple qu'elle s'effondra, le visage enfoui dans ses mains. A quoi avait-elle donc pensé ? Sans l'irruption de Rachel, elle aurait couché avec Porter ! Et maintenant, c'est avec cette dernière qu'il se préparait à coucher probablement ! Eh oui ! Les Darren Rocha et les Porter Armstrong considéraient les femmes comme des objets interchangeables et jetables.

Il lui fallait à tout prix partir d'ici... et pas nécessairement pour retourner à Broadway. Peut-être devrait-elle effectuer son nouveau départ dans l'anonymat d'une grosse agglomération ? A Atlanta, par exemple.

Un petit cri, très doux, la tira de ses sombres pensées. La biche se réveillait. Elle s'approcha et caressa le pelage soyeux. L'animal ouvrit ses grands yeux noirs et la regarda avec confiance, comme si elle avait compris qu'elle voulait l'aider.

— Ne t'inquiète pas, murmura Nikki dans un soupir attendri. Je vais rester jusqu'à ce que tu sois rétablie.

En faisant tout son possible pour éviter Porter Armstrong...

— Je suis contente que la présence de Nigel ne vous dérange pas, dit Rachel de sa voix chantante en frottant son nez contre celui de son carlin.

Comme si elle lui avait laissé le choix ! songea Porter, qui aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs, tout en souriant à Rachel.

L'animal se trouvait dans un porte-chien ventral, collé contre la poitrine de sa maîtresse, les quatre pattes écartées, chacune passant par un trou du sac.

— Sans vouloir vous vexer, Rachel, il me semble qu'il n'est pas bien installé dans ce truc.

— Oh si ! Il adoore, répondit-elle, le nez toujours contre celui de son toutou. Il a bobo à son ven-ventre, alors je n'ai pas voulu l'abandonner.

Porter, en s'abstenant de souligner qu'un chien ayant bobo à son ven-ventre apprécierait certainement davantage une position horizontale, mena Rachel à l'ombre d'un arbre en bordure d'un torrent — Timber Creek — et s'assit sur un rocher, ses béquilles posées à côté de lui. Il ne cessait de penser à Nikki qu'il avait été contraint de quitter d'une manière fort peu courtoise qui le mettait encore mal à l'aise. Dire qu'ils avaient été à deux doigts de faire l'amour, là, dans son cabinet et en plein jour ! Sans l'irruption de Rachel, qui sait s'ils ne seraient pas encore en pleins ébats. Au lieu de cela, à l'heure qu'il était, Nikki devait l'avoir envoyé au diable en le traitant de goujat. Dans le meilleur des cas !

Mais comment lui donner tort ?

S'il acceptait de regarder la vérité en face, il reconnaîtrait que son attirance pour elle avait grandi de jour en jour depuis qu'elle était arrivée. Quelque chose chez ce petit bout de femme énergique le troublait sentimentalement — entre autres... Il éprouvait du respect pour son indépendance et la force de caractère qu'il lui avait certainement fallu pour devenir médecin. Tandis qu'ils soignaient la biche, ses sentiments pour elle avaient brusquement changé de nature, et son respect s'était transformé... en désir. Pris d'une ardeur irrépessible, il s'était enflammé et, à sa grande surprise, elle ne l'avait pas repoussé. Hypnotisé par ses yeux... sa bouche... ses mains... il avait oublié son rendez-vous avec Rachel ! Quel imbécile !

Rachel, elle, ne l'avait pas oublié...

Certes, Nikki avait masqué son humiliation par une apparente

désinvolture. Malgré tout, il gardait gravée au fer rouge dans son esprit l'expression de son visage lorsqu'elle leur avait dit de s'amuser.

Aussi, lorsque Rachel, après avoir posé panier et carlin à terre et s'être débarrassée du porte-chien, leva les bras au-dessus de sa tête pour s'étirer voluptueusement, il détourna le regard de sa silhouette envoûtante. Que n'aurait-il donné pour se trouver ailleurs !

Mais il avait accepté son invitation et, en homme courtois du Sud, se devait donc de se consacrer à elle — tout au moins le temps de ce fichu pique-nique.

— C'est un endroit merveilleux ! s'extasia-t-elle. Comment l'avez-vous découvert ?

— Je venais me baigner ici avec mes frères autrefois, répondit-il en essayant de chasser Nikki de ses pensées. Partout ailleurs, Timber Creek est large et peu profonde. Il n'y a qu'ici que l'on trouve une vasque avec une bonne hauteur d'eau.

— Heureusement que j'ai pris mon maillot de bain !

Porter n'eut pas le temps de dire « ouf ». Elle avait enlevé son T-shirt et révélé des rondeurs bronzées débordant d'un haut de Bikini blanc à pois roses.

— Ce chêne au-dessus de nous était deux fois plus grand à l'époque, poursuivit-il d'une voix rauque. La tornade l'a étêté.

— Il donne quand même suffisamment d'ombre pour notre pique-nique.

Alors qu'elle se penchait pour prendre une couverture dans le panier, son short remonta très haut sur ses cuisses, laissant deviner les parties intimes de son anatomie.

Porter se passa la main sur le visage, perplexe. Pourquoi avait-il l'impression, par sa simple présence ici, de se montrer déloyal envers Nikki ? Il n'existait pourtant aucun accord entre eux... Ni rien d'autre d'ailleurs. Nikki s'était même débrouillée pour lui laisser clairement entendre qu'il ne l'intéressait d'aucune manière. Il ne devait pas se bercer d'illusions. Leur brève étreinte, tout à l'heure, ne s'expliquait que par la solitude dont elle souffrait et aussi, ce n'était pas exclu, par un désir de se venger de son ex-fiancé. Peut-être voulait-elle coucher avec quelqu'un avant de retourner dans ses bras ? C'était humain et tout à fait... Bon sang ! Pourquoi cette pensée le perturbait-elle autant ?

— Allô, Porter ? Vous me recevez ?

Tiré de ses réflexions, il se força à revenir à l'instant présent.

— Ce que je vous dis ne vous intéresse pas ? demanda Rachel qui, debout devant lui, les poings sur les hanches, le regardait d'un air interrogateur.

— Excusez-moi. Bien ! Comment puis-je me rendre utile ? lança-t-il d'un ton léger.

— Ça vous tente ? minauda-t-elle avec un sourire enjôleur, la poitrine en avant. C'est à mon sandwich à la salade de poulet que je vous propose de goûter, voyons ! ajouta-t-elle en riant devant la mine éberluée qu'il faisait à cette proposition pour le moins ambiguë.

Avec un petit rire à la fois soulagé et gêné, il s'installa avec précaution sur la couverture. Le temps allait lui paraître bien long...

Lorsqu'il avait accepté la proposition de Rachel, n'avait-il pas précisément espéré batifoler dans l'herbe tout l'après-midi ? Oui, mais c'était *avant* Nikki. Avant qu'il ne sache à quelle rapidité la petite toubib, apparemment si froide, s'embrasait. Une véritable mèche d'amadou... Avant qu'il ne sache comment ses petites mains agiles parvenaient à l'enfiévrer tout entier. Avant qu'il ne sache que ses baisers le laisseraient pantelant. Avant...

— Vous n'aimez pas la salade de poulet ?

Rappelé une nouvelle fois à la réalité, il se tourna vers Rachel.

— Oh si ! assura-t-il avec un sourire en prenant le sandwich qu'elle lui tendait. Merci. Cela va me changer agréablement de la cuisine de Molly.

Rachel lui adressa une grimace complice avant d'ajouter :

— Remarquez, la situation s'améliore à la cafétéria. Molly a accepté que quelques-unes des filles l'aident à la préparation des repas et décorent la salle pour qu'elle ressemble davantage à un restaurant.

— Tant mieux !

Il mordit alors dans le pain avec gourmandise. Mais un goût étrange surprit ses papilles. Il continua néanmoins de sourire, craignant de vexer sa compagne.

— Euh... C'est spécial, finit-il par dire lorsqu'il eut avalé. Mais délicieux, s'empressa-t-il de préciser pour le plus grand plaisir de Rachel.

— Je mets une pointe de cannelle dans la mayonnaise. Je suis contente que cela vous plaise.

Tout en hochant la tête d'un air entendu — de la cannelle dans la mayonnaise ? quelle idée saugrenue ! —, il croqua un plus gros morceau. Autant en terminer le plus vite possible...

Rachel, elle, ne toucha pas à ses sandwiches, nota-t-il. A la place, elle se servit de la salade de fruits — son régime végétarien, sans doute.

Que n'était-il végétarien, lui aussi, aujourd'hui !

— Alors, comment avance la salle multimédia ? demanda-t-il. J'ai vu que l'antenne télé avait été installée.

— Oui ! Et les nouveaux ordinateurs sont branchés. Avec un peu de chance, Sweetness sera entièrement connectée dans quelques jours. Les filles ont hâte d'être de nouveau reliées au monde extérieur.

Pour la première fois, Porter prit alors conscience que Rachel avait, comme ses compagnes, laissé une partie de sa vie derrière elle.

— Regrettez-vous Broadway, Rachel ?

— Pas depuis que j'ai décidé de rester ici.

— Comme ça ? D'un claquement de doigts ?

— A quoi bon passer sa vie à hésiter ? fit-elle remarquer avec un haussement d'épaules. Ça ne mène nulle part. A présent je suis ici et déterminée à vous aider, vos frères et vous, à réaliser votre projet pour cette ville. Je fourmille d'idées, vous savez ! Tenez, par exemple, on pourrait...



Porter termina son sandwich au goût bizarre tout en écoutant Rachel lui décrire comment elle imaginait la mise en place à Sweetness de tout un éventail de commerces allant de l'épicerie à l'hôtel. Il commençait à laisser son esprit vagabonder lorsque quelque chose de mouillé lui chatouilla le pied. Nigel était en train de lui lécher les orteils, laissés libres par le plâtre, comme s'il s'apprêtait à les déguster ! Porter se mit à gigoter en essayant d'écarter le chien et en espérant que Rachel remarquerait son petit manège et récupérerait sa bestiole. Hélas ! Elle était entièrement absorbée par son exposé. Au point que lorsqu'elle fouilla dans le panier du pique-nique, il crut qu'elle allait en sortir un rouleau de plans. Mais non ! Elle lui tendit simplement un deuxième sandwich.

— Un costaud comme vous doit avoir un solide appétit..., dit-elle avec des battements de cils.

Peu disposé à ingurgiter une bouchée de plus de la préparation surréaliste de Rachel, il déclina l'offre d'un geste de la main.

— Je n'ai plus faim.

Un refus qui sembla la blesser.

— Vous n'avez pas aimé ?

— Bien sûr que si !

Alors, honteux tant de son ingratitude vis-à-vis des efforts culinaires de Rachel que des regrets qu'il éprouvait à avoir accepté son invitation, il sourit et prit le second — et dernier ! — sandwich.

— Je ne voulais pas passer pour un goinfre, ajouta-t-il, en remerciant le ciel de lui pardonner ce petit mensonge.

Le visage de Rachel s'éclaira et elle s'employa de nouveau à présenter sa vision de Sweetness.

Porter écouta patiemment et se débarrassa de son sandwich en le proposant discrètement à Nigel pour le détourner de ses orteils. Le carlin l'engloutit avec voracité, comme s'il n'avait pas mangé depuis des semaines !

Une heure plus tard, Rachel parlait toujours. Elle en était arrivée à vouloir construire un téléphérique pour que les touristes profitent des panoramas montagnards. Il l'avait terriblement sous-estimée ! se dit-il. Rachel était davantage qu'une jolie poupée. Elle avait de l'ambition, de celle dont la ville en devenir avait besoin.

Rachel était belle, pleine d'allant, et surtout résolue à s'établir à Sweetness. Ne se faciliterait-il pas la vie en s'intéressant à elle plutôt que de se laisser tourneboulé par un petit bout de femme médecin qu'il n'avait réussi à retenir à Sweetness qu'en sabotant sa camionnette ?

Brusquement, Rachel s'arrêta.

— Je vois bien que je vous ennuie. Je suis désolée d'avoir autant parlé.

— Non, pas du tout. Je me réjouis que notre projet vous passionne à ce point. Nous avons beaucoup de chance que vous soyez venue ici.

Elle se pencha vers lui et promena un ongle parfaitement manucuré sur le dos de sa main.

— Vous savez, Porter, il y a d'autres choses qui me fascinent à Sweetness...

Le sang de Porter se glaça. Certes Rachel, avec sa chevelure blonde et ses grands yeux bleus, produisait un certain effet sur lui, mais... il était encore rongé de regrets et de remords d'avoir quitté Nikki de cette façon tout à l'heure.

Un aboiement perçant vint le sauver.

Rachel se tourna brièvement vers Nigel.

— Même dans la nature, il ne fait pas ses besoins si je ne l'emmène pas se promener, dit-elle avec des hochements de tête navrés.

Là-dessus elle se leva, brossa de la main son minishort et se mit à gazar pour appeler son chien qui arriva en se dandinant.

— Je reviens dans une minute ! lança-t-elle avec un regard plein de promesses.

Remerciant silencieusement l'animal de cette interruption fort opportune, Porter se passa la main dans les cheveux, comme toujours lorsqu'il réfléchissait. Il devait trouver un moyen de mettre un terme à cette excursion champêtre — mais sans froisser Rachel — car il mourait d'impatience de prendre des nouvelles de la biche et, surtout, de voir Nikki. Il n'aurait jamais dû la laisser seule avec un animal sauvage qui, en se réveillant de l'anesthésie, risquait de la blesser en essayant de s'enfuir.

Il se mit en devoir de ranger les reliefs du repas tout en cherchant une excuse plausible pour écourter le pique-nique — un problème sur un chantier ou sa jambe qui lui faisait mal ; bref quelque chose qui nécessitait son départ immédiat. Il s'arrêta un instant pour se masser l'estomac qui commençait à gargouiller de façon inquiétante. Raison de plus pour hâter les préparatifs de retour. Alors qu'il se levait, il aperçut Rachel et son chien qui revenaient.

— Fausse alerte ! annonça-t-elle d'un ton guilleret. Mais il se comporte bizarrement aujourd'hui. C'est la première fois que je le vois essayer de manger de l'herbe.

Elle remarqua alors que les affaires du pique-nique avaient disparu dans le panier. D'un coup, elle perdit tout son entrain.

— Nous partons ?

— Oui, malheureusement. Marcus me réclame pour aller superviser une équipe.

— Bon. De toute façon, Nigel ne me paraît pas en forme. Peut-être la chaleur ne lui réussit-elle pas.

Comme pour confirmer les propos de sa maîtresse, le chien émit un bruit monstrueux... avant de vomir à leurs pieds.

Avec une grimace de dégoût, Porter se recula de quelques pas.

— En fait, je ne me sens pas très bien, moi non plus, dit-il. Peut-être avez-vous laissé la salade de poulet à l'air trop longtemps ? Elle est peut-être gâtée.

— Je l'ai sortie du réfrigérateur au dernier moment, répliqua Rachel, visiblement vexée. De toute façon, Nigel n'en a pas mangé.

— Si, avoua Porter avec une pointe de mauvaise conscience. Je lui ai donné quelques bouts de mon sandwich.

— Oh non ! se lamenta-t-elle en s'accroupissant près de son chien. Oh non !

Un brusque haut-le-cœur força Porter à s'appuyer plus lourdement sur ses béquilles pour ne pas tomber.

— Rentrons, marmonna-t-il, réprimant une soudaine nausée.

— Oui, dépêchons-nous. Nikki saura comment le soigner, dit Rachel en serrant le carlin contre elle.

Porter hocha la tête sans un mot. Il ne doutait pas un instant que Nikki mettrait tout en œuvre pour secourir le chien, mais n'allait-elle pas refuser de le traiter, lui, et l'abandonner à son triste sort cette fois-ci ?

Il parcourut le trajet du retour en un temps record en luttant pour maîtriser les protestations de son estomac à chaque cahot de la route. Lorsqu'il s'arrêta devant le foyer, il incita Rachel à ne pas l'attendre pendant qu'il prendrait ses béquilles et à s'occuper de Nigel. Mais, consciente de son état, elle insista pour l'aider.

— Nikki ! cria-t-elle avant même d'atteindre la salle de consultations.

Nikki sortit de son bureau.

— Que se passe-t-il ?

— C'est Nigel et Porter. Je crois qu'ils se sont intoxiqués.

— Avec quoi ?

— Ma salade de poulet.

— Mets Nigel là, ordonna Nikki en indiquant son cabinet. Essaie de te rappeler tous les ingrédients que tu as utilisés. Je vais emmener Porter dans la pièce à côté.

Lorsque Nikki prit la place de Rachel pour le soutenir, Porter éprouva un indicible soulagement... mêlé de dépit et de honte.

— Je suis désolé, petite toubib.

Mais Nikki était en mode professionnel.

— Economisez vos forces, lui conseilla-t-elle avant de le faire entrer dans une chambre vide où elle l'aïda à s'allonger sur le lit.

— Je me sens très mal, murmura-t-il en savourant la fraîcheur des draps.

— Ça ira mieux quand vous aurez vomi, le rassura-t-elle tout en rangeant ses béquilles à portée de main et en mettant une bassine à son chevet.

— Je parlais de tout à l'heure.

— Là, je ne peux rien pour vous, répondit-elle avec détachement.

Elle s'appliquait pourtant à éviter son regard, nota-t-il, non sans une certaine satisfaction.

— S'il s'agit d'une intoxication alimentaire, votre organisme évacuera les toxines d'ici un jour ou deux, reprit-elle.

Décidément, elle s'obstinait à rester sur le terrain médical ! Et lui qui aurait tellement voulu lui exprimer la culpabilité qui l'étouffait à s'être autorisé ces privautés avec elle. Mais il n'était vraiment pas en état de se

lancer dans cette bataille.

— Vous allez rester jusque-là ? se contenta-t-il de demander ?

Elle leva enfin vers lui ses magnifiques yeux verts qui étincelaient... d'un éclat ironique.

— Evidemment. Qui d'autre va s'occuper de votre biche ?

Là-dessus, elle arrangea son oreiller et ajouta :

— Je reviens dans une minute.

Alors qu'il la suivait du regard, sa poitrine se contracta douloureusement sous l'effet d'une émotion inconnue de lui jusqu'à aujourd'hui. Mais il n'eut pas le temps de tenter de l'identifier. Un spasme le secoua, qui le força à se pencher au-dessus de la bassine pour vider son estomac.

Il se laissa tomber sur l'oreiller, soulagé. Et persuadé à présent que son étrange trouble devait seulement être attribué à son empoisonnement.

Dans deux jours, il n'y paraîtrait plus.

— Je vous assure, je me sens suffisamment vaillant pour vous conduire au château d'eau, dit Porter depuis l'entrée latérale du foyer.

Les mains sur les poignées du guidon du quad, Nikki le considéra sans rien dire. Il était pâle et faible au point de devoir s'appuyer de tout son poids sur ses béquilles. En outre, elle venait de passer quarante-huit heures dans la même pièce que lui à le soigner pour son intoxication alimentaire, et elle avait hâte de prendre ses distances. Non pas à cause du côté désagréable de la maladie — cela, elle l'avait géré avec un détachement professionnel —, mais à cause de son poulx qui battait plus vite chaque fois qu'elle avait tâté le front brûlant de son malade, à cause de la frayeur qui l'avait oppressée devant les spasmes qui lui avaient tordu le ventre lorsqu'il avait vomi, et surtout à cause des fantasmes qu'elle avait nourris pendant qu'elle l'avait regardé dormir. L'affection qu'elle commençait à ressentir pour cet homme avait quelque chose de dangereusement familier. Aussi voulait-elle couper court. Surtout après ce qui avait failli se passer entre eux et la façon dont l'histoire s'était terminée.

— Il vaut mieux que vous vous reposiez une journée encore, lui dit-elle. Et puis il faut que quelqu'un surveille les animaux pendant mon absence.

— Vous pouvez compter sur moi, intervint Rachel, surgie de nulle part. En allant rendre une petite visite à mon Nigel adoré, je veillerai à ce que Porter reste au lit.

Visiblement, Porter ne savait plus où se mettre, remarqua Nikki non sans un brin de sadisme. Au moins, ce muflle possédait-il suffisamment de sens moral pour éprouver quelques scrupules à être passé en un jour de ses bras à elle à ceux de Rachel. L'image de la façon dont Rachel et Porter, seuls dans la nature, avaient occupé leur temps jusqu'à ce que la jeune femme empoisonne accidentellement son compagnon l'aidait sacrément à garder ses distances.

— Alors tout est réglé, apparemment ! déclara-t-elle avec un sourire enjoué à l'adresse du couple. Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle se coiffa d'un casque dont elle boucla la lanière sous son menton.

— Comment allez-vous réussir à grimper sur l'échelle ? lui demanda Porter, visiblement peu désireux de la laisser partir seule.

Au souvenir de Porter la hissant jusqu'au premier barreau, elle sentit son

bas-ventre tressaillir de façon totalement inopinée et déplacée.

— Je me débrouillerai, répondit-elle.

— N'allez pas trop vite, lui conseilla-t-il. Et n'abordez pas la dernière côte de front.

Elle acquiesça d'un signe de tête et appuya sur le démarreur.

— Pensez à utiliser l'émetteur-récepteur en cas de pépin ! ajouta-t-il. Et soyez prudente sur l'échelle !

Sans lui répondre, elle démarra et, après quelques soubresauts, s'engagea sur le chemin du château d'eau.

Son taux d'adrénaline augmentait au fur et à mesure qu'elle progressait. Les vibrations du moteur se propageaient dans son corps — sensation bien agréable. Une odeur de mousse et d'humus, mêlée à des senteurs d'herbes et de fleurs, lui emplissait les poumons tandis que l'air frais de la course lui caressait le visage sans que son allergie vienne gâcher son plaisir. De ce point de vue, elle allait mieux, grâce aux doses massives d'antihistaminiques qu'elle avait ingurgitées, bien sûr. Rien à voir avec la réglisse de Riley Bates qu'elle avait mâchée !

De chaque côté du chemin, les arbres, avec leur feuillage dense grouillant d'oiseaux et d'écureuils, palpitaient littéralement de vie. Des nuées de colibris butinaient les buissons en fleur dont les branches ployaient sous leur poids. Le soleil, au-dessus de la forêt, s'infiltrait à travers la canopée pour déverser ses rayons brûlants sur le sentier caillouteux.

Se remémorant les conseils de Porter, elle ralentit quand la déclivité devint plus forte. Mais à la pensée de ce mufle, la colère la submergea !

La colère contre elle-même.

Pour avoir laissé dérapé la situation le jour où il était arrivé avec la biche blessée. Pour avoir cru, même fugitivement, que le courant passait entre eux ou qu'une union physique lui permettrait de voir la vie en rose et d'accepter plus facilement d'avoir été trahie et rejetée par Darren.

Au lieu de cela, son flirt avec Porter avait achevé de noircir sa vision du monde et renforcé sa conviction que les hommes ne cherchaient que leur plaisir immédiat. En outre, elle avait gravement enfreint la déontologie de sa profession en succombant aux charmes d'un patient. De toute évidence, elle perdait les pédales et avait besoin de mettre de l'ordre dans ses idées et ses émotions. Quel meilleur endroit que le château d'eau pour réfléchir sans être dérangée ?

Indépendamment de cela, elle voulait parler au Dr Hannah, ainsi qu'à Celia dont l'amitié lui manquait. Si les femmes avec qui elle était venue de Broadway commençaient à prendre leurs marques à Sweetness, elle, en revanche, ressentait le besoin vital de communiquer avec quelqu'un de l'extérieur, quelqu'un qui lui confirmerait qu'elle demeurerait à jamais une exilée dans cette ville.

Vingt minutes plus tard, arc-boutée sur le guidon du quad, elle attaqua le dernier raidillon, qu'elle négocia de biais comme le lui avait recommandé

Porter, en empêchant le moteur de s'emballer. Soudain, les roues se mirent cependant à patiner... Heureusement, très vite, les pneus accrochèrent de nouveau et elle parvint au replat sans autre frayeur.

Elle s'arrêta sous l'échelle du château d'eau, coupa le contact et retira son casque. Le brusque silence lui parut angoissant. Il lui était souvent arrivé de se trouver seule dans la nature, mais jamais elle ne s'était sentie aussi isolée qu'en ce moment.

Porter avait parlé d'ours dans la région, se rappela-t-elle, prise de sueurs froides. Et il y avait des serpents aussi. Hier, un des ouvriers avait été mordu, et elle avait accédé à sa requête d'être examiné par Riley Bates uniquement parce qu'il n'avait pas été attaqué par un reptile dangereux. Mais, à la suite de cet incident, elle avait mené sa petite enquête. Il existait au moins six espèces venimeuses dans ces montagnes, parmi lesquelles seul le serpent à sonnettes se montrait assez bien élevé pour s'annoncer. Finalement, elle n'aurait peut-être pas dû chercher la solitude...

Mais, en inspectant les alentours, elle ne vit rien d'autre que des arbres, des buissons et des troncs abattus. En outre, les insectes et les oiseaux, qui s'étaient tus à son arrivée peu discrète, reprirent peu à peu leurs chants et leurs bourdonnements, ce qui acheva de la rassurer.

Elle grimpa sur le siège du quad et attrapa le premier barreau. Malgré la sueur qui collait son chemisier à son dos et les muscles qui la picotaient, la suite de l'ascension la revigora — Dieu qu'elle manquait d'exercice physique ! Au sommet l'attendait une douce brise qui la rafraîchit en dépit de la chaleur réverbérée par le monumental réservoir métallique.

Elle avança sur la passerelle jusqu'au milieu du château d'eau et, de là, contempla longuement le panorama qui s'étendait à perte de vue. Devant ce paysage grandiose, elle tenta d'évacuer par de profondes respirations les tensions accumulées depuis des semaines. Mais les larmes s'amoncelèrent bientôt sous ses paupières. Ses pensées, telle une tornade, tournoyaient dans un incroyable méli-mélo en projetant au hasard des images cruelles. Celles de Darren en particulier. Elle savait qu'elle avait pris la bonne décision en quittant un homme capable d'être infidèle avant même d'être marié. Il n'empêche qu'elle peinait à faire le deuil des bons moments qu'ils avaient partagés et des projets qu'ils avaient élaborés pour leur avenir commun.

Elle se sentait piégée par le destin.

Un jour, vers la fin de ses études de médecine, elle avait abandonné ses rêves — de conte de fées — d'un bonheur éternel. Darren Rocha était alors apparu, qui l'avait petit à petit persuadée qu'elle se fourvoyait en y renonçant. Et, au moment précis où elle s'était enfin autorisée à y croire de nouveau, Darren lui avait démontré... qu'elle aurait dû se fier à sa première intuition.

Mais la leçon ne lui avait pas suffi ! Voilà qu'elle tombait de nouveau sous le charme d'un homme qui se comportait lui aussi de façon ignoble et lui faisait sentir qu'elle n'était pas digne de lui !

Elle soupira ; de rage, de colère, de dépit ! Quelque chose ne tournait pas

rond chez elle pour qu'elle soit systématiquement attirée par ce genre d'hommes. Oui, certainement, mais quoi ?

Mais elle n'était pas venue là pour faire un bilan de sa vie. Elle était venue pour téléphoner.

Elle sortit son portable et le maintint en l'air jusqu'à ce que le nombre de barres indique une bonne réception du réseau. L'appareil se mit alors à vibrer en même temps que le symbole de la boîte vocale signalant des messages en attente s'éclairait. L'un venait de Celia, qui voulait savoir si elle était déjà en route vers Broadway, l'autre du gérant de son ancienne résidence, qui demandait à quelle adresse faire suivre son courrier — preuve s'il en fallait de la hâte avec laquelle elle avait décidé de partir !

Le dernier était de Darren.

Elle sentit ses jambes se dérober sous elle en entendant la voix rauque de son ex-fiancé.

« Bonjour, Nikki... C'est moi. J'ai appris que tu avais quitté la ville. J'appelle pour savoir si tu vas bien. »

Il parlait avec volubilité et son timbre de voix était grave, signes qu'il avait bu un ou deux verres de vin.

« Je voulais aussi te dire, si cela t'intéresse, que je regrette la façon dont notre relation a tourné. Bon... eh bien... salut. »

Elle respira à fond plusieurs fois et tenta de se calmer. Il appelait pour savoir si elle allait bien ? Et si elle allait mal, cela changerait-il quelque chose ? En outre, il regrettait seulement la façon dont leur relation avait tourné, sans exprimer le moindre repentir pour ses mensonges et sa muflerie ! Comme s'il ne ressentait aucune culpabilité ! Comment avait-elle pu donner son cœur à quelqu'un qui l'avait traitée avec une telle désinvolture ?

Et voilà qu'elle pleurait ! enragea-t-elle en s'essuyant les joues. Sa grand-mère lui avait pourtant toujours dit et répété qu'il ne servait à rien de se lamenter sur le passé. Ce qui était fait était fait, lui disait-elle. Un conseil qui ne s'était jamais révélé aussi pertinent. Le passé était derrière elle, et elle devait s'occuper du présent.

Elle tapa le numéro de Celia.

— Bonjour du bout du monde, lança-t-elle, la voix ensoleillée par un sourire quand son amie décrocha.

— Nikki ! Tu es toujours à Sweetness ? Je croyais que tu étais en route vers Broadway.

— Je peux t'expliquer... J'ai des circonstances atténuantes.

— Une fossette au menton par exemple ?

— Non, assura-t-elle d'un ton catégorique. Ma camionnette n'est toujours pas réparée... et je soigne une biche.

— Une *biche* ? Tu es devenue vétérinaire ?

— Non, mais il n'y avait personne d'autre pour s'en occuper. Et puis il y a Nigel, aussi.

— Nigel ?



— Le carlin de Rachel Hutchins a une intoxication alimentaire, figure-toi.

— Et des malades humains, tu en as ?

— Pour le moment, seulement Porter Armstrong.

— Ah ! Il exploite au maximum sa jambe cassée, à ce que je vois !

— Lui aussi souffre d'une intoxication alimentaire.

— Il y a une épidémie ou quoi ?

— Non. C'est à cause d'une salade de poulet préparée par Rachel.

— Un moyen comme un autre de mettre un homme dans un lit !  
s'exclama Celia en riant. Mais personne d'autre n'est malade, dans cette ville ?

— La plupart des filles sont victimes de simples allergies. Quant aux ouvriers, l'idée de consulter un médecin femme ne les enchante apparemment pas. Ils préfèrent aller voir un vieux guérisseur qui fabrique ses propres potions.

— Ah ! L'orgueil masculin ! Dans le Sud, les hommes n'hésiteront pas à se faire tuer pour l'honneur d'une femme, mais la galanterie est à double tranchant. Ils ont beau se prétendre modernes, ils demeurent machos dans l'âme. Ils ne veulent pas qu'une femme les voie en état de faiblesse.

— Raison de plus pour que je m'en aille. Mon ancienne patronne cherche quelqu'un pour me remplacer ici. Cela dit, je ne suis pas sûre de vouloir retourner à Broadway.

— Où veux-tu aller ?

— A Atlanta peut-être, bien que je n'y connaisse personne. Qu'en penses-tu ?

— C'est une grande agglomération, où le marché de l'emploi offre certainement davantage de possibilités qu'à Sweetness. Côté culturel aussi, tu disposeras d'un choix plus diversifié. A mon humble avis, ce ne sera pas difficile ! ajouta-t-elle avec un petit rire.

— Je te l'accorde ! Je vais peut-être aller vérifier par moi-même pendant que je suis ici.

— Et moi qui attendais avec impatience ton retour !

— Je suis désolée, Celia. Et de ton côté, quoi de neuf ?

— Je ne sais toujours pas si on me confiera les travaux de rénovation du réservoir. Croise les doigts pour moi.

— Entendu, promet Nikki avant de prendre congé, non sans un pincement au cœur.

Si elle décidait effectivement de ne pas rentrer à Broadway, Celia lui manquerait. Mais, après le message de Darren, elle s'imaginait mal vivre de nouveau là-bas tant qu'elle ne serait pas définitivement guérie de lui. Or, de toute évidence, il avait encore le pouvoir de la blesser...

Elle appela ensuite le Dr Hannah, qui la fit patienter quelques instants avant de la prendre en ligne.

— Nikki ! Comment vas-tu ?

— Très bien, merci, répondit Nikki, étrangement revigorée par ce petit

mensonge.

— Je suis contente de t'entendre. J'allais justement t'appeler. J'ai peut-être trouvé un candidat pour te remplacer à Sweetness.

Pourquoi cette nouvelle ne l'emplissait-elle pas autant de joie qu'elle l'aurait dû ? s'étonna Nikki alors qu'elle s'exclamait :

— Formidable ! Qui est-ce ?

— Le Dr Jay Cross. Il vient de terminer son internat et il est très enthousiaste à l'idée d'exercer dans un centre de santé rural où il aura un vrai rôle à jouer. Il préfère quand même venir voir si la ville lui plaît avant d'accepter.

Nikki nota ses coordonnées en promettant de les communiquer aux frères Armstrong.

— La ville va bientôt être équipée avec internet, ce qui facilitera les contacts, ajouta-t-elle.

— Parfait ! Je continue à prospecter pour les autres postes à pourvoir. Je te tiens au courant. Quant à toi, je te rappelle que je te garde au chaud ta place au dispensaire.

— Je vous en sais infiniment gré, mais je n'ai pas encore pris de décision par rapport à mon retour à Broadway. Je vous le dirai bientôt.

Quand elle eut raccroché, Nikki s'accorda quelques instants pour contempler les montagnes. Ce paysage indestructible, éternel, avec ses sommets majestueux, ses forêts en terrasses et la mer de collines qui ondoyait à leur pied invitait incontestablement à la méditation. La nature vivait sa vie, indifférente aux problèmes des humains. Une leçon qui méritait que ces derniers y réfléchissent, songea Nikki, surprise par cet accès de philosophie inhabituel chez elle.

Après quelques minutes supplémentaires de rêverie paisible, elle finit par consulter sa montre. Il était temps de rentrer. Elle avait, ô miracle, des patients à surveiller, même si la majorité d'entre eux était des créatures à quatre pattes.

Elle descendit l'échelle avec précaution, se laissa doucement glisser sur le siège du quad avant de rejoindre le plancher des vaches. Elle éprouvait un immense sentiment de fierté à avoir réussi à conduire cet engin jusqu'au sommet de la montagne et à avoir escaladé un château d'eau. Des exploits dont elle se serait crue incapable quelques semaines plus tôt. Elle comprenait à présent combien le fait de vivre à la campagne stimulait les ressources personnelles. Les frères Armstrong avaient puisé dans cet environnement la volonté et la force de défier la nature et de reconstruire entièrement une ville.

Cela dit, rien ne l'empêchait d'admirer leurs projets sans pour autant s'y investir, se dit-elle en attachant son casque.

Quand elle démarra, les roues du quad se mirent à patiner en projetant poussière et feuilles. Elle réduisit aussitôt les gaz et jeta un coup d'œil aux pneus arrière. C'est alors qu'un objet brillant attira son regard. Se rappelant la montre qu'elle avait découverte, elle laissa le moteur tourner au ralenti et descendit du quad pour aller voir de plus près de quoi il s'agissait.

C'était une bague, qu'elle posa dans le creux de sa main. Un anneau d'or étonnamment lourd vu son extrême finesse, — une alliance de femme, sans aucun doute — et qui devait valoir une petite fortune. Avait-il été lui aussi apporté là par la tornade, dix ans auparavant ? Sa propriétaire continuait-elle à le chercher ? On ne discernait a priori aucune inscription gravée à l'intérieur, mais un nettoyage soigneux révélerait peut-être des secrets.

Après avoir rangé soigneusement la bague au fond de sa poche, elle grimpa sur le quad et amorça son retour vers Sweetness, impatiente de voir Porter. Pour lui montrer sa trouvaille et pour aucune autre raison !

Les fois précédentes, avec Porter, la descente de la montagne avait pris moins de temps que la montée, mais elle, elle conduisait lentement, avec une très grande prudence, et ce n'est qu'au bout de ce qui lui parut une éternité qu'elle aperçut enfin, entre les arbres, le toit du foyer. Après avoir garé le quad à l'endroit que Porter utilisait habituellement, elle fourra son casque dans le coffre et se précipita à l'intérieur du bâtiment.

Lorsqu'elle eut vérifié — plus par conscience professionnelle qu'autre chose — qu'aucun malade ne l'attendait dans le couloir, elle entra dans son cabinet et se rendit dans la salle de bains, là où étaient hébergés les deux animaux. La biche, toujours sous l'effet des calmants qu'elle lui avait administrés pour l'empêcher de se mettre sur ses pattes pendant au moins un jour encore, dormait dans la douche. Ses oreilles s'agitaient de temps en temps et son poitrail se soulevait et s'abaissait à un rythme régulier. Elle n'était pas encore tirée d'affaire mais son rétablissement semblait en bonne voie, pour le moment.

Nigel, lui, était endormi près de la cabine, dans sa corbeille. Il était allongé sur le côté, et ses pattes courtaudes pédalaient épisodiquement dans le vide. Il était suffisamment rétabli pour regagner la chambre de sa maîtresse mais ne semblait pas disposé à quitter la biche. Lorsque Rachel avait essayé de le convaincre de la suivre, il avait gémi et était retourné près de sa compagne à quatre pattes.

Décidant de le laisser tranquille pour le moment, Nikki se dirigea vers la chambre d'à côté où Porter se reposait. Elle hésita devant la porte. Rachel se trouvait-elle avec lui ? Probablement...

— Porter ? appela-t-elle après avoir frappé. C'est Nikki. Je vous dérange ?

— Entrez !

Elle tourna la poignée et poussa le battant. Le lit où Porter était resté allongé pendant pratiquement deux jours entiers était vide. Elle l'aperçut dans la petite salle de bains, torse nu, appuyé contre le lavabo, en train de se raser. Des gouttes d'eau étaient encore accrochées à ses cheveux et à sa peau.

— J'ai demandé à Kendall de m'apporter des vêtements de rechange et un gant pour faire ma toilette, dit-il en lui jetant un regard dans le miroir.

Le cœur battant la chamade, hypnotisée par les larges épaules et la toison noire de sa poitrine, elle se força à adopter un ton professionnel pour dissimuler son émoi.

— Vous avez meilleure mine, mais vous avez encore besoin de repos. Rachel n'est pas là ?

— Elle est partie, répondit-il sans autre précision.

Il essuya le reste de mousse avec une serviette et se tourna vers elle.

— Ecoutez, Nikki. Je tiens à vous présenter mes excuses pour ce qui s'est passé dans votre bureau, l'autre jour.

— Ce n'est pas la peine, répondit-elle, les joues en feu. C'est ma faute. J'ai laissé la situation déraiper.

Il fronça les sourcils, surpris.

— Je parlais de l'interruption, précisa-t-il.

Elle avala sa salive, assaillie par des souvenirs troublants de sensualité.

— Comme je viens de le dire... euh... ce n'est pas la peine, bafouilla-t-elle. Oublions tout ça.

— Mais...

— Porter, le coupa-t-elle, redoutant de céder à la force magnétique qu'il exerçait sur elle. Laissez tomber, d'accord ?

— D'accord.

Il déposa la serviette à cheval sur le bord du lavabo.

— Comment s'est passée votre petite expédition au château d'eau ?

— Bien, répondit-elle d'un ton léger. Mon ancienne patronne pense m'avoir trouvé un remplaçant. Du coup, je vais devoir insister pour la réparation de ma camionnette.

— Je promets que je vais m'en occuper, déclara-t-il, une expression indéchiffrable sur le visage.

— Vous dites chaque fois la même chose.

Mâchoires crispées, il hocha la tête.

— Cette fois, c'est pour de bon, laissa-t-il tomber.

Il prit sur un cintre une chemise en chambray bleu pâle et l'enfila en laissant le devant ouvert... sur son ventre parfaitement plat. Ensuite, en clopinant sur ses béquilles, il alla s'asseoir sur le bord du lit.

— Quand votre remplaçante arrive-t-elle ?

— Je ne sais pas. Voilà ses coordonnées, dit-elle en sortant un bout de papier de sa poche.

Porter y jeta un coup d'œil.

— C'est un homme ? s'étonna-t-il.

— Oui. Et c'est probablement mieux, vous ne croyez pas ?

Sans répondre, il mit le papier dans la poche de sa chemise.

— Oh ! J'ai trouvé ceci, ajouta-t-elle en lui montrant la bague.

Porter blêmit et prit le bijou d'une main qui tremblait légèrement.

— Où ça ? Au château d'eau ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Oui, pas très loin de l'endroit où était enterrée la montre. Pensez-vous que la tornade l'a soufflée jusque-là ?

— J'en suis certain, répondit-il en tournant et retournant l'anneau entre ses doigts.

— A votre avis, Molly pourra-t-elle retrouver sa propriétaire ?

— Ce ne sera pas la peine, assura-t-il en la clouant sur place de ses incroyables yeux bleus. C'est l'alliance de ma mère.

Nikki le regarda, bouche bée.

— C'est vrai ?

— Oui. Elle venait de l'enlever lorsque la tornade a frappé. Elle a été emportée avec tout le reste de nos possessions. Maman a pleuré pendant des jours avant de se résigner à l'idée qu'elle ne la verrait plus jamais.

Il expira bruyamment, visiblement très ému.

— Merci, murmura-t-il.

Mal à l'aise devant l'émotion palpable de Porter, elle serra les bras sur la poitrine, ne sachant que dire.

— De rien, dit-elle enfin. C'est un coup de chance. La bague se trouvait sous la roue du quad.

Alors que Porter fermait la main sur l'alliance, un sourire illumina soudain son visage.

— Venez avec moi ! lança-t-il. A Atlanta.

— Pardon ?

— Venez à Atlanta avec moi. Il faut acheter des fournitures pour le centre médical, et vous êtes la mieux placée pour vous en charger.

Une bonne occasion de jeter un coup d'œil à la ville, pensa-t-elle.

— A condition que vous preniez rendez-vous avec un orthopédiste pour vérifier que vos os se ressouident normalement.

— Entendu, accepta-t-il après une légère hésitation.

— Et que nous nous procurions une pompe d'alimentation pour ma camionnette.

Une autre hésitation, un autre hochement de tête...

— Entendu. Et en route, nous nous arrêterons chez ma mère pour lui rendre son alliance.

Un accès de panique saisit alors Nikki. Elle ne voulait pas approcher de trop près cet homme ni sa famille.

— Nous arrêter chez votre mère ?

— Oui. C'est sur le chemin. Et puis elle voudra vous remercier en personne de votre trouvaille.

Elle se mordilla la lèvre. Difficile de refuser... De toute façon, quand ils reviendraient avec le matériel pour le dispensaire et la pièce de rechange pour sa camionnette, elle quitterait Sweetness pour toujours.

— Bon, eh bien, d'accord.

— Super ! s'exclama-t-il. Je vais réserver l'hôtel.

— L'hôtel ? répéta-t-elle, sentant son poulx s'affoler.

— Vu la liste de courses, nous serons obligés de passer la nuit là-bas.

Elle avala sa salive. Elle pouvait refuser, mais... non. Elle avait déjà accepté.

— Deux chambres séparées, spécifia-t-elle.

— Deux chambres séparées, c'est entendu, répondit-il, plongeant son regard bien trop bleu dans le sien.

— Sans faute, insista-t-elle en le défiant d'un mouvement du menton.

— Sans faute.

— Cela ne me dit rien qui vaille, déclara Marcus. Rappelez-vous que la dernière expédition à Atlanta a failli nous ruiner.

— Sois raisonnable, voyons. Il existe une ligne du budget pour les dépenses programmées. De toute façon, comment veux-tu que le dispensaire fonctionne sans un minimum de matériel ?

Du regard, Porter appela Kendall à la rescousse. Mais ce dernier se rongait l'ongle du pouce, l'air absent.

— Kendall, ton soutien ne serait pas superflu.

Kendall sursauta.

— Pardon. Que disais-tu ?

— J'expliquais à Marcus que je dois impérativement accompagner le Dr Salinger à Atlanta pour choisir l'équipement du centre médical, déclara Porter, que la distraction chaque jour plus visible de son frère intriguait.

— Inutile d'inventer des prétextes pour rester seul avec elle, ironisa Kendall en se levant.

— Je n'invente aucun prétexte, dit Porter. Et d'une, je dois aller là-bas pour consulter un orthopédiste. Et de deux, plus vite le dispensaire sera correctement équipé, plus vite nous pourrons demander une inspection pour obtenir le statut de centre de santé rural. Et puis, n'as-tu pas envie que maman récupère son alliance le plus rapidement possible ?

— Bien sûr que si, espèce d'idiot ! Amuse-toi bien !

Sur un salut militaire moqueur, Kendall tourna alors les talons et quitta le bureau en laissant la porte claquer derrière lui.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? marmonna Porter en se tournant vers Marcus.

— Je n'en sais fichtre rien ! Tu devrais demander à ta toubib si elle n'a pas quelque chose contre la mauvaise humeur chronique.

— Pour Kendall ou pour toi ?

— Très drôle ! Au fait, Kendall a raison, il me semble t'avoir dit de ne pas t'approcher du Dr Salinger.

Porter n'apprécia ni le ton de son frère ni le coup d'œil qu'il lui décocha.

— De toute façon, elle a prévu de partir, répliqua-t-il d'un ton sec. Je ne vois pas comment je pourrais aggraver la situation.

Marcus dévisagea son frère, un sourcil en accent circonflexe.

— Traite-moi de vieux jeu si tu veux, dit-il, mais dans la mesure où nous avons retenu cette femme par ruse, je me sens responsable d'elle.

Porter lui lança un regard noir.

— Tu as pris contact avec le médecin qui doit la remplacer ? demanda-t-il.

— C'est sur ma liste pour aujourd'hui, répondit Marcus en brandissant le bout de papier que Porter lui avait remis. Parmi un millier d'autres tâches.

— Pourquoi tu ne remettrais pas celle-là à plus tard ?

— Tu vas essayer de la convaincre de rester ? Il t'est venu une autre idée pour l'y amener ? A moins que ce ne soit pour l'amener ailleurs, dans un lieu plus... intime, insinua Marcus.

— Non. Je veux dire si, je vais essayer de la convaincre de rester en lui vantant l'intérêt de notre projet et en lui expliquant le rôle qu'elle peut y jouer.

— D'accord, marmonna Marcus avec une moue sceptique. Vas-y !

— Tu me donnes le feu vert pour acheter les fournitures du centre médical, c'est bien ça ?

Marcus parcourut la liste que Porter lui avait remise et soupira.

— Seulement les articles cochés comme indispensables. Je compte sur toi pour rester raisonnable.

— Compris, déclara Porter avec un authentique soulagement.

Nikki n'accepterait jamais d'aller à Atlanta sans motif professionnel. Et lui-même, malgré ce qu'il avait dit à Kendall tout à l'heure, aspirait à se trouver seul avec elle. Sacré Kendall ! Il lisait en lui à livre ouvert !

Alors pourquoi lui, à l'inverse, ne parvenait-il pas à deviner ce qui tracassait son frère ?

— Quand as-tu prévu d'y aller ? demanda Marcus, interrompant le fil de ses pensées.

— Nikki a pris rendez-vous pour moi chez l'orthopédiste demain après-midi. Je pensais partir le matin, passer voir maman en chemin, continuer jusqu'à Atlanta pour ma visite chez le toubib, et rester la nuit là-bas. Je louerai un camion et achèterai le matériel le lendemain avant de rentrer.

— Je ne me rappelle pas que tu aies déjà présenté une femme à maman, fit remarquer Marcus en le scrutant entre ses paupières mi-closes.

— Comme Nikki a trouvé son alliance, je me suis dit que maman aimerait la rencontrer. C'est tout.

— Bien sûr. Si je ne te connaissais pas, frerot, je parierais que tu es en train de tomber amoureux de cette femme.

Plutôt que de protester, Porter joua le détachement. La meilleure parade.

— Heureusement, tu me connais.

— Dis donc, tu n'aurais pas reçu un choc sur la tête, par hasard, quand tu as dévissé du château d'eau ? Tu deviens gâteux, mon vieux. D'abord le Dr Salinger et, à présent cette biche que tu as entrepris de soigner.

— Elle est en train de se rétablir, déclara Porter sans relever l'allusion à Nikki. Elle commence à marcher avec son plâtre. J'ai demandé à quelques ouvriers de lui construire un enclos.



— Ben voyons ! Il n'y a effectivement rien de plus urgent ! Bon sang ! Toi, tu es hors service pendant tout l'été, Kendall est en train de sombrer dans je ne sais quelle dépression, et moi je dois m'occuper des ouvriers et de toutes ces femmes !

— Tu n'exagérerais pas un peu ? J'ai supervisé le chantier du centre médical sur une jambe, et Kendall contrôle l'installation de la salle multimédia. Nous non plus nous ne nous tournons pas les pouces. Nous aussi nous bossons.

— A des choses qui ne rapportent rien ! tonna Marcus. Nous sommes en retard sur la production de paillis à l'usine parce que les hommes quittent leur poste pour un oui ou pour un non ! Pour aller consulter le médecin en simulant une maladie ou pour bâtir un dispensaire qui ne pourra pas fonctionner faute de personnel, ou encore pour construire un enclos pour Bambi !

Porter se remémora la conversation au cours de laquelle Marcus lui avait révélé ses craintes de ne pas atteindre leurs objectifs. Le calendrier qui tapissait un des murs du bureau et sur lequel la date butoir fixée par l'administration était cerclée de rouge, servait de rappel permanent. Son grand frère portait ce poids sur ses épaules, il ne devait pas l'oublier.

— Je sais que tout paraît n'avoir ni queue ni tête en ce moment, mais les choses finiront par se mettre en place, le rassura-t-il. Les hommes et les femmes semblent mieux s'entendre...

Un rire méprisant de Marcus l'interrompt.

— ... qu'au début, précisa-t-il. Notre réseau de télécommunication et d'internet fonctionne.

Il fit le dos rond dans l'attente d'une autre réaction dédaigneuse de Marcus.

— Je suppose que ça, c'est plutôt une bonne chose, admit Marcus à sa grande surprise.

— Le potager s'agrandit de jour en jour, poursuivit-il, encouragé. Quant au centre médical, les travaux touchent bientôt à leur fin. Nous progressons à pas de géant, Marcus. Tu vas voir, nous serons dans les temps !

Marcus se passa la main sur le visage avant de lancer sur un ton sarcastique :

— Contente-toi de revenir d'Atlanta avec une lettre de ton spécialiste spécifiant quand tu pourras de nouveau te mettre à l'ouvrage.

— Ce qui m'inquiète davantage, c'est ce que maman va dire en voyant mon plâtre.

— A mon avis, maman sera trop occupée à étudier Nikki sous toutes les coutures pour remarquer ton fichu plâtre, répliqua Marcus en contournant le bureau pour le gratifier d'une bourrade dans le dos. Nikki est-elle prête ?

— Prête à quoi ?

— A affronter les méthodes d'interrogatoire de maman. Tu sais comme elle est redoutable quand elle joue à la gentille petite vieille inoffensive. La

CIA devrait en prendre de la graine.

— Nous ne resterons pas suffisamment longtemps pour ça. Nous avons du pain sur la planche en ville.

— Exact, confirma sèchement Marcus. Prudence, en tout cas.

— Ne te tracasse pas, je connais bien Atlanta.

— Je parlais de la toubib, rectifia Marcus avec un regard appuyé. Le Dr Salinger n'est pas une midinette qui attend son prince charmant. Quand tu essaieras de la convaincre de rester, ne tente rien qui risquerait de la braquer.

— Compte sur moi, le rassura Porter tout en se massant au niveau du plexus solaire, là où une douleur sourde persistante le gênait.

\* \* \*

— Tu as l'intention de quitter Sweetness ? demanda Rachel.

Surprise, Nikki leva la tête de la table où elle était en train d'examiner un Nigel grassouillet et en pleine forme.

— Pourquoi cette question ?

— Tu te montres si distante avec les filles, répondit Rachel dans un haussement d'épaules. Comme si tu ne voulais pas poser définitivement tes valises ici.

Nikki porta de nouveau son attention sur le chien.

— A vrai dire, je n'ai pas exclu cette possibilité, effectivement, avoua-t-elle. Je ne me suis pas autant investie que toi ou que les autres dans cette histoire.

— Les filles vont te regretter.

— Rassure-toi. Mon ancienne patronne pense m'avoir trouvé un remplaçant.

— Non, elles vont regretter *Nikki*, pas le médecin.

— Pourquoi voudrais-tu qu'elles me regrettent ? Tu l'as dit toi-même, je ne me suis pas intégrée. Je fais un peu bande à part, dans le foyer.

— Peut-être, il n'empêche que tout le monde t'admire et aimerait mieux te connaître. Mais apparemment, nous resterons sur notre faim.

Nikki continua à examiner Nigel, sans rien laisser paraître de son trouble. Les propos de Rachel l'avaient piquée au vif. Elle se sentait coupable d'abandonner des femmes qui avaient cru en elle. Or c'était justement pour éviter cette situation qu'elle avait veillé dès le départ à ne pas nouer de liens trop étroits avec ses compagnes.

— Ne dis rien encore au sujet de mon départ, s'il te plaît, murmura-t-elle en appuyant son stéthoscope sur la poitrine de Nigel.

— Entendu. Tu projetes de retourner à Broadway ?

— Je n'ai pas encore décidé.

— Et Porter ?

Nikki se figea.

— Quoi, Porter ?

— J'ai entendu dire que vous alliez à Atlanta ensemble, demain.

Rachel serait-elle jalouse ? Ce serait bien la première fois qu'une femme la considérerait comme une rivale ! Cela dit, dans le cas présent, c'était seulement l'excursion en ville qu'elle lui envoyait, sans aucun doute. Pour le reste, elle savait qu'elle ne craignait rien.

Nikki retira son stéthoscope de ses oreilles et leva les yeux vers Rachel.

— C'est exact, confirma-t-elle d'un ton léger. Lui doit consulter un spécialiste pour sa jambe et moi je vais choisir le matériel pour le dispensaire.

— Si tu as un faible pour Porter, il n'y a pas de problème.

— Je... Où es-tu allée chercher ça ?

— Lui aussi il a un faible pour toi.

— Ne sois pas ridicule ! protesta Nikki avec un rire nerveux.

— Ecoute, soupira Rachel en levant les yeux au ciel. L'autre jour, au pique-nique, je lui ai envoyé des signaux que même un aveugle aurait remarqués. Mais il avait la tête ailleurs, à des kilomètres de là. Ici, avec vous, j'en mettrais ma main à couper.

— Plus vraisemblablement avec la biche, ironisa Nikki, qui s'empressa de dévier la conversation vers un terrain professionnel. Nigel a l'air parfaitement rétabli, enchaîna-t-elle avec une dernière caresse sur la tête du carlin. Surveille-le quand même pendant quelque temps. S'il se met de nouveau à manger de l'herbe, cela signifiera qu'il est encore dérangé.

— Merci, Nikki.

Rachel prit son chien dans ses bras, le couvrit de baisers, mais, au lieu de partir, elle se tourna vers elle, hésitant à parler — ce qui ne lui ressemblait guère, se dit Nikki.

— Tu sais, Nikki, il ne faudrait pas que ton histoire avec ton goujat de fiancé t'empêche de tomber amoureuse de quelqu'un d'autre, dit-elle enfin.

Nikki croisa les bras sur la poitrine, comme pour se protéger de l'invasion des mauvais souvenirs qui suivaient généralement l'évocation de Darren.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, laissa-t-elle tomber d'un ton sec.

— A qui le dis-tu ! s'exclama Rachel.

— Quoi ? Je peine à imaginer que tu... enfin... que tu...

— Que j'ai été larguée et trompée plus souvent qu'à mon tour ? suggéra Rachel avec un sourire. J'ai été fiancée à cinq reprises sans que cela débouche sur un mariage. Personne n'est à l'abri d'un chagrin d'amour, tu sais.

Nikki se sentit ridicule d'avoir cru comme allant de soi que les belles femmes rencontraient moins de problèmes sentimentaux que celles au physique passe-partout.

— Tu as vraisemblablement raison, admit-elle en repoussant une mèche de cheveu derrière son oreille. Simplement, certaines possèdent moins d'atouts pour attirer les hommes.

Rachel, la tête penchée sur le côté, la considéra un instant en silence.

— Voyons, Nikki, tu es superbe. Il faut simplement que tu t'arranges un peu.

Nikki sentit le feu lui monter aux joues.

— Le maquillage et la coiffure, ce n'est pas vraiment mon fort, avoua-t-elle.

Du bout de son index, Rachel lui leva le menton.

— Quelques mèches et une frange feraient ressortir vos yeux, dit-elle. Il faut demander à Delia. C'est un génie de la coiffure. Traci, elle, pourrait modifier le dessin de vos sourcils. Monica vendait des cosmétiques dans un grand magasin. Elle connaît toutes les astuces.

En rougissant, Nikki porta la main à ses cheveux.

— Je ne sais pas...

— Le moment idéal pour changer son apparence, c'est après une rupture amoureuse, la coupa Rachel. Tu n'as pas quelque chose de plus chic à porter pour ta virée à Atlanta que ce... pantalon kaki ? ajouta-t-elle avec une moue.

— Non, pas vraiment.

— Je suis sûre qu'à nous toutes nous réussirons à te dénicher une tenue convenable. Il faut que tu sois resplendissante pour... acheter le matériel du centre médical.

Nikki ne put retenir un petit rire devant les yeux pétillants d'espièglerie de Rachel.

— Alors, docteur ? Prête pour une séance de maquillage ?

Nikki ne répondit pas. L'idée de devenir le centre d'intérêt ou d'apparaître ridicule la paralysait. En outre, serait-elle capable d'entretenir sa nouvelle image, alors qu'elle se coiffait et se maquillait — légèrement — de la même manière depuis son adolescence ?

Depuis son adolescence !

Elle se répéta cette phrase plusieurs fois pour en mesurer les implications. Seigneur ! Ce n'était pas dans une simple ornière qu'elle s'était embourbée mais carrément dans des sables mouvants !

— D'accord ! laissa-t-elle échapper dans un soupir. Après tout, je n'ai rien à perdre.

Kendall et Porter discutaient dans la fourgonnette en attendant Nikki devant le foyer.

Porter s'arrêta de parler en plein milieu de sa phrase, uniquement pour savoir si Kendall le remarquerait. Après une bonne minute de silence, Kendall tourna les yeux vers lui.

— Excuse-moi. Tu disais ?

Porter secoua la tête d'un air découragé.

— Qu'est-ce qui t'arrive, vieux ?

— Comment ça ?

— Tu es sans arrêt dans la lune en ce moment.

— J'ai plein de choses en tête, c'est tout.

— Ce qui était déjà le cas quand tu avais dix ans et pourtant tu ne t'es jamais comporté ainsi. Enfin... sauf quand Celia est partie.

Le visage de Kendall se ferma.

— Je n'ai pas envie de parler de ça, laissa-t-il tomber d'un ton sec.

— Nous nous inquiétons à ton sujet, Marcus et moi.

— Vous avez tort.

— Mais...

— Tiens ! Voilà ta toubib !

Porter allait lui faire remarquer que Nikki n'était pas *sa* toubib lorsque Kendall ajouta :

— Dis donc, elle a sacrément changé !

Porter tourna la tête. Et ce n'était rien de le dire, songea-t-il, médusé, en découvrant Nikki vêtue d'une robe courte sans manches de couleur pastel. Ses cheveux, plus clairs que d'habitude, étaient coupés différemment... ? Oui ! Elle avait une frange.

— Je vais lui prendre son sac de voyage, murmura-t-il en sortant de la fourgonnette, oubliant qu'il avait besoin de ses béquilles.

Kendall le rattrapa de justesse et le sauva du ridicule en le devançant pour débarrasser Nikki de son bagage.

Porter ne pouvait quitter Nikki des yeux. Cette robe qui tombait souplement sur ses formes délicates... Ses talons hauts qui accentuaient encore le galbe de ses jambes... Sa nouvelle coiffure qui mettait en valeur ses

yeux et ses pommettes... Et ses lèvres charnues, rouge cerise... Ce sourire qu'elle affichait trop rarement...

C'était indéniablement Nikki qui se tenait devant lui. Mais une Nikki métamorphosée.

— Bonjour, le salua-t-elle.

Porter la contemplait sans rien dire, et Kendall dut lui donner un coup de coude pour qu'il reprenne ses esprits.

— Bonjour. Vous êtes... ravissante.

— Merci, répondit-elle avec un sourire qui illumina superbement ses yeux verts.

Incapable d'ajouter quoi que ce soit, il continua à la fixer.

— Ne faites pas attention, docteur, intervint Kendall. Il meurt d'inquiétude. Il redoute la réaction de notre mère quand elle verra sa jambe plâtrée.

Nikki se mit à rire.

— Avez-vous apporté son alliance ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Porter en tapotant la poche de sa chemise. Ma mère ignore votre découverte. Elle croit que je passe juste l'embrasser. Elle va être aux anges, vous pouvez me croire !

— Cela détournera peut-être son attention de votre plâtre.

— Oh ! ça, j'en doute.

Mais pour l'instant, c'était lui qui ne pouvait détacher les yeux de la jeune femme, s'attardant sur chaque centimètre de son visage, de son cou, de ses cheveux, s'obligeant à ne pas descendre plus bas. Comme un lycéen devant sa cavalière au bal de fin d'année ! Son cœur soudain s'affola quand il repensa au baiser enfiévré qu'ils avaient échangé, l'autre jour, à leurs caresses qui avaient bien failli se terminer en étreinte passionnée. Il la vit qui rougissait. Aurait-elle lu dans ses pensées ?

Kendall toussota avec insistance tandis qu'il rangeait le sac de Nikki dans la camionnette, mais Porter ne le remarqua pas, perdu à présent dans la contemplation des mains de Nikki.

— Nous ne devrions pas traîner si nous voulons arriver à l'heure à votre rendez-vous, suggéra-t-elle avec un geste vague en direction de l'horizon.

Porter tressaillit et hocha la tête.

— Ah... oui. Vous avez raison. Je suis navré que vous soyez obligée de conduire.

— Cela ne me dérange pas pourvu que vous vous chargiez de la navigation.

— Sans problème. Quelle équipe de choc !

Un nouveau silence s'installa qui semblait ne jamais vouloir finir. Ce fut Kendall qui le rompit.

— Allez, la fine équipe ! déclara-t-il en tapant dans ses mains. Je vous souhaite un bon voyage. Soyez prudents, Porter, embrasse maman pour moi et... n'explosez pas la carte de crédit !

— Veux-tu que nous te déposions au bureau ? lui proposa Porter.

— Non, je vais y aller à pied. Et tâche de garder la tête froide, ajouta-t-il en se tapotant la tempe du doigt.

Là-dessus, il s'éloigna à grandes enjambées.

— Quelle mouche le pique ? demanda Nikki.

— Aucune idée, murmura Porter. Il est parfois bizarre quand quelque chose le tracasse. Ça lui passera. Allons-y !

Au départ, l'atmosphère dans la fourgonnette fut tendue. Nikki se concentrait sur sa conduite, et lui... se concentrait sur un point devant lui, après s'être obligé à détacher les yeux du profil de Nikki. Puis il se mit à disserter en long et en large sur le paysage qu'ils traversaient, les coutumes, les anecdotes, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que Nikki ne l'écoutait que d'une oreille... et encore. Evidemment ! Elle ne projetait pas de s'installer dans la région. Alors, que lui importait de savoir où se situait autrefois le centre commercial ou bien d'apprendre que le pont couvert sur Timber Creek avait été emporté par la tornade et qu'ils allaient bientôt s'attaquer à sa reconstruction afin de relier le vaste domaine agricole à la route desservant Sweetness ?

Lorsqu'elle lâcha un « C'est bien » distrait, il décida d'arrêter les frais et alluma la radio. A cette altitude, la réception de la plupart des stations était brouillée mais il réussit finalement à capter une émission de musique country.

— Ça vous va ? demanda-t-il.

— Au petit poil !

— Une vraie expression du cru ! lança-t-il en riant.

Au coup d'œil sans équivoque qu'elle lui décocha, il comprit qu'elle n'appréciait guère l'idée d'être assimilée à quelqu'un *du cru*.

— Je la tiens d'une de mes amies de Broadway qui l'utilise sans arrêt et qui a grandi dans une petite ville du Sud, répondit-elle, les yeux fixés sur la route de campagne, ses deux mains menues posées sur le gros volant.

Malgré son apparente fragilité, elle paraissait pleinement maîtresse de la situation. Porter sentit son cœur se serrer sous le coup d'émotions contradictoires. Il admirait la force de Nikki et en même temps rêvait de la protéger alors qu'en fait, depuis qu'elle était arrivée à Sweetness, c'est plutôt elle qui avait veillé sur lui. Elle n'était pas son genre de femme, loin de là. Pourtant, elle le hantait, mentalement et physiquement, en particulier depuis leur étreinte dans son cabinet.

Il changea de position sur son siège dans l'espoir de faire dévier le cours de ses pensées.

— Vous avez mal à votre jambe ? demanda-t-elle.

— Euh... Un peu.

Les doigts de Nikki se contractèrent sur le volant.

— Il vous reste des antalgiques ?

— J'en ai pris ce matin. Remarquez, il s'agit davantage d'un engourdissement que d'une véritable douleur. Et puis il y a ces satanées

démangeaisons. J'ai hâte que l'on m'enlève ce plâtre.

— Il va vous falloir patienter quelques semaines encore, décréta-t-elle de ce ton professionnel qu'il détestait. Mais je suis contente que vous passiez une nouvelle radio pour vérifier l'évolution. Ce n'était pas une petite chute !

— A ce propos, je ne tiens pas à dire à ma mère que je suis tombé du château d'eau.

Un petit sourire étira les lèvres de Nikki.

— Que comptez-vous lui raconter alors ?

— Je vais inventer une histoire moins effrayante.

— Avec trois fils, elle doit être blasée. Mais c'est votre mère. Vous savez mieux que moi comment la prendre. Vit-elle seule ?

— Après la tornade, elle est allée habiter chez sa sœur Elaine, à Calhoun. Elles se tiennent mutuellement compagnie, mais maman ne cache pas que Sweetness lui manque. Parfois, j'ai l'impression que son impatience à rentrer met davantage de pression sur les épaules de Marcus que la date butoir fixée par l'administration. La famille ! Vous savez ce que c'est ! conclut-il avec un sourire attendri.

Bon sang ! Pourquoi n'avait-il pas tourné sept fois sa langue dans sa bouche avant de lâcher cette énorme bourde ? s'en voulut-il aussitôt en voyant Nikki le visage de se décomposer. Elle n'en avait pas, elle, de famille.

— Je... je suis navré. J'aurais dû...

— Ce n'est pas grave, le coupa-t-elle. Vous n'êtes pas obligé de me ménager, je ne suis pas en sucre. Et puis en général, les gens de mon âge ont encore leurs parents.

— Vous n'avez pas d'oncles, de tantes, de cousins ?

— Maman m'avait parlé de deux cousines éloignées, du côté de la sœur de ma grand-mère, qui habitaient en Californie. Mais leur mère s'est remariée et a changé de nom. Je ne saurais même pas par quel bout entamer les recherches.

— Peut-être que ce sont elles qui vous trouveront un jour.

Elle ne répondit pas et ne relança pas la conversation sur un autre sujet.

Il attendit quelques instants avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Vous allez retourner à Broadway ?

— Probablement, répondit-elle après une hésitation.

Soudain son téléphone portable, qu'elle avait branché sur le support entre les deux sièges, émit des groupes de trois sonneries, signal qu'il téléchargeait des messages.

— Apparemment, on reçoit le réseau, dit-elle avec un rire nerveux.

Le portable continua à carillonner. Cinq messages... Dix ! Quinze ! Difficile de les ignorer.

Son ex-fiancé peut-être ?

— Quelqu'un qui tient vraiment à vous parler ! lui fit-il remarquer d'un ton un peu plus sec qu'il ne l'aurait voulu.



— Je les écouterai quand nous nous arrêterons, déclara-t-elle avec une insouciance forcée. Dans combien de temps arrivons-nous à Calhoun ?

— Dans trois heures environ.

— O.K.. Je ne vous ai pas dit, reprit-elle après un bref silence, les filles se sont bousculées pour prendre leur tour de garde auprès de votre biche pendant notre absence.

— C'est gentil, tant qu'elles ne cherchent pas à l'appivoiser.

— Ne vous étonnez pas si elles lui ont mis un collier et donné un nom à notre retour !

— Dieu m'en préserve ! Et cette pauvre bête aussi. En tout cas, dans leur grande majorité, elles semblent s'acclimater à la vie à la campagne, avança-t-il prudemment.

Elle hocha la tête, sans commenter.

— Sweetness offrira un cadre idéal pour élever des enfants, poursuivit-il.

Un vrai dépliant publicitaire ! songea-t-il, vaguement honteux.

— J'en suis certaine. De toute évidence, vos frères et vous avez gardé de bons souvenirs de votre enfance ici.

— En effet, oui. Les petites villes sont passées de mode depuis quelques dizaines d'années. Mais je suis convaincu que de plus en plus de gens aspirent de nouveau à des valeurs simples.

— La vie dans les grandes agglomérations présente aussi des avantages.

— J'avoue que je prends plaisir à aller en ville de temps en temps, pour sortir. Cela dit, je crois que rien ne peut remplacer la solidarité d'une communauté. C'est elle qui procure ce sentiment de sécurité indispensable à un enfant pour acquérir confiance en lui et dans les autres, et affronter le monde afin de réaliser ses ambitions.

— Votre annonce stipulait que les mineurs n'étaient pas acceptés. Quand projetez-vous de construire une école ?

— D'ici l'automne. Il me semble avoir entendu Marcus mentionner qu'il y avait des enseignantes parmi vous ?

— Oui. Et quelques-unes des femmes ont laissé leurs enfants chez des parents pendant l'été, mais elles espèrent bien les faire venir dans quelques mois.

— Nous les accueillerons avec plaisir, assura-t-il, bien que pris de migraine à la seule perspective des complications logistiques qu'allait entraîner la présence de gamins. Et vous-même, envisagez-vous d'avoir des enfants un jour ?

— Non, répondit-elle tranquillement en affichant un détachement qui le glaça.

— Cela vous gêne-t-il de m'expliquer pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne pense pas que je m'en sortirais très bien.

— Pourquoi donc ? s'étonna-t-il.

— Les relations humaines... ce n'est pas mon fort, avoua-t-elle en gardant

les yeux braqués devant elle.

— C'est ridicule, voyons ! Vous êtes médecin !

— Ce n'est pas parce que l'on sait s'occuper des corps que l'on sait s'occuper des gens, fit-elle remarquer d'une voix qui s'étrangla.

Il s'apprêtait à objecter quand le téléphone de Nikki sonna. Comme l'écran s'éclairait en même temps, il jeta un coup d'œil machinal et vit le nom « Darren » s'afficher.

Nikki aussi le vit, elle laissa sonner, le regard devenu soudain lointain.

— Vous ne prenez pas la communication ? demanda-t-il d'un ton désinvolte.

— Non !

Puis elle ajouta, plus doucement :

— Pas pendant que je conduis.

Le téléphone se tut enfin, mais quelques instants plus tard, le signal indiquant la présence d'un message sur le répondeur retentit.

Porter jeta un regard en coin à Nikki. Cette dernière arborait un air absent qui confirma les soupçons qu'il avait sur l'identité de son correspondant : son ex-fiancé.

Son humeur se gâta aussitôt, mais plutôt que de ruminer dans son coin, comme il le faisait étant plus jeune, il se lança de nouveau dans son exposé sur les atouts de Sweetness, dont la proximité avec l'aéroport international d'Atlanta n'était pas le moindre.

— Bien sûr, nous prévoyons de construire notre propre aérodrome pour compléter l'aire d'atterrissage des hélicoptères, à côté du centre médical. Si la ville se développe suffisamment, il n'y a aucune raison pour que nous ne disposions pas un jour de notre propre hôpital.

N'obtenant aucune réaction de la part de sa compagne, il enchaîna sur la scolarité des nombreux enfants qui gambaderaient bientôt dans les rues de Sweetness, mais Nikki ne réagit toujours pas. Son esprit s'était apparemment envolé à des centaines de kilomètres de là. A Broadway ?

— Nous allons peut-être fabriquer un vaisseau spatial, ajouta-t-il pour tester son degré d'attention.

— Ah, c'est bien, murmura-t-elle.

La mâchoire crispée, il augmenta le volume de la radio. Nikki ne remarqua rien. De toute évidence, elle était plongée dans ses pensées et se languissait de ce Darren.

Soudain, Porter éprouva une sensation totalement inconnue. Une sorte de brûlure, qui se propageait dans sa poitrine. Était-ce ainsi que se manifestait la jalousie ? s'interrogea-t-il, lui qui n'avait jamais été jaloux de sa vie.

Il s'affaissa sur son siège et regarda par la vitre.

Le trajet allait être long.

Au côté de Porter, Nikki montait les marches du perron d'une adorable maisonnette jaune. Son cœur battait la chamade.

Était-ce la perspective de rencontrer la mère de Porter qui expliquait sa nervosité ? Non, voyons ! Alors, elle ne voyait qu'une seule raison : son impatience à lui remettre l'alliance.

— Je vous préviens, elle risque de fondre en larmes, la prévint Porter au moment où il se préparait à frapper.

Avant qu'elle n'ait le temps de réagir, la porte s'ouvrit d'un coup sur une femme au visage angélique, rond et chaleureux.

— Porter ! s'exclama-t-elle.

Mais lorsqu'elle aperçut son père, son sourire s'évanouit.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce que tu t'es fait ? demanda-t-elle avec une mine consternée.

— Juste un petit bobo, maman, assura-t-il en se penchant pour la serrer dans ses bras.

— Comment est-ce arrivé ? insista-t-elle alors qu'elle l'étreignait à l'étouffer. Et pourquoi ne m'a-t-on pas informée ?

— Parce que cela ne valait pas la peine de t'inquiéter et d'assombrir ton beau visage.

Nikki, tout en observant d'un œil amusé les retrouvailles entre la mère et le fils, remarqua que la voix de Porter s'était adoucie jusqu'à prendre une tonalité qu'elle n'avait jamais entendue chez lui auparavant et... qu'elle apprécia.

Lorsque Porter s'écarta enfin, sa mère continua à le manger des yeux comme si elle ne pouvait se rassasier de sa vue. Puis, brusquement, elle se tourna vers elle.

— Aurais-tu oublié les bonnes manières que je t'ai enseignées, mon fils ? Qui est cette jolie jeune femme qui t'accompagne ?

Nikki rougit à la pensée de ce que Mme Armstrong imaginait peut-être.

— Maman, je te présente le Dr Nikki Salinger, le nouveau médecin de Sweetness. Nikki, ma mère, Emily Armstrong.

Nikki tendit la main, mais Emily, ignorant son geste, la prit dans ses bras pour la serrer contre sa poitrine. Surprise, Nikki jeta un coup d'œil à Porter

par-dessus l'épaule de Mme Armstrong. Il s'amusait visiblement de la scène ! Comme elle, l'instant d'avant.

Lorsqu'elle la libéra enfin, Emily lui adressa un sourire si affectueux que Nikki ressentit avec une acuité terrible le vide affectif dans lequel elle avait passé son enfance. Jamais sa mère ne lui avait témoigné la moindre marque d'amour...

— Comme vous êtes belle ! s'extasia Emily. Et médecin en plus ? Votre mère doit en concevoir une immense fierté !

— Maman..., intervint Porter.

— Oui, murmura Nikki dans un sourire. Elle est très fière.

— Mais les mouches profitent de la porte ouverte pour nous envahir ! Entrez ! Vous allez bien prendre un verre de thé. Essuie-toi les pieds, Porter !

— Oui, maman, répondit-il, jouant au petit garçon modèle avec un coup d'œil complice à Nikki.

Nikki, sous le charme de cette femme pleine d'allant, entra, suivie par Porter sur ses béquilles.

— Comme ma sœur Elaine est prise à la bibliothèque aujourd'hui, la maison est à nous, leur expliqua Emily. Comment buvez-vous votre thé, ma petite ?

— Sans sucre, s'il vous plaît.

— Sans sucre ? De quelle partie du Nord venez-vous ?

— Du Michigan.

Emily hocha la tête d'un air entendu.

— Il me semblait bien avoir détecté un accent. Venez vous asseoir dans le salon, leur proposa-t-elle en les poussant vers une petite pièce agréable, meublée de deux larges causeuses capitonnées disposées de part et d'autre d'une table basse de bois. Installez-vous. Je reviens avec le thé.

Dans les alcôves étaient encastrées des étagères blanches croulant sous les livres et les photos, dont l'une en particulier accrocha le regard de Nikki : celle de trois solides adolescents au sourire radieux et aux yeux d'un bleu intense. Le plus jeune présentait une fossette au menton... Impulsivement, elle promena son doigt sur le bord du cadre en argent.

— Ce sont vos frères et vous ? demanda-t-elle en levant la tête vers Porter.

— Oui. Une des rares photos qui ait échappé à la tornade.

A la vue de Porter enfant, elle se sentit gagnée par un trouble inattendu. Elle ne voulait rien apprendre de plus sur cet homme. Elle ne voulait pas s'attacher à sa mère. Ne voulait pas s'attacher à...

Elle se détourna résolument de la photo.

— Croyez-vous vraiment que nous avons le temps de prendre un thé ? lança-t-elle vivement en se tournant vers Porter. Il ne faudrait pas que vous manquiez votre rendez-vous.

— Quel rendez-vous ? s'enquit Emily qui revenait avec un plateau et trois verres de thé.

Porter s'agita sur ses béquilles.

— Avec un spécialiste à Atlanta, juste pour passer une radio et m'assurer que ma jambe guérit normalement, répondit-il très vite.

Après avoir déposé son chargement sur la table basse, Emily se tourna vers Nikki.

— C'est à votre initiative, ma petite ?

— Oui, en effet. Par simple mesure de précaution.

— Ainsi vous l'avez pris sous votre aile ?

Gênée par l'ambiguïté de la question, elle appela Porter à la rescousse, du regard...

— Oui, le Dr Salinger m'a pris sous son aile, confirma gaiement Porter, s'attirant un coup d'œil meurtrier qu'il ignora superbement.

— Merci d'avoir soigné mon petit garçon, dit Emily avec chaleur.

— De rien, murmura Nikki en désespoir de cause.

— Cette jeune femme a raison, Porter, il ne faut surtout pas que tu arrives en retard à ta consultation. Mais tu vas quand même prendre le temps de t'asseoir deux minutes avec ta mère autour d'un verre de thé.

Porter haussa un sourcil interrogateur vers Nikki, qui donna son accord silencieux avant de prendre place sur le bord d'une des causeuses. Après tout, ils devaient lui remettre l'alliance. Un moment qu'elle craignait à présent, car la perspective d'assister à une scène aussi intime l'effrayait ; elle se sentait... tellement fragile émotionnellement. Après les heures passées en voiture à quelques centimètres de Porter, elle avait les nerfs — ou plutôt les sens — à vif. Impossible d'ignorer l'attirance qu'exerçait sur elle son corps puissant et musclé, la chaleur qui s'en dégagait, son odeur. Mais ce n'était rien à côté du frôlement de son genou contre le sien lorsqu'il s'assit sur la causeuse !

D'autant plus que Emily les observait avec l'œil perçant d'une maman faucon.

— Sans sucre pour vous, Nikki, c'est bien ça ? s'assura cette dernière en lui tendant un verre de thé. Avec, pour toi, Porter.

— Merci, dit Nikki, qui but une gorgée en espérant que la boisson fraîche la calmerait et... ferait baisser sa température intérieure de quelques degrés.

— Etes-vous l'une des futures mariées, ma petite ? demanda soudain Emily d'un air ingénu.

Nikki faillit avaler de travers.

— Les futures mariées ? finit-elle par demander quand elle eut repris ses esprits.

— Oui. Une des femmes qui sont venues à Sweetness en quête d'un mari, précisa Emily.

Nikki chercha ce qu'elle pourrait répondre, mais en vain ; aucun mot ne vint à son esprit, aucun son ne sortit de sa bouche. Heureusement Porter, plus maître de ses émotions, vola à son secours.

— Voyons, maman, les jeunes femmes qui ont répondu à l'annonce ne cherchent pas spécialement à se marier. Pas toutes, en tout cas.

Il dut s'éclaircir la voix avant de poursuivre :

— Le Dr Salinger est venue exercer son métier et, parallèlement, elle participe à la mise sur pied du centre médical. Elle a apporté une contribution inestimable à notre projet.

Un large sourire illumina le visage d'Emily Armstrong.

— Ah ! Si je comprends bien, vous aidez mes garçons à reconstruire Sweetness. C'est une ville très chère à mon cœur, vous savez, ajouta-t-elle avec une soudaine mélancolie, les yeux humides. J'y ai tellement de bons souvenirs ! Et, bien sûr, mon Alton y est enterré.

Elle marqua un petit silence avant de conclure, tête inclinée sur le côté :

— C'est un endroit idéal pour s'établir et fonder une famille, vous verrez.

Porter avait-il accentué la pression de son genou contre le sien ? se demanda Nikki en serrant très fort son verre.

— Oui, c'est ce que l'on m'a dit, laissa-t-elle échapper dans un souffle.

— Maman... Nikki et moi t'avons apporté une surprise.

Il sortit alors de la poche de sa chemise un écrin.

— Vous vous êtes fiancés ! s'écria Emily en joignant les mains. Je le savais ! Dès que je vous ai vus, j'ai pensé : « Ces deux-là se sont trouvés ! Ils forment un couple parfait. »

Ce fut un véritable miracle que Nikki ne lâche pas son verre.

— Maman...

— Franchement, Porter, avec ta réputation de coureur de jupons, je désespérais de te voir te ranger un jour...

— Maman...

— Et jamais je n'aurais imaginé que tu serais le premier de mes trois garçons à tomber...

— Maman !

Emily s'arrêta enfin.

— Quoi ?

— Nikki et moi ne sommes pas fiancés.

Emily plissa le front tandis que son regard allait et venait de l'un à l'autre.

— Vous n'êtes pas fiancés ? répéta-t-elle, peu convaincue.

Nikki aurait voulu que la terre s'ouvre sous ses pieds et l'engloutisse. Elle secoua la tête, incapable de regarder Porter.

— Non, répondit ce dernier. Je peux terminer, s'il te plaît ?

— Je t'en prie, mon fils, répondit Emily en prenant une gorgée de thé.

A l'intonation de la voix de Porter, Nikki comprit que le moment qu'il avait tant attendu était gâché pour lui, et elle en éprouva de la tristesse. Lorsque, glissant un regard vers lui, elle remarqua ses épaules voûtées, elle posa instinctivement la main sur son genou.

— Madame Armstrong, Porter m'a demandé de l'accompagner parce que l'autre jour, en me promenant, je suis tombée par hasard sur quelque chose qui vous appartient.

Emily fronça les sourcils.

— Quelque chose qui m'appartient ? Et quoi donc ?

Porter ouvrit la petite boîte et la tendit à sa mère.

A la seconde où elle vit de quoi il s'agissait, ses magnifiques yeux bleus s'embuèrent de larmes une nouvelle fois. Elle posa son verre si maladroitement qu'elle l'aurait renversé sans l'intervention de son fils.

— Doux Jésus ! Mon alliance ! s'écria-t-elle en contemplant l'écrin. Moi qui pensais ne jamais plus la voir !

D'une main tremblante, elle prit l'anneau d'or que Molly avait méticuleusement nettoyé à la demande de Porter. Il étincelait et brillait comme s'il sortait de chez le bijoutier. Elle le glissa lentement à son doigt. Nul doute qu'elle se remémorait le jour de son mariage, au moment où son mari avait effectué ce même geste, songea Nikki en voyant les larmes ruisseler sur ses joues.

— Alton avait fait faire cette bague spécialement pour moi, expliqua-t-elle en en admirant l'effet sur sa main. Vous n' imaginez pas ce qu'elle représente et le bonheur que j'éprouve à la récupérer.

Essuyant ses yeux, elle se leva, bras tendus vers Nikki.

— Comment pourrai-je jamais vous remercier ?

Prise au dépourvu, Nikki se leva et se laissa une nouvelle fois embrasser avec chaleur.

— Ce n'est pas la peine de me remercier, vous savez, murmura-t-elle.

Emily la serra plus fort en lui tapotant le dos. Une étreinte maternelle... merveilleuse...

Jetant un coup d'œil à Porter, Nikki vit qu'il les observait avec une expression qu'elle ne sut interpréter.

— Maman, tu vas la casser en deux si tu continues, plaisanta-t-il.

Emily s'écarta dans un éclat de rire tout en continuant à se sécher les joues.

— C'est le plus beau jour de ma vie depuis cette fichue tornade, déclara-t-elle en se penchant pour enlacer Porter à son tour. J'ai hâte de rentrer à Sweetness.

— Marcus, Kendall et moi attendons aussi ce moment avec impatience, maman.

Là-dessus, il plaqua un baiser sonore sur la joue humide de sa mère, qui pouffa de rire comme une gamine.

Emue aux larmes, Nikki les observait, essayant d'analyser le méli-mélo de sentiments qui se bousculait en elle. Sentiment d'étrangeté... d'inquiétude... d'envie. Même du vivant de sa mère, ses relations avec elle avaient toujours présenté un caractère... aseptisé. Les câlins avaient été rares et les baisers encore plus. Oh ! Elle n'avait jamais douté de l'amour de sa mère, mais ses témoignages d'affection lui avaient manqué.

Quand elle croisa le regard de Porter, elle fut tentée de se détourner de crainte qu'il ne lise toutes ces émotions qui la bouleversaient. Mais elle était comme hypnotisée. Il finit par lui adresser un clin d'œil en même temps qu'il serrait l'épaule de sa mère.

— Il faut que nous y allions, maman. Le Dr Salinger s'est donné la peine de m'obtenir un rendez-vous avec un éminent spécialiste. Je ne peux pas me permettre d'arriver en retard.

— Bien sûr ! dit Emily, encore bouleversée.

Sur le pas de la porte, Emily étreignit une dernière fois Nikki.

— La façon dont il vous regarde ne m'a pas échappé, lui glissa-t-elle à l'oreille.

Comment ne pas accepter de bonne grâce cette remarque d'une mère, même si cette dernière prenait ses désirs pour des réalités ?

— Je suis enchantée d'avoir fait votre connaissance, madame Armstrong, répondit Nikki, très poliment.

— Vous parlez comme si nous ne devions plus jamais nous voir ! Or nous en aurons l'occasion quand je rentrerai à Sweetness et, d'ici là, vous serez toujours la bienvenue ici.

Nikki sentit peser sur elle le regard de Porter qui, sachant qu'elle aurait quitté Sweetness d'ici le retour de sa mère, attendait avec curiosité sa réponse. Pour éviter un mensonge, elle se borna à sourire.

Puis, afin de laisser à la mère et au fils un moment en tête à tête, elle gagna la camionnette et profita de ce qu'elle était seule pour vérifier son répondeur et ses SMS. Les battements de son cœur s'accéléchèrent lorsqu'elle s'aperçut que presque tous les appels venaient de Darren. Il avait raccroché sans laisser de message... sauf la dernière fois.

« Nikki, bonjour... c'est moi. Il faut vraiment que je te parle. Appelle-moi dès que tu peux... s'il te plaît. J'espère que tu vas bien. »

Le simple son de sa voix l'angoissa. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine, ses jambes à trembler. Que voulait Darren ? Qu'elle lui pardonne pour alléger sa conscience ? Elle doutait toutefois qu'il éprouve le moindre remords après sa trahison. Il était plus probable qu'il commençait à s'inquiéter pour sa réputation. Il cherchait certainement à limiter les dégâts et, pour cela, avait besoin de sa collaboration.

Elle laissa errer ses doigts sur les touches, hésitant à appeler Darren. Mais elle ne céda pas à la tentation et écouta plutôt le message de Celia qui voulait juste lui dire bonjour et savoir si d'autres créatures à quatre pattes avaient eu besoin de ses services. Nikki sourit. La voix de son amie la revigorait toujours. Elle l'appellerait ce soir de sa chambre d'hôtel, décida-t-elle. Sa chambre d'hôtel où elle pourrait prendre une longue douche sans craindre de manquer d'eau chaude. Enfin !

Elle rangea son portable et tourna la tête vers la maison. Emily Armstrong serrait le visage de Porter entre ses mains et lui disait quelque chose de drôle, apparemment. Une scène émouvante mais qui ne lui évoquait rien personnellement. Elle se donnait l'impression d'être une sociologue en train d'observer un rituel hélas incompréhensible.

Les adieux s'achevèrent enfin, et Porter clopina jusqu'à la portière qu'elle lui tenait ouverte. Elle le débarrassa de ses béquilles et l'aida à s'installer sur



son siège.

— Je suis désolé pour la méprise, tout à l'heure, à propos de l'alliance, dit-il. Maman est dotée d'une imagination fertile.

— Ce n'est pas grave, assura-t-elle d'un ton léger. Elle avait toutes les raisons de se tromper.

— Parce que nous formons un couple idéal ?

— Non ! répondit-elle en se forçant à rire. Ça y est ? Vous êtes bien calé ?

— Oui.

Elle claqua alors la portière, un peu brutalement peut-être, et alla s'asseoir au volant.

La voix de Darren tournait dans sa tête, le corps musclé de Porter semblait vouloir se coller au sien.

Le trajet allait être long.

— Je suis soulagée de savoir que votre cheville se consolide normalement, dit Nikki alors que Porter et elle attendaient l'ascenseur dans l'immeuble du centre médical Buckhead, après la consultation chez l'orthopédiste.

— Personnellement, je ne me suis jamais inquiété, petite toubib, répliqua Porter dans un sourire. Mais Marcus va être déçu d'apprendre que je ne pourrai pas reprendre le travail aussi vite qu'il l'aurait souhaité.

Malgré son enjouement affiché, il s'appuyait plus lourdement que d'habitude sur ses béquilles, et ses traits étaient tirés. Des signes qui n'avaient pas échappé à Nikki.

— Vous paraissez fatigué.

Machinalement, elle leva la main pour lui tâter le front.

— Pas de fièvre, conclut-elle en s'empressant de retirer sa main.

— J'avoue que la journée a été longue.

— L'hôtel est-il encore loin d'ici ?

— Non, seulement à quelques kilomètres vers le sud, à proximité du centre-ville. Nous aurons le temps de nous reposer avant le dîner. Il y a un restaurant à côté, dans lequel j'aimerais vous inviter si vous êtes d'accord.

Le carillon annonçant l'arrivée de l'ascenseur retentit, l'empêchant de répondre. Porter avança sa béquille pour maintenir les portes ouvertes, le temps qu'elle entre dans la cabine. Galant comme toujours ! nota-t-elle, un peu distraitemment, car cette proximité avec Porter, à laquelle s'était ajoutée la rencontre très forte avec Emily Armstrong, l'avait usée nerveusement. Sans compter que le message de Darren n'avait cessé de lui tourner dans la tête depuis qu'elle avait eu le malheur de l'écouter.

Les portes de l'ascenseur se fermèrent et, encore une fois, ils se trouvèrent tous les deux en tête à tête dans un espace clos. Nikki enfonça — un peu brutalement ? — le bouton pour descendre au parking.

— En fait, je crois que je vais demander que l'on me monte mon repas dans ma chambre et me coucher tôt, dit-elle.

Porter ne cacha pas sa déception.

— Ce n'est pas sympa, petite toubib. Vous allez me laisser sortir seul ? Certaines zones de la ville ne sont pas très sûres, vous savez. Avec mes béquilles, je serais bien en peine de prendre mes jambes à mon cou en cas

d'agression.

— Comme si je pouvais vous protéger ! lança-t-elle en riant.

— Jusqu'à présent vous avez sacrément bien su veiller sur moi.

Devant la soudaine gravité de Porter, elle reprit instantanément son sérieux.

— Je n'ai fait que mon travail, déclara-t-elle... en partie pour se persuader elle-même que leur relation s'arrêtait là.

— Nous ne rentrerons pas tard, insista-t-il pour l'amadouer. Et puis, vous me voyez boire une bouteille entière de vin à moi tout seul ?

— Je ne vous imaginai pas boire de vin du tout.

— Ce n'est pas bien d'avoir des idées préconçues, murmura-t-il en se penchant tout près d'elle.

Si près que la caresse de sa voix rauque sur sa peau lui donna la chair de poule.

— C'est à vos ouvriers qui ne veulent pas consulter un médecin femme qu'il faut le dire ! rétorqua-t-elle.

— Touché ! reconnut-il avec une moue dépitée.

Si elle avait cru qu'il allait battre en retraite pour si peu, elle s'était trompée, comprit-elle quand il plongea son regard d'un bleu si intense dans le sien... Nom d'un chien ! Il voulait l'embrasser !

— Vous ai-je dit que cette robe vous allait à merveille ?

Nikki, le souffle coupé, fut incapable de répondre. Il approcha sa bouche de la sienne... Elle était très tentée de se donner à cet homme... Mais était-ce raisonnable alors qu'une telle confusion régnait dans son esprit ?

Elle entrouvrit les lèvres...

Et la sonnette de l'ascenseur retentit. Les portes s'ouvrirent sur un petit groupe de personnes.

— Sauvée par le gong, chuchota Porter.

Nikki sortit et attendit dehors devant l'entrée que Porter, sur ses béquilles, se fraye un chemin dans la foule, puis elle alla au pas de course jusqu'à la camionnette. Quand il la rejoignit, et pendant tout le temps qu'elle l'aida à s'installer, elle évita soigneusement son regard. Il eut la bonne grâce de ne faire aucun commentaire.

Pendant le trajet, un embouteillage dans Peachtree Street lui permit de mettre sa nervosité sur le compte du trafic intense qui, à cette heure de pointe, concernait les six voies de la route bordée d'arbres qui serpentait entre les maisons individuelles, les immeubles d'habitation, les commerces de proximité, les tours de bureaux et les églises. Les trottoirs grouillaient de monde, et les cyclistes dépassaient les voitures à vive allure sur les étroites pistes qui leur étaient réservées.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? demanda Porter.

— Oui. Ça fait un choc après Sweetness.

Un coup de Klaxon furieux, derrière elle, la fit sursauter.

— Et j'avoue que je préfère le calme de là-bas, ajouta-t-elle.

— Ah ah ! Il y a donc quelque chose qui vous plaît à Sweetness !

— Il y a des bons côtés, oui. Seulement ce n'est pas l'endroit qui me convient actuellement, au point où j'en suis dans ma vie, précisa-t-elle en tournant la tête vers lui.

Il braqua son regard sur la route, droit devant lui, avant de demander d'un ton léger :

— Avez-vous pu répondre à vos messages pendant que vous m'attendiez ?

— Non, les portables sont interdits dans l'enceinte du centre médical. Je m'en occuperai à l'hôtel.

De toute façon, elle n'avait toujours pas décidé si elle appellerait Darren, bien qu'il ait piqué sa curiosité. Cependant, le fait qu'il ne lui ait rien révélé de ce dont il souhaitait l'entretenir sentait la manipulation à plein nez...

— Nom d'un chien ! s'exclama soudain Porter. Je n'aimerais pas devoir supporter ces bouchons tous les jours.

Comme s'il avait deviné qu'elle envisageait de venir vivre ici...

— Je suis sûre que l'on s'y habitue, rétorqua-t-elle.

— C'est un peu la même chose pour Sweetness. Il faut laisser le temps au temps.

Sans répondre, elle se concentra sur sa conduite. Les véhicules étaient tellement collés les uns aux autres qu'ils semblaient former une masse compacte. L'air était saturé de gaz d'échappement, et des ondes de chaleur s'élevaient de l'asphalte et du béton. Celia ne lui avait pas menti : Atlanta était une grande métropole tentaculaire, où la température atteignait des sommets et qui fourmillait de gens pressés, uniquement préoccupés d'eux-mêmes.

L'endroit idéal pour se perdre dans l'anonymat, songea-t-elle. Ici, rien ne l'obligerait à entretenir des relations avec ses voisins, ses collègues et ses patients. Que d'ennuis elle s'éviterait !

Prenant leur parti de la lenteur crispante du trafic, ils finirent par arriver à leur hôtel où un voiturier se chargea de garer la fourgonnette. Heureusement, les formalités à la réception furent vite expédiées, et un chasseur monta leurs bagages.

Nikki remercia le ciel d'être enfin arrivée. Les chaussures à talons qu'elle avait empruntées lui martyrisaient les pieds, et elle mourait d'impatience de prendre la longue douche chaude qu'elle s'était promise.

Bien que la configuration — deux chambres adjacentes — ne présente aucun caractère équivoque, sans se l'expliquer, elle se sentit gênée au moment où elle déverrouillait sa porte et Porter la sienne.

— Bien... Dîner dans deux heures, alors ? lança-t-il.

— Non, je vous ai...

— S'il vous plaît. Et puis, n'avez-vous pas envie de visiter la ville ?

Bien sûr que si ! En outre, une des filles lui avait prêté une robe magnifique pour cette soirée...

Oui, mais tout à l'heure, elle avait été à deux doigts de...

— Je me tiendrai comme il faut, promit-il comme s'il lisait dans ses pensées. Parole de scout ! ajouta-t-il en levant la main contre l'épaule.

Comment ne pas rire ? Comment ne pas céder ?

— D'accord. Rendez-vous dans deux heures, dit-elle avant de disparaître dans sa chambre.

En deux heures, elle aurait le temps de se remettre de toutes ses émotions de la journée. Surtout après une longue douche chaude...

Sa chambre était une pièce spacieuse, luxueuse, équipée d'un climatiseur qui diffusait une exquise fraîcheur — parfaite contre son allergie ! Le lit king-size, couvert d'un édredon en satin blanc, l'invitait à le tester... Difficile de résister ! Elle s'y laissa tomber sur le dos, les bras en croix et, après un rebond, s'y enfonça avec délices. Au plafond, décoré de moulures dorées aux motifs élaborés, était suspendu un lustre aux pendeloques de cristal.

Une pièce aux antipodes de l'austérité de celle où elle dormait à Sweetness ! Ce cadre somptueux lui rappelait plutôt la chambre à coucher chez Darren. Avec ses goûts de luxe, son ex-fiancé ne possédait que du mobilier de style. Elle s'était sentie comme une princesse dans sa maison.

Elle se rappela soudain qu'il lui avait laissé un message. Que gagnerait-elle à l'appeler, finalement ? S'il essayait de se racheter, elle perdrait son sang-froid et souffrirait de nouveau. Et s'il...

Stop ! Elle ne voulait pas penser à cette éventualité.

Malgré tout, elle devrait tôt ou tard prendre une décision, fût-elle celle d'effacer le message. Elle se redressa sans enthousiasme et attrapa son sac. Pleine d'appréhension, elle prit son téléphone et l'alluma.

Elle sursauta en entendant frapper à la porte.

Elle se leva pour aller ouvrir et, lorsqu'on frappa de nouveau, elle s'aperçut... que le bruit ne venait pas de la porte de sa chambre mais d'une autre porte qui, couverte du même papier peint à rayures que le mur, se confondait avec lui.

Une porte qui reliait deux chambres : la sienne... et celle de Porter, évidemment.

Les coups se répétèrent. Mâchoires serrées, elle tourna la clé et ouvrit d'un coup. Porter se tenait devant elle, sur ses béquilles, sa chemise déboutonnée découvrant largement son torse musclé. Blessé *et* superbe !

— Vous avez réservé des chambres communicantes, lança-t-elle avant qu'il n'ait ouvert la bouche.

— Pur hasard, répliqua-t-il avec un sourire. Mais il y a *deux* portes, précisa-t-il. Avec *deux* clés.

— Vous vous étiez engagé à vous tenir comme il faut, me semble-t-il.

— Absolument.

Elle se redressa, bras croisés sur la poitrine.

— Alors pourquoi venez-vous frapper à ma porte ?

Il lui agita son portable devant elle.

— C'est Rachel. Elle essaie de vous joindre sur votre téléphone mais...

— Je l'avais coupé. Quelque chose ne va pas ?

— Demandez-le-lui vous-même, répondit-il en lui tendant l'appareil.

Elle le lui prit des mains en espérant que Rachel n'ait pas entendu leur petit échange.

— Allô ?

— Ah ah ! Des chambres communicantes, hein ? lança Rachel d'une voix moqueuse.

Nikki, accablée, ferma brièvement les yeux.

— Il y a un problème, Rachel ?

— Oui. Tu devrais laisser ton portable allumé en permanence, tu sais.

— Alors, demanda Nikki en maîtrisant sa contrariété, que se passe-t-il ?

— C'est Nigel. Il ne veut pas dormir.

Ce n'était que ça, se dit Nikki, soulagée qu'il ne s'agisse de rien de plus grave. Mais, consciente toutefois qu'elle devait prendre en compte l'inquiétude de Rachel pour son chien, qui était réelle, elle demanda le plus sérieusement possible s'il était de nouveau malade.

— Je ne sais pas, répondit Rachel. Il refuse de manger aussi. Sauf s'il est avec Cupidon.

— Cupidon ?

— La biche. Nous l'avons baptisée. Nous nous sommes inspirées des noms des rennes du Père Noël. Tu sais... Comète, *Cupidon*, Tonnerre et Eclair.

Avec une grimace, Nikki jeta un coup d'œil à Porter.

— Vous avez appelé la biche « Cupidon » ? répéta-t-elle.

Porter leva les yeux au ciel.

— Nous ne pouvions pas continuer à dire « la biche », argua Rachel. Pour en revenir à notre sujet, Nigel ne peut plus se passer de Cupidon. Quand on les sépare, il se met à gémir et il refuse de manger ou de dormir.

Nikki réprima un sourire.

— Ne t'inquiète pas, Rachel. Quand il aura trop faim, il mangera et quand il sera trop fatigué, il dormira. Et... euh... Cupidon, comment se porte-t-elle ?

— Mieux depuis que nous l'avons retirée de son enclos.

— Vous la gardez à l'intérieur du foyer ?

Porter, effaré, se passa la main sur le visage.

— Bien sûr, répondit Rachel d'un ton joyeux. Elle se plaît ici. Nous prenons notre tour pour la nourrir et surveiller sa patte. Elle va bien. Elle se déplace de plus en plus facilement et prend des forces.

— Tant mieux !

— Alors, demanda Rachel sur un ton brusquement confidentiel, vous vous amusez bien ?

Nikki regarda Porter qui l'observait... et l'écoutait.

— Euh... Nous n'avons pas pris de retard dans le programme jusqu'à présent, répondit-elle sobrement.

— Oh, Nikki ! Pour l'amour du ciel, lâche-toi un peu ! Cet homme

incroyablement sexy te désire et si, de toute façon, tu as décidé de quitter Sweetness, en quoi cela peut-il nuire de vivre une aventure torride pendant une nuit ?

Nikki considéra une fois de plus le physique impressionnant de Porter...

— Je vais y réfléchir, marmonna-t-elle.

— Bien ! Jette un coup d'œil dans le sac que je t'ai prêté, lui conseilla Rachel.

Se méfiant des idées de Rachel, elle s'abstint de demander des précisions.

— D'accord. Merci et au revoir, Rachel.

Elle s'empressa de raccrocher et rendit l'appareil à Porter.

— Pas de problèmes ? demanda-t-il.

— Elles sont en train de domestiquer votre animal sauvage.

— Ah ! Les femmes ont un don pour ça !

Elle sentit son cœur battre un peu plus vite. Il lui semblait avoir saisi un sous-entendu dans sa remarque...

— Votre chambre vous convient ? demanda-t-il en se contorsionnant pour en apercevoir l'intérieur.

— Oh oui ! Elle est géniale. Il y a l'air conditionné.

— Personnellement, je préfère ouvrir les fenêtres.

Décidément, tout les séparait ! Un détail de plus pour l'empêcher de céder au désir qui la poussait dans les bras de cet homme.

La sonnerie de son portable la tira de sa réflexion.

— Excusez-moi, dit-elle. On m'appelle.

— Bien sûr. On se voit dans deux heures.

Et avant qu'elle ne puisse protester, il ferma sa porte à lui.

Elle ferma alors la sienne avant d'aller regarder son téléphone. Deux nouveaux appels de Darren, qui avait laissé un message la seconde fois. Le cœur battant, elle l'écouta.

« Nikki, c'est encore moi. Je m'inquiète. Je comprends que tu m'en veuilles mais donne-moi de tes nouvelles. Téléphone-moi. Je t'en prie. Il faut que je te parle. »

Elle l'écouta encore une fois sans réussir à récolter le moindre indice, dans les intonations ou les silences, qui lui aurait permis de deviner pourquoi il insistait autant pour discuter avec elle.

En revanche, le nombre de « je » en disait long sur son état d'esprit...

Quoi qu'il ait à lui dire, il attendrait.

Après avoir posé l'appareil sur la commode, elle se dirigea vers la somptueuse salle de bains. La baignoire était tentante, mais la vaste cabine de douche vitrée, avec ses deux jets séparés, promettait le nirvana. Elle ouvrit le robinet d'eau chaude et, en attendant que la vapeur envahisse l'espace, se regarda dans le miroir au-dessus de la table de toilette.

C'est à peine si elle se reconnut !

Elle se remémora alors avec quel enthousiasme les filles avaient accouru lorsque Rachel leur avait proposé de relooker le Dr Salinger. Elles s'étaient

attelées à leur mission sans ménager ni leur temps ni leurs réserves de cosmétiques. Elles lui avaient interdit d'approcher une glace pendant qu'elles avaient éclairci, coupé et mis en forme ses cheveux. Même consigne lorsqu'elles avaient épilé ses sourcils pour les arrondir en arc, et lorsqu'elles l'avaient maquillée. Grande première, elle s'était fait faire les ongles des mains et... des pieds et avait effectué un gommage du corps sous la douche. Des chaussures et des robes à sa taille avaient été récupérées dans différentes armoires.

Le résultat était tout bonnement époustouflant. Mais, plus important que tout, elle s'était amusée. Pour la première fois de sa vie peut-être, elle avait eu le sentiment d'être intégrée dans un groupe. Les filles s'étaient affairées autour d'elle tout en s'échangeant leurs impressions sur les ouvriers qu'elles avaient rencontrés. Derrière le sentiment général que ces hommes du Sud devraient se démenier davantage pour parvenir à les impressionner se cachait une confiance joyeuse dans l'avenir.

Toutes ces femmes avaient vécu des chagrins d'amour et des infidélités, avait-elle compris. Au début, elle était demeurée sur ses gardes, craignant qu'on ne l'assaille de questions indiscrètes sur sa rupture avec Darren mais, au lieu de cela, ses compagnes avaient formé autour d'elle comme une bulle protectrice. Sans qu'aucune ne mentionne son humiliant échec sentimental, elles lui avaient toutefois fait comprendre, par le récit de leurs propres histoires d'amour ratées, qu'elle appartenait à la communauté des cœurs brisés.

Et que, en dépit de tout, la vie continuait.

Alors qu'elle retirait ses vêtements d'emprunt, un sentiment de gratitude envers ces femmes la submergea. Malheureusement, tout en admirant la ténacité avec laquelle elles essayaient de retrouver l'amour, elle savait tout au fond d'elle-même qu'elle fonctionnait différemment d'elles. Depuis qu'elle était petite, elle avait manifesté une sensibilité exacerbée, se révélant plus profondément affectée que les autres par les événements. Au fil du temps, elle s'était constitué une carapace si épaisse pour dissimuler son émotivité que tout le monde la croyait indifférente. A tort. En offrant son cœur à Darren, elle avait pris un énorme risque. Quand il l'avait trahie, elle avait cru qu'elle allait en mourir de douleur.

Elle ne voulait plus vivre pareille souffrance. Jamais. Elle ne pourrait pas.

Où ses compagnes puisaient-elles donc la force de continuer ? Elle l'ignorait. En tout cas, elle ne possédait pas ce... courage ?

Oui, peut-être.

Soudain sa poitrine se serra et ses yeux s'embuèrent. Comme souvent, le chagrin s'insinuait en elle sournoisement, à l'improviste, pour lui rappeler qu'elle se berçait d'illusions — comme aurait dit sa grand-mère — si elle croyait avoir surmonté la déloyauté de Darren.

S'efforçant de respirer calmement, elle se faufila sous la douche... et fondit en larmes. Elle avait l'impression d'avoir perdu tout repère,



l'impression qu'elle ne les retrouverait plus jamais. Un très vague aperçu de ce que les habitants de Sweetness avaient dû vivre quand la tornade avait détruit leur maison, éparpillant leurs biens aux quatre vents et les obligeant à s'exiler, songea-t-elle.

Quel dommage qu'elle ne conçoive pas Sweetness comme un port d'attache possible.

Petit à petit, l'eau chaude détendit ses muscles et entraîna ses soucis dans la mousse du savon parfumé offert par l'hôtel.

Ragaillardie, elle sortit de la douche, se maquilla, se coiffa avec soin en suivant à la lettre les instructions de Rachel... Le résultat lui parut satisfaisant. Le bleu-vert de sa robe d'été s'harmonisait idéalement avec son teint et ses yeux, et ses sandales argentées à talons la grandissaient. En se découvrant dans le miroir accroché à la porte, elle se mit à pirouetter comme une danseuse.

Finalement, elle se réjouissait à l'idée de dîner avec Porter, un homme attentionné et charmant à tout point de vue. Le courant de sensualité qui vibrait entre eux donnait gaieté et piquant à leurs rapports, mais elle n'était pas obligée de s'y plonger — et de s'y noyer ! Sa conversation avec Rachel lui revint à l'esprit. Oui, il suffirait de peu pour que le feu qui couvait entre Porter et elle ne s'embrase. Mais elle se connaissait assez pour savoir qu'une aventure d'une nuit ne la satisferait pas. En revanche, si elle maintenait ses distances, elle parviendrait à survivre à cette soirée sans que son honneur en souffre. Porter était estropié après tout ! Elle courrait plus vite que lui, le cas échéant !

Lorsque l'heure de rejoindre Porter sonna, elle ramassa le petit sac prêté par Rachel. Ah oui ! Cette dernière lui avait recommandé de regarder à l'intérieur. Au premier abord, il lui parut vide mais, lorsqu'elle ouvrit la fermeture Eclair de la poche latérale, elle découvrit non pas un mais *quatre* préservatifs ! En rougissant, elle les remit en place, ferma le compartiment et ajouta dans le sac son portefeuille, un tube de rouge à lèvres et un peigne. Après s'être examinée une dernière fois dans le miroir, elle se mit à marcher de long en large en attendant que Porter frappe à la porte.

Un quart d'heure plus tard, elle déambulait toujours. Peut-être s'était-il endormi ? Elle essaya son portable... Pas de réponse. Pire, elle entendait la sonnerie de l'autre côté des portes de communication.

Serait-il tombé ?

Elle alla ouvrir sa porte et frappa à celle de Porter.

— Porter !

Toujours aucune réaction. Elle colla son oreille contre le battant. La voix de Porter lui parvint mais il lui fut impossible de comprendre ce qu'il disait.

Elle frappa une nouvelle fois.

— Porter ? Tout va bien ?

De nouveau elle l'entendit, qui tenait toujours des propos inintelligibles, mais d'une voix plus forte. Comme s'il avait besoin d'aide. Le cœur battant à

se rompre, elle tourna la poignée... Ouf ! Il ne l'avait pas fermée à clé.

Elle entra. Le décor était similaire à celui de sa chambre, mises à part les teintes à dominante grise, nota-t-elle machinalement.

Porter n'était pas dans le lit, mais l'édredon était froissé.

Bien que la salle de bains ait été fermée, le rai de lumière qui filtrait sous la porte indiquait une présence.

— Porter ?

— Nikki ! Au secours !

En deux enjambées, la tête pleine d'images de Porter gisant dans une mare de sang, elle se précipita vers la porte de la salle de bains, qu'elle enfonça presque...

Porter n'était pas allongé dans une mare de sang mais dans un bain moussant, sa jambe plâtrée posée sur le rebord de la baignoire.

— Bonsoir, petite toubib.

Nikki s'embrasa à la vue de son torse puissant, de ses épaules qui occupaient toute la largeur de la baignoire, des mèches noires, luisantes d'eau, qui tombaient dans ses yeux, des poils de sa poitrine qui se rassemblaient en un filet noir entre ses abdominaux avant de disparaître sous l'eau vers ses parties intimes, dissimulées par quelques paquets de mousse...

— Vous êtes superbe ! s'écria-t-il le plus naturellement du monde.

Sans cacher son irritation, elle croisa les bras sur la poitrine.

— Je croyais que vous aviez des ennuis.

— Mais j'ai des ennuis ! J'ai réussi à entrer dans le bain et, maintenant que je suis tout propre, je n'arrive pas à sortir. Regardez mes doigts fripés et ratatinés. Tout le reste est à l'avenant. Vous pouvez me donner un coup de main ? Allez, toubib, l'encouragea-t-il avec un rire devant son hésitation. Je sais que vous êtes plus costaud que qu'il n'y paraît. Et puis, vous avez déjà vu pratiquement tout ce qu'il y a à voir de moi.

« Non, pas tout », faillit-elle rétorquer.

— Vous pouvez fermer les yeux, ironisa-t-il, comme s'il avait lu dans ses pensées.

Et en plus, il se moquait d'elle !

— D'accord, laissa-t-elle échapper dans un soupir.

Aussitôt, il plongea sa main dans l'eau, entre ses cuisses.

Alors qu'elle se demandait ce qu'il manigançait encore, elle entendit un bruit de vidange, et le niveau de la baignoire commença à descendre. Très rapidement...

Encore quelques secondes et...

— Je vais vous chercher de quoi vous essuyer, proposa-t-elle en pivotant vivement pour attraper un épais drap de bain sur le porte-serviettes.

Profitant de ce qu'elle tournait le dos à Porter, elle s'encouragea mentalement et tenta de maîtriser les battements anarchiques de son cœur. Elle était médecin. Elle pouvait le voir nu en gardant un œil professionnel. Allons ! Elle en était capable. Elle en avait vu d'autres, des hommes nus.

S'armant de courage, elle fit de nouveau face à Porter... au moment où la baignoire finissait de se vider.

Elle eut le temps d'apercevoir un spectaculaire service trois-pièces avant de jeter la serviette à Porter, qui la déplia lentement avant de la nouer avec soin autour de sa taille. Il tendit alors le bras vers elle avec un grand sourire. Elle prit sa main et se pencha vers lui pour lui servir d'appui. Puis elle se raidit sur ses jambes, prête pour l'effort...

Ouf ! Elle résistait.

Un soulagement de courte durée...

Une seconde plus tard, elle s'effondrait dans un « plaf ! » contre la poitrine mouillée de Porter. Seule la serviette qui les séparait préservait un semblant de bienséance.

— Vous l'avez fait exprès ! s'exclama-t-elle, furieuse.

Mais Porter la regardait avec un sourire angélique.

— Désolé, toubib, j'ai glissé. Je vous assure.

Elle battit l'air de ses mains sans réussir à s'accrocher à autre chose qu'à des muscles.

Des muscles très fermes... dont elle se récita les noms un par un en les visualisant mentalement sur une page de livre d'anatomie.

— Du calme ! murmura-t-il en l'emprisonnant dans ses bras. Vous allez vous blesser... ou empirer les choses.

— Je suis dans une baignoire avec vous, répliqua-t-elle. Que pourrait-il y avoir de pire ?

Lui entourant la nuque de sa main, il attira ses lèvres vers lui et l'embrassa avec une ardeur ébouriffante.

— Je te désire, Nikki, murmura-t-il contre sa bouche. Tu ne peux pas savoir à quel point.

Oh si ! Elle le savait ! Résistant encore, elle essaya de recouvrer ses esprits et de comprendre comment cet homme parvenait à provoquer chez elle des réactions physiques aussi inouïes. Pourtant les corps étaient tous conçus de la même façon : deux trucs là, deux machins ici, un autre bidule par là... D'un point de vue scientifique, il était inexplicable que cet homme puisse lui procurer des sensations différentes — en mieux — de celles éveillées par les autres.

Pourtant elle était là, frissonnante, certaine qu'elle allait mourir s'il arrêtait de la toucher, éberluée par sa propre réaction. C'est alors que l'image de Darren surgit brusquement devant ses yeux, accompagnée de la pensée irritante qu'elle devrait répondre à son appel avant d'entreprendre quoi que ce soit dont elle aurait à se mordre les doigts.

Peut-être souhaitait-il prendre un nouveau départ avec elle ?

Rejetant cette éventualité, elle se lança à l'assaut de la bouche de Porter, enroulant sa langue autour de la sienne. Il gémit, resserra son étreinte, enfiévrava davantage encore leur baiser, lui offrant son propre souffle lorsqu'elle suffoquait.

Il laissa ses mains descendre le long de son dos pour empoigner ses fesses et la plaquer contre son sexe dressé sous la serviette.

Un désir fulgurant l'enflamma, et elle se cambra contre lui, promenant les mains sur son torse, ses épaules, le massant, le caressant, le griffant avec une avidité et un plaisir qui la surprirent.

Il lâcha sa bouche pour blottir sa tête dans son cou tout en faisant glisser les bretelles de sa robe, qu'il déboutonna adroitement pour libérer ses seins.

— Tu es belle, murmura-t-il tandis qu'il roulait entre ses doigts les mamelons roses tendus vers lui, déclenchant chez elle des vagues successives de plaisir.

Il goûta l'un, puis l'autre, les inondant de salive chaude avant de les aspirer dans sa bouche. Elle se mordit la lèvre pour étouffer ses gémissements.

— C'est bon ? demanda-t-il dans un souffle.

— Mmm... ?

— Je veux te donner du plaisir, Nikki.

Quand il lui enleva sa robe, le contact de l'épaisse toison de son torse contre sa peau nue l'électrisa tout entière. Glissant ses mains sous l'élastique de sa culotte de dentelles, il se mit à lui pétrir les fesses avant de venir taquiner son intimité. Haletante, elle se cambra contre lui. Il la caressa savamment jusqu'à l'amener au bord de l'évanouissement, tout en finissant de la dévêtir sans rencontrer de résistance, bien au contraire. Il ne lui restait plus que ses sandales à talons lorsqu'elle se redressa pour enfourcher Porter.

— Ça va ? demanda-t-elle, craignant soudain de trop appuyer sur la jambe blessée de Porter.

— Non, il y a un problème.

Tandis qu'elle se soulevait pour le soulager, il ôta la serviette qui le gênait, révélant sa colossale érection. Elle le saisit entre ses doigts, lui arrachant un hoquet de plaisir des plus gratifiants.

Mais il lui immobilisa brusquement la main.

— Nous devons arrêter, ma belle... Je n'avais pas prévu ça. J'ai de quoi me protéger mais c'est dans la chambre.

Réprimant un sourire, elle attrapa son sac qui était resté sur le rebord de la baignoire, et en sortit un préservatif qu'elle brandit devant les yeux éberlués de Porter.

— Tu gardes beaucoup de surprises comme ça en réserve ?

— C'est une longue histoire, murmura-t-elle en déchirant l'enveloppe.

— Tu me la raconteras plus tard, dit-il dans un grognement alors qu'elle enfilait le préservatif sur son sexe doux et chaud.

Il l'attira vers lui et s'empara voracement de sa bouche avant de lui susurrer à l'oreille :

— Es-tu prête pour moi ?

— Oui, assura-t-elle dans un souffle.

Sans la quitter des yeux, il lui souleva les hanches et la déposa sur son sexe.

— Tu n’imagines pas comme c’est bon, gémit-elle.

— Oh si !

Encore inquiète pour sa jambe, elle le laissa fixer le rythme. Il commença lentement, langoureusement. C’en était presque insoutenable. Elle sentit rapidement le plaisir monter...

— C’est bien comme ça ? s’enquit-il de nouveau.

— Mmm !

— Viens là, dit-il en l’amenant contre lui pour un baiser passionné sans cesser son voluptueux mouvement de va-et-vient.

— Mmm...

Un orgasme naissait... croissait... mûrissait...

— Tu es tellement sexy, ma belle. Tu me rends fou.

— Mmm...

Elle allait exploser...

Sans crier gare, Porter lui lécha l’oreille. Elle sentit alors son corps se contracter tout seul. Elle poussa un hurlement de plaisir, emportée par une force invisible tellement puissante qu’elle crut qu’elle allait se briser en mille morceaux. L’extase dura plusieurs secondes vibrantes, fulgurantes, avant de se transformer en une agréable succession de spasmes qu’elle aurait voulu ne jamais voir finir.

Elle n’avait jamais vécu un moment pareil.

\* \* \*

Porter observa Nikki tandis qu’elle redescendait sur terre. Il dut mobiliser toute sa volonté pour retarder sa propre jouissance, le temps de combler entièrement sa compagne, mais aussi afin de continuer à se noyer dans ses yeux à cet instant où toutes les défenses dont elle s’entourait habituellement s’étaient envolées.

Quelle fierté de savoir que, grâce à lui, elle avait accédé à ce moment de suprême plaisir !

Et de s’apercevoir qu’il ne s’était pas trompé sur son compte. En effet, la sensibilité qu’elle étouffait lorsqu’elle vaquait à ses occupations, pendant la journée, se libérait en un feu d’artifice sous des mains averties.

Comme pour confirmer sa théorie, elle se pencha vers lui avec un soupir qui se transforma en un doux gémissement.

La preuve qu’il l’avait comblée ! Il pouvait à son tour s’envoler dans son propre plaisir. Agrippant la taille menue de Nikki, il plongea au plus profond d’elle. Avec un long cri rauque, il l’étreignit de toutes ses forces pendant que son corps vibrait sans fin, comme s’il se vidait de toute son énergie vitale.

Il n’avait jamais vécu un moment pareil.

Nikki se réveilla en sursaut. Elle sut aussitôt que quelque chose clochait. D'habitude, Darren ne ronflait pas...

Elle tourna la tête vers l'homme allongé dans le lit à côté d'elle, et le mystère s'éclaircit : ce n'était pas Darren.

Darren ne s'étalait pas les bras en croix comme s'il dormait sur une plage déserte après une soirée trop arrosée. Darren n'étreignait pas les oreillers comme s'il ne voulait plus jamais s'en séparer et ne jetait pas les draps par terre.

Nikki promena son regard sur le long corps nu de Porter, assailli par des images de leurs ébats de la nuit...

Elle frissonna.

Et Darren ne l'avait jamais aussi indiciblement, incroyablement, délicieusement comblée que ce semi-inconnu.

Les bruits de la rue qui sortait à peine de sa torpeur nocturne pénétraient par la fenêtre que Porter avait délibérément laissée ouverte au mépris du climatiseur.

Elle regarda l'heure. Il était encore tôt... mais pas trop tôt pour les regrets.

Inutile de le nier, elle avait vécu une nuit féerique. Ils n'étaient pas allés au restaurant finalement, préférant se faire monter leur dîner et se fier à leur imagination côté distractions. Porter s'était révélé infatigable et ce, alors même que son plâtre le gênait. Leurs désirs enfin assouvis, à bout de forces, ils s'étaient endormis.

Et maintenant, qu'allait-il se passer ? « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants » ?

Elle ne croyait plus aux contes de fées depuis longtemps !

D'accord, elle s'était attachée à Porter. Mais rien ne lui garantissait que, lui, il s'était attaché à elle. D'ailleurs, Mme Armstrong elle-même n'imaginait pas son fils se ranger ; elle l'avait même traité de coureur de jupons ! Une description qui, malgré tout, ne cadrait pas avec son indifférence aux avances de Rachel, du moins aux dires de cette dernière, songea-t-elle en se mordillant la lèvre.

Soudain, elle comprit. Porter avait couché avec elle parce qu'elle allait quitter Sweetness ! Comme ça, pas d'histoires, pas de complications ! C'était

brutal comme révélation, mais au moins, à présent qu'elle avait pris conscience de cette réalité, ne se laisserait-elle pas entraîner dans des rêves d'où elle se réveillerait anéantie.

Bien... Il ne lui restait plus qu'à s'éclipser avant que Porter ne se réveille si elle voulait esquiver les conversations du fameux *lendemain matin*. Tout en le surveillant du coin de l'œil, elle se redressa lentement, avec une grimace de douleur qui lui rappela qu'elle n'avait pas utilisé certains muscles depuis... Non, qu'elle ne les avait *jamais* utilisés.

Elle réussit à se glisser hors du lit sans que Porter cesse de ronfler et se dirigea vers sa chambre après avoir ramassé ses vêtements éparpillés sur le sol et évité de justesse une table roulante chargée d'assiettes encore à moitié pleines et de deux bouteilles de vin... entièrement vides.

Porter ne bougea toujours pas quand elle ouvrit la première porte de communication, puis la seconde. En retenant son souffle, elle se faufila dans sa chambre et ferma derrière elle. Dire qu'elle avait insisté pour que Porter réserve des chambres séparées ! songea-t-elle, amusée, en considérant son lit encore fait où elle déposa ses vêtements froissés.

Alors que, frissonnant dans l'atmosphère climatisée, elle allait éteindre l'appareil, elle remarqua que son téléphone signalait l'arrivée de messages sur son répondeur.

Darren !

Une cascade d'émotions contradictoires s'abattit sur elle, qu'elle essaya de trier. Pourquoi se sentirait-elle coupable d'avoir couché avec un autre après qu'il l'avait rejetée sans scrupules ? Peut-être téléphonait-il juste pour s'excuser de son comportement et apaiser sa conscience — à supposer qu'il en possède une !

En pleine confusion, elle entra dans la salle de bains et s'arrêta net devant le miroir.

Qui était cette femme échevelée, à l'œil coquin, voire égrillard ?

Elle porta la main à ses lèvres encore gonflées des baisers de Porter et, les jambes chancelantes, évoqua l'image de ce dernier l'embrassant avec fougue dans la baignoire. A ce moment-là, il l'avait convaincue qu'elle était la femme la plus désirable au monde. Une approche diamétralement opposée à celle lente, méthodique, essentiellement cérébrale, de Darren.

Sa nuit avec Porter donnait incontestablement un éclairage peu flatteur à sa relation avec Darren. Quel bonheur de se sentir désirée, même quelques heures ! Elle y puiserait l'assurance et le courage nécessaires pour affronter son ex-fiancé.

Elle ouvrit le robinet de la douche et, en attendant que l'eau soit chaude, écouta son message.

« Nikki... c'est moi. Pourquoi ne m'appelles-tu pas ? Je m'inquiète. Ça va ? Où es-tu ? Il faut absolument que je te parle... Je suis un imbécile. Je ne comprends pas comment j'ai pu te faire ça. Nous faire ça. C'est terminé avec Tori. J'ai ouvert les yeux à présent et j'ai pris conscience de la stupidité de ma



conduite. Ce serait bien que nous en discussions. Appelle-moi, s'il te plaît. Je t'en supplie. »

Elle cessa de respirer. Il lui avait brisé le cœur, il avait annulé leurs fiançailles et coupé court à toute possibilité d'un avenir ensemble... pour une femme qu'il connaissait à peine et avec qui il venait déjà de rompre ! Quel gâchis !

Et à présent, il cherchait à reprendre leur histoire là où il l'avait laissée, comme si de rien n'était ?

En était-elle capable ?

S'armant de courage, elle prit son portable et composa le numéro de Darren.

\* \* \*

Porter ouvrit brusquement les yeux, réveillé... par lui-même, comprit-il bien vite. Il ne ronflait que lorsqu'il était très fatigué. Et justement, Nikki l'avait épuisé !

Il écarta le bras pour tâter le drap à côté de lui... Personne ! Ses ronflements auraient-ils dérangé Nikki ? Il jeta un coup d'œil vers la salle de bains... Pas de lumière. Elle avait dû retourner dans sa chambre.

Une bien mauvaise idée, car il voulait lui faire encore l'amour et lui dire combien il désirait qu'elle reste à Sweetness.

Dans l'intérêt de la ville, naturellement !

Une douleur subite le lança au niveau du plexus solaire. Devrait-il en parler à Nikki ? se demanda-t-il tout en se massant et en se disant que, étrangement, la présence de la petite toubib semblait aggraver son mal...

Il se redressa... péniblement, et grimaça. Il se sentait aussi courbaturé que s'il avait passé la journée à défoncer du béton avec un marteau-piqueur ! Il se leva, enfila un caleçon et, après avoir pris ses béquilles, se dirigea vers la porte de communication. Nikki avait dû récupérer ses vêtements en sortant... à l'exception de sa minuscule culotte blanche, nota-t-il, un sourire aux lèvres. Il s'arrêta pour la ramasser et, assailli par une brusque montée de désir, se remémora comment il la lui avait enlevée... chaque fois qu'elle avait voulu la remettre.

La première porte était ouverte, l'autre tirée.

— Nikki ?

N'obtenant pas de réponse, il poussa le battant qui, heureusement n'était pas verrouillé, et passa la tête par l'entrebâillement.

— Nikki ?

Elle ne se trouvait pas dans la chambre mais le bruit de la douche attira son attention. Peut-être allait-il l'apercevoir nue, ruisselante d'eau ? Une pensée émoustillante qui provoqua un effet immédiat sur lui.

Alors qu'il approchait, il l'entendit qui parlait à quelqu'un... Au téléphone ?

Il s'apprêtait à frapper, mais s'immobilisa en plein geste.

— ... je sais que tu as raison, disait-elle. Je ne cesse d'y penser.

Il fronça les sourcils. Discutait-elle avec son ex ? En tout cas, à en juger par le ton de sa voix, elle aimait bien son interlocuteur.

— J'ai décidé de ne pas rester à Sweetness.

Il eut l'impression de recevoir un coup de massue. Elle passait donc l'éponge sur l'infidélité de son ex-fiancé et retournait vers lui.

Après un bref silence, elle éclata d'un rire cristallin.

— Bien sûr ! Je t'appellerai quand je partirai... Oui, d'accord pour le restaurant.

Comprenant que la conversation tirait à sa fin, il pivota sur lui-même pour gagner la porte de communication aussi vite et aussi discrètement que ses béquilles le lui permettaient. Lorsqu'il se faufila dans sa chambre, il était frémissant de colère.

Dire qu'elle avait choisi de retourner dans les bras de son ex-fiancé alors que le lit qu'elle avait partagé avec lui, Porter, était encore chaud de leurs ébats !

Il avait pourtant cru qu'elle avait pris autant de plaisir que lui durant ces heures merveilleuses ! Que quelque part entre la baignoire et la deuxième bouteille de bordeaux, ils s'étaient trouvés. Peut-être perdait-il la main... Il est vrai qu'il était invalide.

De rage, il lança une de ses béquilles à travers la pièce.

\* \* \*

Nikki émergea de la salle de bains enroulée dans une serviette et perdue dans un embrouillamini d'émotions. Sa conversation avec Celia l'avait confortée dans sa réflexion : elle devait quitter Sweetness. Elle ne s'intégrerait pas à cette ville. Surtout après ce qui s'était passé avec Porter et qui les mettait tous les deux dans une situation plutôt embarrassante. En outre, elle ne voulait pas que cette attirance qu'elle ressentait pour lui — et qui n'était rien d'autre qu'une faiblesse passagère à mettre uniquement sur le compte de son récent échec amoureux — ne se transforme en quelque chose... de plus sérieux. Même si, hélas, elle s'était déjà aventurée sur ce terrain-là.

Finalement, elle avait renoncé à appeler Darren. Après tout, elle ne lui devait rien et, de toute façon, elle ne savait toujours pas si elle retournerait à Broadway. Ce matin, elle s'était réveillée plus forte, se dit-elle en allant se poster près de la fenêtre d'où elle regarda le trottoir grouillant de monde et le paysage urbain du centre-ville. Elle pourrait très bien vivre ici. Oui, pourquoi ne viendrait-elle pas s'installer à Atlanta une fois qu'elle aurait réglé tous les problèmes ?

En se dirigeant de nouveau vers la salle de bains, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à la porte de communication. Porter était-il réveillé ?

C'est alors qu'elle remarqua quelque chose de blanc par terre. Sa culotte !

Elle avait dû la laisser tomber tout à l'heure. Elle se pencha pour la ramasser, rougissant en revoyant la façon dont Porter la lui avait enlevée chaque fois qu'elle avait voulu la remettre. Elle sentit son bas-ventre se contracter à cette évocation. Elle n'avait jamais autant ri avec un homme dans un lit — elle n'aurait jamais cru cela possible. Avec Porter, tout semblait joyeux et sans complication. C'était si... reposant, vivifiant. Pourquoi ne se faufilerait-elle pas dans le lit à côté de lui pour prolonger le rêve encore un peu ? Le cœur battant, elle posa la main sur la poignée de la porte de communication...

Non. Mieux valait qu'elle reste sur un bon souvenir. S'il se montrait froid en la voyant ce matin, tout serait gâché.

Après s'être séché les cheveux, maquillée légèrement et habillée avec une jupe et un chemisier d'emprunt, elle rangea le reste de ses affaires dans son sac de voyage. Elle envisagea d'appeler Porter pour lui demander s'il voulait partager son petit déjeuner, mais jugea l'idée peu judicieuse et descendit au restaurant de l'hôtel.

A son arrivée dans la salle à manger, elle aperçut Porter, assis seul à une table, en train de lire le journal, magnifique comme toujours. Aussitôt, son cœur battit plus vite. Elle se félicita cependant de ne pas lui avoir téléphoné. De toute évidence, il ne souhaitait pas sa compagnie, ce matin.

Pourtant, quand il leva la tête et la vit, il lui fit signe de le rejoindre. Quel accueil lui réserverait-il ? se demanda-t-elle. Se montrerait-il froid ? Charmeur ? Indifférent ?

Elle n'eut pas à attendre longtemps la réponse.

— Bonjour, dit-il.

Un salut accompagné d'un sourire... purement poli.

— Prête à faire les courses et à rentrer ?

— Euh... oui, murmura-t-elle en prenant place sur la chaise qu'il lui présentait.

— Le magasin en fournitures médicales ouvre dans une demi-heure. J'ai demandé au concierge de l'hôtel de faxer notre liste au service des ventes. J'espère ainsi qu'ils auront préparé la majeure partie de la commande quand nous arriverons.

Elle hocha la tête et déplia soigneusement une serviette sur ses genoux. Était-ce ainsi que se déroulaient les aventures d'une nuit ? Au matin, il n'y avait aucune allusion aux... activités nocturnes ?

— De cette façon, poursuivit-il, nous pourrions nous mettre en route le plus vite possible.

— Parfait, répliqua-t-elle en se versant du café. J'ai fait mes bagages. Je suis prête à quitter l'hôtel.

— C'est bien ce que je pensais, laissa-t-il tomber sèchement.

— Pardon ?

— Vous êtes prête. Parce que vous êtes très organisée. Voyez-vous quelque chose qui vous tente sur la carte ? ajouta-t-il d'un ton plus doux.

Mais la rebuffade n'était pas passée inaperçue. Piquée au vif, Nikki prit le

menu d'une main et, de l'autre, porta la tasse à ses lèvres. La brûlure du café sur sa langue lui fit venir des larmes aux yeux.

— En fait, je n'ai pas faim, déclara-t-elle. Le café me suffira.

— Moi aussi. J'ai hâte de rentrer, murmura-t-il, comme pour lui-même, en se massant la cuisse au-dessus de son plâtre.

Ce geste évoqua l'image de sa jambe musclée pour Nikki la femme, et suscita de l'inquiétude chez Nikki le médecin.

— Vous avez mal ? demanda-t-elle.

— C'est une ancienne blessure qui se réveille... en certaines occasions, répondit-il en soulignant la fin de sa phrase d'un regard appuyé.

« Par exemple, lorsque je fais l'amour toute la nuit » ; le message était clair.

Elle ne fit aucun commentaire ; elle sentit juste le rouge lui monter aux joues... Heureusement, l'arrivée d'un serveur mit fin à son malaise. Après son départ, un silence s'installa entre Porter et elle, et, tout en sirotant son café, elle chercha désespérément un sujet de conversation — neutre !

C'est Porter qui prit la parole.

— Dites-moi, petite toubib... Est-ce que vous vous sauvez toujours comme ça, le matin, après une nuit dans les bras d'un homme ?

Elle faillit s'étrangler avec son café.

— N... on !

Pourquoi ce petit sourire amusé sur ses lèvres ? se demanda-t-elle avant de comprendre l'ambiguïté de la question... et de sa réponse qui sous-entendait qu'elle s'était souvent trouvée dans cette situation.

— Je veux dire, reprit-elle en se drapant dans sa dignité, je n'ai guère d'expérience... dans ce domaine et...

— Je suis content d'avoir pu vous rendre service alors, la coupa-t-il en levant sa tasse.

Elle ne sut quoi répondre. Ni que faire. Le badinage n'avait jamais été son fort, et ses ébats de la nuit n'avaient manifestement pas stimulé son inspiration. Son téléphone choisit ce moment pour sonner, lui offrant un prétexte imparable pour s'excuser et sortir dans la rue, devant l'hôtel.

En voyant le nom qui s'affichait sur son écran, elle soupira. Darren... Après tout, autant se débarrasser de cette conversation qu'elle redoutait.

— Allô ?

— Nikki ? dit Darren, presque surpris. Nikki, c'est moi... Darren. Nikki sentit sa gorge se contracter.

— Oui, je sais. Que veux-tu ?

Il bafouilla quelque chose avant de parvenir à demander :

— Comment vas-tu ?

Malgré elle, elle jeta un coup d'œil vers la table où Porter était assis.

— Bien... Je suis occupée pour l'instant.

— Où es-tu ?

— Cela ne te regarde pas, lâcha-t-elle d'un ton glacial.

— Je sais, je sais. Je m'inquiétais pour toi, c'est tout.

— Ecoute, Darren, que j'aïlle bien ou pas ne te concerne plus.

— Oh ! mais je... je l'ai bien cherché ! Je mérite ta colère... et bien davantage. Je m'en veux de la façon dont je t'ai traitée, Nikki. Je crois que j'ai paniqué à l'idée de me ranger et j'ai perdu toute faculté de jugement.

Ses facultés de *jugement* ? C'était une façon de voir bien masculine ! Elle refoula les larmes suscitées par cette explication désinvolte et s'efforça de contrôler sa voix.

— Les raisons qui t'ont poussé à me tromper ne m'intéressent pas, Darren. Tu m'appelles pour un motif particulier ?

— Je... Oui.

Il s'éclaircit la voix.

— Nikki, je sais que rien ne m'autorise à te demander ça, mais je t'aime et je voudrais que l'on vive de nouveau ensemble. Peux-tu me pardonner mon écart de conduite ? C'était stupide de ma part.

Le cœur de Nikki cognait à se rompre. Son estomac chavirait. Combien de fois avait-elle espéré qu'il viendrait lui dire très exactement ces mots après qu'il lui avait annoncé être tombé amoureux d'une autre ? Certes, elle aspirait à ce que la vie reprenne son cours d'avant. Mais parviendrait-elle jamais à accorder de nouveau sa confiance à cet homme ? Elle suffoqua presque de colère et d'humiliation en pensant à sa trahison. Comment avait-il pu balayer leur amour d'un revers de main ?

— Darren, finit-elle par répondre, je peux te pardonner...

— Oh ! Merci, ma chérie ! Je savais que nous pouvions nous réconcilier.

— ... mais, cela ne signifie pas que je veux continuer mon chemin avec toi. Ce sont deux choses totalement différentes.

— Oui, je comprends. Mais je t'en prie, promets-moi de réfléchir à la possibilité de nous donner une seconde chance. J'attendrai.

— Non, Darren, c'est inutile. Il n'y aura pas de seconde chance. Contrairement à toi, je ne m'engage pas à la légèreté.

— Tu... tu as raison. Pour le moment en tout cas, je me réjouis déjà d'entendre ta voix.

Alors qu'elle levait la tête, elle vit que Porter la regardait en montrant sa montre.

— Il faut que j'y aille, Darren.

— Très bien. Je t'aime, Nikki.

Elle hésita.

— Au revoir, Darren.

Elle coupa la communication d'une main tremblante.

— Tout va bien ? lui demanda Porter qui s'avançait vers elle sur ses béquilles.

— Oui, assura-t-elle en essayant de ne rien trahir de son agitation intérieure.

— Je ne veux pas vous presser, mais il faudrait que nous y allions.

— Oui, bien sûr.

Elle s'efforça de reprendre contenance, mais penser à Darren alors que Porter occupait l'espace à côté d'elle revenait à recevoir deux stations de radio sur le même canal : l'émission était brouillée.

\* \* \*

Au grand soulagement de Nikki, Porter cessa toute allusion à la nuit qu'ils avaient passée ensemble pendant le trajet jusqu'au magasin d'articles médicaux. Ils semblaient tous deux s'être repliés sur eux-mêmes. Lorsqu'ils arrivèrent chez le grossiste, le vendeur avait réuni un échantillon de produits, et elle put rapidement choisir, ce qui accéléra les opérations. Ils chargèrent la camionnette des articles les plus petits, et Porter s'arrangea avec le chauffeur d'un des camions de livraison pour qu'il les suive avec le matériel plus encombrant.

Les quatre heures que dura le voyage de retour jusqu'à Sweetness se déroulèrent dans une atmosphère lourde et tendue pour elle. Sa proximité avec cet homme séduisant qui l'avait envoyée au septième ciel — et même plus haut ! — et qui affichait à présent une froideur distante la gênait, l'embarrassait. D'autant plus que sa conversation téléphonique avec Darren l'obsédait. Si bien que lorsqu'ils se garèrent enfin devant le centre médical, une affreuse migraine lui martelait les tempes et elle n'aspirait qu'à une seule chose : s'allonger.

— Je passerai plus tard pour aider à déballer les fournitures, dit-elle en descendant de la fourgonnette.

Porter sortit brusquement de son silence, comme s'il refusait de la laisser partir.

— Je peux demander à un des hommes de vous conduire au foyer et de ramener ensuite la camionnette ici, lui proposa-t-il.

— C'est gentil mais ce n'est pas la peine. Je vais marcher un peu.

— Merci d'être venue. C'était... bien.

Elle lui répondit par un sourire éteint avant de se diriger vers le foyer.

Dans quelle situation inextricable s'était-elle mise ! Pour couronner le tout, elle n'était de retour que depuis quelques minutes et, déjà, elle sentait son allergie se réveiller.

Lorsqu'elle pénétra dans le foyer, elle évita les regards curieux des filles qui l'avaient aidée à changer son apparence, n'imaginant que trop les théories qu'elles avaient dû échafauder sur Porter et elle pendant son absence.

Portait-elle sur son visage la confirmation de tous leurs délires ? De tous leurs fantasmes aussi, sûrement.

Croisant Susan Sosa dans le couloir, elle lui fixa rendez-vous au centre médical une heure plus tard pour qu'elle l'aide à installer le nouveau cabinet. Elle se hâta ensuite de monter dans sa chambre. Là, elle avala un cachet d'aspirine et s'étendit sur son lit, un gant mouillé sur le front.

Au bout de quelques instants, elle commença à se détendre. La nuit avec Porter, le coup de téléphone de Darren... Après tout, ni l'un ni l'autre ne remettait en cause son intention de partir de Sweetness. Il ne lui restait qu'à décider de sa destination et à...

Elle jura. Elle était toujours coincée ici ! Elle avait oublié d'acheter la pompe d'alimentation...

— Nikki n'a pas parlé de départ à son retour d'Atlanta, hier, annonça Rachel.

Porter la scruta quelques secondes, mais avant qu'il ait pu lui demander des précisions, elle changea de sujet.

— Franchement, Porter, le colonel Molly devrait prendre des leçons de cuisine, déclara-t-elle avec une moue dégoûtée devant la couche de gras orangé qui flottait sur son bol de potage. Heureusement que les repas ne sont pas payants, autrement personne ne viendrait manger ici.

Se rappelant la salade de poulet avariée qu'elle lui avait préparée pour le pique-nique, Porter leva un sourcil... Une allusion muette que Rachel saisit instantanément.

— Je ne dis pas que je pourrais, moi, me charger de la cantine, dit-elle en rougissant.

— Personnellement, ce qui me préoccupe davantage, c'est de savoir si la ville bénéficiera ou non des services d'un médecin.

Rachel poussa un soupir d'exaspération.

— Pourquoi ne demandez-vous pas tout simplement à Nikki quand elle compte partir ?

Rachel se troubla en s'apercevant de sa bétise.

— Je veux dire... *si* elle compte partir, précisa-t-elle. Oh ! Il faut que je me dépêche ! ajouta-t-elle en consultant sa montre. Nous inaugurons la salle multimédia aujourd'hui. Nous allons télécharger des films et inviter les hommes à les regarder ce soir, sur le nouvel écran plat grand format. Vous devriez venir. Nikki sera là.

Sans rien répondre, il hocha la tête en saluant la jeune femme d'un geste de la main.

Rachel avait raison. Il devrait aborder avec Nikki la question de son départ. Il la trouverait vraisemblablement au dispensaire, qu'elle n'avait pas quitté depuis leur retour d'Atlanta, la veille. Elle devait s'efforcer de tout mettre sur les rails avant de l'abandonner... enfin, de *les* abandonner, rectifia-t-il en se levant péniblement.

Alors qu'il sortait du réfectoire, il aperçut une berline inconnue, de couleur sombre, arrêtée au milieu de la route. Il plissa les yeux... Plaque



d'immatriculation du Michigan... Un homme au volant...

Le conducteur baissa sa vitre et releva ses lunettes.

— Excusez-moi ! Je cherche le Dr Salinger.

Ce devait être le remplaçant de Nikki, que Marcus avait joint par e-mail. Comment s'appelait-il déjà ?... Dr Jay Cross !

Porter se renfroigna — l'arrivée de cet homme allait précipiter le départ de Nikki ! —, avant de se détendre de nouveau. Une idée lumineuse venait de lui traverser l'esprit. Il allait donner au Dr Cross un avant-goût de ce qui l'attendait ici. S'il lui présentait *correctement* la région, peut-être ce monsieur renoncerait-il à s'établir à Sweetness ?

— Le Dr Salinger vous attendait, déclara-t-il avec son sourire le plus avenant. Garez-vous. Je vous emmène.

— Qui êtes-vous ?

— Porter Armstrong. Mes frères et moi sommes les propriétaires de cette ville.

Apparemment rassuré, l'homme obéit, sans nul doute désireux de plaire à son employeur potentiel...

Lorsque le nouveau venu descendit de voiture, Porter était déjà installé sur un quad.

— Grimpez ! cria-t-il.

Le Dr Cross, avec son pantalon à pli, sa chemise, sa cravate et son blazer, hésita.

— C'est le moyen le plus pratique pour se déplacer dans ces montagnes, vous savez, insista Porter.

A peine l'homme s'était-il assis sur le siège que Porter mit les gaz en hurlant :

— Accrochez-vous !

Un peu plus et le docteur aurait été éjecté ! Heureusement, il trouva juste à temps la poignée à laquelle s'agripper.

— Où allons-nous ? demanda-t-il d'une voix forte.

— Rejoindre le Dr Salinger au centre médical. Par un raccourci.

Porter quitta la route goudronnée pour s'engager à toute allure sur un chemin caillouteux qui, certes, les conduirait au dispensaire, mais après un détour par une montée et une descente particulièrement raides — et particulièrement inutiles.

— On découvre toute la ville de là-haut, précisa-t-il.

— Parce que je n'ai pas tout vu ? lança le Dr Cross, qui se cramponnait de toutes ses forces de peur de tomber et de se rompre le cou.

— Non, pas encore ! répondit gaiement Porter. Vous feriez bien de baisser la tête, ajouta-t-il en s'appliquant à lui-même ce conseil alors qu'il passait sous des branches basses qu'il aurait très bien pu éviter.

Affolé, le Dr Cross se pencha vivement sur le côté.

Quelle bonne idée de ne pas avoir pris le temps, ces derniers jours, de dégager le sentier ! se félicita Porter, aux anges.

La montée dut paraître interminable au malheureux passager d'autant plus que Porter veillait à n'éviter aucune pierre, aucune ornière. Lorsqu'ils parvinrent enfin sur le replat, il arrêta le quad au bord d'un à-pic en laissant tourner le moteur au ralenti.

— Joli panorama, hein ?

Le Dr Cross ajusta ses lunettes, se pencha pour regarder et se recula avec effroi.

— Qu'est-il arrivé à cette ville exactement ?

— Une tornade, répondit Porter d'un ton détaché. Une tornade de force 5, pour être précis. Elle a rasé tout ce qui dépassait.

— C'est un phénomène fréquent dans le coin ?

— Oh oui ! affirma avec aplomb Porter. A ces altitudes, les ouragans peuvent surgir n'importe où, n'importe quand. Il faut surveiller le ciel en permanence. Vous verrez, c'est une question d'habitude !

Le Dr Cross jeta un regard inquiet vers le ciel tandis que Porter enclenchait la première.

— Prêt ?

Sans laisser à son passager le temps de répondre, il s'élança en trombe dans la descente, enchanté du petit cri de frayeur qu'il entendit derrière lui.

Au bas de la montagne, il ralentit pour traverser un petit affluent de Timber Creek mais garda suffisamment de vitesse pour les éclabousser tous les deux copieusement. Arrivé sur l'autre bord, il pila net.

— Mince !

— Quoi ? demanda le Dr Cross en se lâchant le temps d'essuyer les verres de ses lunettes avec sa cravate.

Porter montra du doigt des traces de raton laveur dans la boue de la rive.

— Empreintes d'ours, annonça-t-il en se tournant vers son passager.

Les yeux de ce dernier s'agrandirent de peur.

— Des empreintes *d'ours* ? s'exclama-t-il. Quelle espèce ?

— Un grizzly. C'est dommage, mais mieux vaut que nous filions, dit-il en regardant autour de lui d'un air inquiet.

Le Dr Cross, blême, abandonna la poignée derrière lui pour enlacer la taille de Porter qui, riant sous cape, démarra sur les chapeaux de roues et roula aussi vite que l'y autorisait la prudence sur le sentier boueux et cahoteux jusqu'à ce que l'arrière du centre médical apparaisse.

— Nous y voilà, annonça-t-il alors qu'il rétrogradait pour se ranger près de l'endroit où des ouvriers s'apprêtaient à planter le panneau signalant le dispensaire.

Il coupa le moteur au moment où Nikki sortait par la porte principale du bâtiment. Elle était vêtue d'un jean et d'un T-shirt poussiéreux, et tenait une écritoire à pince à la main. En la voyant, il sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Alors qu'elle levait la tête, elle les aperçut. A la grande déception de Porter, elle ne s'attarda pas sur lui mais scanna littéralement son passager qui

descendait avec mille précautions du quad. En deux pas elle était près d'eux.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? lança-t-elle, les bras croisés autour de la taille.

Porter, perplexe, vit le Dr Cross s'approcher d'elle.

— Bonjour, Nikki.

— Darren, qu'es-tu venu faire ici ? insista-t-elle, de toute évidence troublée.

Darren ? Son ex-fiancé ?

Porter chancela.

— Je suis venu pour toi, répondit Darren. Il fallait que je te voie.

Nikki n'en croyait pas ses yeux. Darren Rocha et Porter Armstrong l'un à côté de l'autre ! Jamais elle n'aurait pensé cela possible !

Par-dessus le marché, un Darren débraillé et échevelé.

— Que t'est-il arrivé ? demanda-t-elle avec un geste vers ses vêtements mouillés et maculés de boue.

— M. Armstrong m'a amené ici par un raccourci. Nikki, tu ne peux pas rester dans cette ville, ajouta-t-il, effaré. La région est infestée de grizzlys. Et régulièrement balayée par des tornades.

Nikki leva les yeux au ciel avant de transpercer Porter d'un regard noir.

— Vraiment ? lança-t-elle.

Toujours sur son quad, Porter se contenta d'un léger haussement d'épaules en guise de réponse.

Darren, lui, ne quittait pas Nikki des yeux.

— Tu as changé de coiffure et de couleur de cheveux ! s'exclama-t-il. Ça te va très bien.

Nikki ne répondit pas, mais ce compliment la flatta et vint grossir le tourbillon d'émotions qui l'assaillait depuis qu'elle avait vu Darren.

— Pouvons-nous aller quelque part pour parler ? demanda-t-il d'un ton implorant.

Elle dévisagea l'homme devant elle, un homme qu'elle connaissait et qui en même temps lui était totalement étranger. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il l'avait congédiée, avait rompu leurs fiançailles et proclamé son amour pour une femme plus jeune et plus séduisante, sans l'ombre d'un scrupule pour le mal qu'il lui causait à elle. Mais aujourd'hui, envolée sa superbe ! Il paraissait même penaud. Et il avait effectué ce long voyage rien que pour elle ! Une détermination qui la surprit... agréablement, ma foi.

Elle désigna le foyer.

— Dans mon bureau, dit-elle. Tu pourras prendre une douche aussi.

— Vous voulez que je vous emmène ? proposa Porter.

Nikki lui décocha de nouveau un regard noir.

— Merci. Nous irons à pied.

Les hommes, elle commençait à en avoir vraiment par-dessus la tête aujourd'hui ! Dès le matin, ils avaient commencé à l'énervier quand deux ouvriers étaient passés la voir, en quête de Doc Riley. Lorsqu'elle leur avait

offert ses services, ils avaient poliment refusé et étaient partis.

Elle s'éloigna d'un pas rapide, Darren sur ses talons.

— Comment m'as-tu trouvée ? demanda-t-elle.

— Grâce au Dr Hannah.

— Tu aurais pu m'avertir de ta venue.

— J'ai laissé un message sur ton répondeur.

— Je ne reçois bien le réseau qu'en haut du château d'eau.

— Le château d'eau ? lança-t-il en riant. On est où là ? A Trifouilly-les-Oies ?

Son rire irrita Nikki.

— C'est une ville toute neuve dont les infrastructures sont en cours d'édification, Darren.

— D'après ce que j'ai compris, tu as répondu à une petite annonce ? Cela ne te ressemble guère.

— Pourtant, c'est la vérité, répliqua-t-elle, le visage fermé.

— Ce coin ne me paraît pas sûr, fit-il remarquer en parcourant du regard le paysage sauvage alentour. As-tu de l'eau chaude au moins ?

— Oui, répondit-elle entre ses dents. L'hébergement est plus que convenable.

— Et tous ces hommes qui traînent partout ? demanda-t-il en désignant du menton un groupe d'ouvriers. Qui veille à la sécurité des femmes ?

— Les femmes.

— Et c'est toi le médecin de cette ville ?

Nikki hésita quelques secondes.

— Oui.

Pourquoi lui aurait-elle révélé que les habitants mâles refusaient ses soins ?

— Tu vaux mieux que ça, Nikki. Ce travail est indigne de toi.

Nikki sentait sa colère monter.

— Je suis médecin, Darren. Aucun lieu n'est *indigne de moi*.

— Je me comprends. Les conditions d'exercice sont, au bas mot... rudimentaires.

— Tu as vu le nouveau centre médical. Il est nettement plus agréable que celui de Broadway, non ?

— Et le reste du personnel ? Que se passe-t-il si quelque chose t'arrive à toi, ce que je ne souhaite évidemment pas ?

— En cas d'une urgence que je ne serais pas en mesure de traiter pour une raison ou une autre, on appellerait un hélicoptère pour une évacuation sanitaire.

— Un hélicoptère ! Pourquoi pas un chariot tiré par des chevaux ? Ça prouve la qualité des communications dans ces montagnes !

— Elle s'améliore, répliqua-t-elle, surprise de se voir prendre ainsi la défense de Sweetness.

La voiture de Darren était garée en face du foyer, s'aperçut-elle alors

qu'ils atteignaient le bâtiment. Dans ces conditions, pourquoi Porter avait-il entraîné Darren dans ce *raccourci* ? A quoi jouait-il ?

— J'ai apporté des vêtements de rechange, dit Darren. Une seconde, je vais les prendre dans la voiture.

Elle attendit pendant qu'il sortait du coffre de sa Mercedes une valise... de grande marque évidemment. Décidément, Darren détonnait complètement ici, songea-t-elle en pensant aux véhicules de chantier que conduisait Porter et à son sac de voyage en toile qui n'était plus de toute première jeunesse.

Mais elle ne s'appesantit pas sur le sujet. Il était ridicule de vouloir comparer les deux hommes. Il ne s'agissait pas de rivaux qui se disputaient son cœur, que diable !

En aurait-elle douté que l'attitude de Porter — il gardait ostensiblement ses distances depuis leur retour d'Atlanta — aurait achevé de l'en convaincre. A plusieurs reprises, elle l'avait surpris en compagnie de Rachel depuis hier. Comme s'il avait déjà tourné la page... De toute évidence, il avait obtenu ce qu'il attendait et d'ailleurs, pour être franche, elle aussi.

— D'après le Dr Hannah, tu devais rester ici juste le temps de surveiller les travaux du centre médical, reprit Darren, interrompant le fil de ses pensées. Apparemment, ils sont terminés maintenant.

Elle se força à contenir son agacement.

— Je... je n'ai encore rien décidé pour la suite.

Là-dessus, Darren sur ses talons, elle monta les marches de la véranda du foyer, salua de la tête les femmes qu'ils croisèrent et qui leur lancèrent des regards interrogateurs.

Elle guida Darren à travers le vestibule, s'arrêta pour faire une caresse à Cupidon, qui se déplaçait malgré son plâtre et se laissait apprivoiser avec une facilité stupéfiante. Elle arborait même fièrement un collier de chien, rose à paillettes !

— Les animaux sauvages se promènent en liberté dans les maisons, ici ? lança Darren qui recula vivement lorsque Cupidon vint le flairer.

— C'est une patiente, expliqua Nikki en vérifiant rapidement l'état du plâtre.

— Parce que tu es vétérinaire aussi ?

— Je m'adapte en fonction des besoins, répondit-elle avant de l'entraîner le long du couloir jusqu'à la pièce qui lui servait de bureau. Tu peux te nettoyer et te changer dans la salle de bains, là.

— Et toi, où vas-tu ?

Alors qu'elle indiquait la table de travail à côté de la fenêtre, son regard se posa sur la chemise en jean de Porter sur le dossier de son fauteuil.

— J'ai... j'ai des paperasses à remplir.

Le contrat d'embauche qu'elle devait soit signer soit rendre aux frères Armstrong...

Non, à Porter.

— J'en ai pour une minute, promet Darren.

Il avait hâte sûrement de se doucher, se dit-elle. Il mettait un point d'honneur à toujours apparaître dans une tenue impeccable. L'opposé de Porter, qui arborait avec fierté, comme une seconde peau, la poussière et la boue de Sweetness.

Perturbée par cet événement imprévu, elle s'assit et sortit le CDD de deux ans que les Armstrong lui avaient remis. Elle avait beau pouvoir en réciter chaque clause par cœur, elle le lut une nouvelle fois comme pour y chercher une réponse claire et nette à ses interrogations sur la façon dont elle devrait organiser son avenir. L'eau qu'elle entendit couler dans la salle de bains lui rappela soudain la présence de Darren.

Dire qu'il avait entrepris ce long voyage pour la voir ! se répéta-t-elle avec émotion.

Elle sortit de son tiroir le reste du bonbon à la réglisse confectionné par Doc Riley et le mâcha lentement pendant qu'elle réfléchissait. Sa décision de quitter Sweetness était déjà prise, non ? L'attitude des ouvriers ne laissait aucun doute sur leur intention de se passer de ses services, n'est-ce pas ? Alors pourquoi avait-elle conservé ce contrat de travail ?

Pour la bonne raison que, tout au fond d'elle, elle continuait à entretenir le rêve qu'elle ne laissait pas Porter Armstrong indifférent et qu'il finirait par lui demander de ne pas partir. L'émoi qui l'avait saisie en le voyant tout à l'heure confirmait qu'elle n'était pas programmée pour les aventures passagères. Au lieu de satisfaire une simple curiosité, sa nuit à l'hôtel avait exacerbé les sentiments qu'elle éprouvait pour lui et qui, hélas, n'étaient pas réciproques.

Elle ferma les yeux un instant. Des sentiments qui n'étaient pas réciproques... Ne tenait-elle pas là la réponse à la question qui la hantait ?

Elle jeta le contrat dans la poubelle à côté de son bureau. Et voilà ! Le premier pas était fait.

Elle s'employa alors à mettre dans des cartons le matériel qui restait encore dans ce qui lui servait de bureau pour le déménager dans les nouveaux locaux du centre médical. Alors qu'elle s'affairait ainsi, encore perdue dans ses pensées, elle entendit Darren fermer le robinet de la douche. Elle se crispa. Elle appréhendait cette conversation qu'elle savait pourtant incontournable.

La porte de la salle de bains s'ouvrit. Elle leva la tête... et tressaillit. Elle ne s'était pas attendue à le voir avec pour tout vêtement une serviette nouée autour de la taille ! Certes, il était moins solidement bâti que Porter mais, grâce à une pratique régulière du tennis, il avait gardé la ligne. C'était incontestablement un bel homme.

Un bel homme qui l'avait trompée.

— Tout va bien ? demanda-t-elle d'un ton enjoué.

— Y a-t-il de l'eau chaude dans ce trou ?

— Pas beaucoup. Désolée.

— De toute façon, j'avais besoin d'une douche froide. Tu produis sur moi un tel effet..., dit-il avec un regard ardent.

Soudain, sans qu'elle sache comment, il s'était approché à quelques

centimètres.

— Nikki... Tu m'as manqué.

Elle sentit son cœur s'affoler. Lui aussi lui avait manqué pendant toutes ces nuits où, recroquevillée dans son lit, seule, en larmes, des chaussettes aux pieds comme seul moyen de se réchauffer, elle s'était torturé l'esprit à essayer de comprendre à quel moment les choses avaient dérapé entre eux, et pourquoi elle n'avait rien remarqué.

— Pourquoi m'as-tu fait ça ? demanda-t-elle doucement mais fermement. Plus exactement, *comment* as-tu pu me faire ça ?

Darren prit un air penaud.

— Je ne sais pas, Nikki. J'avais perdu tout discernement. Mais, aujourd'hui, je sais où j'en suis. Je t'aime... et je regrette ce qui s'est passé et dont je suis le seul et unique responsable. Tu n'imagines pas à quel point je m'en veux.

Elle scruta son visage et y vit un authentique remords. Peut-être arrivait-il fréquemment que les hommes paniquent au moment de franchir le pas du mariage et adoptent des conduites dont ils se repentaient plus tard ? Les fiançailles ne servaient-elles pas justement à se côtoyer pour détecter d'éventuelles incompatibilités d'humeur ? Une période d'essai, en quelque sorte. Après tout, ils ne s'étaient pas mariés et ne s'étaient pas engagés définitivement.

— Revenons à Broadway, reprit Darren. Chez nous. Je me rachèterai. Tout sera encore mieux qu'avant. Je te le promets.

Il tendit le bras vers elle, mais elle se recula.

— J'ai besoin de temps pour réfléchir, Darren.

— Oui. Je comprends. La nuit te portera conseil. Est-ce que je peux dormir ici quand même ?

— Non. Le règlement interdit aux hommes de passer la nuit au foyer. En revanche, nous organisons une séance cinéma ce soir, ajouta-t-elle en se rappelant brusquement l'annonce sur le tableau blanc de la cuisine. Tout le monde est invité.

— Ah oui ! C'est une bonne idée !

A cet instant, elle comprit les efforts qu'il s'imposait pour lui plaire. En effet, l'ancien Darren aurait rejeté d'un revers de main dédaigneux l'idée de regarder un film en groupe.

— M'aimes-tu toujours, Nikki ? demanda-t-il en lui prenant la main.

Un coup frappé à la porte lui évita de devoir répondre.

— Entrez ! lança-t-elle avec soulagement.

La porte s'ouvrit... et Porter Armstrong passa la tête et les épaules par l'entrebâillement. Bravo pour son flair ! Il tombait vraiment à point nommé !

— Petite toubib ?

Son regard se posa sur elle, puis sur Darren en tenue d'Adam ou presque.

— Désolé de vous déranger, dit-il... sans pour autant donner le moindre signe de se retirer.

— Vous voulez quelque chose ? demanda Darren, visiblement contrarié par l'irruption de Porter.

— Oui, répondit Porter, le regard noir. Je dois parler au médecin de notre ville. C'est pour cette raison que je suis venu ici, dans son *bureau*.

Nikki pinça les lèvres. Avait-il oublié qu'il avait failli lui faire l'amour dans son *bureau* ?

— Darren, tu veux bien nous excuser, s'il te plaît ? dit-elle posément.

Darren retourna dans la salle de bains en fusillant Porter du regard.

Sans le voir, elle devina la petite lueur de victoire qui s'alluma dans les yeux de Porter. Elle se tourna vers lui.

— Un problème ? lui demanda-t-elle dans un soupir.

Il poussa la porte et, en se balançant sur ses béquilles, alla s'asseoir dans un fauteuil à côté du bureau.

— Ma jambe me fait mal, annonça-t-il en frappant de la main son plâtre maculé de boue.

Elle croisa les bras sur la poitrine d'un air hautain.

— Pour commencer, abstenez-vous de monter sur votre quad *sans raison valable*.

Le sourire qu'il lui adressa confirma son intuition : il ne souffrait nullement.

— En tout cas, je me suis bien amusé, déclara-t-il.

— Aviez-vous une raison de terroriser Darren ?

— Pas la moindre. J'ignorais qu'il s'agissait de votre ex.

Tandis qu'il parlait, il ne quittait pas du regard la corbeille à papier à côté de la table de travail. Il se pencha et récupéra le contrat de travail dont il examina en silence la dernière page qui n'était pas signée.

— J'en conclus que vous partez pour de bon, fit-il remarquer.

Nikki manqua suffoquer sous la déferlante d'émotions qui la submergea. Pour se donner de la force, elle se remémora la froideur de Porter le matin suivant leur nuit de folies amoureuses à l'hôtel.

— Exact. Cela ne devrait pas vous surprendre.

— Effectivement, dit-il lentement avant de jeter le contrat à l'endroit où il l'avait pris. Cela ne me surprend pas du tout. J'ai su à la minute où je vous ai vue que vous n'aviez pas l'envergure pour vivre et travailler ici.

Elle encaissa tant bien que mal cette remarque cinglante, avec l'espoir secret qu'il se mettrait à rire en lui disant qu'il plaisantait et qu'il lui souhaitait bonne chance. Hélas ! Au lieu de cela, il se leva et quitta la pièce sans un mot. Elle l'entendit s'éloigner dans le couloir, accompagné par le bruit sourd de ses béquilles sur le sol.

Vexée et désorientée, elle se précipita vers la porte.

— Je croyais que votre jambe vous faisait mal ! lui cria-t-elle.

— C'était une illusion !

— Porter... Attendez !

Il s'arrêta, tourna la tête...



Son expression était indéchiffrable.

Elle se précipita de nouveau dans son bureau pour récupérer sur le dossier de son fauteuil la chemise en jean qu'il lui avait donnée. Elle y enfouit son visage pour s'imprégner une dernière fois de l'odeur de terre qu'elle associait désormais à cet homme, puis le rejoignit dans le couloir.

— Tenez, votre chemise, dit-elle. Je vous la rends.

Il fixa quelques secondes son vêtement, le regard vide. Se souvenait-il seulement de la lui avoir donnée ? se demanda-t-elle alors qu'au même moment le ridicule de son geste lui sautait aux yeux.

Sans rien dire, Porter lui prit la chemise des mains, la jeta sur son épaule et s'en alla en se balançant sur ses béquilles.

— Dis-moi, Porter, c'est à l'armée qu'on t'a appris ça ?

Debout au fond de la salle de télévision bondée et plongée dans la pénombre, Porter se pencha vers Kendall sans quitter des yeux Darren Rocha, qui avait glissé son bras sur le dossier de la chaise de Nikki.

— Qu'on m'a appris quoi ? murmura-t-il.

— Comment désintégrer un ennemi du regard.

Porter, furieux, se tourna vers son frère :

— La ferme !

— Chut ! marmonna quelqu'un devant eux.

Sur le grand écran, un film d'action tenait en haleine les spectateurs. Porter avait douté que les ouvriers répondissent présents à une séance de cinéma collective. A tort. Il ne restait plus une seule chaise libre. Rocha, lui, trônait à la meilleure place de la salle : le siège à côté de Nikki.

Porter fulminait. Nikki avait probablement expliqué à Darren qu'elle était coincée à Sweetness à cause de la panne de sa camionnette. Il était aussitôt venu en courant, tel un chien impatient de déterrer son os.

Un os que Porter lorgnait.

— Que s'est-il passé à Atlanta ? chuchota Kendall.

— Rien.

— C'est pour ça que tu n'es pas à prendre avec des pincettes depuis ton retour ?

— Tu peux parler, monsieur Maussade.

— Chut !

— Vous pouvez pas vous taire ?

— On voudrait regarder le film !

Porter sentit une brûlure familière sur le crâne en même temps qu'il entendit Kendall pousser un grognement. Lui aussi avait reçu une claque.

— Arrêtez de jacasser tous les deux, ordonna Marcus à voix basse derrière eux, et suivez-moi.

Après un dernier regard vers Nikki et son ex-fiancé — nom d'un chien ! Darren avait entouré les épaules de sa voisine ! —, Porter suivit ses frères dans le spacieux vestibule.

— Qu'est-ce qu'il y a ? marmonna-t-il, de mauvaise humeur.

— L'un de vous deux a-t-il vu Riley Bates récemment ? demanda Marcus dont le visage exprimait une réelle inquiétude.

— Non, pourquoi ? demandèrent en chœur Porter et Kendall.

Du menton, Marcus indiqua un coin du hall. Nelson Diggs, l'ouvrier qui s'était coupé la main sur le chantier du dispensaire, était assis là, le visage tordu de douleur. Il tenait devant lui sa main bandée de chatterton. Et enflée, constata Porter. Très enflée.

— Ce n'est pas beau, dit-il. Je vais appeler Nikki.

Marcus le retint par le bras.

— Diggs refuse de voir le Dr Salinger. Il ne veut avoir affaire qu'à Doc Riley, mais je ne le trouve pas.

Porter s'approcha de Diggs.

— Nelson, tu devrais laisser le Dr Salinger t'examiner. Ta blessure s'est peut-être infectée.

Nelson secoua la tête d'un air buté.

— Riley peut me soigner.

— Ce n'est pas un simple bobo, Nelson. Il faut que tu consultes un vrai docteur.

— Inutile d'insister, répliqua Nelson. Ma femme est entrée à l'hôpital pour une égratignure et en est sortie dans un cercueil. Je ne fais pas confiance aux médecins, surtout quand ce sont des femmes.

Porter se retint de justesse de secouer cet imbécile pour lui faire entendre raison. Il était toutefois hors de question qu'il appelle Nikki pour que Nelson l'envoie promener, devant son fiancé par-dessus le marché.

Son ex-fiancé ! se corrigea-t-il en serrant les poings.

— Riley a disparu depuis quelques jours, intervint Marcus.

— Je sais où il plante sa tente quand il va cueillir des herbes, dit Porter. C'est près de Devil's Rock. Je vais aller le chercher en quad.

— C'est déjà dangereux de circuler dans ce coin en plein jour. Alors la nuit et avec ta patte folle...

— Je peux l'accompagner avec un autre quad, par sécurité, proposa Kendall. Et cela me permettra en outre de ramener Riley avec moi, si besoin.

— Allez-y alors ! Ne perdez pas de temps.

Porter sortit avec Kendall en pestant contre les préjugés ridicules des hommes, leurs superstitions et leur sexisme. Pas étonnant que Nikki cherche à fuir pareil endroit !

Evidemment, il avait aussi sa part de responsabilités après ce qui s'était passé à Atlanta. Il avait eu beau savoir qu'elle était fragilisée par son récent échec amoureux, il n'en avait tenu aucun compte. Il l'avait voulue pour lui-même, en pur égoïste.

Il mit les gaz, furieux contre le sort, furieux contre lui-même.

Même avec les phares à pleine puissance, leur progression s'avéra lente et problématique. En fait de sentier, il n'existait qu'une vague piste serpentant entre les troncs et les rochers. Ils durent s'arrêter à plusieurs reprises pour

vérifier leur direction mais, au bout d'une demi-heure environ, Porter aperçut la tente blanche de Riley à travers les arbres.

— Là-bas !

Quand ils eurent coupé leur moteur, des gémissements leur parvinrent.

— Riley ? appela Porter.

— Au secours ! cria faiblement Riley.

Ce fut Kendall qui arriva le premier à la tente, et quand Porter le rejoignit, il vit son frère penché sur Riley Bates. Ce dernier, allongé sur un sac de couchage, suait à grosses gouttes et s'étreignait la poitrine.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Porter.

— Des douleurs dans la poitrine. Il faut le redescendre. Vite !

Avec ses béquilles, Porter ne se montra pas d'un grand secours pour installer Riley sur le siège arrière du quad de Kendall. En revanche, il les guida jusqu'à la ville en un temps record. Dès qu'ils se garèrent devant le foyer, il se précipita comme il put à l'intérieur pour prévenir Marcus, qui alla aider Kendall, puis se hâta vers la grande salle multimédia où le film n'était pas encore terminé.

— Nikki ! cria-t-il.

Parmi tous les regards qui se tournèrent vers lui, il accrocha le sien.

— Il y a une urgence, dit-il. Que tout le monde reste assis. Laissez passer le docteur.

Nikki s'était déjà levée, imitée, au grand dam de Porter, par Rocha. Heureusement, elle l'envoya chercher sa sacoche dans son bureau.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Deux patients, répondit Porter en la conduisant à l'avant du bâtiment où Nelson Diggs était en train de gémir sur une chaise.

Lorsque Nikki lui demanda de lui montrer sa main, il secoua la tête aussi énergiquement qu'il le put.

— Non. Je veux voir Doc Riley.

Avec un soupir, Nikki se tourna vers Porter.

— Où est Riley ? demanda-t-elle.

— Là, répondit-il alors que la porte s'ouvrait sur Riley Bates, soutenu par Marcus et Kendall. Il a des douleurs dans la poitrine.

Alors que Nikki se mettait sur-le-champ en action et chargeait Marcus et Kendall d'allonger Riley sur le sol, Porter expliquait à Nelson que, en raison de l'état de Riley, il devrait autoriser le Dr Salinger à examiner sa main. Mais Nelson serra les mâchoires et se mura dans un silence buté. Après tout, il était majeur, se dit Porter en décidant de ne pas insister et de le laisser réfléchir.

Lorsque Darren arriva avec la sacoche de Nikki, Porter lui suggéra de retourner dans la salle assister à la fin du film — histoire de l'éloigner.

— Non, ça va, répondit Darren. Je vais rester au cas où Nikki aurait besoin de moi.

Porter se mordit l'intérieur de la joue de peur que quelque réplique cinglante ne lui échappe.

— Silence, s'il vous plaît ! ordonna Nikki en les fusillant tous les deux du regard avant de s'agenouiller à côté de Riley pour lui palper le thorax et le questionner.

Bien que Porter n'ait pas réussi à tout entendre de l'échange, il comprit toutefois qu'elle s'inquiétait davantage des remèdes que Riley s'était administrés pour combattre ses douleurs dans la poitrine que des douleurs elles-mêmes.

— Il a pris du laurier des montagnes, annonça-t-elle en levant la tête. Il s'est empoisonné en essayant de soigner un malaise cardiaque. Il faut le transporter au centre médical le plus rapidement possible, sur un brancard de préférence, pour lui pratiquer un lavage d'estomac, pour commencer.

Marcus et Kendall allèrent rapidement chercher le matériel.

Nikki, elle, s'était approchée de Nelson.

— Monsieur Diggs, dit-elle gentiment, je ne doute pas que vous ayez vos raisons pour ne pas vous fier à moi, mais croyez bien que je cherche seulement à vous aider. Je ne voudrais pas voir un homme costaud et adroit comme vous perdre inutilement l'usage de sa main.

— Doc a fait ce qu'il fallait, rétorqua Nelson avec méfiance.

— Naturellement ! Je ne mets aucunement en cause les compétences de M. Bates. Mais les situations évoluent. Votre blessure s'est peut-être aggravée d'elle-même.

Nelson Diggs réfléchit un instant puis, dépliant sa main, la tendit vers elle.

— Oui, on dirait qu'elle s'est infectée, constata Nikki d'une voix égale avant d'adresser à Diggs un sourire rassurant. Je vais changer votre pansement et vous prescrire des antibiotiques.

Mais lorsqu'elle se leva, elle regarda Porter d'un air soucieux.

— Emmenons-le au centre, lui aussi.

Nikki ne disposa pas d'une seule seconde de répit pendant l'heure qui suivit. Une fois que les deux hommes eurent été transportés au dispensaire, elle fit un rapide lavage d'estomac à Riley et lui administra des antalgiques pour calmer ses douleurs dans la poitrine. Elle s'occupa ensuite de Nelson Diggs, qu'elle réussit à convaincre d'accepter les antibiotiques par voie intraveineuse. Une fois la perfusion installée, elle retira avec précaution le chatterton posé par Riley et entreprit de nettoyer et de panser convenablement la plaie.

Porter, silencieux, observait tout derrière une vitre. Les gestes délicats et professionnels de Nikki le gonflaient de fierté... et d'autre chose qu'il ne parvenait pas à identifier. Il avait ressenti une telle gratitude, un tel soulagement de pouvoir s'appuyer sur Nikki dans ces circonstances ! Comment allaient-ils se débrouiller après son départ ? Oh bien sûr, ils finiraient par convaincre un autre médecin de venir dans leur ville naissante, mais posséderait-il le cran de Nikki Salinger ?

— Elle est formidable, non ?

Porter sursauta et jeta un regard noir à Darren Rocha qui l'avait rejoint.

Mais il réussit à maîtriser son hostilité et répondit avec le plus grand sérieux :

— Elle représente un énorme atout pour notre communauté.

— Mais est-ce que votre communauté représente un atout pour elle ?  
répliqua Darren.

Porter essaya de compter jusqu'à 10, mais ne dépassa pas 3.

— Je ne crois pas que vous soyez la personne la mieux placée pour décider de ce qui convient à Nikki, lâcha-t-il.

Darren le dévisagea, un sourcil levé.

— Et je suppose que vous, vous l'êtes ? Vous la connaissez depuis... quoi... quelques semaines ?

— Il ne faut pas longtemps pour savoir qui on a en face de soi, riposta Porter avec un regard appuyé sur la tenue BCBG et les chaussures hors de prix de Darren.

Darren lui rendit la pareille, considérant d'un œil méprisant sa chemise auréolée de sueur et son jean poussiéreux. Une inspection qu'il conclut par un :

— Entièrement d'accord.

La haine que Porter éprouvait pour cet homme était irrationnelle, il en avait parfaitement conscience. Darren Rocha ne lui avait causé aucun tort et ses vêtements, aussi vieux jeu et hors de prix soient-ils, ne signifiaient pas que leur propriétaire était un méchant. La boule qui l'oppressait était en fait... de la jalousie. Il était jaloux parce que cet homme avait rencontré Nikki avant lui et la connaissait assez pour réussir à l'attirer loin de Sweetness.

Non ! Il se montrait injuste. Lui-même n'était pas étranger à la décision de Nikki de partir.

— Excusez-moi, dit-il en quittant brusquement la pièce.

Dehors, il s'installa sur un quad et resta là un moment à se laisser bercer par les senteurs de chèvrefeuille transportées par la brise et à écouter le chant des grillons, le nez levé vers les étoiles. Ici, dans les montagnes, on était proche des cieux... Combien de fois, dans l'aridité inhospitalière du désert, n'avait-il rêvé de la maison de son enfance et pensé que la paix régnerait plus facilement sur le monde si tout le monde pouvait vivre à Sweetness !

Hélas, tout le monde ne semblait pas vouloir y vivre, songea-t-il tristement en faisant démarrer le quad.

Il arriva au foyer au moment où le film se terminait. Lorsque les lumières s'allumèrent, il alla se poster à l'avant de la salle et réclama l'attention de l'assistance. Il parcourut l'auditoire du regard en s'attardant sur les ouvriers qui avaient le plus énergiquement clamé leur refus de consulter un médecin femme. Puis il prit la parole :

— Je veux que tout le monde sache que le Dr Salinger a porté secours à deux de nos habitants ce soir. Il s'agit de Riley Bates, à qui elle a évité de justesse un infarctus et un empoisonnement, et Nelson Diggs qui, sans elle, aurait probablement perdu l'usage de sa main, ou même dû être amputé. Si Nelson avait laissé le Dr Salinger le soigner dès le début, il n'en serait pas là.

Il marqua un temps pour laisser à cette dernière information le temps de faire son chemin dans l'esprit des hommes avant de poursuivre :

— Le Dr Salinger nous a témoigné une bienveillance et un respect que nous n'avons pas su lui rendre. J'ai le regret de vous annoncer qu'elle va nous quitter.

— Elle va partir ? lança une femme. Nous ne pouvons pas vivre ici sans médecin.

Ses compagnes se levèrent dans un même élan pour exprimer leur désarroi sans que Porter tente de les arrêter. Si les hommes se mettaient dans la tête que, en l'absence d'un médecin, les femmes ne resteraient pas, peut-être traiteraient-ils le prochain médecin — quel que soit son sexe — avec davantage de considération ?

Tout à coup, il aperçut Nikki qui entraît. Elle paraissait encore plus petite que d'habitude. Elle avait les traits tirés et semblait... le chercher ! Lorsqu'il croisa son regard, sa poitrine se mit à vibrer... et un coup de tonnerre explosa dans sa tête. Bon sang ! Il était amoureux d'elle ! Voilà qui expliquait cette étrange douleur au niveau du plexus solaire chaque fois qu'il se trouvait près d'elle. Il eut l'impression que son organisme tout entier se mettait à fonctionner en accéléré... jusqu'à ce que Rocha apparaisse derrière Nikki et pose avec autorité une main dans le creux de ses reins.

Progressivement, l'assistance prit conscience de l'arrivée de Nikki. Tout le monde tourna la tête vers elle. Un silence s'installa, bientôt rompu par un des hommes qui se leva en applaudissant. Petit à petit, les autres membres de l'auditoire l'imitèrent pour finalement offrir à Nikki une véritable *standing ovation*.

Porter, transporté de fierté, exultait.

Nikki, elle, semblait désespérée. Son visage passa par toutes les nuances connues du rouge tandis qu'elle croisait les bras sur la poitrine, geste familier. Elle finit cependant par sourire et serra les mains que les gens lui tendaient avant de sortir.

— J'espère que vous ne partirez pas.

— Restez, s'il vous plaît.

— J'espère que vous allez revenir sur votre décision.

Porter, rayonnant, entendit ces phrases un nombre incalculable de fois.

Seul Darren Rocha paraissait mécontent de ces témoignages d'affection, et il lança à Porter un regard ouvertement hostile lorsque ce dernier les rejoignit.

L'ignorant superbement, Porter s'adressa à Nikki :

— Vous êtes la femme du jour.

Elle avait encore les joues en feu et les yeux pétillants.

— Merci pour cet accueil. C'est très gentil.

— Comment vont vos malades ?

— Pas d'aggravation de leur état, au contraire. Tous les deux dorment. Plusieurs personnes se sont portées volontaires pour se relayer à leur chevet

jusqu'à demain matin.

— Parfait !

Elle semblait vouloir ajouter quelque chose...

— Un problème, Nikki ?

— J'ai expliqué à Darren qu'il est interdit aux hommes de passer la nuit au foyer, avança-t-elle.

— Eh oui ! répliqua Porter en faisant mine d'être désolé. Il peut dormir dans un des baraquements des ouvriers.

Nikki le regarda avec un petit sourire.

— Vous voulez bien l'emmener avec vous et l'aider à s'installer ? demanda-t-elle.

Pour ce sourire d'elle, il était prêt à tout — en particulier à empêcher Rocha d'approcher de son lit !

— Pas de problème ! Ce n'est pas si horrible que ça, ajouta-t-il à l'adresse de Darren. Vous avez fait votre service ?

— Non.

— Ah...

Porter se creusa la tête pour trouver une situation analogue qui parlerait à Darren.

— C'est comme... une colonie de vacances.

Nikki le foudroya du regard mais, sans perdre sa jovialité, il gratifia Darren d'une bourrade dans le dos en lançant :

— C'est bon ? On va se coucher ?

— Euh... oui, répondit Darren de mauvaise grâce. A demain matin, ajouta-t-il en déposant un baiser sur l'oreille de Nikki.

Elle hocha la tête, sans le regarder, et avança la main comme pour éviter tout autre contact.

Un geste discret qui aurait pu passer inaperçu si Porter n'avait pas eu les yeux rivés sur elle. Son cœur se gonfla d'espoir. Le moral au beau fixe, ou presque, il conduisit Rocha vers le long bâtiment étroit où logeaient les ouvriers. Le lieu manquait certes de cachet, mais il était propre et bien rangé. Malgré tout, en voyant tous les hommes autour de lui se mettre en caleçon, Darren eut un mouvement de recul.

— Ces lits ne paraissent pas très confortables, fit-il remarquer.

— Ce n'est pas qu'une apparence, répondit Porter. Et il n'y a pas l'air conditionné non plus. Vous savez quoi, mon vieux ? ajouta-t-il, frappé par une idée lumineuse. Je vous laisse mon lit pour cette nuit.

Sans lui laisser le temps de répondre, il conduisit Darren vers un box séparé du reste du dortoir par une cloison, là où ses frères et lui logeaient.

— Voilà, annonça-t-il en tapotant son matelas. Beaucoup plus moelleux et il fait moins chaud ici.

Un mensonge éhonté ! Car ses frères et lui insistaient pour vivre dans les mêmes conditions que leurs ouvriers. Ils s'étaient isolés uniquement pour pouvoir discuter librement entre eux.



— Et vous ? s'enquit Rocha. Où allez-vous dormir ?

— Ne vous en faites pas pour moi, je me débrouillerai, répondit Porter.

Kendall, qui se préparait pour la nuit, lui lança un regard sarcastique. Evidemment, avec sa fichue habitude de lire en lui comme dans un livre !

— Bonne nuit, monsieur Rocha, dit Porter, de son ton le plus poli. Ne vous inquiétez pas pour les moustiques. Vous êtes vacciné contre la malaria, je suppose ?

Darren blêmit.

— Non.

— Ah zut ! Oh ! Ce n'est pas grave. Ça se soigne.

— Bonne nuit, Porter, dit Kendall en martelant son oreiller de coups de poing pour lui donner du gonflant.

Porter, lâchant une de ses béquilles, prit congé des deux hommes sur un salut militaire avant de traverser de nouveau le dortoir, en direction des douches, à l'extérieur.

Sa toilette terminée, après avoir pour la énième fois pesté contre son plâtre qui lui compliquait la tâche, il gagna son quad.

Lorsqu'il arriva au foyer, les lumières étaient encore allumées, aussi bien dans la salle de télévision que dans la cuisine. Pourtant, la porte extérieure était déjà verrouillée. Bien sûr, il possédait une clé, mais il ne voulait pas pénétrer dans le bâtiment à l'insu des femmes. Si elles avaient décidé d'interdire la présence des hommes après la tombée de la nuit, c'était afin de se sentir en sécurité.

Quel prétexte allait-il donc inventer pour être autorisé à entrer ? se demanda-t-il tandis qu'il frappait à la porte.

C'est Rachel qui vint ouvrir, un torchon à la main.

— Porter ! Bonsoir.

— Bonsoir !

Il se contorsionna nerveusement sur ses béquilles avant de poursuivre :

— Je... euh... Il faut que je parle à la toubib.

— Très bien. Je vais la chercher.

— En fait, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais euh... monter jusqu'à sa chambre et... m'annoncer moi-même.

Rachel le dévisagea avec un petit sourire.

— Enfin ! Je me demandais si vous alliez vraiment rester les bras ballants à regarder son goujat d'ex-fiancé nous l'enlever.

Sur cette déclaration, elle s'effaça pour lui libérer le passage.

— Vous êtes un amour ! s'exclama-t-il en s'arrêtant pour l'embrasser sur la joue.

— Oui, c'est ça ! Dépêchez-vous avant que quelqu'un ne vous voie.

Tel un adolescent se faufilant dans le dortoir des filles, il traversa silencieusement le hall, grimpa l'escalier et se hâta le long du couloir bordé par les portes des chambres que les pensionnaires risquaient d'ouvrir à tout moment. Enfin, il arriva devant celle de Nikki.

Il frappa doucement et attendit. Qu'allait-il donc lui dire ? Il avait beau être un homme simple et direct, il savait que les circonstances exigeaient qu'il pèse soigneusement chacun de ses mots s'il voulait convaincre Nikki de rester à Sweetness... avec lui.

Il entendit du bruit à l'intérieur, puis un rai de lumière filtra et la porte s'ouvrit sur Nikki, ébouriffée, vêtue d'une chemise de nuit transparente. De toute évidence, il l'avait tirée du lit. Elle était si sexy que sa réaction physique fut immédiate.

— Porter ?

La mine inquiète, elle dégagea son visage des mèches qui l'encombraient.

— Un des hommes a-t-il besoin de moi ?

Le cœur cognant bruyamment dans sa poitrine — nul doute que Nikki l'entendait —, il hocha la tête.

— Oui, moi.

Nikki dévisageait Porter entre ses paupières mi-closes en essayant de comprendre ce qu'il avait voulu dire exactement.

En quoi avait-il besoin d'elle ?

Avant qu'elle n'ait le temps de lui poser la question, il avait plaqué ses lèvres sur les siennes.

Un délicieux baiser, très tendre.

Qui l'électrisa tout entière.

Elle ouvrit la bouche pour l'accueillir.

Il posa une main sur sa nuque, ignorant sa béquille qui tomba sur le sol avec fracas.

— Je veux te faire l'amour, murmura-t-il en la poussant doucement à l'intérieur de la chambre.

— Les hommes n'ont pas le droit de rester au foyer la nuit, répondit-elle à voix basse.

Du pied, il ferma la porte.

— Ne t'inquiète pas. Je suis ici chez moi.

Ils roulèrent tous les deux sur le lit, sans qu'elle ressente la moindre appréhension ni culpabilité. Alors, elle s'abandonna, oubliant toute réserve. Elle espérait ce moment depuis si longtemps !

Leurs ébats, qui avaient été enfiévrés et frénétiques à Atlanta, furent cette fois sereins et doux, émaillés de baisers langoureux et de tendres étreintes, rythmés par la sérénade des cigales, leurs corps nus caressés par les rayons de lune. Porter la pénétra avec une délicatesse si poignante qu'elle se sentit happée dans une sphère de sensations entièrement nouvelles pour elle. Elle resta suspendue, en apesanteur, dans un univers de sensualité, jusqu'à l'explosion finale qui la laissa vulnérable et épuisée. Les battements du cœur de Porter contre sa poitrine la ramenèrent sur terre en même temps qu'il l'attirait contre lui et promenait ses doigts dans le creux de ses reins en chantonnant de bien-être.

Même lorsqu'elle entendit la respiration de Porter se ralentir, elle lutta contre le sommeil. Elle était en train de tomber amoureuse de cet homme et voulait savourer chaque seconde de ce moment. Elle enregistra dans sa mémoire tout ce qu'elle avait éprouvé lors de l'union de leurs deux

corps — les températures, les sensations tactiles, les goûts, les expressions du visage, les parfums musqués et les sons gutturaux de la jouissance. Comment dormir alors qu'elle avait l'impression de tout juste s'éveiller aux plaisirs et aux félicités de la vie ?

La fatigue l'emporta pourtant.

Lorsqu'elle se réveilla, les premières lueurs de l'aube filtraient par la fenêtre et Porter ronflait doucement à son oreille. Plus que tout au monde, elle aspirait à rester blottie dans ses bras. Hélas ! Ses patients la réclamaient !

*Ses patients... Sa ville...*

Elle se glissa hors du lit aussi discrètement que possible pour aller s'habiller et se brosser les dents. Elle croyait que Porter dormait encore mais, alors qu'elle passait près de lui sur la pointe des pieds, il sortit sa main de dessous les draps pour attraper la sienne.

— On file en douce ? lança-t-il dans un sourire.

— Je vais au dispensaire, murmura-t-elle en se demandant si son visage trahissait les sentiments tout neufs qu'elle éprouvait pour lui. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il pressa tendrement ses doigts.

— Nikki... Dis-moi que tu vas rester. S'il te plaît.

— Oui, je vais rester, répondit-elle, le cœur gonflé de bonheur.

— A ton retour, tu trouveras le contrat prêt à signer. Hors de question que je coure le risque de te voir changer d'avis.

Après l'avoir embrassé sur la bouche, elle se faufila dans le couloir où elle découvrit par terre devant sa porte... la béquille de Porter. Eh bien ! Pour la discrétion, il repasserait !

La nouvelle s'était-elle déjà répandue ?

Oui, à n'en pas douter, vu les sourires malicieux qui l'accueillirent lorsqu'elle entra dans la cuisine pour boire une tasse de café.

— Bonjour ! la salua gaiement Traci.

— Bonjour, répondit-elle, les joues empourprées.

— Une journée qui s'annonce effectivement bonne pour certaines, fit remarquer Rachel dans l'hilarité générale.

Emportée par un élan de tendresse pour ces femmes qui l'avaient acceptée dans leur groupe, Nikki sourit malgré elle.

— Aucun maquillage ne réussit mieux au teint que le souvenir de bons moments, déclara Traci. Nous attendons des détails.

Ses compagnes renchérèrent en chœur.

— Désolée mais il faut que j'aille voir mes malades, éluda-t-elle en sortant de la pièce au milieu des protestations.

En franchissant la porte du foyer par cette matinée déjà chaude et ensoleillée, elle fut une fois encore frappée par la beauté de ce paysage scintillant de rosée et de ce ciel où s'élevaient des rubans roses et jaunes. Elle parcourut la courte distance qui la séparait du centre médical, accompagnée par un merle bleu, deux libellules qui voletèrent quelques instants autour

d'elle et un écureuil qui détalait bien vite.

En arrivant, elle remarqua pour la première fois le nouveau panneau : « Dispensaire familial de Sweetness ».

Cet adjectif « familial » lui plaisait bien. Il donnait le la à l'avenir de cette ville. Un avenir auquel elle comptait bien participer.

Avec Porter.

Elle inspira profondément. Elle débordait de bonheur. Elle aimait Porter. Jusqu'à aujourd'hui, elle ignorait qu'un être pouvait se révéler si... indispensable. Elle avait pourtant beaucoup aimé Darren. Cela dit, elle comprenait aujourd'hui la différence entre « bien aimer » et « aimer éperdument ». Dans un cas, il s'agissait d'un choix, dans l'autre de quelque chose... qui vous submergeait irrésistiblement. Alors qu'elle s'efforçait d'analyser le vertige qui s'était emparé d'elle, son regard se posa sur une petite voiture couverte de poussière garée près de l'entrée du centre médical. Un jeune homme y dormait, affalé sur le siège du conducteur, les lunettes de travers, les vêtements fripés, les cheveux noirs et courts en bataille.

— Je peux vous aider ? demanda-t-elle en s'approchant.

L'homme se réveilla en sursaut.

— Je l'espère, répondit-il avec un fort accent britannique. Je cherche le Dr Salinger.

— C'est moi.

— Dieu merci ! s'écria-t-il. Je suis Jay Cross. Je viens de la part du Dr Hannah.

— Bienvenue, docteur Cross, dit Nikki avec un large sourire. Je vois que vous avez réussi à trouver notre dispensaire. Quand êtes-vous arrivé ?

— Il y a deux heures environ, répondit-il en étouffant un bâillement.

Il était à peine plus grand qu'elle ! s'étonna-t-elle quand il descendit de voiture. Et, à en juger par son élégant costume de citadin, personne ne l'avait averti de la rusticité des conditions de vie qui l'attendaient. Tant pis ! Il ne tarderait pas à le découvrir par lui-même !

— Entrez, docteur Cross. Je vais vous préparer un café.

— Serait-ce abuser de vous demander un thé ? Et j'appréciera infiniment une bonne douche chaude.

Mieux valait ne pas lui révéler la rareté de ces deux luxes, décida-t-elle en esquivant la question.

— J'ai deux patients à examiner, dit-elle. Souhaitez-vous m'accompagner ?

— Volontiers. J'ai hâte de m'initier à la médecine rurale.

— Oh ! Dans ce cas, vous allez très bien vous entendre avec Doc Riley.

— C'est un autre médecin du centre ?

— Pas exactement, répondit-elle en réprimant un sourire.

Comment Riley Bates et les autres hommes allaient-ils accueillir ce jeune homme original au langage précieux ? se demanda-t-elle avec inquiétude.

Heureusement, ses deux patients semblaient bien disposés et de bonne

humeur. Après avoir remercié les volontaires qui s'étaient succédé toute la nuit à leur chevet, elle présenta Doc Riley au Dr Cross et lui parla de l'intérêt du nouveau venu pour les plantes médicinales.

Riley la dévisagea avec méfiance.

— Je croyais que vous n'approuviez pas mes préparations, toubib.

Nikki étudia le visage du vieil homme. Dans ses yeux se lisait sa crainte de ne plus servir à rien à l'avenir.

— A mon avis, il y a de la place pour nous deux dans cette montagne, monsieur Bates. Au fait, vous resterait-il de ce bonbon à la réglisse de votre fabrication que vous m'aviez donné contre mon allergie ?

— Cela signifie-t-il que vous restez ici, toubib ? demanda Riley avec un sourire que Nikki lui rendit.

— Oui, j'ai décidé de m'établir à Sweetness.

— Eh bien, je dois tirer mon chapeau à Porter ! Il avait dit à Marcus qu'il vous convaincrait de rester, et il a réussi.

Nikki, soudain sur ses gardes, fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Marcus craignait que votre départ n'entraîne celui de toutes vos compagnes, lui expliqua Riley Bates, visiblement fier de lui apprendre quelque chose. Alors il a chargé Porter de vous retenir ici coûte que coûte. Et Porter a même saboté votre camionnette, à ce qu'il paraît, conclut-il dans un éclat de rire.

Quoi ? Elle aurait pu s'en aller d'ici depuis longtemps ?

— Ils tenaient vraiment à vous, continua Riley, toujours hilare. Marcus a augmenté la mise en promettant à Porter que toute la propriété familiale lui reviendrait si vous ne quittiez pas Sweetness.

La propriété familiale... Le lieu préféré de Porter dans cette montagne. Il avait joué la maison familiale avec ses frères... Et pour la gagner, il devait...

Elle fut soudain prise de nausée.

Porter avait parié qu'il pourrait la séduire pour la dissuader de partir...

— Alors, avec quoi ce voyou vous a-t-il appâtée ? lança Riley. Une grosse somme d'argent ?

Elle dut avaler sa salive avant de réussir à parler.

— Non. Rien de tel.

Le Dr Cross l'observa avec attention.

— Vous sentez-vous bien, docteur Salinger ?

— Oui, murmura-t-elle. J'ai juste besoin de respirer un peu d'air frais.

— Je vais tenir la boutique pendant ce temps-là, si vous voulez, proposa le jeune homme, abandonnant son ton guindé.

— En fait, vous pouvez garder les clés définitivement. Le dispensaire est à vous.

Le Dr Cross la regarda, les yeux écarquillés.

— Pardon ?

— Bonne chance.

Et elle lui tendit sa blouse.

La vue brouillée par des larmes brûlantes, elle gagna la sortie en se remémorant sa conversation avec Porter, quelques minutes plus tôt. « J'ai besoin de toi... On file en douce ?... Dis-moi que tu vas rester... A ton retour, tu trouveras le contrat prêt à signer... Hors de question que je coure le risque de te voir changer d'avis. »

Où avait-elle décelé dans les propos de Porter la moindre trace d'amour ou d'engagement ? Quelle idiote !

Une fois de plus, elle s'était trompée. Une fois de plus, elle était ridicule.

Elle respira à fond plusieurs fois en espérant que la brise lui apporterait un certain réconfort. Malheureusement, l'air était étouffant, lourd de trop de parfums. Le souffle court, elle se hâta vers le foyer, l'esprit en ébullition. Comment avait-elle pu se montrer assez naïve pour croire que Porter Armstrong, un homme à qui il suffisait de lever le petit doigt pour que toutes les femmes se jettent dans ses bras, tomberait amoureux d'elle ?

Quelle humiliation cuisante ! Il avait dû bien rire de la voir céder aussi vite. Quelle proie facile pour lui qu'une femme candide, quelconque physiquement et venant, de surcroît, d'être plaquée par son fiancé !

Elle ferma brièvement les yeux en pensant soudain à Darren. Comment pourrait-elle encore le regarder en face ? Elle y réfléchirait plus tard, décida-t-elle. Pour le moment, il était le seul en mesure de l'arracher à cette ville.

Et tout de suite !

Elle n'avait plus qu'une hâte : partir de Sweetness.

Porter, aux anges, s'étira de tout son long dans le lit de Nikki. C'était donc ça, être amoureux ! Les sens encore frémissants, il languissait déjà de la revoir, de la tenir dans ses bras, pris entre le désir de l'exhiber au monde et celui de la garder pour lui tout seul. Son esprit s'emballait, se projetait vers l'avenir. Il ne pouvait rester dans le foyer avec elle et elle ne pouvait habiter avec lui dans les baraquements. Il allait donc devoir se ménager du temps pour construire une maison sur la propriété familiale.

Il y a quelques semaines encore, jamais il n'aurait ne serait-ce qu'imaginé ce genre de choses, mais à présent il n'imaginait pas ne pas y penser ! Ses frères n'avaient pas fini de le mettre en boîte !

Brusquement, son cœur se serra. Ainsi c'était cela que Kendall avait éprouvé pour Celia ! Voilà qui expliquait son humeur quand elle était partie. Comment supporter de sombrer dans le désespoir après avoir connu les sommets du bonheur ? Il préférerait ne pas savoir.

Il roula sur le côté et respira le parfum de Nikki sur son oreiller. Il ne se laisserait jamais d'elle. Jamais. Même en passant toute sa vie à ses côtés comme il l'espérait.

La porte s'ouvrit brutalement, le tirant de sa rêverie. Il leva la tête vers... Nikki ! Il sourit.

Un sourire qui s'effaça presque aussitôt. Quelque chose n'allait pas.

— Va-t'en, Porter !

Il se redressa vivement sur ses coudes.

— J'ai fait quelque chose de travers ? s'inquiéta-t-il.

Avant de répondre, elle alla prendre une valise dans son armoire.

— Non. Au contraire, tu as tout fait comme il faut, semble-t-il !

Porter évita de justesse la valise qu'elle jeta sur le lit.

— Je ne comprends pas, dit-il.

Evitant soigneusement son regard, elle jeta pêle-mêle ses affaires dans sa valise.

— J'ai tout appris, lascia-t-elle tomber d'un ton sec. Je sais que tu as saboté ma camionnette pour m'empêcher de partir. Je sais aussi que tes frères t'ont promis la propriété familiale si tu me retenais ici. Félicitations ! Tu étais à deux doigts de réussir ton coup !



— Attends, Nikki, je...

— Tu oserais le nier ? demanda-t-elle, la voix enrouée de colère. Nies-tu avoir trafiqué ma camionnette ?

— Non, répondit-il, très mal à l'aise.

— Et nies-tu que tes frères ont promis de te laisser la propriété familiale si tu me persuadais de rester ?

— Ce n'est pas pour ça que... Je veux dire, le fait que je tienne à te garder ici n'avait rien à voir avec... avec ce que tu dis.

— Ben voyons !

— Tu ne veux pas que l'on en discute ?

— Non ! s'écria-t-elle en s'emparant du reste de ses affaires pour les fourrer en vrac dans sa valise tandis qu'il se mettait péniblement debout à l'aide de son unique béquille.

Où étaient passés ses vêtements, nom d'un chien ? Et sa seconde béquille ? En désespoir de cause, il s'enroula dans le drap et clopina vers Nikki.

— Je t'en prie, Nikki, écoute-moi. Ce n'est pas ce que tu crois.

Elle s'arrêta net et lui fit face.

— Vraiment ? Alors qu'est-ce que c'est ?

Il se sentit paralysé. Il n'avait jamais dit « Je t'aime » à une femme. C'était la première fois qu'il était... amoureux — le mot lui paraissait étrange. Il ignorait tout de cet état et de la façon dont il était censé se conduire. C'est alors que, d'un coup, il comprit. Tout dépendait de lui. Nikki déciderait de rester ou de partir en fonction des sentiments qu'il éprouvait pour elle. Or, à cet instant précis, il n'était pas certain de se montrer à la hauteur des attentes amoureuses de Nikki.

Après un long silence, pesant, pénible, elle hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais..., murmura-t-elle d'une voix tremblante.

— Pardon, Nikki.

— C'est ma faute, déclara-t-elle en tirant frénétiquement sur la fermeture Eclair pour fermer sa valise. Mon amie m'avait prévenue que les choses se termineraient de cette façon.

Si seulement il arrivait à poursuivre le dialogue le temps qu'il trouve ses fichus vêtements...

— Quelle amie ? demanda-t-il.

— Celia Bradshaw, une amie de Broadway. Elle a grandi dans une petite ville. Elle m'a raconté comment les hommes se comportent dans ce genre d'endroits. Malheureusement, je ne l'ai pas écoutée.

Il s'arrêta, intrigué. Celia Bradshaw ? S'agissait-il de la Celia Bradshaw qu'il connaissait ?

Il coupa court à ses interrogations en voyant Nikki sortir, sa valise à la main. Il lui emboîta le pas, incapable cependant de la suivre avec une seule béquille et empêtré dans le drap qu'il tenait de son autre main. Un petit attroupement s'était formé dans le couloir. Aucune importance !

- Nikki, je t'en prie, écoute-moi ! Tu ne peux pas partir comme ça !
- Tu paries ? lança-t-elle par-dessus son épaule.

Lorsque Porter déboucha dans la rue, enfin habillé, Nikki montait dans la voiture de Darren Rocha. Il s'appuya sur ses béquilles devant le foyer et fixa la scène, incapable du moindre mouvement, de la moindre parole ; il avait l'impression qu'on lui arrachait les entrailles. Nikki l'avait accusé de l'avoir manipulée. Comment l'aurait-il contesté puisque c'était vrai ? Du moins au début, avant qu'il n'engage son cœur dans cette aventure.

Après lui avoir lancé un dernier regard, elle s'installa sur le siège passager et ferma la portière.

La voiture démarra, emportant loin de Sweetness la femme dont il venait de tomber amoureux.

Très loin de Sweetness.

Il avala sa salive, le cœur lourd comme du plomb.

— Aïe ! lança-t-il en recevant soudain une claque aussi brutale que familière sur la tête.

Kendall se tenait à côté de lui.

— Pourquoi me frappes-tu ?

D'un mouvement du menton, Kendall désigna la voiture qui allait bientôt disparaître.

— Tu vas la laisser partir sans rien tenter ?

— Dis donc, il me semble qu'avant de te mêler des histoires des autres tu nous dois quelques éclaircissements.

Kendall fut — provisoirement — sauvé par l'arrivée de Marcus. Ce dernier semblait perplexe.

— Il y a un Angliche au dispensaire qui se prétend médecin. Quels éclaircissements doit nous apporter Kendall ?

— Comment se fait-il que la petite annonce a été publiée dans un journal de Broadway, comme par hasard là où Celia Bradshaw habite ? demanda Porter avec un regard appuyé à Kendall.

— Quoi ? s'étonna Marcus dans un haussement de sourcils tandis que tout, dans l'attitude de Kendall, confirmait qu'il ne s'agissait pas d'une coïncidence.

Voilà qui expliquait l'humeur sombre de son frère depuis que les femmes étaient arrivées... sans Celia, comprit brusquement Porter. Kendall avait

certainement espéré parvenir à la convaincre de revenir. Dire qu'après tout ce temps il n'avait toujours pas fait le deuil de son premier amour !

Mais pourquoi, si Kendall savait où était Celia, ne l'avait-il pas rejointe après sa démobilisation de l'armée de l'air ? Avant même qu'il ne pose la question à son frère, la réponse lui apparut dans son aveuglante clarté : Kendall avait privilégié la reconstruction de Sweetness au détriment de son propre bonheur. Il ne pouvait plus vivre ailleurs qu'ici, à présent. Celia devrait venir à Sweetness pour qu'un avenir avec lui soit envisageable.

— Je répète ma question, Porter, reprit Kendall, les yeux braqués sur la voiture noire qui s'éloignait. Vas-tu la laisser partir sans rien tenter ?

— Je ne peux rien faire, marmonna-t-il.

— Ah bon ? lança Kendall, sceptique.

Porter haussa les épaules sans répondre. Il bouillait de rage et de dégoût envers lui-même. Il ne parvenait pas à détacher son regard de la Mercedes qui rapetissait à vue d'œil. Mais comment aurait-il retenu Nikki ?

Il avait besoin d'être seul pour...

Le château d'eau !

Même avec son plâtre, il parviendrait à grimper, il en était certain. Peut-être même la douleur physique soulagerait-elle cette souffrance intérieure qui le tenaillait. Et puis, de là-haut, il continuerait à voir Nikki plus longtemps.

Sans un mot à ses frères, il se dirigea vers un quad. Persuadé qu'il allait se précipiter à la poursuite de la voiture, Kendall sourit... brièvement. Car c'est dans la direction opposée qu'il le vit partir !

Porter s'élança à l'assaut du chemin sinueux et cahoteux, en poussant son engin à la limite de ses capacités. En quelques minutes, il avait atteint le pied du château d'eau. L'ascension de l'échelle se révéla plus périlleuse qu'il ne l'avait imaginé, mais il apprit rapidement à utiliser ses bras pour se rétablir en mettant le moins de poids possible sur sa jambe blessée. Il s'arrêta plusieurs fois. Une nouvelle chute serait vraiment très malvenue, sinon fatale ! songea-t-il en regardant vers le bas.

Arrivé sur la passerelle, il avança prudemment et lentement — ses béquilles lui manquaient — vers l'avant du château d'eau. Comme la route, après avoir suivi des courbes au sortir de Sweetness pour rejoindre le plateau, filait ensuite en ligne droite jusqu'à la nationale, il distinguait encore nettement le véhicule noir. Il discernait même les deux silhouettes à l'intérieur. De quoi parlaient Nikki et Darren ? S'étaient-ils déjà réconciliés ?

Il martela la rambarde de son poing, furieux contre lui-même de ne pas avoir couru après Nikki pour lui avouer la force de son amour.

Avec détermination, il porta la main à sa ceinture pour prendre son portable et appeler Nikki. Il jura en se rappelant qu'elle ne recevait pas le réseau sur son appareil. En désespoir de cause, il se mit à agiter les bras. Le château d'eau était visible à une distance d'au moins quinze kilomètres. Mais elle, le voyait-elle ? Regardait-elle seulement dans cette direction ? Pourquoi l'aurait-elle fait ?

Au fait, les sirènes qui étaient installées sur le château d'eau pour avertir de l'arrivée d'une tornade, elle les entendrait certainement... Il alla ouvrir le coffre en métal tout en sachant pertinemment qu'il ne sonnerait jamais une fausse alerte.

Malgré tout, sa démarche porta ses fruits car il découvrit, calée contre les mégaphones, une bombe de peinture rouge. Pourquoi pas ? se dit-il en ébauchant un sourire.

Et tant pis si Marcus et Kendall lui tordaient le cou en s'apercevant qu'il avait abîmé la belle surface blanche de la tour !

Non seulement l'aérosol fonctionnait mais il était plein ! Après l'avoir secoué énergiquement, il traça rapidement un « Je t' » suivi d'un immense cœur et de « Nikki » avec des lettres aussi grandes que lui. Sa tâche achevée, il retint son souffle et se tourna pour observer la voiture qui ne serait bientôt plus qu'un point dans le paysage.

— Allez ! murmura-t-il, espérant voir les stops s'allumer, signe qu'elle aurait vu son message, qu'elle allait rebrousser chemin, et revenir vers lui. Allez !

Mais la voiture continuait à rouler... à s'éloigner... et finit par disparaître derrière la ligne d'horizon.

Il s'affala contre la rambarde en soupirant, la mort dans l'âme. Il se mit à réfléchir à toute allure, cherchant éperdument d'autres idées. Une chose était sûre, il n'abandonnerait pas. Il réparerait la camionnette de Nikki — ce ne serait pas bien difficile... —, la lui apporterait jusqu'à Broadway. Là, il lui avouerait son amour et remuerait ciel et terre pour qu'elle le croie et qu'elle revienne vivre...

En fait, comprit-il soudain, il était logé à la même enseigne que Kendall. Sa vie à lui aussi se trouvait à Sweetness et nulle part ailleurs. Et, par sa faute, Nikki ne voudrait jamais y vivre.

La tête rejetée en arrière, il poussa un hurlement de rage qui se répercuta contre les parois de la montagne avant de lui revenir, légèrement assourdi.

Totalement désespéré, il commença à s'avancer vers l'échelle lorsque quelque chose attira son attention au loin. Un mouvement... trop lent pour venir d'une voiture... un animal probablement...

Il décrocha de sa ceinture la paire de jumelles dont il ne se séparait jamais, et les mit au point sur la forme mobile, tout là-bas.

Nikki !

Qui revenait à pied, sa valise à la main.

Qui revenait vers lui.

Son cœur s'envola.

Il agita les bras en hurlant de joie.

— Nikki ! Nikki !

Elle lui répondit de sa main libre.

Il gagna prestement l'échelle et entama la descente. L'adrénaline courait dans ses veines et il souriait tout seul, mais il s'obligea à ralentir. Il ne voulait

pas tomber et se rompre le cou. Pas maintenant. Ce serait trop bête !

Il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne parvienne à bon port.

Alors qu'il se trouvait à quatre ou cinq mètres du sol, son plâtre s'accrocha dans un barreau. Il perdit l'équilibre et dégringola dans le vide.

Une impression de déjà-vécu...

Porter atterrit sur le dos. Il suffoqua sous la violence du choc et demeura quelques secondes immobile, en apnée, à attendre que la première vague de douleur se dissipe. Lorsque, au bord de l'asphyxie, il se résolut enfin à respirer, ce fut pour remercier le ciel d'être encore en vie. Il se décida alors à bouger, avec mille précautions, et constata avec soulagement que sa cheville cassée ne semblait pas avoir souffert.

Ce qui n'était en revanche pas le cas pour son bras gauche.

Il grimaça de douleur... puis éclata de rire en même temps qu'il décrochait son téléphone de sa ceinture et composait le numéro de Marcus.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive encore ? demanda ce dernier.

— Comment as-tu deviné que quelque chose n'allait pas ?

— Parce que je te connais !

Mais même son grognon de grand frère ne parviendrait pas à gâter son humeur présente.

— Eh bien, disons que j'ai encore fait un vol plané au château d'eau.

Il éloigna le téléphone de son oreille le temps que tarisse la salve d'injures.

— Ne me dis pas que tu t'es cassé l'autre jambe ! hurla Marcus.

— Non. Juste un bras. Mais je vais avoir besoin d'un médecin.

— Je vais te chercher l'Angliche.

— Pourquoi ne vas-tu pas chercher Nikki plutôt ? Elle est en route vers Sweetness. A pied.

Après quelques secondes de silence, Marcus grommela :

— Entendu. Mais c'est la dernière fois. Nous arrivons aussi vite que possible.

La façon pour Marcus de lui dire qu'il se réjouissait pour lui.

Porter raccrocha avec un sourire.

Il se redressa en s'appuyant sur son bras valide et se traîna jusqu'à un rocher où il s'adossa. Quelques minutes plus tard, il entendit un quad dans la côte... Marcus aux commandes, et Nikki sur le siège derrière lui. Jamais son cœur n'avait fait un tel bond dans sa poitrine.

A peine furent-ils garés que Nikki se précipita vers lui et s'agenouilla à son côté, son beau visage exprimant la plus vive inquiétude, tandis que, par

discrétion, Marcus demeurait près du quad.

— Tu as un peu forcé le trait, tu ne trouves pas ? demanda-t-elle. De toute façon, j'étais déjà en chemin.

— J'ai utilisé les grands moyens pour m'assurer que tu ne changerais pas encore d'avis.

Mais c'est avec gravité qu'il attira le visage de Nikki tout près du sien et plongea le regard dans ses yeux verts.

— Je t'aime, Nikki.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, répliqua-t-elle dans un sourire.

— Est-ce pour cela que tu es revenue ?

— Non. Je suis revenue parce que, moi aussi, je t'aime.

Porter s'empara de ses lèvres douces pour un profond et tendre baiser, un avant-goût de l'avenir qui les attendait...



*Titre original* : BABY, DRIVE SOUTH

*Traduction française* : ELISA MARTREUIL

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

PRÉLUD®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photo de couverture

Couple : © GETTY IMAGES/FLICKR RM

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG (Harlequin SA)

© 2011, Stephanie Bond, Inc. © 2013, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-9824-7

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

# Stephanie Bond

SÉRIE LES HÉRITIERS DE BLUE RIDGE MOUNTAIN

## À LA RECHERCHE DE L'HOMME IDÉAL

C'est ça, la ville de Sweetness ? Cette poignée de bâtiments chauffés à blanc par le soleil ?... Nikki sent le doute l'envahir. Le doute et la colère. Où est donc le havre de paix que lui promettait la petite annonce : « *La ville de Sweetness accueille cent femmes célibataires aspirant à changer de vie* » ? En la lisant, elle avait imaginé le lieu idéal pour une fille comme elle, fraîchement plaquée et prête à tout pour s'éloigner de son ex. Mais à présent, furieuse, elle envisage de faire demi-tour immédiatement. C'est alors qu'elle aperçoit un homme étendu sur le sol. De quoi attiser ses réflexes de médecin... mais aussi ses désirs de femme : car le blessé est décidément très, très sexy. Un signe du destin... ?



ROMAN INÉDIT

éditions  HARLEQUIN  
[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)